This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 942,708

TAIR
FAIRE

800
C27

00
.27
.2

ÉTUDES

SUR

LES TEMPS ANTÉHISTORIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Etudes sur les temps antéhistoriques. Première étude : *le Langage*. 1 vol. in-8°, 8 francs *(Librairie Félix Alcan.)*

Etude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale des anciennes régences barbaresques. (Tome Ier de l'Exploration scientifique de l'Algérie.)

Recherches sur la Géographie et le Commerce de l'Algérie méridionale. (Tome II de l'Exploration.)

Recherches sur l'Origine et les Migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale. (Tome III de l'Exploration.)

Étude sur la Kabylie proprement dite. (Tomes IV et V de l'Exploration.)

Carte générale des tribus de l'Algérie, en collaboration avec le docteur Warnier.

Versailles. — Imp. de E. Aubert.

ÉTUDES

SUR LES

TEMPS ANTÉHISTORIQUES

PAR

LE COLONEL ET CARETTE.

EX-MEMBRE ET SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ALGÉRIE
AUTEUR DES CINQ PREMIERS VOLUMES DE L'EXPLORATION
(SCIENCES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES).

DEUXIÈME ÉTUDE

LES MIGRATIONS

Tableau des Migrations, des Transportations et des Relégations accomplies sous les dominations éthiopiennes dans l'Asie orientale, l'Océanie et l'Amérique qui avaient constitué le peuplement primitif de ces trois contrées.

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1888

Tous droits réservés.

vignaud Library

800
C27
v.2

Vignaud
2-86-29

DIVISION GÉNÉRALE

DE CETTE DEUXIÈME ÉTUDE

INTRODUCTION

Exposé sommaire d'une méthode d'investigation applicable aux temps antéhistoriques.

LIVRE PREMIER

Peuplement de l'Asie orientale comprenant l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine et la Mongolie.

Chapitre Ier. — Les Barbares et les Tartares.

Chapitre II. — La Chine.

LIVRE DEUXIÈME

Peuplement de l'Océanie occidentale comprenant la Malaisie, la Micronésie et la Mélanésie.

LIVRE TROISIÈME

Peuplement de l'Océanie orientale ou Polynésie.

LIVRE QUATRIÈME

Prise de possession et peuplement du continent américain.

Chapitre Ier. — Navigations éthiopiennes le long des côtes de l'Amérique.

Chapitre II. — Ouverture d'un passage direct entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique.

INTRODUCTION

Exposé sommaire d'une méthode d'investigation applicable aux temps antéhistoriques (1).

Il existe un groupe de langues que l'on appelle *trilitères* parce qu'une de leurs propriétés distinctives est d'avoir leurs radicaux composés de trois lettres qui généralement sont des consonnes. Les voyelles en effet n'y jouent qu'un rôle très effacé. Il en est trois, *o*, *e*, *u* qui manquent à leur alphabet. Ces langues sont celles qui ont servi d'organe aux nationalités d'origine sémite. C'est pourquoi on les appelle aussi langues *sémitiques*. Les deux principales sont l'hébreu et l'arabe.

Il existe un autre groupe de création postérieure, qui se distingue du premier par l'admission dans ses radicaux d'un plus grand nombre de lettres et par un emploi plus large des voyelles. On y voit figurer les voyelles *o*, *e*, *u* qui manquaient à leurs devancières. Les langues de ce groupe sont celles qui ont servi d'organe aux nationalités d'origine pélasge et qu'en raison de l'admission de plus de trois lettres dans la composition de leurs radicaux, on

(1) Cette méthode que j'ai cru devoir résumer ci-après en quelques pages, parce qu'elle sert d'introduction naturelle à l'*Etude des migrations et des transportations antéhistoriques*, est exposée avec tous les détails et toutes les justifications qu'elle comporte, dans la première de mes *Etudes sur les temps antéhistoriques*, laquelle a pour titre : *Le Langage*. (Librairie Germer-Baillière. 1878).

peut appeler *plurilitères*. Les deux principales sont le grec et le latin.

Toutes les langues des deux groupes sont en possession de l'outillage grammatical dont le *verbe* forme la pièce essentielle. On peut donc les comprendre sous le nom de langues grammaticales.

L'hébreu et l'arabe, le grec et le latin sont les langues auxquelles l'histoire de l'antiquité doit ses documents les plus importants. On peut donc leur donner aussi le nom de langues historiques.

PRÉEXISTENCE D'UN IDIOME UNILITÈRE ET BILITÈRE

L'existence, à partir d'une certaine époque, d'idiomes trilitères et la création ultérieure d'idiomes plurilitères donnent à penser qu'antérieurement à ces deux groupes, il avait existé un idiome à formes *bilitères* ou *syllabiques*, et qu'antérieurement encore les groupes humains avaient eu, pour marquer les conditions de leur existence sociale, un idiome unilitère dans lequel la lettre simple, réduite par les langues historiques au rôle inerte de comparse, aurait été investie d'une sorte d'individualité expressive et employée à caractériser un ordre déterminé de faits ou d'idées.

La combinaison de deux lettres, devenue l'élément syllabique du langage, aurait caractérisé un autre ordre de faits, l'ordre de faits complexe résultant de l'action combinée des deux facteurs simples représentés par les composantes.

Ainsi, dans le cours de son existence, le langage aurait traversé quatre régimes qui auraient été successivement unilitère, bilitère, trilitère et plurilitère, les deux pre-

miers comprenant les âges antérieurs à l'histoire et les deux derniers l'âge historique.

La préexistence d'un idiome unilitère et bilitère qui, dans les temps antéhistoriques, aurait précédé et préparé la formation des idiomes trilitères et constitué la vie embryonnaire du langage, est affirmée en termes formels par le plus ancien des documents historiques, la Genèse. Elle ressort d'ailleurs de ce fait que la lettre simple, bien que dépourvue en apparence de toute vitalité propre dans les textes de l'âge historique, ne peut y être remplacée par une autre lettre sans que le sens du mot où elle figure en soit altéré ; d'où il suit qu'elle a dû entrer dans la composition du mot avec une valeur déterminée, de laquelle est résultée celle du mot lui-même.

ESSAI DE REVIVIFICATION DE CET IDIOME

Les traditions conservées par les langues grammaticales, c'est-à-dire trilitères et plurilitères, sont de deux natures différentes selon qu'elles se rapportent aux vicissitudes humaines de l'âge où ces langues florissaient, ou à celles des âges anterieurs. Dans le premier cas, elles affectent la forme du récit historique, parce qu'elles s'appliquent à des réalités saisissables ; dans le second elles affectent des formes incohérentes et obscures, mystiques chez les sémites, mythiques chez les pélasges et paraissent ne reproduire que les impressions fantastiques léguées à l'âge historique par les réalités de l'âge antérieur.

Ces réalités antéhistoriques avaient eu pour organe l'idiome antéhistorique unilitère et bilitère. Défigurées par leur translation dans les idiomes de l'âge historique,

elles ont sans doute laissé leur secret aux composantes unilitères et bilitères du mot dans la tradition mythique ou mystique. Il semble donc que la lettre et la syllabe revivifiées, c'est-à-dire remises en possession de leur vitalité primitive, replaceraient les traditions mythiques et les traditions mystiques de l'antiquité dans le cadre des réalités antéhistoriques dont elles n'ont gardé qu'une impression confuse.

Ce travail de revivification a été tenté; il est exposé dans un livre qui, sous le titre général : *Etudes sur les temps antéhistoriques*, contient la première de ces études, celle qui concerne le *langage*.

I. *Revivification de la lettre ou caractéristique unilitère.*

Chaque lettre a été remise en possession de son individualité antéhistorique par la confrontation des termes de l'âge historique où elle figure, principalement des monosyllabes, avec la signification de ces termes, et aussi par l'observation de sa figure, reste de l'ancienne forme idéographique plus ou moins respectée par le temps. De ce double rapprochement est ressorti l'ordre de faits ou l'ordre d'idées dont chaque lettre avait été originairement l'indice caractéristique, tant comme articulation que comme signe.

Ainsi revivifiés, les signes de l'alphabet viennent tous, comme caractéristiques unilitères, se ranger dans trois catégories dont la première comprend les *entités*, la seconde les divers *états* de l'entité, la troisième les trois *genres* de l'entité.

Le mot *entité* désigne une agrégation d'êtres ou de

corps doués, en réalité ou en apparence, de facultés actives.

L'*état* de l'entité se présente sous quatre aspects différents : le *groupement*, la *dispersion*, l'*acheminement* le *gisement*, le *commencement* ou l'*origine*,.

Les *genres* de l'entité sont le féminin, le masculin et le neutre.

Chaque *entité*, chaque *état*, chaque *genre* est caractérisé par un signe de l'alphabet.

Première catégorie. — Les entités. — L'entité humaine et l'entité sidérale.

Les entités qui eurent un signe caractéristique dans l'idiome unilitère du premier âge sont : 1° l'entité humaine à l'état de *race* ou à l'état de *classe* ; 2° l'entité sidérale et particulièrement la grande entité cosmique, le soleil, qui, en raison de son action sur la nature, de son mouvement dans les cieux, de l'influence qu'on lui attribuait sur la destinée des hommes, était réputé doué de la vie.

A. L'entité humaine à l'état de *race*. — Définition du mot *race*.

Le mot *race* est quelquefois appliqué à une famille humaine de nature mixte ou composée, par exemple à la famille berbère ou à la famille arabe. Sous peine de tomber dans la confusion, il doit être rigoureusement restreint aux variétés simples ou élémentaires de l'espèce, telles qu'elles apparurent, avant tout croisement, dans la pureté de leur type primordial.

Le premier des types humains dut apparaître à la suite

d'une de ces catastrophes géologiques, qui, en constituant des milieux nouveaux appropriés à l'éclosion d'espèces nouvelles, modifièrent progressivement la faune et la flore terrestres. Cette première variété fut l'aînée des races humaines, et pendant un nombre incommensurable de siècles, elle dut occuper seule la partie émergée des continents. C'est elle sans doute dont la notion fut conservée dans cette race des *Djen* qu'une des légendes populaires de l'islamisme présente comme ayant devancé les autres races sur la terre et y ayant régné solitairement en attendant l'apparition de *Adam* qui serait devenu le nom personnificatif de la seconde race.

L'apparition de celle-ci inaugura entre elle et son aînée le régime des luttes et des croisements. Il en résulta une variété nouvelle, mélange des deux éléments simples. Dans mon *Etude sur le langage* je propose de donner à cette variété mixte, comme à celles qui, au cours des âges humains, devaient se produire dans les mêmes conditions de croisement, le nom de *formation sociale*.

Dans la suite des temps de nouveaux croisements s'établirent entre l'élément de *formation sociale* et l'entité de *race*. Il en résulta des composés nouveaux d'où sortirent les nationalités.

L'apparition de chaque race dut être constatée dans l'idiome unilitère des premiers hommes par une articulation unilitère qu'elle se donna à elle-même ou qu'elle reçut d'une autre race douée de facultés supérieures et reconnue, à ce titre, comme l'arbitre suprême du langage. Cette articulation devint dès lors l'indice caractéristique de la race. Elle dut la suivre dans le cours de ses migrations et signaler son intervention dans les vicissitudes ou les évolutions des groupes humains.

LA RACE BLANCHE OU ARYENNE

Il est une race dont le signe caractéristique, dont l'articulation distinctive se dégage avec une netteté particulière dans les documents de l'âge historique. C'est celle qui, suivant une notion généralement admise aujourd'hui, aurait eu pour siège de formation et pour foyer d'expansion le plateau de l'Asie centrale. C'est la race aryenne. Son signe caractéristique est celui qui figure dans l'ethnique *Aria* et dans bien d'autres noms où la race aryenne se trouve manifestement en cause. Ce signe est la lettre R. La réalité de cette antique mission échue à la lettre R ressort d'observations saisissantes consignées dans plusieurs ouvrages de haute distinction, notamment dans les *Origines indo-européennes* de M. Adolphe Pictet (*Etude sur le langage*, p. 118).

LES TROIS RACES DE COULEUR

Leur condition dans la population actuelle du globe.

Si l'idiome unilitère du premier âge eut un signe unilitère destiné à caractériser la race asiatique ou aryenne qui n'est autre que la race blanche, il est naturel de penser qu'il dut en avoir aussi pour caractériser les races de couleur dont on retrouve les types à des degrés différents de pureté dans la population actuelle de la zone intertropicale. Il existe, en effet, parmi les groupes bigarrés qui peuplent cette région du globe, trois éléments humains dont les traits, dans leur ensemble, offrent les signes originels de trois races parfaitement distinctes.

Le premier est cette variété de peau noire que des infériorités de toute nature désignent comme la première et la plus imparfaite ébauche de l'espèce, qui, douée

d'une fécondité prodigieuse, couvre de ses gisements épais, en Afrique la Guinée et le massif du Kong, dans les mers du Sud les archipels de la Mélanésie. C'est l'élément nigritien de la famille humaine.

Le second est encore une variété de peau noire ; mais s'il ressemble au premier par la couleur du teint, il en diffère beaucoup par l'ensemble des autres traits physiques qui le rapprochent de la race blanche. Il en diffère surtout par la supériorité de ses aptitudes et de ses aspirations. On le rencontre à l'état sporadique parmi les peuplades du Soudan. C'est l'élément de la famille humaine, qui, pour quelques ethnologues, constitue le rameau éthiopien.

Le troisième est cette variété de peau jaune, qui, après avoir dans la haute antiquité régné longtemps sur le monde et l'avoir encore, dans le moyen âge, effrayé de ses invasions gigantesques, se trouve aujourd'hui confiné, par masses compactes, sur les côtes et dans les îles de l'Asie orientale où l'ont refoulée ses longues et implacables rivalités avec la race aryenne.

Les trois races de couleur sont fréquemment désignées par l'ethnographie moderne sous les noms de *race noire*, *race brune* et *race jaune*. Elle y en ajoute même une quatrième, la *race rouge*, dans laquelle il ne faut voir, de l'aveu même des maîtres, que le produit de croisements nombreux entre les trois races de couleur et la race blanche, et par conséquent un mélange à doses très variables des quatre variétés simples de l'espèce.

Leurs signes distinctifs dans le langage.

Parmi les articulations unilitères, il en est trois que diverses observations concordantes désignent comme

ayant eu pour mission de caractériser les races de couleur. Ce sont la *gutturale*, la *dentale*, la *labiale* et leurs nuances douce, forte et aspirée. Ces nuances paraissent avoir été employées pour signaler les trois races dans les phases principales de leur existence à travers les âges humains.

La race des gutturales que je propose d'appeler *race akite* est celle que la tradition hébraïque personnifie par le nom de *Ham*, ou *Cham*, celle dont on retrouve la caractéristique en initiale dans les noms sémites de *Kous*, de *Kanaan*, de *Kaïn*, dans le nom grec χαος, le chaos primordial, un des mythes de la théogonie hellénique, et enfin dans le nom de Canope, sur la branche occidentale du Nil où fut sans doute un de ses premiers gisements.

La race des dentales que je propose d'appeler *race adite* est celle que la tradition hébraïque personnifie par le nom de *Adam*, que la tradition arabe personnifie par le nom de *Ad*, le premier des dominateurs humains qui se soit fait rendre un culte. C'est celle dont la caractéristique figure en initiale dans le *Theoï* de la théogonie hellénique, dans le *Dii* de la théogonie latine, deux formes des impressions mythiques transmises aux générations de l'âge historique par le maître humain divinisé des âges antérieurs. C'est celle encore dont on retrouve la caractéristique en initiale dans le nom de Tanis sur la branche orientale du Nil et dans le nom du Delta lui-même qui réunit toutes les branches inférieures du fleuve.

La race des labiales que je propose d'appeler *race abite* est celle dont on trouve la caractéristique attachée au nom de Hevah qui paraît être son prototype féminin et que la Genèse déclare investie d'une mission de maternité universelle : ce dont témoignent le mot sémite *ben* (fils) et

le mot pélasge Βια (vie), impliquant l'un et l'autre l'idée d'une action générative et portant l'un et l'autre en initiale la labiale douce B, caractéristique de la race. C'est celle encore dont la caractéristique figure en initiale dans le nom de Boutô sur la branche médiale du Nil.

Ainsi l'entité humaine à l'état de race paraît avoir eu pour signes caractéristiques dans l'idiome unilitère : la liquide R. C'est la race blanche ; la gutturale, la dentale, la labiale. Ce sont les trois races de couleur.

On trouve les caractéristiques de ces trois dernières réunies, comme désignatives d'entités de même nature et d'intérêts de même ordre :

1° Dans le tableau des neuf muettes de l'alphabet grec ;

2° Dans la première famille biblique formée sous les auspices de l'unité divine, dont les trois membres *Adam*, *Hevah*, *Kaïn* portent des noms affectés en initiale de la dentale, de la labiale et de la gutturale ;

3° Dans la partie de la zone intertropicale comprise entre l'océan Atlantique et la mer Rouge, qui comprend les trois massifs du Kong, de l'Adamaoa et du Habech, rangés sur le sol dans l'ordre qui dut être celui des apparitions des trois races et paraît désigner trois de leurs gisements principaux ; ce qui ressort de la présence de la gutturale dans le nom de Kong, de la dentale dans celui de Adamaoa et de la labiale dans celui de Habech ;

4° Dans le Delta du Nil où, comme on vient de le faire remarquer, se trouvent les mêmes caractéristiques, attachées par la géographie ancienne aux trois noms de Canope, de Tanis et de Boutô, en témoignage de l'antique séjour des trois races dans cette région.

B. L'entité humaine à l'état de *classe*. — L'esclave aryenne.

Aux signes unilitères qui caractérisent l'entité humaine en consistance de *race* il faut en ajouter un qui la caractérise en consistance de *classe*. Ce signe est celui que la langue française appelle *Zed*, la langue grecque *Zêta*, la langue hébraïque et la langue arabe *Zin*. Dans l'idiome unilitère la lettre z désignait une classe particulière de la race aryenne, celle des captives enlevées par la Ghazia et réduites à la condition d'esclave. C'est ce qui paraît ressortir sans le moindre doute des éléments justificatifs groupés dans mon *Etude sur le langage* (p. 184 et suivantes). On y voit que cette classe avait son gisement principal dans la région de l'Afrique orientale placée en bordure sur la mer des Indes et comprenant environ dix degrés au nord et au sud de l'Equateur. Cette contrée a pour trait distinctif la profusion de la lettre z dans sa nomenclature géographique. Son nom ancien était *Azania*; son nom moderne est *Zanguebar*. Elle a donné à la Grèce la tradition légendaire des *Amazones*, à l'Arabie et au nord de l'Afrique le nom trop populaire de *Ghazia*.

Telles sont les entités humaines qui eurent leur place dans les préoccupations des âges antéhistoriques ; telles sont aussi les articulations unilitères, devenues des signes alphabétiques, que l'idiome unilitère employait pour caractériser leur intervention.

L'ENTITÉ SIDÉRALE

Le nom *d'entité sidérale* s'étend à l'ensemble des corps célestes. Il désigne particulièrement les deux grands astres, le soleil et la lune, et principalement le soleil,

cette grande entité cosmique qui fut l'idole des générations du premier âge et le phare directeur de leurs migrations.

L'entité sidérale a pour caractéristique la lettre L qui figure dans tous les noms désignatifs d'un grand corps céleste, dans le *Hélus* des Chaldéens, le *El* des Phéniciens et des Hébreux, le *Hélios* et le *Selénè* des Grecs, le *Sol* et le *Luna* des Latins. Sous la forme redoublée LL, caractéristique de l'idée de grandeur (1), elle vise expressément le Soleil ou le *grand El.* C'est à ce titre qu'elle a donné aux Arabes leur *Allah*, synonyme du *Elah* des Hébreux. Sous la forme *i-b* affectée de l'*i* diminutif, elle caractérise le petit Soleil ou l'*étoile* (2).

Deuxième catégorie. — L'état de l'entité.

L'entité, élément actif, soit en réalité comme l'entité humaine, soit en apparence comme l'entité sidérale, se présentait aux hommes dans des conditions diverses qui en marquaient l'*état.* Elle se présentait à l'état : 1° de *réunion* ou de *groupement* ; 2° d'*isolement,* de *dispersion*, ou d'*acheminement* ; 3° de *gisement*, de *stationnement* ou *d'habitation* ; 4° de *commencement* ou d'*origine.*

Ces différents états furent, dès les premiers temps humains, caractérisés dans le langage par des articulations phoniques et figurés dans l'écriture par des signes hiéroglyphiques ou idéographiques, qui, en passant plus tard, comme lettres, dans les alphabets des langues historiques, y conservèrent la notion traditionnelle de leur articulation

(1) *Etude sur le langage*, p. 209.

(2) Sur l'entité sidérale, voy. mon *Etude sur le langage*, p. 110 et suivantes.

phonique et y portèrent la figure plus ou moins altérée de leur signe graphique originel.

L'idée de *réunion* ou de *groupement* fut caractérisée par la lettre M ; l'*isolement*, la *dispersion*, la *petitesse* ou l'*acheminement* par la lettre I ; l'*habitation*, le *gisement*, la *maison* par la lettre N ; le *commencement* ou l'*origine* par la lettre S (1).

Troisième catégorie. — Le genre de l'entité.

Parmi les conditions d'existence des groupes humains, il en est une que les premiers législateurs du langage ne pouvaient négliger. C'était le genre ou le sexe de l'élément en cause. Toutefois, comme dans les âges antéhistoriques, la femme fut presque constamment en possession d'un rôle prééminent, accusé par le genre féminin des plus anciennes personnifications mythiques ou mystiques, ils ne s'attachèrent d'abord à marquer que le genre féminin, en raison de cette action prééminente, et le genre neutre regardé comme la réunion des deux autres.

Jusqu'à l'avènement des idiomes trilitères, le genre féminin eut pour signes distinctifs, soit la voyelle A, soit la dentale T placée en finale, et le genre neutre, soit la caractéristique du groupement (M), soit la caractéristique du gisement (N), le groupement et le gisement étant supposés réunir les deux sexes.

Plus tard, quand les hommes furent admis au partage de la haute maîtrise sociale, le langage, tout en conservant les signes employés jusqu'alors pour caractériser les

(1) *Etude sur le langage*, p. 88 et suivantes.

genres, en reçut de nouveaux qui prirent place dans le clavier alphabétique des idiomes plurilitères. C'est alors que la voyelle o fut employée pour désigner le genre masculin et que les voyelles E, U désignèrent deux catégories particulières, l'une du genre féminin et l'autre du genre neutre (1).

Dès lors les signes caractéristiques du genre furent : pour le masculin la voyelle o ; pour le féminin les voyelles A, E, et la dentale T placée en finale ; pour le neutre les deux consonnes M, N et la voyelle U, toutes trois en finale.

II. *Revivification de la syllabe ou caractéristique bilitère.*

La période des temps humains pendant laquelle les signes ou caractéristiques unilitères, encore en possession de leur valeur expressive, composaient le corps du langage et l'animaient de leur vie propre, est ce qu'on peut appeler l'âge du monosyllabisme unilitère. Avec la même valeur ils entrèrent dans l'outillage des langues historiques pour devenir les lettres de leur alphabet. Mais ils y perdirent bientôt leur individualité originelle ou ne la conservèrent qu'à l'état latent. Toutefois, avant de figurer, comme comparses inertes, dans la combinaison de trois lettres qui devait former le mot trilitère et produire les idiomes sémites, ces signes combinés deux à deux avaient donné au langage son élément syllabique et constitué le régime du monosyllabisme bilitère ou de l'*agglutination*.

(1) Sur la différence des deux voyelles A, E, voy. p. 290 et suivantes de l'*Etude sur le langage ;* — sur le rôle de la voyelle U, voy. p. 300 et suivantes.

Les signes doubles résultant de la combinaison de deux signes simples furent employés pour caractériser les groupements issus de la réunion des deux ordres de faits ou d'idées que chacun d'eux avait représentés sous le régime antérieur.

J'ai proposé de les désigner par le nom de *formations* (voir page 435 et suivantes de mon *Etude sur le langage*).

Ces formations sont de quatre espèces, selon la nature du groupement que signale la caractéristique bilitère. Elles sont :

1° *Sociales*, quand elles proviennent d'un croisement prolongé entre deux races et sont alors signalées par la réunion des deux caractéristiques ;

2° *Religieuses*, quand elles résultent de la communauté d'un culte rendu à une même entité divinisée ;

3° *Politiques*, quand elles résultent de la soumission commune à une même entité humaine en possession de la puissance dominatrice ;

4° *Nautiques*, quand elles résultent de l'exercice commun du même art, la navigation, dans certaines conditions déterminées qui spécifient le trait caractéristique de chacune d'elles.

III. *Avènement du régime trilitère. — Création des idiomes sémites.*

Le régime unilitère (monosyllabisme), et le régime bilitère (agglutination) qui ont transmis aux idiomes historiques la lettre et la syllabe, furent, à une certaine époque et dans un certain groupe (le groupe sémite) remplacés par un nouveau régime qui réunit la *lettre* et la syllabe pour en former le *mot*. Cette évolution du

langage inaugura le régime trilitère. Elle provoqua la création du *verbe* et l'établissement des formes grammaticales.

Dans les deux phases antérieures, unilitère et bilitère, la lettre et la syllabe avaient été employées à exprimer les réalités humaines de leur âge. Dans la phase trilitère, qui est celle des idiomes sémites, le mot et la phrase n'exprimèrent plus que les impressions transmises à l'âge historique par les réalités de l'âge antérieur. Ainsi, pour les historiens arabes, *Ad* personnifie l'entité humaine qui la première domina sur l'Arabie ; pour l'auteur de la Genèse, *Adam* (écrit AD-M) personnifie l'entité humaine qui la première fut en possession du droit de dominer sur la terre. Ce sont les impressions de l'âge historique. Quelles avaient été les réalités correspondantes de l'âge antérieur ? Ce qu'exprime le terme bilitère *Ad* lequel décomposé en ses deux éléments unilitères A-D caractérise l'élément féminin (A) de race adite (D), de cette race qui avait donné à la terre en général et particulièrement à l'Iemen devenu l'Arabie la première entité dominatrice, qui devait transmettre sa dentale caractéristique au mot hébreu *Adeni*, au mot latin *dominus* qui expriment tous deux l'idée de *maître*, au mot grec *Dios* génitif de Zeus, le maître des dieux et des hommes.

Avènement du régime plurilitère. — Création des idiomes pélasges (grec et latin).

Longtemps après l'avènement du régime trilitère représenté par les idiomes sémites tels que l'hébreu et l'arabe, apparut le régime plurilitère des idiomes pélasges, tels que le grec et le latin. La composition du *mot*

ne fut plus invariablement limitée à trois lettres qui presque toujours étaient des consonnes. Elle admit les voyelles qui, négligées par les idiomes sémites, venaient de recevoir une mission plus étendue et mieux définie.

Sous le régime plurilitère, le mot et la phrase conservèrent le rôle qu'elles avaient eu sous le régime précédent. Elles représentèrent les *impressions* transmises à l'âge historique par les réalités de l'âge antérieur. Le secret de ces réalités primitives resta enfermé dans les composantes unilitères du mot, la lettre et la syllabe. Ainsi : *Arès* et *Mars* qui, pour les Grecs et pour les Latins, devaient personnifier le génie divinisé de la guerre, avaient été, dans leur réalité originelle, *une troupe de guerrières aryennes,* l'idée de *troupe* étant alors caractérisée, en grec par η (l'A redoublé expressif du grand nombre) (1), en latin par M (signe du groupement), le *genre féminin* par A, l'idée *d'origine*, par S en finale, la *race aryenne* par R et le caractère guerrier du groupe par celui des deux entités mythiques Arès et Mars.

Tel fut le rôle antéhistorique de la *lettre* et de la *syllabe*. En passant dans les idiomes de l'âge historique où elles allaient perdre leur individualité expressive des anciens jours, elles laissèrent s'oblitérer la notion des réalités humaines qu'elles avaient eu pour mission de caractériser et ne la transmirent à des idiomes nouveaux que sous la forme d'impressions mythiques représentées par le *mot* et la *phrase*.

L'idiome unilitère et bilitère dont les lignes qui précèdent viennent d'esquisser les traits essentiels et dont

(1) Sur la valeur caractéristique du redoublement et de l'allongement des lettres, voy. p. 201 et suivantes de l'*Etude sur le langage.*

l'économie générale est présentée, avec tous les développements qu'elle comporte, dans l'*Etude sur le langage*, paraît être cette langue universelle dont la préexistence est affirmée en termes si explicites par la Genèse (XI, 1) et de laquelle dérivent sans doute, non seulement les idiomes historiques, hébreu et arabe, grec et latin, mais aussi les idiomes sacrés des Brahmanes et des Mages, le sanscrit et le zend.

Application de la méthode d'investigation exposée ci-dessus aux principales formations politiques.

Dans cet idiome primitif que, dans mon *Etude sur le langage*, j'ai proposé d'appeler *l'idiome adite*, parce qu'il paraît avoir été l'œuvre de la race *adite* ou race des dentales, la valeur des signes unilitères, dont les langues de l'âge historique firent les lettres de leur alphabet, ressort, comme il a été dit ci-dessus, de la signification des mots dans lesquels ils figurent, particulièrement de ceux qui sont restés des monosyllabes. Il en est de même des signes bilitères devenus des syllabes. Dans ceux-ci le rang des deux composantes exprime la relation qui les unit (1), et c'est cette relation qui détermine la nature de la formation que le terme bilitère caractérise.

Parmi les caractéristiques bilitères désignatives des formations humaines, il en est deux qui reparaissent fréquemment dans les documents de l'âge historique où elles représentent des réalités entourées d'un grand prestige dans les âges antérieurs. Elles désignent en

(1) La question du rang des composantes et de sa valeur caractéristique fait l'objet d'un examen particulier dans l'*Etude sur le langage*, p. 225 et suivantes.

effet deux formations politiques dont les rivalités tiennent une place considérable dans l'existence antéhistorique des sociétés humaines.

Formation éthiopienne ou sabéenne.

L'une a pour composantes la dentale suivie de la labiale. La combinaison des nuances de la dentale : douce (D), forte (T), et aspirée (TH) avec les nuances de la labiale : sourde (OU), demi-sourde (V), douce (B), forte (P), et aspirée (PH), produit un certain nombre de signes bilitères et congénères dont les principaux sont (D-OU, D-V, D-B, T-B, T-F, TH-OU, TH-P). Tous désignent la formation sociale et politique tout à la fois, qui a pour prototype dans la Genèse Adam-Hevah (AD-EV ou D-V), expression de l'union étroite formée sous les auspices d'Elohim entre les deux races qui ont pour caractéristiques la dentale et la labiale.

Formation ouranienne ou hémiarite.

La formation politique rivale a pour signe caractéristique la combinaison de la labiale et de la liquide (R), laquelle, avec les diverses nuances de la labiale, produit les signes bilitères (OU-R, V-R, B-R, P-R, PH-R). Tous désignent la formation sociale et politique, qui résulte de l'union de la race des labiales ou *abite* avec la race aryenne et que la tradition biblique personnifie, dans une de ses souches ancétrales par Heber, père biblique ou mystique de Peleg et de Jektan.

Leur alternance et leurs rivalités. — Rivalités de races.

La première fut la formation éthiopienne qui, deux

fois, dans le cours des âges antéhistoriques, étendit son autorité sur le monde. On reconnaît cette dualité dominatrice, dans le mot grec Αἰθιοπες, à la caractéristique (TH-P) qui en forme la charpente. On la reconnaît à la caractéristique (T-F) dans le nom *Entef* que portaient les souverains de la XIe dynastie égyptienne, et à la caractéristique (TH-B) dans le nom de Thèbes qui fut leur capitale du Nil. On la reconnaît à la caractéristique (D-V) dans le nom des *Deva* qui furent les dieux de l'Inde, et enfin à la caractéristique (T-B) dans le nom des Tobba qui furent les souverains légendaires de l'Arabie.

Cette domination eut pour région métropolitaine l'Iemen devenue l'Arabie quand elle eut été supplantée par la domination rivale. Elle eut pour métropole la capitale de l'Iemen, Saba, devenue Mareb quand l'Iemen fut devenu l'Arabie. Elle eut pour vassales l'Egypte et la Chaldée, avec la grande Thèbes pour capitale du Nil et pour capitale de l'Euphrate Babylone ou la grande Babel. On reconnaît qu'elle eut l'Iemen pour siège métropolitain au titre d'Amen-Amhé que portaient les hauts tenanciers de l'Ethiopie et à la caractéristique bilitère (M-N) qui y figure en initiale et qui est aussi celle de l'Iemen.

Dans les fastes de l'Egypte, la première domination éthiopienne s'arrête à la XVe dynastie. Elle est alors renversée par des conquérants sémites de la formation politique rivale. Ceux-ci ont pour nom personnificatif Jektan, pour souche patronymique Heber, pour foyer d'expansion la vallée de l'Euphrate et la partie de cette vallée appelée *Our-Kasdim*. Dans ce nom à deux termes, *Our* équivalent monosyllabique de Heber désigne la formation nouvelle ; *Kasdim* désigne les Chaldéens, champions de la domination éthiopienne en Chaldée ; le rang des

termes exprime la supériorité conquise par *Our* sur *Kasdim*.

Partis des bouches de l'Euphrate, les dominateurs nouveaux, Ouraniens, Hébériens ou Jektanides, viennent par le golfe Persique s'établir dans l'Iemen (de Meça à Saphar suivant la Genèse), c'est-à-dire au siège même de la domination éthiopienne. C'est de là qu'ils vont dominer le monde, comme leurs rivaux l'avaient dominé de Saba dont les vainqueurs changent le nom en celui de Mareb.

En Europe, ils auront pour nom personnificatif *Ouranos* où l'on retrouve le *Our* de l'Euphrate.

En Libye, ils se formeront une clientèle nombreuse désignée dans la tradition berbère par l'ethnique *Beranes* où l'on retrouve le *Ber* de Heber.

En Arabie, ils se rattacheront à l'élément aryen, politique et guerrier, de la famille Jektanide, à celui que la Genèse appelle *Iarah*, et l'empire jektanide lui devra le nom de Hemiar, le grand peuple d'Iarah.

Heber et Beranes, Our-Kasdim et Ouranos désignent tous la formation politique, à base aryenne que personnifie pour les Arabes le nom de Hemiar, la domination hémiarite.

Pendant plus de cinq siècles traversés par les revendications incessantes de l'élément sabéen ou éthiopien, la domination ouranienne ou hémiarite conserva le sceptre du monde. Inaugurée sous les auspices de Heber, elle succomba avec Abaris, sa dernière place d'armes, dont le nom, substitué à celui de Tanis, contenait encore la caractéristique sacramentelle des anciens jours (B-R).

Cette domination est représentée dans les fastes de l'Egypte par les XVe, XVIe et XVIIe dynasties, qui furent celles des rois pasteurs ou des rois sémites.

Avec la XVIIIe dynastie, la domination éthiopienne se releva. Elle eut des souverains appelés alternativement Thoutmès et Amen-Hotep, dont les noms, par les termes *Thout* et *Hotep*, et les caractéristiques TH-OU et T-P affirmaient le retour de la formation éthiopienne et rappelaient l'union primordiale des deux races caractérisées par la dentale et la labiale.

La restauration éthiopienne des Thoutmès, représentée dans les fastes de l'Egypte par la XVIIIe dynastie, présida aux destinées du monde avec un éclat incomparable, pendant deux siècles, de l'année 1703 à l'année 1500 avant Jésus-Christ. Elle eut pour champions les trois races de couleur caractérisées par la dentale, la labiale et la gutturale.

Elle eut pour adversaire la race aryenne ou asiatique, héritière des passions et des traditions de la domination hémiarite.

Victoire définitive de la formation hémiarite et de la race aryenne.

Renversée vers l'an 1500 par la coalition des innombrables éléments de race aryenne que les dominations antérieures avaient amenés de l'Asie à l'état de captifs, d'otages, de soldats, et entassés dans l'Egypte, dans la Nubie et dans l'Arabie, la suprématie éthiopienne subit alors une nouvelle défaillance dont elle ne se releva plus. Elle fut remplacée par une suprématie de race aryenne qui releva la fortune politique des Sémites et constitua une restauration hémiarite.

Les trois continents du monde ancien virent alors la race aryenne, devenue enfin maîtresse de ses destinées, ressaisir, pour ne plus le perdre, le sceptre de l'hégémo-

nie. Cette révolution eut pour promoteur un personnage, le dernier roi de la XVIIIe dynastie, que les traditions de l'Egypte appellent Horem-Heb et celles de la Grèce Hôros; elle eut pour représentants couronnés les Rhamsès, dont le nom par l'R emphatisée placée en initiale témoignait de la suprématie que la race aryenne venait de conquérir.

A la même époque, des nationalités à base aryenne se constituaient en Europe. Elles se donnaient des idiomes pourvus de l'appareil grammatical et formés de mots plurilitères, dans lesquels les voyelles figuraient avec mission de désigner les genres. Dès lors l'antique idiome adite fut relégué dans les arcanes des temples. Mais il laissa aux idiomes de nouvelle création le signe unilitère et le signe bilitère, la lettre et la syllabe, comme témoignages des réalités primordiales auxquelles les mots et les phrases de l'âge historique et du régime grammatical ne laissaient survivre que des impressions mythiques ou mystiques, presque toujours obscures et confuses.

RELEVÉ DES SUJETS TRAITÉS DANS L'INTRODUCTION

Idiomes trilitères et plurilitères historiques et grammaticaux.
Préxistence d'un idiome universel monosyllabique ou unilitère et bilitère.
Essai de révivification de cet idiome.

I. — *Révivification de la* lettre *ou carastéristique unilitère.*

PREMIÈRE CATÉGORIE. — LES ENTITÉS : L'ENTITÉ HUMAINE ET L'ENTITÉ SIDÉRALE

A. — L'entité humaine à l'état de *race.* — Définition du mot *race.*
La race blanche ou aryenne — caractéristique, la lettre R.
Les trois races de couleur.
Leur condition actuelle : race noire, race brune, race jaune.
Leurs signes distinctifs ou caractéristiques dans le langage :

Race noire ou *akite* : la gutturale
Race brune ou *adite* : la dentale
Race jaune ou *abite* : la labiale
} et leurs nuances douce, forte et aspirée.

Groupement des caractéristiques des trois races de couleur :

1° Dans le tableau des neuf muettes de l'alphabet grec.
2° Dans la composition de la première famille biblique (Adam, Hevah, Kaïn).
3° Dans la zone intertropicale du continent africain (Kong, Adamaoa, Habech).
4° Dans l'ancien delta du Nil (Canope, Boutô, Tanis).

B. — L'entité humaine à l'état de *classe.*

La classe des esclaves aryennes. — Caractéristique : la lettre Z.

L'entité sidérale.

Les deux grands astres et l'ensemble des corps célestes. — Caractéristique : la lettre L.

DEUXIÈME CATÉGORIE. — L'ÉTAT DE L'ENTITÉ

Les quatre états dans lesquels se présente l'entité sont : le *groupement*, l'*isolement*, le *gisement*, le *commencement*.

Ils ont pour caractéristiques dans le langage :

1° Groupement ou réunion	la lettre M.
2° Isolement, dispersion, petitesse, acheminement	la lettre I.
3° Gisement, habitation, cantonnement	la lettre N.
4° Commencement ou origine	la lettre S.

TROISIÈME CATÉGORIE. — LE GENRE DE L'ENTITÉ

Les trois genres de l'entité sont le féminin, le masculin et le neutre.

Le neutre, pour les premiers législateurs du langage, était la réunion du masculin et du féminin.

Le genre féminin a pour caractéristiques : les deux voyelles A, E, la dentale T en finale.

Le genre masculin, la voyelle O.

Le genre neutre les caractéristiques de groupement (M) et de gisement (N); la voyelle U en finale.

II. — *Revivification de la* syllabe *ou caractéristique bilitère.*

Emploi de la caractéristique bilitère à la désignation des *formations* humaines :

1° sociales ; 2° religieuses ; 3° politiques ; 4° nautiques.

III. — *Création du* mot *trilitère et des idiomes sémites (hébreu et arabe).*

Avènement du régime grammatical.

Création du *mot* plurilitère et des idiomes pélasges (grec et latin).

Extension de l'emploi des voyelles.

Application de la méthode aux deux principales *formations* politiques.

Formation et domination éthiopienne ou sabéenne.

Formation et domination ouranienne ou hémiarite.

Leur alternance et leurs rivalités. — Rivalité de races.

Victoire définitive de la formation hémiarite et de la race aryenne

Constitution en Europe de nationalités à base aryenne.

Création des idiomes plurilitères.

LIVRE PREMIER

PEUPLEMENT DE L'ASIE ORIENTALE COMPRENANT L'INDE, L'INDO-CHINE, LA CHINE ET LA MONGOLIE.

CHAPITRE Ier. — LES BARBARES ET LES TARTARES

SOMMAIRE. — Phases de suprématie de la race aryenne. — Dernière phase : l'Empire romain. — Consistance géographique de l'Empire romain. — Origine des Barbares et des Tartares. — Premier abordage du continent américain par la marine éthiopienne. — — Le Styx et ses neuf replis dans leurs réalités géographiques. — Le Tartare mythique et la Tartarie historique.

I. *Phases de suprématie de la race aryenne. — Dernière phase : l'Empire romain.*

Longtemps avant que la dynastie des Rhamsès eût, par son élévation au trône d'Egypte, consacré définitivement la suprématie de la race aryenne, cette race avait vu s'ouvrir devant elle d'autres phases de même nature qui, à diverses époques et en diverses contrées, l'avaient portée au pavois des groupes humains répandus sur les trois continents du monde ancien.

Ces intermèdes de suprématie nous sont révélés, dans leur consistance ethnique, par un témoignage irrécusable à nos yeux, celui de l'articulation R, caractéristique de la race aryenne, que l'on voit attachée, dans le rang des entités dominatrices, aux appellations ou ethniques ou

dynastiques désignatives ou personnificatives des iuter-mèdes.

Postérieurement à l'avènement des Rhamsès, d'autres intermèdes de suprématie devaient écheoir encore à la race aryenne. Le plus éclatant est celui qui s'ouvrit, en l'année 146 avant Jésus-Christ. En cette année-là, ce ne fut pas seulement la race aryenne, ce fut tout l'ancien monde qui vit s'ouvrir une des phases les plus importantes de son existence.

En cette année-là, en effet, et presque à la même heure, périrent deux métropoles illustres, Carthage et Corinthe : Carthage, la dernière des métropoles phéniciennes, Corinthe, la dernière des métropoles pélasges. Toutes deux succombèrent sous l'effort des armes romaines, laissant leur terrible rivale en possession du Sud de l'Europe et du Nord de l'Afrique, qu'elle ajoutait à son immense domaine.

Cette année 146 ouvrit donc pour la race aryenne, que Rome alors représentait, une phase éclatante d'hégémonie, la dernière et la plus éclatante de toutes.

Les grandeurs de la race aryenne avaient eu pour point de départ le déluge de Noé, que la chronologie samaritaine de la Genèse place en l'année 3044 avant Jésus-Christ.

C'est à partir de cette époque que les révélations monosyllabiques du langage nous montrent les phases diverses de suprématie qui lui échurent.

Deux ans seulement après la catastrophe, c'est-à-dire en 3042, la première phase de suprématie s'annonce par l'apparition du nom d'Arpaksad, dans lequel la première syllabe (Arp) caractérise une des principales familles de race aryenne, la famille arabe, la dernière syllabe (Ksad)

caractérise les *Kasdim* ou Chaldéens, produit du mélange de deux races de couleur, la race akite (K) et la race adite (D), et le rang des termes la victoire remportée, la supériorité conquise par l'élément arabe sur l'élément chaldéen.

Ce fut là le premier intermède de suprématie échu à la race de l'Asie, à la race aryenne, à la race blanche. Il eut pour théâtre la Haute-Chaldée.

Le deuxième eut pour théâtre l'Egypte et se produisit vers l'année 3020 avec les Osortasen, grands feudataires de race aryenne au service de la XIIe dynastie.

Le troisième intermède se produisit vers 2050 en Assyrie avec Sémiramis, la grande reine aryenne, fondatrice du premier empire d'Assyrie.

D'autres intermèdes de suprématie se succédèrent ensuite pour la race aryenne, savoir :

Vers 1560 en Chaldée avec les rois arabes de l'historien Bérose, dont l'un appelé Ariœus portait en initiale dans son nom le signe caractéristique de sa race (R). Cet Ariœus fut l'auxiliaire de Ninus dans la conquête de l'Asie.

Un autre de ces rois arabes fut Harith-el-Rîch, un des noms les plus glorieux de la famille arabe, le héros légendaire préconisé par ses historiens. Représentant, pour l'Arabie, de la deuxième domination hémiarite, il accomplit, sous les premiers Rhamsès, une odyssée triomphale, qui, suivant la tradition arabe, étendit la puissance de cette domination jusqu'aux extrémités de la terre.

Vers 1500, en Egypte, parut Horem-Heb ou Horus, dernier roi de la XVIIIe dynastie, fils mythique du grand couple aryen de l'Egypte, Osiris et Isis, héritier poli-

tique des Osortasen, compagnon et associé de Harith-el-Rich dans sa grande odyssée.

Vers 1460, sur les trois continents du monde ancien s'éleva la dynastie puissante des Rhamsès, dont un des souverains devait être le grand Sésostris.

Vers 1310, la race aryenne régna en Assyrie, avec Salmanasar, fondateur du deuxième empire d'Assyrie, investi d'une royauté vassale par les Rhamsès ;

Vers 720, en Chaldée et en Assyrie, avec Sarguin, le vainqueur des Phéniciens de Tyr et de la dynastie kananéenne d'Agénor ; ce qu'exprime le nom de Sarguin par le rang des termes *Sar* et *Guin* dont le premier (*Sar*) caractérise la race aryenne de l'Assyrie, le dernier (*guin*) la race akite de la famille kananéenne, et le rang des termes la victoire remportée, la suprématie conquise par l'élément des races aryennes (*sar*) sur l'élément de race akite (*guin*) ;

Vers 540, en Asie, avec Cyrus, fondateur de la grande monarchie des Perses, des Perses dont le nom ancien *Artaïoi* conservé par Hérodote affirmait l'origine aryenne ;

Vers 330, en Europe, en Asie et en Afrique, avec Alexandre, le plus illustre représentant, après Sésostris, des grandeurs de la race aryenne, le précurseur de la grandeur romaine.

Enfin trois siècles après Alexandre, un siècle après la destruction de Carthage, un demi-siècle avant Jésus-Christ, la race aryenne devait ouvrir, sur les trois continents du monde ancien, sa dernière phase de suprématie avec l'empire romain et le nom caractéristique de Roma (R-O-M-A) parvenus à l'apogée de leur prestige.

A partir de cette époque où le Christ allait paraître,

Rome, investie dans sa pensée orgueilleuse de la mission d'asservir les peuples (1), fut réputée la maîtresse du monde.

Combien cependant il s'en fallait que le monde entier dût subir sa loi ! Une seule circonstance pouvait autoriser cette prétention à la domination universelle. C'était l'ignorance profonde, où l'on était, où Rome était elle-même, de la consistance géographique du globe terrestre. Les dominations antérieures, en disparaissant de la scène du monde, avaient laissé enveloppée de profondes ténèbres la plus grande partie des continents qu'elles avaient peuplés et emporté dans l'inconnu du Temps le secret de leurs relations avec l'inconnu de l'Espace. Il n'en était resté qu'un ensemble de traditions mythiques, devant lesquelles l'érudition moderne s'est arrêtée, sans leur demander, faute d'un interprète entre le langage du mythe et celui de l'histoire, la raison d'être d'étranges conformités d'appellations, telles, par exemple, que Barbares et Berbères, Tartare et Tartares, Champs-Elysées et Vents alizés, Zenith et Nadir, deux points opposés du Ciel, Azanie et Anadir, deux points opposés de la Terre. A ces conformités que je signale en passant, bien d'autres sont venues se joindre, lorsque j'ai confronté les données de la Mythologie tant orientale qu'occidentale avec celles de la Géographie. D'autres encore se présenteront bientôt.

Pour se rendre compte de ce qu'avaient pu être, dans les temps antéhistoriques, ces deux entités formidables appelées Barbares et Tartares, qui déjà, six siècles avant l'ère chrétienne, étaient venues, sous le nom de Scythes,

(1) *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* (Virg. Æn. VI, 851.)

porter la terreur et la dévastation jusqu'au seuil de l'Egypte, qui devaient, dans les premiers siècles de notre ère, bouleverser l'Empire romain sous le nom générique de Barbares, et venir au moyen âge, sous le nom de Tartares, épouvanter le monde moderne de leurs apparitions presque fantastiques, il est nécessaire de constater la consistance territoriale de l'Empire romain arrivé à la plénitude de son développement et les lacunes qu'il laissait alors sur les continents du monde ancien. Car ce sont ces lacunes qui tenaient en réserve, dans leurs profondeurs, et les Barbares et les Tartares, produits des civilisations antéhistoriques, fléaux des civilisations historiques, et devenues à plus d'un titre, les instruments de la civilisation moderne, les Barbares, par la quantité de sang nouveau qu'ils devaient transfuser en Europe, les Tartares par les inventions nombreuses qu'ils lui ont communiquées.

II. *Consistance géographique de l'Empire romain.*

L'Empire romain, parvenu au terme de son développement, occupait, sur la surface du globe, une étendue territoriale dont la consistance sommaire se résume ainsi qu'il suit :

En Europe, il avait pour limites : au nord le Rhin et le Danube ; au sud, la Méditerranée ; à l'ouest, l'océan Atlantique ; à l'est, la mer Noire ;

En Asie, il tenait soumises à ses lois l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie Pétrée ;

En Afrique, il comptait dans son domaine : la Libye atlantique jusqu'aux premières oasis et l'Egypte jusqu'aux premières cataractes.

En dehors de ce cadre s'étendaient d'immenses espaces sur lesquels l'administration romaine n'exerçait aucune action, sur lesquels la science romaine elle-même ne possédait pour ainsi dire aucune notion, et ce monde indépendant et inconnu occupait une superficie au moins centuple de celle du monde soumis et connu.

Il comprenait en effet :

1° Toute la partie du continent européen située au nord du Rhin et du Danube jusqu'aux rivages de l'océan Arctique ;

2° Toute la partie du continent asiatique située à l'est de la mer Rouge, de la mer Caspienne et des monts Ourals jusqu'aux rivages du grand Océan ;

3° Toute la partie du continent africain située au sud des premières oasis du Sahara et des premières cataractes du Nil, embrassant ainsi la Libye saharienne et la Nubie, la Nigritie équatoriale et la Nigritie australe ;

4° Toute l'Amérique et toute l'Océanie, dont les géographes romains ne soupçonnaient l'existence que sous la dénomination vague d'*Iles inconnues*, dans lesquelles Diodore de Sicile conduit le Grec Iambule.

Cependant les immenses régions du globe qui, pour les proconsuls, les préteurs et les savants romains constituaient l'inconnu de l'Espace, recélaient des masses insondables de population, dans lesquelles l'arrogante suprématie de Rome devait trouver un jour ses compétiteurs et ses maîtres.

Ce que l'Europe septentrionale tenait en réserve, c'étaient les futurs conquérants de l'Europe et de l'Afrique romaines, Germains, Goths, Vandales : c'étaient les Barbares.

Ce que l'Asie orientale tenait en réserve, c'étaient les

futurs conquérants de l'Asie romaine, Huns et Mongols : c'étaient les Tartares.

III. *Origine des Barbares et des Tartares.*

Quelle était l'origine de ces populations? Quelle série de migrations et de vicissitudes avait pu constituer, dans les parties du globe les plus éloignées des foyers de la civilisation ancienne, ce stock formidable de créatures humaines dans lequel l'ethnographie trouve en général, et sauf quelques groupements de consistance à peu près homogène, un mélange confus des quatre races et des formations sociales que leurs croisements ont produites; ce qui témoigne de la diversité des circonstances dans lesquelles le peuplement s'était opéré.

Ce sont là des questions dont l'examen avait paru jusqu'ici inabordable et dont la solution resterait à jamais ensevelie dans les ténèbres de l'inconnu du Temps, si les traditions et les appellations léguées par l'âge antéhistorique aux âges postérieurs et éclairées par l'idiome dans lequel elles avaient reçu leur première forme, ne nous livraient le mot de cette énigme obscure, en rétablissant dans leurs réalités originelles non seulement les causes et la nature du peuplement, mais l'itinéraire même des migrations qui l'ont constitué.

L'Europe septentrionale, l'Asie septentrionale et orientale, l'Amérique et l'Océanie furent, dans l'antiquité, antérieurement à l'extinction de la deuxième domination hémiarite, à la séparation de l'ancien empire éthiopien en deux faisceaux étrangers l'un à l'autre et à la formation des nationalités diverses qui devaient le remplacer, ce que les écrivains classiques appelaient la région des

Enfers, les Latins sous le nom d'*Inferi*, les Grecs sous les noms de Ἅδης ou ἐνἍδου. Une partie de ce domaine infernal portait en grec et en latin le nom pluriel et neutre de Tartara, les Tartares. Il désignait l'ensemble des lieux d'exil et de déportation où étaient relégués les grands coupables.

C'était l'immense prison d'Etat où les vainqueurs de ces luttes de race dont j'ai esquissé le tableau dans une étude précédente faisaient transporter leurs adversaires détrônés, vaincus et captifs. C'est là que les quatre dominations de l'âge antéhistorique, alternativement sabéenne et hémiarite, abite et aryenne, reléguaient tour à tour les champions et les clients de la domination rivale renversée. Tous les récalcitrants, tous les intransigeants du parti qui succombait étaient, suivant l'expression consacrée par le langage mythologique, précipités dans le Tartare; ils allaient boire à leur source les eaux glacées du Styx aux neuf replis dans cette région ténébreuse que les mythographes de l'antiquité plaçaient sous la Terre; ce qu'expriment le substantif latin *Inferi* et l'adverbe grec Κατω (1) et où la géographie moderne place la région arctique avec ses longs hivers et ses longues nuits.

Les noms que je viens de mentionner, Inferi, Adès, En-Adou, Katô et Arktos, d'où est venu *arctique*, joints à d'autres de même origine que la géographie montre échelonnés dans les parages polaires de l'Europe et de l'Asie, tels que Aliaska, Alaska, Aléoutes, Anadir et le nom devenu célèbre du fleuve Amour, interprétés dans l'idiome où ils furent formés, nous révéleront bientôt les

(1) Κατω signifie *au dessous* ou *aux Enfers*.

principales circonstances du mouvement de transportations dont les contrées qu'ils désignent furent le théâtre.

L'existence d'une région lointaine, enfer ou prison, où les maîtres du monde reléguaient les adversaires de leur suprématie, est une notion que l'on trouve accréditée non seulement dans les traditions de l'Europe, mais dans celles de l'Asie et de l'Amérique elle-même.

Dans l'Asie musulmane, elle a pour symbole le cycle des Djen, des Div et des Péri, dans lequel se résume toute l'existence antéhistorique de l'humanité. Les Djen, aussi bien que les Div et les Péri, étaient des créatures mythiques, moitié hommes, moitié démons. Deux milieux différents les avaient vus naître. Les Djen étaient issus de la substance d'un feu ardent et bouillonnant. Les Div et les Péri venaient de la terre (1).

Bien des siècles avant l'apparition d'Adam, les Djen avaient peuplé et dominé le monde. Ensuite étaient venus les Div dont le règne avait été de 7,000 ans. Aux Div avaient succédé les Péri qui régnèrent pendant deux autres mille ans.

Dès les premiers temps, les Djen étaient entrés en lutte contre les hommes, et la tradition musulmane déclare qu'en expiation de leurs révoltes continuelles, ils furent confinés dans un pays lointain nommé, à cause d'eux, *Gimrestan* et dans des villes telles que *Shadoukiam*.

Les Div et les Péri s'étant révoltés à leur tour, *Eblis* fut envoyé par Allah pour leur donner la chasse et les confiner avec les Djen dans une des parties les plus reculées de la Terre qui devint ainsi *la grande demeure de la race des Djen*. C'est ce qu'exprime le mot *Djehennem*,

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Djian*.

qui, pour tous les peuples d'origine et de langue sémites, désigne l'enfer (1); c'est ce qu'il exprime, quand on le ramène à sa forme unilitère (DJ-H-N-N-M).

L'idée d'un enfer expiatoire est partout accompagnée de l'idée d'un paradis rémunérateur. Le paradis des Pélasges s'appelle Elysée, en latin *Elysium* ou *Elysii Campi*, en grec Ἠλυσιον Πεδιον. Le paradis des Sémites s'appelle en hébreu *Gan*, en arabe *Djenna*, deux mots identiques qui, dans les langues trilitères, expriment l'idée de *jardin* et, comme les deux mots sont accompagnés du terme complémentaire *bi-Eden* ou *fi-Eden* (dans l'Eden), cette addition exprime que ce jardin était situé dans la demeure d'AD (AD-EN) et réservé aux Djen qui avaient reconnu l'autorité d'Adam (AD-AM).

Le paradis des Sabéens, des premiers Sabéens personnifiés par Cheddâd, s'appelait *Irâm*. Par sa forme première (I-R-A-M), il désignait un lieu peuplé de femmes aryennes, un grand harem. C'est le prototype de l'Amenti des seconds Sabéens et du *septième* ciel que Mahomet peuplait de houris, rappelant par le mot *septième* (sebaa) l'origine sabéenne (saba) de cette conception sensuelle.

Dans l'Asie bouddhiste, les écrivains chinois conçoivent l'Enfer et le Paradis sous la forme de deux prisons qu'ils placent au pays de Fou-Sang, dans l'est de la Chine, à une distance de 20,000 *li*. L'une des deux prisons est située dans le nord du Fou-Sang; c'est là que sont relégués les grands criminels. L'autre est au sud dans un climat plus doux; c'est là que sont conduits les moins coupables à l'expiration de leur premier exil.

Qu'était-ce que ce pays de Fou-Sang où les anciens

(1) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, aux mots Gehennem, Genn, Gian, Div et Péri.

dominateurs de la Tartarie disposaient de deux prisons, l'une au nord, l'autre au sud, pour y confiner les adversaires plus ou moins redoutables de leur politique? Une excellente étude de M. G. d'Eichthal sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine place le pays de Fou-Sang, dans l'Amérique du Nord (1) et nous adoptons pleinement ses conclusions (2) que justifie d'ailleurs la signification du terme Fou-Sang ramené à sa forme originelle.

Ce qui les justifie encore, c'est la remarquable conformité signalée par M. d'Eichthal lui-même et confirmée par l'enquête officielle sur les tribus indiennes des Etats-Unis, entre la tradition chinoise et celle de ces tribus. Sur le continent américain où les asiatiques ne purent arriver que par la chaîne des îles Aléoutes ou par le détroit de Behring et toujours en traversant une mer de glace, nous rencontrons la notion de l'Enfer et du Paradis dans les conditions où les écrivains chinois concevaient leur Fou-Sang.

Elle existe notamment dans le bassin des grands lacs chez une des tribus les plus aristocratiques et les plus civilisées de l'Amérique du Nord. Cette tribu est celle des Mandan (prononcé Mandane), dont le nom ramené à sa forme monosyllabique explique cette double supériorité (3). Car l'articulation initiale M-AN caractérise Ammon ou l'Oman, la finale D-AN le maître (Aden ou Adonaï) de

(1) P. 17.

(2) Nonobstant l'opinion différente d'un éminent géographe, M. Vivien de Saint-Martin, qui place le Fou-Sang au Japon.

(3) Dans l'Orient et surtout dans l'Extrême-Orient, où tant de causes devaient concourir à rendre la tradition immuable, je regarde les appellations que la notoriété indigène a consacrées, comme la reproduction fidèle des appellations primitives perpétuées de génération en génération,

l'empire éthiopien, et le rang des termes l'action de *conduire* ou d'*envoyer*. Les Mandan d'aujourd'hui devraient donc leur origine au grand mouvement d'expansiou de la XVIIIe dynastie qui eut pour foyer l'Oman et pour divinité Ammon ; cette tribu représenterait les restes d'une de ces principautés vassales que les Thoutmès et les Amen-Hotep avaient établies sur tous les points de leur domaine cosmopolite. Or les Mandan ont conservé, comme les bouddhistes de la Chine, la tradition d'un enfer et d'un paradis. Leur enfer, comme celui des bouddhistes, est situé à l'extrême nord du continent dans une région désolée et glacée, le pays des Eskimô. Leur paradis est au sud sous la latitude douce et tempérée où les chaudes brises de l'alizé réalisent une des conditions de bien-être attribuées à l'antique Elysée (1).

Mais pour atteindre cette région tempérée, il avait fallu passer par la région glaciale, seule porte ouverte du côté de l'Asie. C'est pour cela que les Chipawai, autre tribu cantonnée dans les mêmes parages, font venir leurs ancêtres d'une contrée couverte de glaces et de neiges et les montrent arrivant, exténués de froid et de faim, au siège d'habitation que leur avaient assigné les arbitres suprêmes de leur destinée.

C'est pour cela que les Algonquins, autre peuplade du même ressort, gardent fidèlement le souvenir traditionnel de lieux inhabitables par lesquels leurs pères avaient passé et de la rude traversée qu'ils avaient dû faire sur une mer de glaces flottantes, avant d'arriver au bord des grands lacs, terme de leur émigration forcée (2).

(1) C. d'Eichthal, *op. cit.*, p. 63.

(2) Enquête sur les tribus indiennes des Etats-Unis. — *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er avril 1858.

Il ressort de ce qui vient d'être dit que si les anciens avaient la notion d'un enfer auquel ils donnaient le nom de Tartara et qu'ils plaçaient vers les sources glacées d'un fleuve appelé Styx, les Tartares modernes eurent aussi la notion d'un enfer qu'ils appelaient *Fou-Sang* et qu'ils plaçaient à la bouche glacée d'une autre voie nautique qui est pour nous le grand océan.

Il en ressort encore que l'Asie musulmane eut elle-même la notion d'un enfer qu'elle appelait *Djehennem*, lieu d'exil lointain où les dominateurs du monde avaient successivement relégué les trois classes d'insoumis désignés par les noms de Djen, de Div et de Péri.

Combien ces indications empruntées à des textes de l'âge historique s'éclaireront d'un jour plus vif et plus complet, quand, à la tradition pélasge, à la tradition bouddhiste, à la tradition musulmane, j'appliquerai la méthode d'investigation qui guide mes pas à travers l'inconnu du Temps et l'inconnu de l'Espace !

Dans le nom de Div, on reconnaîtra, à l'articulation dualitaire D-V qui caractérise le Tobba ou dynaste éthiopien, les deux dominations sabéennes.

Dans le nom de Péri, on reconnaîtra, à l'articulation dualitaire P-R, les deux dominations hémiarites caractérisées: la première par B-R (les fils d'Heber), la seconde par F-R (les Pharaons), deux formes que la légende musulmane réunit sous la caractéristique congénère P-R.

Dans la race des Djen qu'elle présente comme issue de la substance d'un feu bouillonnant et par suite contemporaine de l'âge des premiers volcans et antérieure à l'apparition d'Adam (la race adite), on reconnaîtra la race primitive, la race des premiers adorateurs du Feu, qui devait donner à la théogonie de l'Egypte son grand

démiurge, *Knef*, et à la théogonie de l'Inde son dieu du Feu, *Agni*.

Ramené à sa forme antéhistorique ou antégrammaticale DJ-N, le nom des Djen nous met en présence de l'articulation gutturale (DJ), caractéristique de la race des révoltés incorrigibles que désigne le terme Djen, de la race maudite dans Kaïn par Jehovah, maudite dans Kam et Kanaan par Noé, maudite dans Kous « la mauvaise race », par les Tobba de tous les âges, maudite encore à l'heure actuelle, par le souverain et les peuples du Habech, dans les Galla et les Changalla, dont les hordes sauvages viennent chaque année renouveler leurs incursions dévastatrices au nord et au sud de l'Abyssinie.

Cette race en effet présente un phénomène social qui forme un des traits les plus étranges de l'âge antéhistorique et que le cours de ces études mettra, je l'espère, dans tout son jour. Depuis une époque qui va se perdre à des profondeurs incommensurables dans l'inconnu du Temps, elle descend incessamment par essaims innombrables des montagnes du Kong où j'ai placé son siège de formation (1). Puis ces essaims se partagent en deux courants ravageurs, qui traversent l'Afrique équatoriale de l'ouest à l'est dans sa plus grande largeur et vont aboutir, de station en station, l'un au nord de l'Abyssinie par la chaîne des monts *El-Kamar* placée en bordure sur les trois bassins du Niger, du lac Tchad et du Nil, l'autre au sud de l'Abyssinie par le cours du Zaïre ou Congo et la région des grands lacs équatoriaux.

C'est sur les pentes nord et sud du massif abyssin que

(1) *Etude sur le langage*, p. 135.

l'hydre sans cesse renaissante des sauvages dévastateurs du Kong rencontra les quatre dominations éthiopiennes, alternativement sabéennes et hémiarites, qui ont tour à tour régné sur le monde. C'est là que se livrèrent les principales luttes contre la *mauvaise race de Kous* et que les fils et les filles de Γῆ, personnification mythique de la terre africaine, enlevés par milliers, allèrent, pendant toute la durée des temps antéhistoriques, peupler de leurs innombrables épaves, le Tartare des Pélasges, le Fou-Sang des Bouddhistes, le Djehennem des Sémites et expier, dans ces lointains exils, l'éternelle récidive de leurs brigandages et de leurs révoltes.

Aussi la retrouve-t-on, à chaque pas, cette race maudite, dénoncée par sa caractéristique gutturale, dans les régions glacées où les divers régimes de la domination éthiopienne faisaient transporter par sa marine de Kehlân ses antagonistes politiques, alternativement Div ou Péri, sabéens ou hémiarites et son éternelle ennemie sociale, la race des Djen, dans les régions glacées auxquelles la domination moscovite a rendu son antique destination de terre d'exil.

On la retrouve dans les noms de *Gimristan* où la légende musulmane place un de ces lieux d'exil et qui désigne le pays des Kimri ou les rives septentrionales de la mer Noire.

On la retrouve dans le nom de *Schadoukiam* qui, ramené à sa forme primitive S-AD-OU-K-I-M, désigne un des sites où a commencé (S) le mouvement de transportation par les Tobba (AD-OU), de la race gutturale (K) par petits groupes (I-M).

On la retrouve dans la forme tartare Kong de Hong-Kong, de Mé-Kong et de bien d'autres, qui est le nom

même du Kong, siège originel de formation, foyer éternel d'expansion de la race.

On la retrouve dans la terminaison s-k commune à la plupart des appellations géographiques de la Sibérie.

On la retrouve en initiale dans le nom des Eskimô, dont la forme primitive e-s-k-i-m désigne le premier fond de population (es) de la région arctique, de l'enfer du Fou-Sang, comme formé d'éléments de cette race (k) transportés par petits groupes (i-m).

On la retrouve dans le nom même de Fou-Sang, où l'articulation labiale f caractérise la race des transporteurs, l'articulation ou-s le moyen de transport, le navire et l'articulation n-g reléguée en finale, la race des transportés.

On la retrouve effectuant son passage de l'Asie en Amérique dans le nom de l'Aliaska, cette longue presqu'île étroite, rocheuse et dentelée (1) qui précède l'Alaska et dans celui de l'Alaska, l'ancienne Amérique russe, annexée au territoire des Etats-Unis par la cession qui leur en a été faite le 18 octobre 1867 (2).

Dans les deux noms d'Aliaska et d'Alaska, l'articulation l placée en initiale caractérise une émigration orientée au soleil ; l'articulation s l'idée d'un commencement, d'un début, et la finale ka la race et le genre des émigrants. Alaska désigne donc une contrée dont le premier fond de population fut composé d'éléments féminins de race akite ou nigritienne. Dans Aliaska, le nom de la presqu'île qui conduit à l'Alaska, l'articulation i caractérise l'idée de l'acheminement. En effet à l'extrémité de cette

(1) Frederik Wimper, *Voyages et aventures dans l'Alaska*, p. 120.
(2) *Ibid.*, p. 116.

longue et étroite langue de terre qui s'appelle Aliaska, les émigrants forcés de l'Afrique équatoriale trouvaient la grosse presqu'île de l'Alaska et le cours glacé de l'Ioukon, ce fleuve long de 700 lieues, large en certains points de trois kilomètres, où, il y a quelques années, le voyageur anglais Wimper observait, le 5 décembre, une température de 49° au-dessous de zero (1). Ils atteignaient la région glaciale où les Indiens de l'Amérique du Nord et des deux Amériques placent le point de départ de leurs ancêtres.

Arrivés là, les intransigeants de la race de Kam étaient confinés dans la prison du nord et y devenaient des Eskimô. Les moins compromis obtenaient des conditions de séjour moins rigoureuses. Dirigés vers le sud, ils donnaient naissance, dans la région des lacs, aux Algonquins et dans celle des Montagnes Rocheuses aux Athapascan. Ces Athapascan qui couvrent de leurs clans épars un espace immense entre les Montagnes Rocheuses et la baie d'Hudson (2) portent un nom dans lequel il est impossible de méconnaître l'inscription commémorative de leur origine. Ce nom, en effet, dans sa forme primitive ATH-AP-AS-K-AN caractérise : par ATH-AP le Tobba ou dynaste de l'Ethiopie, qui fait transporter ; par AS-K la race des transportés ; par AN la maison ou la tribu formée dans ces conditions.

L'élément nautique chargé d'opérer les transportations ne pouvait être que la marine phénicienne du premier âge, la marine de Kehlân, vassale perpétuelle des Tobba ; aussi la retrouve-t-on fréquemment dans les parages maritimes à côté des colonies de transportés. On la

(1) F. Wimper, *Voyages et aventures dans l'Alaska*, p. 211, 237, 243, 274.

(2) D'Omalius d'Halloy, *Races humaines*, p. 96.

reconnaît à sa caractéristique K-L. C'est ainsi qu'à côté des Eskimô et faisant corps avec eux, il existe une tribu appelée *Koluch* dont l'articulation initiale K-L caractérise manifestement l'intervention de la marine phénicienne dans la formation du groupement des Eskimô (1). Ce furent ces Indiens Koluch, arrière-neveux des Phéniciens de Kelhân qui disputèrent vivement aux Russes la possession de l'emplacement où devait s'élever Sitka, chef-lieu maritime de leur colonie arctique (2). Il est très probable d'ailleurs que ce nom de Sitka était déjà assis dans la notoriété indigène avant l'arrivée des Russes, et qu'il s'appliquait au chef-lieu d'un gouvernement régional ayant pour instrument de domination la tribu des Koluch. C'est ce qu'exprime le nom de Sitka ramené à sa forme primitive S-I-D-KA.

IV. *Abordage et premier peuplement du continent américain.*

Quelques appellations recueillies dans la nomenclature géographique de l'Amérique du Nord et interprétées d'après les règles de l'idiome où elles avaient trouvé leur forme primitive, viennent de nous faire entrevoir la provenance et la nature du premier peuplement de cette partie du monde. D'autres appellations de même origine répandues à profusion sur toute sa surface, et que nous ferons connaître quand le moment en sera venu, conduisent à la même conclusion. C'est à des transportations ordonnées par les souverains de l'Ethiopie, exécutées par les corporations maritimes de la mer Erythrée, ins-

(1) L'Alaska, dans la *Revue politique et littéraire* du 20 juin 1874.
(2) F. Wimper, *Voyages et aventures dans l'Alaska*, p. 104.

truments dociles de leur politique, et continuées pendant un grand nombre d'années, que le continent américain doit sa population bigarrée, mélange de toutes les variétés humaines.

La race que nous venons d'y voir introduite par l'un des deux seuls passages praticables, les îles Aléoutes et la presqu'île de l'Aliaska, est la race des éternels maudits, la race de Kam, la race noire dans son type inférïeur. Mais la race blanche ou aryenne, la race jaune ou abite, y furent aussi couduites par les vicissitudes de leur destinée. Leur intervention dans le peuplement se reconnaît à la présence de leurs articulations caractéristiques dans les noms de sites ou de tribus que la notoriété indigène leur a conservés ; et l'examen de ces noms fait ressortir un fait ethnographique qui a son importance, c'est que partout où la caractéristique aryenne figure en initiale, l'intervention prédominante de la race elle-même accusée par ce signe est confirmée par la supériorité relative des groupes à la formation desquels elle a présidé. Ainsi dans l'Amérique du Nord, la haute position sociale occupée par les Iroquois (1), le degré de culture intellectuelle atteint par les Cherokees (2), dans l'Amérique du Sud la supériorité des Araucans sur tous leurs voisins (3) doivent être attribués à leur origine aryenne accusée par la présence en initiale dans leurs noms de l'articulation R, caractéristique de la race blanche.

Le mouvement d'émigration qui, soit par les îles Aléoutes, soit par le détroit de Behring, aurait conduit d'Asie en Amérique des épaves humaines de toute pro-

(1) D'Omalius d'Halloy, des *Races humaines* (5e édition), p. 95.
(2) *Ibid.*, p. 89, 195.
(3) *Ibid.*, p. 91.

venance et donné sa population primitive au continent américain est une notion ethnographique qui tend de jour en jour à s'accréditer. Elle se trouve en parfaite conformité avec la tradition universellement répandue parmi les tribus américaines, qui fait venir leurs ancêtres du nord du continent, et aussi avec la nécessité des choses, puisque tous les éléments humains établis dans cette partie du monde antérieurement à l'émigration européenne du XVIe siècle n'avaient pu y faire leur entrée que par la région arctique, par l'Alaska.

Elle trouve d'ailleurs sa justification dans les conditions géographiques et nautiques des deux continents qu'elle met en cause : dans les conditions géographiques, car les deux continents, séparés partout ailleurs par l'immensité des mers, se trouvent rapprochés et presque réunis par le détroit auquel Behring a donné son nom et par la chaîne volcanique des îles Aléoutes, jetées entre eux comme les piles d'un pont ; par les conditions nautiques, car la traversée du détroit et le passage d'une pile à l'autre depuis la pointe asiatique du Kamchatska jusqu'à la côte américaine de l'Alaska effectué encore journellement aujourd'hui par le modeste *baïdar* des Tchouktchi et des Eskimô, ne devaient être qu'un jeu pour la marine bien autrement puissante des antiques dominateurs du monde.

Dans les conditions que je viens d'indiquer, le mouvement de navigation que nécessitait le peuplement de l'Asie orientale et de l'Amérique ne pouvait être ni entrepris, ni même conçu par la marine pélasge confinée dans la Méditerranée. Mais pour la marine phénicienne de Kehlân, pour la marine sémite de Jektan, maîtresses des côtes méridionales de l'Arabie et des eaux de la mer

Erythrée et d'ailleurs instruments dociles de la politique éthiopienne, ce ne pouvait être qu'une affaire de temps, une côte à longer de station en station.

Sous les premiers Sabéens, la marine phénicienne avait eu pour siège principal de ses armements la station navale d'Okêlis, dans la province de l'Iemen, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb. Okêlis était le port de Saba, siège métropolitain des premiers Tobba.

Sous les premiers Hémiarites, la marine jektanide avait eu pour siège magistral de ses armements la station navale de Safar ou Zhafar, dans la province de Mahra, sur la côte de l'Océan indien.

Sous les seconds Sabéens, la marine des Thoutmès, personnifiée par le nom de Ghîlân et en possession de l'étoile comme phare de ses traversées, avait eu pour sièges de ses armements Bêtna et Djilân sur la côte de l'Oman, où est aujourd'hui Maskate.

Sous les seconds Hémiarites, la marine des Rhamsès, héritière de celle de Jektan, paraît avoir eu pour siège principal d'armements la baie et le port d'Arkikô sur la mer Rouge, en face de l'île ancienne de Bacchéias, de l'île actuelle de Massoua, et y avoir créé le mouvement de circulation vers l'intérieur du Habech, qui depuis lors a conservé toute son activité.

Centralisé successivement dans les diverses stations d'une même région maritime, le mouvement de navigations et de transportations dont la marine de Kehlân et celle de Jektan furent tour à tour l'instrument, put s'étendre de proche en proche hors des eaux de la péninsule Arabique et du golfe d'Oman, et atteindre successivement, sans jamais perdre de vue la côte de l'Asie, les eaux de la péninsule Indienne, du golfe du Bengale, de

la mer de Chine, de la mer Jaune, de la mer du Japon, de la mer d'Okhotsk et de la mer de Behring.

Ce fut en arrivant dans la mer de Behring que se révéla aux antiques navigateurs l'existence d'une autre terre séparée de celle dont ils venaient de longer les bords, par un simple détroit de 15 à 18 lieues de largeur. Ils le franchirent et abordèrent le continent américain, dont les rivages suivis à leur tour de proche en proche, mais cette fois du nord au sud, les ramenèrent dans la zone intertropicale d'où ils étaient partis et les conduisirent même bien au delà. -

V. *Le Styx et ses neuf replis dans leur réalité géographique.*

Dans le mouvement de navigation côtière qui porta les premiers explorateurs des parages brûlants de la zone équatoriale aux parages glacés de la zone arctique, ce qui dut attirer surtout l'attention des anciens maîtres du monde, ce fut la configuration des côtes de l'Asie partagées en neuf replis profonds, qui, suivant des directions diverses, quelquefois contraires, mais sans jamais laisser perdre la côte, les amenèrent insensiblement au détroit de Behring, terme de leur périple asiatique.

Ces neuf replis portent, dans la géographie moderne, des noms qui doivent remonter au temps des premières navigations et qui, ramenés à leur teneur originelle, rediraient, comme autant d'inscriptions commémoratives, les phases diverses de ce grand mouvement d'expansion perdu longtemps dans l'inconnu de l'espace, perdu encore dans l'inconnu du temps.

En partant du détroit d'Ormous où finit l'Arabie, l'Erèbe de la mythologie pélasge, la métropole régionale de

l'empire éthiopien, ces neuf replis qui, comme on le verra bientôt, furent ceux du Styx tant redouté des dieux eux-mêmes, se présentent sur les cartes dans l'ordre suivant :

1° Le golfe de Cambay sur la côte orientale de l'Inde ;

2° Le golfe du Bengale ;

3° Le golfe de Martaban entre l'empire birman et la longue et étroite presqu'île de Malakka ;

4° Le golfe de Siam, bordant le rivage oriental de la presqu'île ;

5° Le golfe du Tonkin entre la Cochinchine et la Chine;

6° Le golfe de Petchili au fond de la mer Jaune, à l'est de Peking ;

7° La mer du Japon, entre le Japon et les îles d'Iéso et de Sakhalien ;

8° La mer d'Okhostk, entre le Kamtchatka et la Mandchourie ;

9° Le golfe d'Anadir dans la mer de Behring et le détroit de Behring qui sépare l'Asie de l'Amérique.

Il fallut bien des années sans doute aux navigateurs du monde antique pour accomplir ce grand périple dont les méandres capricieux leur faisaient parcourir de longues traites vers le sud, suivies de longues traites vers le nord. Une des plus longues du nord au sud fut celle qui longe la presqu'île de Malakka sur sa côte occidentale ; elle mesure environ 400 lieues. Sa pointe extrême est située sous la ligne, de sorte qu'arrivés là les navigateurs de Kehlân retrouvèrent pour la première fois le phénomène caractéristique de la grande colonie que les premiers Tobba Sabéens avaient créée dans l'Afrique orientale et qu'ils avaient baptisée du nom d'Azania en raison de sa destination comme dépôt de captives aryennes réduites à l'état d'esclaves, et caractérisées par l'articulation unili-

tère Z (1). Ils y retrouvèrent le soleil du zénith homonyme d'Azania.

Quand ils eurent doublé la pointe de Malakka, une nouvelle traite dirigée en sens contraire, c'est-à-dire du sud au nord, s'ouvrit devant eux sur la côte orientale de la presqu'île. Les navigateurs durent se croire alors dans une autre mer et ils exprimèrent cette impression en baptisant cette mer du nom de Siam. Car le nom de Siam en est la traduction trop fidèle pour n'être pas d'origine antique. Dans sa forme primitive (S-I-AM), il caractérise par S l'idée de terme (commencement ou fin) et par I-AM l'idée de mer. La pointe de Malakka fut donc pour les premiers parrains du golfe de Siam le point de séparation de deux mers, et cette notion exprimée par le nom même de Siam s'est perpétuée dans la géographie moderne, puisque la presqu'île de Malakka forme encore la séparation entre l'Océan indien et l'Océan équinoxial.

Cette nouvelle navigation du sud au nord devait, en décrivant six replis nouveaux, avoir pour limite extrême le golfe d'Anadir et le détroit de Behring. Le golfe d'Anadir est le dernier des neuf replis qui forment le trait géographique distinctif des côtes de l'Asie orientale et qui, comme les méandres d'un grand fleuve sinueux, devaient conduire les captifs enlevés à la race de Γῆ, des rivages torrides de l'Afrique, leur terre natale, à la source glacée du grand fleuve, où commençait pour eux la terre d'exil.

Parvenus au terme de leur navigation asiatique, les pionniers de la domination éthiopienne se trouvaient dans le détroit de Behring, large seulement de 15 à 18 lieues.

(1) *Etude sur le langage*, p. 184 et suivantes.

Sur la rive orientale s'élevait une terre nouvelle jusqu'alors déserte et innommée que les maîtres de l'Ethiopie, arbitres suprêmes du langage, allaient baptiser du nom d'Alaska. Pour passer d'une rive à l'autre, les navigateurs avaient le choix entre l'étroit bras de mer qui les séparait et la chaîne des îles Aléoutes qui, au nombre de cinquante-six, établissait entre elles une série de traits d'union rapprochés. Ces conditions géographiques étaient-elles de nature à faire reculer la marine des Tobba ?

Tous les documents que l'on possède sur les côtes nord-est de l'Asie et nord-ouest de l'Amérique s'accordent pour constater la facilité des communications entre les deux continents. Des Eskimô passent journellement d'une rive à l'autre, et cependant ils n'ont à leur service que des embarcations baptisées du nom traditionnel de *Baïdar*, longues seulement de six à sept mètres, coffrées en côtes de baleine et revêtues en cuir de renne, pouvant contenir au maximum quinze à vingt personnes, mais généralement beaucoup moins. Monté sur ce frêle esquif, l'Eskimô s'aventure à travers le détroit ; il va rendre visite à ses congénères du continent voisin et leur offrir les produits de son industrie.

Combien cette traversée, si accessible aujourd'hui aux sauvages habitants de la région arctique, devait être plus facile encore pour les navigateurs du monde éthiopien, dont la civilisation précoce avait su, par des perfectionnements successifs apportés à l'architecture navale, créer ce qu'ils appelaient N-N, le grand navire ou la grande maison et N-ᶜH, le navire géant qui est précisément le nom textuel de Noé, personnification biblique du grand navire.

Trois documents irrécusables échelonnés dans la suc-

cession des âges antiques nous font connaître l'échantillon de ce grand navire.

Le premier date de 3000 ans avant l'ère chrétienne. C'est la mention que fait le Livre Saint des Hébreux, dans le procès-verbal du déluge, du nom et des dimensions de l'arche de sauvetage. On y voit que cette arche s'appelait *Theba.* C'était le nom des dominateurs d'alors qui s'appelaient *Tobba* ; c'était le nom de l'Ethiopie elle-même ; c'était le nom de Thèbes. On y voit qu'elle mesurait en longueur 300 coudées, soit environ 150 mètres, en largeur 50 coudées (25 mètres), en hauteur 30 coudées (15 mètres) (1). Tel était, 3000 ans avant Jésus-Christ, le Léviathan de la marine royale éthiopienne. Telles étaient les dimensions de ce que les Ethiopiens de ce temps-là appelaient N-N (le grand navire) ou N-ᶜH (le navire géant) et avec lequel ils devaient, en longeant les côtes de l'Asie, peupler la contrée qui borde à l'est le golfe de Siam et qui en a retenu le nom d'Annam, ou A-N-N-M, colonie (M) du grand navire (N-N).

Le second document est cette monumentale image de pierre trouvée à Thèbes sur les murs de Deir-el-Bahari qui nous montre ce qu'était, vers l'année 1600 avant l'ère chrétienne, sous le règne de Thoutmès III, le navire employé par la régente Hatasou à la conquête du Pount dans l'Afrique orientale, avec son nombreux équipage et tous les détails de son gréement (2).

Le troisième document date d'environ cinq cents ans avant notre ère ; c'est le procès-verbal, appelé vulgairement *Périple d'Hannon*, d'une expédition envoyée par le Sénat de Carthage sur les côtes occidentales de l'Afrique

(1) Genèse, VI, 14, 15.
(2) Mariette-Bey, *Aperçu de l'Histoire ancienne d'Egypte,* p. 34.

pour y reprendre possession des colonies fondées antérieurement dans ces parages par les Tyriens et négligées par eux depuis longtemps. On y voit que l'amiral carthaginois partit pour cette expédition avec soixante vaisseaux portant trente mille personnes. Les navires de cette époque pouvaient donc recevoir cinq cents passagers.

Qu'il y a loin de ces 500 passagers que portait l'instrument des navigations antiques aux quinze ou vingt que peut contenir aujourd'hui au maximum le baïdar des Eskimô, et combien la traversée du détroit de Behring, praticable encore avec d'aussi faibles ressources, devait être facile avec la marine du grand navire! Il me paraît donc hors de doute que la marine éthiopienne dut entretenir avec l'Amérique, par le détroit de Behring et les îles Aléoutes, des relations aussi actives que pourraient en entretenir les marines modernes, si les marines modernes, au lieu d'avoir leurs ports d'attache et leurs sièges d'armements en Europe, les avaient en Asie.

Du détroit de Behring, terme naturel de son expansion vers le nord, la marine éthiopienne dut remonter vers l'équateur le long des côtes occidentales de l'Amérique, comme elle était descendue vers le pôle le long des côtes orientales de l'Asie. Aussi facilement qu'elle avait atteint, par cette voie, le détroit de Behring, elle put atteindre, par la côte américaine, le détroit de Magellan, et après avoir doublé le cap Horn, remonter vers le sud, atteindre de nouveau la ligne équinoxiale et redescendre encore vers le nord. De ce côté, les pionniers de la première heure retrouvèrent la région arctique; ils atteignirent la mer de glace qui baigne la presqu'île du Groenland et qui, s'ils avaient pu la franchir, les aurait conduits en Europe vers un autre enfer où la géographie ancienne

plaçait des Fenni et des Hyperboréens, où la géographie moderne place des Lapons et des Samoïèdes. Mais, comme on le verra bientôt, le peuplement de cet autre enfer dut s'opérer par une voie différente.

Dans le périple qui, de golfe en golfe, de replis en replis, conduisit les Tobba ou Ethiopiens de l'Arabie méridionale et du détroit d'Ormous jusqu'à la bouche glacée de l'océan Pacifique, les premières épaves humaines que leurs flottes transportèrent par milliers furent les sauvages enfants du Kong ; ce furent les Djen, congénères de Kam, de Kous et de Kaïn. Des myriades de captifs et de captives enlevés à cette race maudite que la terre africaine, la Ghè des mythes pélasges donna pour prototype à l'humanité naissante et qu'elle reproduit incessamment, dans son inépuisable fécondité, portèrent aux rivages de l'Asie leur premier fond de population. Comme témoignage de ce mouvement, elles y laissèrent leur articulation gutturale répandue encore à profusion sur tous les points où il s'était arrêté.

C'est dans ces conditions que l'Inde méridionale fut baptisée du nom de *Dekan*, où l'articulation bilitère D-K suivie de l'articulation N caractérise : par D en initiale l'élément dominateur du couple D-B qui présidait aux transportations, par K l'élément transporté, et par N en finale, la maison ou le peuplement constitués ainsi.

C'est dans ces conditions que le fleuve du Siam fut baptisé du nom de Menam (1) et le fleuve de l'Annam du nom de Me-Kong, le premier désignant par sa forme

(1) L'identité de ce nom de Men-am avec celui d'Amen-amhé, qui fut l'appellation dynastique de la XIIe dynastie, donne à penser que le peuplement du Siam et de l'Annam fut l'ouvrage des premiers Sabéens. Cette opération dut se rattacher aux expéditions de ces anciens dynastes dans le Soudan et la région du Kong, et probablement aussi à la con-

primitive MEN-AM, le grand peuple (AM en finale) de l'Iemen ou de l'Oman (MEN), et le second M-KONG un groupe (M en initiale) du Kong (KONG), le premier caractérisant la résidence des maîtres qui transportent et le second le siège de relégation de l'élément transporté.

C'est dans ces conditions que plusieurs sites du littoral de la Chine furent baptisés de noms qui contenaient en finale celui de Kong.

C'est dans ces conditions que la région située au nord de la Chine fut baptisée du nom de Mongolie, comprenant deux éléments distincts de population appelés l'un *Mongol* et l'autre *Toungous*. Dans le nom de Mongol en effet l'articulation initiale MON ou M-N caractérise l'Iemen ou l'Oman, siège de l'autorité métropolitaine, l'Arabie de la géographie moderne, l'Erèbe d'où la tradition mythique fait partir les Ombres (1). L'articulation finale GOL (G-L) caractérise la marine phénicienne, instrument des transportations. Dans le nom de Toungous, TOUN caractérise la maison (N en finale) du Tobba (T-OU) qui préside aux transportations et GOUS désigne la *mauvaise* race de Kous, l'élément transporté.

C'est dans ces conditions encore que l'Aliaska et l'Alaska reçurent les noms qu'elles ont conservés jusqu'à nos jours et qui, eux aussi, caractérisent une émigration forcée des congénères de Kam et de Kous.

C'est dans ces conditions que la voie maritime ouverte

quête du Koas ou de la Nubie par leurs grands vassaux les Osortasen. Ce serait vers cette région du Tartare qu'aurait été dirigée une partie des captifs nigritiens voués à la transportation. Cette induction sera confirmée quand nous rechercherons les conditions dans lesquelles dut s'opérer le premier peuplement de la Malaisie.

(1) *Erebi de sedibus imis*
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentûm,
Virg. Géorg., IV, v. 471.

au mouvement des transportations vers les régions infernales fut parcourue de golfe en golfe sur tout son développement et baptisée en son ensemble du nom de Styx (Στύξ), succédant à un autre nom, celui de Stygos (Στυγὸς) qui avait été son générateur et qui devint son génitif.

Pour atteindre les rivages du Dekan et les bouches du Menam et du Mekong, pour aller inscrire le nom du Kong sur les rivages de la Chine et ceux de Mongol et de Toungous dans les steps de la Tartarie, pour accoster enfin la longue presqu'île de l'Aliaska dans les eaux glacées de la région arctique et donner au continent américain le premier fond de sa population bigarrée, il avait fallu suivre toutes les sinuosités d'une voie navigable qui se déroulait, comme le cours d'un fleuve gigantesque, le long des côtes de l'Asie.

Par sa situation géographique qui en faisait le seul moyen d'acheminement vers la bouche glacée de l'océan Boréal, par sa configuration qui la partageait en neuf anfractuosités profondes dessinant les replis d'un fleuve, par sa mission qui fut de conduire vers les exils lointains de la région arctique des essaims captifs de peaux noires enlevés à la race indisciplinable de Ghè, la voie navigable qui s'étend du détroit d'Ormous au détroit de Behring, ne pouvait être que le Styx des mythes pélasges, à la source glacée et aux neuf replis.

Suivant une des données mythiques, le Styx était le fleuve principal du Tartare. Le premier de ses neuf replis marquait l'entrée du royaume des Ombres, des Manes et des Morts. Une autre donnée y plaçait un monstre préposé à la garde des demeures infernales et ce monstre dans la tradition mythique porte le nom de

Kampè (Καμπη). Or, dans la géographie actuelle de l'Asie, le premier des neuf golfes que dessinent ses côtes à partir du détroit d'Ormous est le golfe de Cambay. L'identité des deux noms Kampè, Kambay n'implique-t-elle pas manifestement la confirmation du cours et du rôle que, dans ses réalités humaines, nous assignons au Styx des mythes pélasges?

Le Styx était la voie liquide par laquelle l'enfant du Kous (N-KOUS), de la langue antéhistorique universelle, devenu le *mort* (νεκυς) de l'une des langues historiques, partant du fond de l'Erèbe qui est aujourd'hui l'Arabie, allait disparaître dans le Tartare, cet *in pace* de la politique éthiopienne, où le reléguait l'arrêt inexorable des Manes (1) (MAN-ES) les maîtres de l'Oman, où le tenaient emprisonné les neuf replis du fleuve infernal (2).

Une des circonstances qui ressort du cours de ces études, c'est que les enlèvements de captifs appliqués d'abord indifféremment aux deux sexes, furent, à une certaine époque, dirigés plus particulièrement contre l'élément féminin de la race, dont on se flattait peut-être ainsi de tarir la source. A partir de cette époque, les femmes durent former la grande majorité des chargements. C'est ce que me paraît exprimer le genre féminin attribué par les Anciens au nom du Styx. C'est ce que dénote aussi la terminaison féminine des deux noms Aliaska et Alaska. C'est d'ailleurs le genre de Γῆ, désignatif de la terre qui produisait l'élément humain caractérisé par Γ.

(1) *Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.*
Virg. Géorg., IV, v. 489.

(2) *Quos circum..... inamabilis unda*
Alligat et novies Styx interfusa coercet.
Ibid. v. 478 et suivants.

La première de ces deux époques a laissé son empreinte dans le génitif Στυγὸς qui fut le générateur et par conséquent le prédécesseur de Στύξ. Car Στυγὸς, dans sa forme primitive s-т-u-g-o-s caractérisait l'inauguration (s) de la voie suivie par les Tobba (т-u) transportant (le rang des termes), l'élément de race akite (g) masculin (o-s). C'est l'époque de la première domination sabéenne, qui comprend la xie, la xiie et le commencement de la xiiie dynastie, et porte dans les annales de l'Egypte le nom dynastique d'Amen-amhé. Cette domination avait, comme en témoigne le nom du Menam identique avec Amen-amhe, étendu ses navigations le long des côtes de l'Asie jusqu'au fond du golfe de Siam ; mais on le verra bientôt, elle ne s'était pas avancée au delà.

La première domination hémiarite qui lui succéda dirigea ses navigations dans l'est du détroit de Malakka. Avec le secours du gouvernail, produit de son initiative, elle alla découvrir l'île de Bornéo et la peupler de ses premiers habitants.

Ce fut la deuxième domination sabéenne, celle des Thoutmès et des Amen-Hotep (xviiie dynastie), qui, comme on le verra plus amplement dans la suite de cette étude, reprit le cours des navigations vers le nord ; ce fut elle qui atteignit le pays des Mongols et des Toungous et découvrit la presqu'île de l'Aliaska et la chaîne des îles Aléoutes. Ce fut elle aussi qui imposa au Στυγος des dominations précédentes son nom ou nominatif Στύξ avec le genre féminin que la langue grecque lui a conservé.

On sait que cette restauration sabéenne eut pour trait caractéristique l'union étroite qui se forma alors entre le dynaste éthiopien caractérisé par т-u et son grand vassal

xoïte caractérisé par x. Ce vassal xoïte fut investi du gouvernement des Enfers et l'unique voie maritime qui pût l'y conduire, inaugurée par les deux entités autoritaires, reçut le nom de s-tu-x qui résumait les circonstances de la prise de possession. C'est ainsi que le nom de Στὺξ transmis à la théogonie hellénique y désigna le grand fleuve des Enfers inauguré (s) par le maître suprême de l'Ethiopie (tu) [emmenant] (1) son vassal xoïte (x).

Ce qui vient d'être dit explique et justifie l'importance du rôle assigné au Styx par la tradition mythique. Le serment le plus solennel des Dieux était celui qu'ils prononçaient sur ses eaux (2). On en trouve la teneur reproduite plusieurs fois par Homère dans l'*Iliade*, dans l'*Odyssée* et dans les hymnes (3).

Ainsi s'explique aussi le prestige superstitieux dont les Pélasges entouraient le nombre *neuf*. Ils en avaient fait celui de leurs Muses (Μοῦσαι) dont le nom ramené à sa forme primitive m-ou-s-a-ï caractérisait les *Charmeuses des traversées*, et ils avaient placé sous le patronage de l'une d'entre elles chacune des neuf traites de cette longue navigation.

Les Chinois eux-mêmes, établis sur le rivage du Styx, honoraient d'un respect particulier le nombre de ses replis. La croyance populaire attribuait une influence mystérieuse sur les destinées de l'empire chinois aux neuf vases d'airain que Yu le Grand avait fait construire

(1) L'idée d'emmener est exprimée par le rang des termes, *Etude sur le langage*, p. 225.

(2) *Iliade*, II, vers 755.

(3) *Iliade*, XV, vers 36 et suivants. — *Odyssée*, vers 184 et suivants. — *Hymne à Apollon*, vers 85 et suivants.

pour symboliser le nombre de ses provinces. Cet Yu le Grand qui commença à régner en l'année 2205 avant l'ère chrétienne fut l'empereur qui institua en Chine le régime dynastique.

Les Grecs appelaient le nombre neuf Ἐννέα qui dans sa forme primitive EN-N-E-A caractérisait le nombre de circuits (Ἐννέα) parcourus par le grand navire (E-N-N) [transportant] un grand nombre de femmes (E-A), les unes demi-sang ou métisses (E), les autres pur sang (A). *Etude sur le langage*, 290 à 297.

Les Latins l'appelaient *Novem* qui, dans sa forme primitive N-OV-EM, caractérisait le nombre de circuits (novem) parcourus par le navire (N) qui portait le groupe (EM) de l'entité humaine caractérisée par ov. C'est le navire de la deuxième domination sabéenne, laquelle eut pour signe distinctif l'articulation labiale ov restée attachée au génitif J-OV-IS du nom de Jupiter et pour siège d'autorité Bêtna dans l'Oman.

Le nombre *dix* qui vient après forme en quelque sorte le commentaire explicatif du nombre *neuf*. Sous sa forme primitive, il désigne la nature et la destination des premiers changements humains. Δεκα en grec, *decem* (dekem) en latin caractérisent tous deux par la forme bilitère D-K qui leur est commune la race des capteurs (D) et celle des captifs (K) et nous conduisent vers les contrées où AD (D) le prototype des dominateurs éthiopiens relégua les premières épaves de la race indisciplinable du Kong : vers la Lybie dont l'une des souches ancêtrales s'appelle Madghès (M-D-G-S) et vers la presqu'île de l'Inde dont la région méridionale s'appelle Dekan (D-K-N). C'est là que fut le point de départ des transportations effectuées par le cours du Styx et le premier de ses neuf replis, le

golfe de Kambay, la *Kampè* des mythes pélasges.

Ces colonies de race akite caractérisées par l'articulation DK ou TK furent les premiers fruits de la politique éthiopienne. Elles laissèrent aux Pélasges de l'Asyr, voisins de l'Iemen, qui les transmirent à ceux de l'Egypte et par suite à ceux de la Grèce, le verbe Τεχω, forme archaïque de Τικτω (enfanter) et les mots Τεκος, Τεκνον qui tous deux signifient en grec *fruit* ou *fils* et portent tous deux en initiale la forme bilitère TK ou DK caractéristique de ces enfantements collectifs ou de ces colonisations de la première heure.

Sous la deuxième domination éthiopienne (celle des Thoutmès), le stock des vaincus de la race du Kong ou de Γῆ, et d'autres vaincus d'origine différente transportés par le Styx aux neuf replis, s'accrut incessamment de nouveaux apports. Il continua de s'accroître sous la deuxième domination hémiarite (celle des Rhamsès). Mais à la fin de celle-ci le mouvement s'arrêta et, livrée désormais à elle-même, la masse des transportés de toute provenance entassés dans l'Asie orientale entra en fermentation. Les tribus de proscrits se mirent en état d'insurrection contre les gouvernements que la politique éthiopienne leur avait donnés. Tout l'espace situé à l'est des monts Ourals devint le théâtre de collisions séculaires, dans lesquelles se formait et se développait, à l'insu de l'Empire romain, le germe de sa dissolution future. Elles donnèrent naissance à de grandes confédérations rivales constituées d'abord par l'agglomération d'éléments congénères, et, plus tard, par l'absorption dans la confédération victorieuse des éléments de la confédération vaincue. Les races qui, dans les âges antérieurs, s'étaient disputé la terre, se disputèrent alors les régions réputées

souterraines, où d'antiques vicissitudes les avaient reléguées. Les Sabéens, caractérisés par l'articulation labiale, après avoir figuré dans la tradition mythique sous le nom de *Phineus*, apparurent dans la tradition historique sous les noms de Fenni, Finni, φινvοι et Finnois. Les hémiarites, caractérisés, comme fils d'Heber, par l'articulation bilitère B-R ou V-R, après avoir été, dans la tradition mythique, liés à la destinée de Phineus sous les noms de Boreas, d'Abaris, d'Hyperborei, apparurent dans la tradition historique sous les noms d'Avar (Avari, Avares) et d'Abar (Ἄβαρες, Ἄβαροι) (1).

De leur côté, les congénères de Kham, de Kaïn et de Kous amenés par les transportations de tous les régimes, apparurent dans la confédération des Khounn, Hounn, des Huns, qui, mêlés par absorption aux Fenni, versèrent pendant trois siècles sur l'Europe, par bans successifs de Barbares, tant de ravageurs et de conquérants, en attendant l'arrivée des hordes mongoles, autre ban de Barbares, qui devait faire peser sur l'ancien monde romain une ère nouvelle de dévastations (2).

Du reste, le culte d'Ammon et la suprématie religieuse de l'Oman se conservèrent dans la superstition du chamanisme commune à ces contrées. Car l'autorité sacerdotale attribuée au Chaman dans tout le nord-est de l'Asie ne peut avoir d'autre origine que celle accusée par son nom lui-même, Chaman ou Saman (S-M-N), lequel caractérise une provenance (S) de l'Oman ou d'Ammon (M-N).

(1) Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, t. 1er, p. 378.
(2) *Ibid*, p. 7.

VI. *Le Tartare mythique et la Tartarie historique.*

La région que baignaient les eaux du Styx constituait ce que la mythologie pélasge appelle les Tartares (τα Ταρταρα), où le pluriel et le neutre désignent les provinces d'un même empire, tandis que l'appellation ὁ Ταρταρος employée aussi par la tradition mythique caractérise une entité individuelle et masculine et désigne manifestement le prince vassal préposé par l'autorité métropolitaine au gouvernement des provinces infernales (*Tartareæ sedes*). Il n'est donc pas douteux que ce que la Mythologie désignait sous le nom collectif de *Tartara* correspond à ce que la géographie moderne appelle *Tartarie*.

Sous le nom de Tartarie, les géographes du moyen âge comprenaient la vaste région qui occupe l'angle nord-est de l'Asie et qui a pour limites : au nord l'océan Glacial, à l'est les trois mers de Behring, d'Okhotsk et du Japon, au sud la Chine, l'Inde et la Perse, à l'ouest, la mer Caspienne, le fleuve et les monts Oural.

Elle est habitée par trois grandes familles humaines qui jouent un rôle des plus actifs dans les vicissitudes du monde moderne. Ce sont : 1° la famille mongole ; 2° la famille toungouse ; 3° la famille turque (1). Les deux premières sont généralement classées sous le nom commun de Mongolie ; il existe en effet entre les Mongols et les Toungous des rapports d'origine dont nous venons

(1) *Atlas ethnographique de Balbi*, VIe tableau.

de trouver le témoignage inscrit dans les noms eux-mêmes ; car Mongol, on s'en souvient, caractérise par MON ou M-N Ammon ou l'Oman ; par GOL ou G-L la marine phénicienne de l'Erythrée et par le rang des termes l'action d'envoyer. Toungous caractérise : par TOUN ou T-OU-N la maison du Tobba, la suprématie éthiopienne, par GOUS la « mauvaise race » de Kous et par le rang des termes l'action de transporter.

Les géographes modernes et à leur tête Abel Rémusat appliquent le nom collectif de Tartares à toutes les nations comprises dans la Tartarie du moyen âge et ils restreignent à la famille mongole celui de *Tatares*, qui désigne, paraît-il, une de ses tribus, sans doute la tribu suzeraine (1). Cette donnée offre une analogie remarquable avec celle de la tradition mythique. Les Tatars de l'histoire seraient aux Tartares ce que le Tartaros du mythe était aux Tartara, la famille ou la personne investie de l'autorité.

Cette famille tatare qui a donné son nom à la famille mongole paraît se rattacher par son origine aux premières dynasties chinoises. Il existe en effet, suivant l'orientaliste français Deguignes, parmi les Tartares orientaux, une tribu qui prétend descendre d'un ancien empereur de la Chine, Hoam-ti, et dont les chefs portent le titre de *Topa*. Dans la langue de ces peuples, ajoute Deguignes, Topa signifie *Prince de la terre* (2); or, dans la langue des temps antéhistoriques, Topa ramené à sa forme bilitère T-P ou T-B caractérise l'Ethiopie et les souverains de l'Ethiopie, les Tobba qui furent les Princes de la terre.

(1) *Atlas géographique de Balbi*, p. 155.
(2) Deguignes, *Histoire générale des Huns*, I, p. 180.

La tradition rapportée par Deguignes établit donc un nouveau lien d'affinité entre l'ancien empire éthiopien et l'empire de la Chine contigu au Tartare et, comme lui, riverain du Styx. Elle implique, par le nom de Topa, l'origine éthiopienne du peuplement de la Chine, origine que nous étendons nous-même à toute l'Asie orientale, à l'Amérique elle-même et que nous étendrons bientôt, avec le secours de l'antique idiome éthiopien, à la plus reculée des cinq parties du monde, à l'Océanie, où règne aussi, à l'état de superstition traditionnelle, dans le nom du *Tabou*, la caractéristique T-B de l'Ethiopie et des Tobba.

CHAPITRE II. — LA CHINE.

SOMMAIRE. — Origines de la nationalité chinoise. — Migrations de la race jaune en Chine. — Relations anciennes de l'Éthiopie avec la Chine. — Démembrement de l'empire éthiopien. — La Chine et le mythe de Pluton. — Mythe de Typhon. — Les deux mythes de Kronos et d'Ouranos. — Intérêts rivaux qu'ils personnifient. — Les deux Enfers de la tradition mythique. — Marine de Pluton. — Infusion de sang aryen en Chine. — Mythe de Proserpine.

I. *Origines de la nationalité chinoise.*

Le mouvement d'émigration qui implanta la race jaune sur les rivages de l'Asie orientale, accusé par des signes dont j'ai déjà relevé un certain nombre, avait été reconnu à d'autres signes par quelques érudits du dernier siècle. Deguignes, dans un Mémoire publié à Paris en 1759 et 1760, avait cherché à prouver que « les Chinois sont une colonie égyptienne. »

A l'appui de sa thèse, il invoquait : d'une part des rapports remarquables de conformité entre certains caractères des alphabets égyptien et phénicien, et les caractères correspondants de l'alphabet chinois ; d'autre part le fait bien établi à ses yeux de l'arrivée d'une colonie égyptienne en Chine vers l'année 1122 avant l'ère chrétienne. Il en concluait que l'Egypte et la Phénicie avaient été liées à la Chine par les rapports les plus sensibles (1).

Malheureusement Deguignes voulut identifier des règnes de l'Egypte pélasge avec des règnes de l'Empire chinois qui, en réalité, leur sont postérieurs de vingt siècles. Cette prétention parut, avec raison, excessive au monde savant qui délaissa la thèse de Deguignes, sans même entreprendre, que je sache, de la discuter.

Du reste les éléments de discussion lui manquaient. La science européenne ne possédait alors que des notions très vagues sur ce qu'avaient pu être l'empire éthiopien, et l'Egypte pélasge. Le mouvement de la marine phénicienne dans la mer Erythrée antérieurement à son apparition sur les eaux de la Méditerranée, sa participation aux expansions sabéennes sous le personnificatif Kehlân, celle de la marine sémite aux expansions hémiarites sous le personnificatif Jektan, la puissance de l'instrument nautique appelé, tantôt *navire géant* (N-ᶜH), tantôt grand navire (N-N) étaient des faits que l'idiome antéhistorique nous a fait connaître dans leurs réalités et qui se perdaient alors dans l'inconnu du temps et de l'espace.

Ce qui, bien mieux encore que le mouvement de migration entrevu par Deguignes, appartenait, de son

(1) Deguignes. Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie égyptienne. — Paris, 1759 et 1760.

temps, au domaine de l'inconnu, c'étaient les causes qui l'avaient provoqué. Or, ces causes me paraissent ressortir, non seulement du caractère social des quatre dominations tour à tour sabéennes et hémiarites, qui, dans le cours des temps antéhistoriques, présidèrent successivement aux destinées de l'empire éthiopien, mais aussi de concordances chronologiques remarquables entre les principales vicissitudes de cet empire et celles de l'Empire chinois.

Ces quatre dominations furent, on le sait, des mouvements alternatifs de flux et de reflux provoqués par la rivalité de deux races, la race jaune ou *abite* ayant pour caractéristique l'articulation labiale B et ses diverses nuances et la race blanche ou *aryenne* ayant pour caractéristique l'articulation R demeurée invariable dans la traversée des siècles.

On sait que, sous la première domination sabéenne, l'hégémonie de la race abite eut pour région métropolitaine l'Iemen, et Saba pour foyer d'expansion. C'est là qu'une irruption de race aryenne partie des montagnes de la Haute-Chaldée, personnifiée par Hémiar, fils de Jektan et conduite par Jektan, fils d'Heber, vint, vers 2640 avant l'ère chrétienne, porter aux Sabéens le double défi de race et de culte et élever la première domination hémiarite, qui devait être renversée elle-même, neuf siècles plus tard, par une restauration sabéenne.

Sous cette seconde domination sabéenne, l'hégémonie abite eut pour région métropolitaine l'Oman et pour foyer d'expansion Bêtna où elle régna, avec un éclat prodigieux pendant deux siècles, de 1700 à 1500 avant l'ère chrétienne.

Elle fut alors renversée par un soulèvement général

des populations aryennes de l'Ethiopie que personnifie, dans la tradition mythique, Horus, fils d'Osiris et d'Isis, et que représente, dans les annales de l'Egypte, le règne de Horem-Heb.

Par Saba et Bêtna, la race jaune, dans les deux phases de son hégémonie antéhistorique, domina sur les eaux de la mer Erythrée, qui, grâce à l'intervention de la marine de Kehlân, la tenaient en communication, le long des côtes, dans l'est avec le continent asiatique, dans l'ouest avec le continent africain.

Quand, partis de la Chaldée, les Hémiarites de Jektan eurent renversé la première domination sabéenne, l'héritage continental et maritime de la race abite tomba au pouvoir des fils d'Heber, champions de la race aryenne.

C'est alors qu'ils allèrent porter leur estampille patronymique B-R dans le Soudan au royaume africain de Bornou et dans la Malaisie à la grande île de Bornéo.

La série des vicissitudes qui conduisit les deux races rivales sur les côtes de la Chine et de la Tartarie fut provoquée par l'alternance des deux dominations sabéennes et des deux dominations hémiarites dont nous venons de rappeler l'existence. Elle est représentée dans la tradition mythique par les groupes personnificatifs que le vainqueur du jour précipitait dans le Tartare, et qui furent successivement les Hékatonkires, les Cyclopes, les Titans, les Uranides et les Kronides, appellations dans lesquelles l'âge antéhistorique a résumé ses révolutions.

Enregistrées de cette façon dans la tradition mythique de l'Europe, ces révolutions figurent aussi dans les annales des deux peuples auxquels le genre humain dut sa première initiation aux secrets de la civilisation artis-

tique et de la civilisation morale, du peuple égyptien et du peuple hébreu. Elles y figurent avec des indications chronologiques qui en déterminent la place dans le temps et dans des termes qui, placés sous le jour de l'idiome primitif unilitère et bilitère, en font revivre les réalités antiques.

Mais elles se liaient trop étroitement aux destinées du Tartare mythique devenu dans la géographie moderne l'Asie orientale, pour n'avoir pas aussi laissé leur trace dans les annales du peuple chinois, de cette grande nationalité de race jaune qui figure sur les contrôles de l'ethnographie moderne pour le formidable chiffre de 469 millions d'âmes et dont la civilisation précoce devait être, en tant de points, l'initiatrice de la nôtre.

Un des traits caractéristiques de cette antique civilisation chinoise fut le soin qu'elle apporta à la mesure du temps. La chronologie chinoise repose sur une conception très simple et entièrement analogue à celle qui sert de base à la chronologie européenne. Les Européens partagent la durée en siècles de cent années solaires et placent le point de départ de leur ère chronologique à la naissance du Christ. Les Chinois partagent la durée en cycles de soixante années qui sont aussi des années solaires ; car, dès les temps les plus anciens, ils avaient observé avec exactitude la marche annuelle du soleil. Il est donc facile d'établir le rapport de concordance qui existe entre les deux supputations. On a reconnu ainsi que le point de départ de la chronologie chinoise, la première année de son premier cycle, est antérieur de 2698 ans au point de départ de la chronologie européenne, la naissance du Christ.

A cette époque, une révolution représentée dans les

annales chinoises par un personnage nommé *Hien-Youan* et surnommé depuis *Hoang-ti*, l'empereur jaune, renversa un régime antérieur représenté par *Chin-noung* (1) et inaugura l'ère chronologique de la contrée appelée par les Sémites *Tsin*, par les Indiens *Tchina*, par les géographes classiques *Sinæ* et par les géographes modernes *Chine* (2).

Les historiens chinois rangent le premier cycle de leur ère, c'est-à-dire les soixante premières années du règne de *Hien-Youan* ou *Hoang-ti*, dans la période des temps incertains. C'est seulement à la soixante et unième année, soit 2637 avant J.-C. qu'ils placent le commencement de leur âge historique. A partir de cette époque, le compte de leurs cycles s'établit comme celui de nos siècles, de sorte que l'année présente, qui pour nous est la quatre-vingt-septième du XIXe siècle, est pour les Chinois la vingt-quatrième du LXXVe cycle.

II. *Migrations de la race jaune en Chine.*

Sur cette immense arrière-scène du monde antique qui comprend l'Asie orientale, l'Amérique et l'Océanie, trois contrées se distinguent par la propriété remarquable de posséder une population à peu près homogène et de race jaune. C'est la Chine, la Mongolie et le Japon. Partout ailleurs les variétés humaines se trouvent parquées par petits groupes d'origines diverses, dans lesquels il est

(1) *La Chine*, par Pauthier, 1, 27.
(2) *Ibid.*, p. 2.

impossible de discerner un type nettement accusé. On a essayé d'en former deux races distinctes, la race brune et la race rouge. Mais, comme le pensent plusieurs ethnographes, comme l'indique d'ailleurs le bariolage des caractéristiques de race dans les appellations ethniques, il faut ne considérer ces variétés hétérogènes que comme les produits, à proportions variables, de croisements nombreux entre des épaves de toute provenance, et réserver le nom de *race* aux quatre variétés fondamentales de l'espèce humaine, que distinguèrent, dès leur apparition, non seulement la couleur du teint et la conformation des traits, mais aussi les articulations caractéristiques qui les désignaient dans le langage, savoir : la gutturale et la dentale pour les deux races noires, la labiale pour la race jaune, la liquide R pour la race blanche, et que nous avons appelées, par suite de ce trait distinctif : *akite*, *adite*, *abite* et *aryenne* (1).

L'homogénéité ethnique des populations de la Chine, de la Mongolie et du Japon paraît indiquer qu'en général elles échappèrent à la fortune tourmentée des autres groupes cantonnés sur l'arrière-scène du monde antique et à la dispersion qui en fut la conséquence. Elles durent par suite se constituer dans des conditions de suprématie sur le milieu hétérogène dans lequel nous les trouvons aujourd'hui.

La race jaune à laquelle ces populations appartiennent se distingue dans son état de pureté par les caractères physiques suivants : le teint olivâtre, la face plate, la tête en losange, le nez écrasé, les yeux étroits et obliques, les cheveux noirs gros et raides, la barbe rare, le corps

(1) Voir mon *Étude sur le langage*, p. 118 et suivantes.

trapu, les épaules voûtées, les jambes courtes et arquées.

Dans l'ordre des caractères intellectuels, elle s'est distinguée, dès les temps les plus anciens, par la puissance de son initiative. C'est, par excellence, la race inventrice.

Dans le langage, elle a pour signe caractéristique l'articulation labiale et ses diverses nuances : sourde (U, OU, EU, AU), demi-sourde (V, W), douce (B), forte (P), aspirée (F).

Quand on se trouve en présence d'un Chinois, d'un Mongol ou d'un Japonais, ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est la nuance de teint que la langue française appelle *jaune*. Ce qualificatif que notre langue emploie pour désigner la couleur d'une des races humaines, d'où lui vient-il? du provençal (1). C'est tout ce que nous connaissons de son origine. Où le vieux provençal l'avait-il trouvé? Probablement dans l'héritage des Phéniciens, qui devaient lui laisser aussi comme spécimen de leur écriture et de leur langage la longue inscription rituelle trouvée à Marseille, qui témoigne du séjour prolongé des Phéniciens sur les côtes de la Provence.

Quoi qu'il en soit de son origine, le mot *jaune* a quelque chose de fort remarquable; c'est qu'en lui appliquant la méthode de dissection des termes, fil d'Ariane de ces études, et le ramenant à la forme unilitère I-AU-N, il caractérise quelques éléments ou un élément (I) de la maison ou de la race abite ou jaune (AU-N). Le mot *jaune* désigne donc, dans sa consistance unilitère, la race *jaune* elle-même.

(1) *Dictionnaire de Littré.*

Dans le mot *jaune*, dont malheureusement nous ne pouvons suivre la destinée au-delà du vieux provençal que par induction, la race *abite* est désignée par une des nuances sourdes (AU) de la labiale.

Avec la nuance forte (P), il deviendrait Japon (J-P-N) et désignerait un des trois gisements de la race jaune ; il désignerait aussi ce roi *Japon*, auquel Caton, dans le Sénat de Rome, attribuait la création de Carthage (1) et qui, en réalité, fut sans doute un des vice-rois ou *Princes gouverneurs* institués par la deuxième domination Sabéenne ou *abite*, comme celui qui devait laisser son nom au Japon.

Avec la nuance aspirée (F ou PH), le mot *jaune* (I-AU-N) deviendrait I-PH-N et, précédé de l'articulation N qui exprime l'idée d'une maison, d'une famille, il reproduirait le nom de Niphon donné au Japon par ses habitants.

Avec la nuance douce (B), le mot *jaune* (I-AU-N) deviendrait I-B-N (ibn) qui exprime l'idée de fils dans les idiomes sémites et témoigne de la foi des Sémites dans la mission de maternité universelle dévolue par la Genèse à Hevah, prototype féminin de la race jaune.

Enfin avec la nuance sourde OU, le mot *jaune* (I-AU-N) deviendrait I-OU-N. C'est le nom d'*Youan*, personnificatif de ce groupe qui, en 2698 avant l'ère chrétienne, vint en Chine, y détrôna la dynastie des *Chin-Noung* et ouvrit l'ère de la chronologie chinoise.

Son nom complet était *Hien-Youan* dont le terme initial *Hien* caractérise, par la forme I-EN, quelques navires, une flottille. Dans ces conditions d'ailleurs, le

(1) *Solin*, chap. XXVII.

rang des deux termes *Hien, Youan* ne peut exprimer que l'idée de *transporter. Hien-Youan* désignerait donc l'arrivée d'une flottille amenant une émigration de race jaune avec un chef investi de l'autorité vice-royale sur la contrée.

Suivant la tradition chinoise, ce vice-roi de race jaune institua un gouvernement régulier. Ses ministres reçurent le titre de *Yûn*. Dans ce mot *Yûn*, qui en chinois signifie *nuée* ou *principe vivifiant de la nature,* nous retrouvons encore le mot *jaune* avec l'indication de la race régnante à laquelle ces hauts fonctionnaires appartenaient. Aussi voit-on cet empereur *jaune* partager aussitôt le peuple en castes, suivant ses couleurs et réserver le jaune à la famille impériale.

Cependant la race jaune n'occupe pas seule la scène. Les deux variétés de peau noire ont aussi leur place dans cette première organisation du gouvernement chinois. L'une de ces deux races a pour signe caractéristique dans le langage la gutturale et ses nuances : aspirée (KH), forte (K), douce (G ou GH). C'est la race *akite*, congénère de Kham, de Kaïn et de Kous; c'est la race des transportés à merci, des Djen de l'Islam.

La seconde a pour signe caractéristique la dentale et ses nuances : aspirée (TH), forte (T), douce (D); c'est la race de Adam (A-D-M) ou adite, celle des dominateurs qui président aux transportations, celle dont la caractéristique figure en initiale dans l'articulation dualitaire T-B qui caractérise les Tobba ou les Suzerains éthiopiens.

Dès le commencement de son règne, *Hien-Youan*, le vice-roi de race jaune, prend le titre de *Hoang-Ti*, qui introduit les deux autres races sur la scène. *Hoang* en chinois signifie *souverain* et les traditions de la Chine

placent, dans les limbes de son premier âge, trois souverains mystérieux, trois *Auguste* qui portent le nom de *Hoang*.

A quel titre Hoang exprime-t-il l'idée de la souveraineté? Au titre indiqué par sa forme primitive H-O-A-N-G, dans laquelle, en n'ayant égard qu'aux consonnes déterminatrices de la charpente du terme et de sa signification primordiale, N caractérise la *demeure flottante*, instrument des transportations et G la race de *Ghè*, l'élément transporté, lequel, une fois déposé sur la terre étrangère, y devient l'élément dominé et gouverné.

Ce qui distingue l'élément dominateur, c'est le *Ti* final de *Hoang-Ti*, où la dentale caractérise la race adite et désigne l'élément humain dominateur divinisé, comme dans le nom *Tobba* des dynastes de l'Ethiopie, dans le nom *Theoï* des dieux de la Grèce, dans le nom *Dii* des dieux de l'Italie et enfin dans le mot *Tao* de la langue chinoise elle-même qui désigne *la raison suprême créatrice de tous les êtres* (1). *Ti* en effet exprime en chinois l'idée de *souveraineté* (2). Ce vice-roi de race jaune avait donc pour mission de gouverner les congénères de Kham implantés dans le pays par une puissance supérieure qui avait son siège dans une autre contrée.

Ce pouvoir supérieur que *Hoang-Ti*, suivant la tradition chinoise, reconnaissait pour son maître, auquel il élevait des autels et offrait des sacrifices (3), ce souverain suprême s'appelle *Chang-Ti*, et son nom ne diffère de celui de *Hoang-Ti* que par l'articulation CH ou S placée

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 22, 23.
(2) *Ibid.*, p. 30-a.
(3) *Ibid.*

en initiale, laquelle introduit dans le terme l'idée de *commencement*, de *point de départ*. Ainsi le souverain suprême est celui qui règne au point de départ (s) des transportations (N-G). Ce ne peut être que le maître de l'empire éthiopien, le Tobba, dont l'autorité, au temps de *Hoang-Ti*, avait pour siège métropolitain l'Iemen et dont les flottes chargées de captifs noirs, congénères de Kous et originaires du Kong, partaient d'Okêlis, port de Saba, pour aller, le long des rivages de l'Asie, les conduire, par le cours du Styx, dans la région du Tartare, sur laquelle régnait *Hoang-Ti*.

La tradition chinoise appelle *Ho-nan* le pays d'où était venue l'émigration de *Hoang-Ti* (1); c'est là aussi que régnait *Chang-Ti*, le souverain suprême. *Ho-Nan* est aujourd'hui le nom d'une des provinces de la Chine, de sa province centrale. Mais ce nom d'où était-il venu originairement?

Du pays où régnait ce que caractérise le redoublement amplificatif de l'articulation N, *la grande maison*, *le grand navire ;*

Du pays qui, à la fin de la cinquième dynastie égyptienne, avait imposé à l'Egypte pélasge le règne de Ὄννος (O-N-N-S) placé par la chronologie de Manéthon en 3703 avant l'ère chrétienne, dix siècles avant l'avènement de *Hoang-Ti;*

Du pays qui en 3064, suivant la supputation déduite de Manéthon, avait réuni en un seul tenant politique l'Egypte et l'Ethiopie sous la dynastie des Nen-Tef, la grande maison (N-N) des Tobba (T-F) et élevé la grande Thèbes, siège sur le Nil de cette dynastie;

Du pays où le nom et le mythe chaldéens de Oannès,

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 28-a.

régnant sur la mer Erythrée, nous mettent encore en présence de l'articulation redoublée N-N, caractéristique de la grande maison et du grand navire;

Du pays d'où est venu, sous la forme A-N-N-I, le génitif ou générateur du mot latin *annus*, *l'année*, l'année solaire observée dans sa durée par les astronomes de la *grande maison* Ho-nan, Nen-Tef, Oannès, Onnos, de la grande maison éthiopienne ou sabéenne, qui avait alors pour métropole Saba dans l'Iemen et pour sièges d'autorité : dans l'ouest sur le Nil la grande Thèbes; dans le nord sur l'Euphrate la grande Babel; dans l'est sur le fleuve Bleu de la Chine, la grande cité de Nan-King (N-AN-KING) portant encore en initiale dans son nom la caractéristique redoublée N-N d'Onnos et de Nen-Tef.

Parvenu au pouvoir, Hoang-Ti, l'empereur jaune, manifeste le génie inventif de sa race par des innovations précoces, dont plusieurs devaient attendre bien des siècles pour conquérir leur droit de cité dans la science de l'Europe. Il élève des villes, fonde des écoles, institue, sous le nom de *Tribunal pour écrire l'histoire*, une véritable académie. Enfin il invente un char surmonté d'une figure mobile qui avait la propriété de se tourner toujours vers le sud, quelle que fût l'orientation du char, et il l'emploie à diriger sa marche (1). C'était la boussole qui faisait son apparition au fond de l'Orient, quarante siècles avant de paraître en Europe.

Voilà ce qui se passait dans l'Asie orientale 2698 ans avant notre ère, au moment où la chronologie chinoise ouvrait la sienne, au moment où une émigration venue

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 28 et suivantes.

par mer de la métropole sabéenne et conduite par Hoang-Ti, l'empereur jaune, allait fonder dans la Chine une grande monarchie, vassale de Chang-Ti, de Ho-nan, de Onnos et de Oannès.

A la même époque l'Asie occidentale était le théâtre d'événements qui me paraissent se rattacher étroitement à l'émigration de Hien-Youan et à l'avénement de Hoang-Ti. Il ressort en effet de la tradition hébraïque et des données de sa chronologie samaritaine, que, deux années après la catastrophe du déluge, arrivée, on le sait, en 3044, la domination sabéenne, personnifiée alors par Baal ou Bélus, avait envoyé du pays de Kous dans la vallée de l'Euphrate, un vice-roi appelé Nemrod, chargé d'y rétablir la suprématie sabéenne et d'y élever Babel, la ville de Bélus. Mais le délégué du Tobba, le chasseur légendaire à la femme aryenne, l'adorateur idolâtre de l'entité humaine divinisée, que caractérise la dentale finale dans le nom de Nemrod, comme le *Ti* final dans le nom de Hoang-Ti, rencontrait, parmi les populations aryennes et monothéistes de la Chaldée, une résistance insurmontable. Deux années après le déluge, en 3042, la résistance victorieuse se personnifiait dans le groupe guerrier d'Arpaksad, prototype de la nationalité arabe.

A partir de ce moment, les Sémites monothéistes ne cessèrent de gagner du terrain sur leurs adversaires idolâtres, Kasdim ou Chaldéens.

En 2906, ils instituaient, sous le nom de Salaᶜh, la haute administration du culte d'Elohim (EL) en rivalité avec le culte d'AD ou de l'homme divinisé (*Genèse*, XI, 12).

En 2776, ils constituaient à Our-Kasdim, dans la Mésopotamie, le groupe religieux et politique de Heber, prototype de la nationalité hébraïque (*Genèse*, XI, 14).

En 2750, ils passaient en Syrie et allaient y créer, sous le nom de Sour (s-our) une cité vassale de our-kasdim, que devait illustrer plus tard, dans la tradition occidentale, le nom de Tyr.

En 2694 un grand événement s'accomplissait. Le groupe sémite de Noé que son nom hébreu (n-ᶜh) désigne comme la corporation nautique du grand navire, du navire géant, l'instrument de l'apostolat de Sem, disparaissait de la scène biblique (1), c'est-à-dire des eaux de l'Euphrate et du golfe Persique et allait sans doute porter sur un autre théâtre ses équipages et ses armements.

C'est à ce moment, à quatre années seulement de distance, en 2698, que l'émigration représentée par Hien-Youan arrivait dans les eaux de la Chine et que Hoang-Ti, le créateur de la chronologie chinoise, installait sur les rives du fleuve Jaune, sous la suprématie métropolitaine de Chang-Ti, l'émigration fugitive venue de la région sabéenne.

La concordance des sites chronologiques n'implique-t-elle pas une corrélation manifeste entre les événements eux-mêmes ? Dans ses cantonnements de l'Iemen et de l'Oman, la race abite ne pouvait se faire illusion sur les progrès de plus en plus menaçants de la réaction sémite et aryenne. Il ne lui était pas difficile de prévoir que la tempête, partie de l'Ararat et arrivée avec une puissance irrésistible aux bouches de l'Euphrate et même au-delà, viendrait bientôt l'atteindre au foyer même de son expansion.

C'est sous l'empire de cette prévision désastreuse et pour en conjurer le péril, qu'une émigration aurait été

(1) C'est à cette date que la chronologie samaritaine place la mort de Noé. *Genèse*, ix, 28.

décidée et accomplie. La voie choisie fut celle par laquelle on devait se flatter d'échapper aux poursuites de la marine rivale, privée alors de l'instrument gigantesque appelé Noé (N-ᵉH) qui avait été inauguré dans le sauvetage du déluge. L'émigration s'avança donc le long des côtes de l'Asie qui bordaient les premiers replis du Styx. C'était le chemin des contrées lointaines affectées, depuis longtemps, au mouvement des transportations, et parmi ces contrées, il y en avait une qui, située sous le soleil du tropique, rendrait aux émigrants de Saba les conditions climatériques de leur patrie. C'est vers cette contrée que les fugitifs de l'Iemen et de l'Oman durent tendre de leurs efforts et de leurs vœux.

En effet les prévisions sinistres qui avaient provoqué le mouvement d'émigration de la race jaune ne tardèrent pas à se réaliser. Un demi-siècle plus tard, en 2643, la famille de Heber opérait son partage en deux faisceaux, dont l'un, Phaleg, restait sur l'Euphrate dans la résidence métropolitaine de Our-Kasdim et dont l'autre, Jektan, venait, par le golfe Persique, envahir la métropole sabéenne.

Dès lors, au foyer d'expansion de la race abite, tout fut perdu. Chassés de l'Arabie, l'Erèbe mythique, leur siège d'autorité, les maîtres de l'empire éthiopien se refugièrent à leur tour dans les profondeurs du Tartare ; ils allèrent y rejoindre l'émigration précédente et créer une métropole nouvelle qui eut ses annales et sa chronologie historique. C'est à ce moment, en effet, 61 ans après l'émigration de Hien-Youan, cinq ans après la disjonction du groupe de Heber, en 2637, que nous voyons Hoang-Ti créer son tribunal historique et placer le point de départ des archives officielles de ce nouvel empire.

La victoire des Jektanides eut pour conséquences, dans l'Asie occidentale, la substitution de la domination hémiarite à la domination sabéenne, de l'hégémonie aryenne à l'hégémonie abite et de la suprématie des Sémites monothéistes à celle des Adites idolâtres.

En Egypte la suprématie sémite fut représentée par les Amalékites qui lui donnèrent ses dynasties de Rois Pasteurs et accréditèrent leur propre ethnique *malek* comme synonyme du titre de *roi;* mais les rois sémites eurent à lutter contre une dynastie rivale, originaire de Canope, qui s'établit à Xoïs, vers le centre du Delta et y soutint de 2398 à 2214, c'est-à-dire pendant près de deux siècles, la cause de ses anciens maîtres.

Dans la Nubie et l'Arabie, la suprématie sémite conserva le titre de Tobba et continua, sous le nom de Nepher-Hotep et sous la souveraineté des Tobba Hémiarites, le cours de la XIIIe dynastie commencée, avec le nom de Sebek-Hotep, sous la souveraineté des Tobba Sabéens.

Pendant ce temps la colonie tartare s'enrichissait des épaves de sa métropole sabéenne; mais elle recevait le contre-coup des vicissitudes que traversait la mère patrie. La corrélation des événements est accusée par la concordance des indications chronologiques. Ainsi c'est en 2214 que la chronologie égytienne place le renversement de la dynastie Xoïte, dernier soutien de la domination sabéenne en Egypte; cette domination perdit alors sa dernière planche de salut. Or, neuf années après cet événement, en 2205, la Chine voyait une dynastie personnifiée par le nom de *Chun* renversée et remplacée par une autre dynastie que personnifiait le nom de *Yu.*

Que nous révèle le rapprochement des deux noms et des deux dates ? Une nouvelle corrélation entre les révo-

lutions de l'Ethiopie et celles de la Chine. En 2214 la dynastie des Xoïtes, renversée dans le Delta, remontait le Nil, venait à travers la mer Rouge, porter secours aux abites de l'Oman et enlever cette province aux Amalékites, désignés par les historiens arabes sous le nom d'Amalika. Cette reprise de l'Oman par les Xoïtes opérant pour le compte des Sabéens dut être l'affaire de quelques années ; ce qui en placerait la date vers l'an 2205.

C'est avec ce premier succès que dut commencer virtuellement la suprématie politique de Bêtna et de l'Oman substituée à celle de Saba et de l'Iemen. C'est alors que la restauration sabéenne, qui ne devait être consommée que cinq siècles plus tard, entra dans sa phase d'incubation. Désormais l'hégémonie abite caractérisée, dans les âges antérieurs par l'articulation S-B, qui est le signe distinctif de Saba, sera désignée par l'articulation B qui est celui de Bêtna.

N'est-ce pas un changement identique qui, à la même époque, s'opérait dans l'empire de la Chine, où nous voyons la dynastie de *Chun*, dont le nom ramené à sa forme primitive, S-U-N ou S-B-N, désigne la maison ou la *dynastie* de Saba, remplacée par la dynastie de *Yu* ou I-B et l'articulation S-B remplacée par l'articulation B précédée de l'articulation I qui, on le sait, caractérise l'idée d'acheminement, et, dans ce cas, désigne l'acheminement de la race abite (U ou B) vers la restauration de son ancienne suprématie.

Cette année 2205, une des grandes époques de la Chine, marque donc la fin, dans l'Asie orientale, de la première domination sabéenne et le commencement de la seconde, qui, pendant une lutte de cinq siècles, devait enlever successivement aux Sémites d'Héber, l'Arabie

et la vallée du Nil jusqu'à Abaris, leur dernier refuge.

C'est aussi une grande date, non seulement pour la Chine, mais aussi pour l'Ethiopie, que cette année 1122, où Deguignes fait arriver en Chine sa colonie égyptienne. A cette époque, la dynastie chinoise de Chang est détrônée et remplacée par une autre, dont le chef s'appelle *Fa*.

On voit alors le nouveau souverain partager ses Etats en vingt-deux principautés rivales. Ce remue-ménage coïncide avec l'arrivée de plusieurs chefs de peuplades étrangères, notamment des envoyés du pays de *Lou*, situé à l'Occident. Quelques années après, en 1113, des émigrants du royaume de *Nili* arrivent à leur tour, portés par une *nuée ambulante*, quelques-uns montés sur des *jongues* ou habitations flottantes (Isian joung).

A ce moment où deux émigrations assez importantes pour être enregistrées dans le *Chou-King*, ce livre sacré où la Chine consigne ses annales, venaient lui demander l'hospitalité, l'empire éthiopien touchait lui-même à la crise suprême de son existence politique. Car deux années après, en 1110, la XXIe dynastie égyptienne consommait la séparation de l'antique monarchie éthiopienne en deux tronçons hostiles l'un à l'autre. L'un, descendant le cours du Nil, allait se localiser dans le Nord à Tanis, berceau de la famille pélasge. L'autre, remontant le fleuve, allait s'épancher dans le Sud vers le berceau de la famille sabéenne. C'est à ce dernier tronçon, placé sous l'autorité des prêtres d'Ammon, qu'appartenaient sans le moindre doute les deux émigrations venues du pays de *Lou* et du pays de *Nili*. Car *Lou* ramené à sa forme unilitère L-B caractérise une émigration (L) abite (B) et *Nili* ne peut désigner autre chose que la vallée du Nil.

Nous venons de suivre, dans leurs vicissitudes corréla-

tives, l'existence de l'empire éthiopien et celle de l'empire chinois, depuis l'époque du déluge, où s'était formée dans les flancs de l'Ararat et dans les montagnes de l'Ibérie, la grande tempête qui devait, quatre siècles plus tard, déchaîner contre la domination sabéenne les hordes de Jektan et d'Iarah, et provoquer l'éclosion des deux nationalités arabe et chinoise, jusqu'à l'année 1110, où l'usurpation du pouvoir royal par les grands prêtres d'Ammon vint consommer la séparation de l'Égypte et de l'Ethiopie et la ruine de la monarchie éthiopienne.

On va voir que, bien antérieurement à l'époque du déluge, le mouvement de transportation opéré sur la race de Kham ou de Ghè par la marine éthiopienne avait commencé, non seulement vers l'Asie orientale, mais vers l'Asie occidentale elle-même.

III. *Relations de l'Ethiopie avec la Chine dans les temps antérieurs au déluge.*

Le mouvement des transportations qui eut toujours pour foyer d'expansion la mer Erythrée, avait eu pour point de départ, sous les premiers Tobba Sabéens, la station navale d'Okêlis, port de Saba et sa traite initiale avait été la partie de la mer Erythrée qui baignait les côtes de l'antique Erèbe, devenu l'Arabie.

Arrivée à la hauteur du détroit d'Ormous, la marine éthiopienne voyait deux routes s'ouvrir devant elle. L'une, par le golfe Persique et la côte orientale de l'Arabie, la conduisait aux bouches de l'Euphrate et à la Chaldée. L'autre, par la côte occidentale de l'Inde, la conduisait au golfe de Kambaye, la Καμπη mythique, le seuil

du Tartare, le premier des neuf replis du Styx, et de là aux autres replis du fleuve infernal.

Que les premières transportations opérées par la politique éthiopienne sur les congénères de Kham et de Kous se soient effectuées par ces deux routes, cela n'est pas douteux. Elles portèrent dans l'Inde l'appellation géographique de Dekan, dans la Chaldée l'appellation mythique de Odakôn. Elles donnèrent à la Chine le premier fond de peuplement du fleuve Bleu.

Il existe, en effet, des rapports de concordance très remarquables entre les traditions de la Chine et celles de la Chaldée, pour les temps antérieurs au déluge. Avant le premier cycle de leur ère chronologique, les écrivains chinois placent plusieurs périodes commençant à un premier homme appelé *Pan-kou* et surnommé *Hoen-Tun* (chaos primordial). L'apparition de *Pan-kou* remonterait, suivant eux, à l'époque très reculée où le Ciel et la Terre furent séparés (1).

Après Pankou commence une série de trois règnes, les règnes du Ciel, de la Terre et de l'Homme. L'idée commune de *règne* est exprimée par le mot *Hoang*, l'idée de *Ciel* par *Thien*, l'idée de *Terre* par *Thi*, l'idée d'*Homme* par *Jin*. *Thien-Hoang*, *Thi-Hoang* et *Jin-Hoang*, les trois Rois, sont appelés par les orientalistes les *Trois Augustes*. Examinés dans leur composition intrinsèque et unilitère, ces trois noms caractérisent : par *Thien* (THI-EN) une période d'explorations nautiques accomplies par le maître (Thi), par *Thi* une période d'installation du *maître*, par *Jin* l'arrivée des transportés, qui sont des *Jin* dans la tradition chinoise et des *Djin* ou *Djen* dans la tradition

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 22-A.

musulmane, comme on l'a vu précédemment ; enfin par le terme *Hoang* un mouvement de transportation d'éléments humains de la race akite à laquelle appartiennent les Djen.

Au règne des trois *Hoang* ou des trois *Augustes*, succède une série de dix périodes, dont le nom commun *Ki* témoigne que le mouvement des transportations *akites* ou *Kousites* se poursuit. Les huit premières n'offrent rien de remarquable. La neuvième embrasse seize règnes, dont plusieurs sont marqués par des innovations utiles, dues déjà sans doute à l'intervention initiatrice de la race abite. Le premier de ces seize règnes inaugure l'emploi des caractères d'écriture, le septième introduit l'usage des chars (voitures), de la monnaie de cuivre et de la balance. Sous le XIIe, le pays ne possédait encore qu'une population clairsemée ; mais sous le XVIe il était très peuplé ; on entendait partout le chant du coq et l'aboiement du chien (1).

Ce règne termine la neuvième période. Une ère nouvelle commence alors ; elle est inaugurée par un règne dont le nom *Fou-hi* introduit la labiale dans les appellations dynastiques et témoigne d'un mouvement actif d'émigration abite. Aussi certains écrivains chinois rapportent-ils à cette époque le commencement de leur histoire ; ils vont même jusqu'à lui assigner une date qui correspond à l'année 3468 avant l'ère chrétienne et ils placent le lieu de naissance de *Fou-hi* dans le *Honan* (pays de la grande maison) qui, comme on l'a vu, désigne le pays de Saba (2).

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 23-B, 24-A.

(2) *La Chine*, par Pauthier, p. 24-A.

Fidèle à l'instinct initiateur qui distingue la race abite, le règne de Fou-hi se signale par des innovations nouvelles. Les écrivains chinois lui donnent pour fils *Soui* qui signifie l'*année* et dont le nom, dans sa forme originelle S-OU-I ou S-B-I, caractérise la notion de l'année solaire par son origine sabéenne. Aussi est-ce à cette époque que l'on voit apparaître, avec le chiffre 3468, la première indication d'un site chronologique précis. *Fou-hi* fit, dit-on, cesser l'état de promiscuité des sexes qui avait régné jusqu'alors ; il institua le mariage. Il établit la division du ciel en degrés et imagina, comme mesure du temps, le cycle de soixante années (1).

En 3218, une dynastie nouvelle succédait à celle de *Fou-hi*. Les historiens la désignent par le nom de *Chin-Noung*. Elle inventa la charrue, établit des marchés, créa la médecine et mesura la terre.

Il y avait cinquante-cinq ans que régnait le dernier des *Chin-noung*, lorsqu'apparut, en 2698, l'émigration abite de *Hien-Youan* qui devait donner à la Chine son premier règne véritablement historique, celui de *Hoang-Ti*. On a vu plus haut dans quelles circonstances cette émigration eut lieu, et par quels liens elle se rattachait aux vicissitudes de l'empire éthiopien, particulièrement de la Chaldée sémite et à la catastrophe du déluge.

Etant donné le site chronologique (3044) assigné au déluge par le texte samaritain de la Genèse, on voit que le règne de *Fou-hi* (3218) serait antérieur d'un siècle et demi environ à la catastrophe, tandis que celui de *Hoang-Ti* (2698) lui serait postérieur de trois siècles et demi. L'intervalle compris entre l'apparition de

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 24, 25.

Pan-kou et le règne de *Fou-hi* appartiendrait donc à la période de l'existence de la Chine antérieure au déluge.

L'existence antédiluvienne de la Chaldée a aussi ses traditions qui furent recueillies par l'historien Bérose ; elles la partagent en dix règnes mythiques, dont le premier s'appelle *Alôros* et le dixième *Xisouthros*. C'est sous ce dernier que le déluge eut lieu (1).

Envisagés dans leur ensemble, les dix règnes mythiques de Bérose résument les destinées de la race aryenne en Chaldée, depuis l'arrivée de la première émigration aryenne désignée par Alôros (AL-OOR), jusqu'à la grande catastrophe qui ouvrit au gisement de cette race, cantonné vers les sources de l'Euphrate et incorporé dans la famille sémite, une carrière éclatante représentée, dans les âges historiques, par la nationalité hébraïque et la nationalité arabe.

Au-dessus de ces dix entités qui personnifient autant de phases ou époques successives dans l'existence de la Chaldée aryenne, plane une autre entité suprême qui s'appelle *Oannès*, et déjà dans le nom d'Oannès apparaît la composition élémentaire O-A-N-N du Honan des traditions chinoises. Il désigne le foyer d'expansion et le siège de domination masculin et féminin (O-A) de la *grande maison* ou du *grand navire* (N-N). C'est le nom de Onnos, qui, dans la tradition pélasge de l'Egypte, personnifie la réunion du Nil égyptien au Nil éthiopien, pour constituer la domination cosmopolite de Saba et de l'Iemen.

Le règne qui succède à celui d'Alôros porte le nom d'*Alaparos* et désigne un mouvement d'émigration (AL) de la race abite (AP) vers la race aryenne (AR), d'où résulte

(1) *Fragmenta historicorum græcorum* (Ed. Didot), Tome II, 499 et suiv.

la formation sociale AP-AR ou AB-AR, élément embryonnaire de la nationalité hébraïque.

Le troisième règne s'appelle *Amêlôn;* il marque l'époque où le culte d'El ou d'Elohim s'établit dans la haute Chaldée.

Le quatrième règne appelé *Ammenôn* caractérise, par ce nom, un groupe (AM) de l'Oman ou de l'Iémen (M-N) [conduisant] de nombreux navires (O-O-N) dans la Chaldée. Il marque donc l'intervention active de la marine éthiopienne ou sabéenne. En effet, une apostille jointe au nom d'Ammenôn dans le texte de Bérose complète l'induction tirée du nom lui-même. « En ce temps, dit-« elle, parut un monstre moitié homme, moitié poisson, « qui sortit de la mer Erythrée. C'était le terrible « (μυσαρος) Oannès, le Annedotos. » Comme le Honan de la tradition chinoise, Oannès, Annedotos nous mettent en présence de la *grande maison*, du *grand navire* (N-N), auteur ou instrument des transportations.

Le cinquième règne s'appelle *Megalaros*. C'est, comme le nom lui-même en fait foi, *un groupe* (M) *phénicien* (GAL) [emportant], en échange des éléments de race akite ou kousite amenés de l'Erythrée, des éléments féminins de race aryenne (A-R) enlevés à la Chaldée, et ramenant ainsi, au siège de l'autorité métropolitaine, le produit des grandes chasses exécutées par le *terrible* (*musaros*) Oannès dans la vallée de l'Euphrate, lesquelles seront reprises, après le déluge, par Nemrod, son délégué.

Le sixième règne s'appelle *Davonus*. C'est la maison du Tobba, la dynastie éthiopienne (D-V-N) établissant son règne dans la Chaldée. De son temps apparaît le quatrième Annedotos, sortant encore de l'Erythrée sous la double figure de l'homme et du poisson.

Sous le septième règne appelé *Edoranchus*, le monstre venu de l'Erythrée, le monstre homme et poisson apparaît encore. Il s'appelle *Odakôn* et, sous ce nom, désigne *le maître* de l'empire éthiopien (O-D) [transportant] l'élément de race akite (AK) sur ses navires (ÔN).

Il existe un parrain suprême qui crée tous ces noms. La tradition chaldéenne nous l'apprend : c'est Oannès. C'est lui aussi qui dicte à ses vice-rois le texte sommaire de la tradition, dont il leur laisse le soin de rédiger les détails, dans la langue universelle qui avait cours alors. Car Bérose déclare expressément qu'à l'époque où ces événements s'étaient accomplis, tous les hommes se servaient encore du même langage. C'est ce que la Genèse affirme aussi en termes non moins explicites (1). Le grand législateur de ce langage universel était Oannès.

Les trois derniers règnes qui ont une importance capitale pour les destinées de la Chaldée n'offrent rien de particulier dans leurs rapports avec celles de la Chine. Tenons-nous-en donc, pour le moment, aux sept premiers.

Ils comprennent la longue série de siècles antérieurs au déluge, pendant lesquels, du sein de l'Erythrée, où régnait Oannès, sortaient les monstres, moitié hommes, moitié poissons, qui allaient donner à la Chaldée la population de peau noire appelée depuis lors AK-AD et AD-AK, et y implanter le mythe terrible de Dagon, si étroitement lié par Odakôn à celui d'Oannès.

Pendant les mêmes siècles, que se passait-il en Chine? Une série d'événements entièrement analogues. Car, elle aussi, recevait la visite de monstres amphibies, ayant une figure d'homme ou de fille et un corps de dragon ou

(1) Genèse, XI, 1.

grand serpent. Tels avaient été, suivant la tradition chinoise, les trois *Hoang*, les trois Augustes. Tels avaient été aussi les tenanciers de la Chine pendant les dix périodes qui, sous le nom commun de *Ki*, avaient succédé aux trois premiers *Hoang*. Sous le quatrième règne de la IXe période apparurent encore cinq dragons de couleur extraordinaire.

Pendant ce temps, la Chine continuait de se peupler, si bien que sous le seizième règne de la IXe période le chant du coq et l'aboiement du chien se faisaient entendre en tous lieux.

C'est que, dans leur réalité humaine, ces monstres mythiques étaient des flottes qui versaient incessamment sur les rivages de la Chine d'innombrables épaves enlevées à la race akite, comme en témoigne leur nom commun de *Ki*. Si, en raison de sa forme et de sa propriété essentielle, le poisson fut, dans la haute antiquité, l'un des signes emblématiques du navire, ce qu'expriment d'ailleurs, ramenés à leur composition élémentaire, les noms qu'il porte dans les langues historiques, il en fut de même du serpent. Dans la scène mystique où la Genèse montre Hevah, prototype féminin de la race inventrice, cédant aux suggestions du serpent, scène dont la signification originelle nous a été révélée dans notre première étude par le retour des termes essentiels du texte hébreu aux formes du texte primitif ou adite, l'acteur principal, le serpent est désigné par le mot *Na^c^hach*, lequel, par la suppression du son *Chuinté* de l's devient *Na^c^has*, et exprime : par N-^c^H l'idée du *navire géant*, et par s l'idée *d'origine*. Le serpent fut donc, pour les créateurs et les législateurs de l'idiome primitif, personnifiés par le nom d'Oannès dans la tradition de Bérose et par le nom de

Adam (A-D-M) dans celle de Moïse, le symbole embryonnaire du grand navire. On a vu, en effet, dans l'étude de la scène dont il s'agit, que la tentation de Hevah par le *Naᶜhach* (serpent) ne fut autre chose que la première tentative faite par la race initiatrice de la traversée des détroits appliquée, dans l'Erythrée, aux détroits de Bab-el-Mandeb et d'Ormous.

Ainsi, le monstre homme et poisson de la Chaldée, le monstre homme et serpent de la Chine, étaient des navires chargés de créatures humaines et partis, l'un du pays d'Oannès, l'autre du pays d'Honan, deux noms qui, eux-mêmes, exprimaient, par leur articulation commune N-N, l'idée du *grand navire*, de la *grande maison*, et désignaient la même contrée du globe, la contrée où fut Saba.

IV. *Chronologie des temps antérieurs au déluge.*

A ces évolutions humaines accomplies dans les profondeurs du temps, la tradition chaldéenne et la tradition chinoise elle-même avaient adapté une supputation chronologique extrêmement fantaisiste en apparence, bien qu'en réalité elle eût pour base une donnée sérieuse qui témoigne de la hauteur à laquelle la science astronomique s'était élevée. L'examen de cette supputation, du moins en ce qui concerne la Chaldée, est compris dans une étude spéciale consacrée aux dix règnes mythiques de Bérose. Il me suffira, en ce moment, de constater le rapport remarquable de conformité qui existe, à cet égard, entre les traditions de la Chaldée et celles de la Chine.

Bérose assigne au cycle des dix règnes qui résument

les vicissitudes de la race aryenne dans la Chaldée, antérieurement aux temps du déluge, une durée de 432000 ans. C'est juste dix fois celle de la révolution accomplie par les points équinoxiaux sur le cercle de l'écliptique, en vertu du phénomène de rétrogradation annuelle que nous appelons : *Précession des équinoxes*. Ce phénomène, en effet, les astronomes chaldéens ou sabéens l'avaient observé. Mais privés des instruments de précision dont la science moderne dispose, ils avaient évalué à 43200 ans la durée de la révolution qui n'est en réalité que d'environ 26000 ans. Le nombre total de 432000 ans est donc fondé sur l'hypothèse systématique que, depuis l'apparition de la race aryenne en Chaldée jusqu'à la catastrophe du déluge, dix révolutions précessionnaires se seraient accomplies.

Cette grande unité chronologique de la précession des équinoxes, observée par les astronomes de la Chaldée et employée par son historien, nous en retrouvons la notion dans les supputations chronologiques de la Chine. Comment en douter, quand on voit un de ses écrivains enfermer toute l'existence antéhistorique de sa nation dans un cycle de 129600 ans qui font juste trois révolutions précessionnaires de 43200 ans (1) ?

Par quelle voie deux contrées, que séparait une aussi grande distance, avaient-elles pu recevoir la notion d'un phénomène astronomique tel que celui de la précession des équinoxes? Quel avait pu être leur initiateur commun, sinon Oannès, cet arbitre suprême de l'empire éthiopien, ce dominateur de la mer Erythrée, qui, sous les noms d'Annédotos et d'Odakôn, faisait transporter par

(1) *La Chine*, par Pauthier, 22-B.

le grand navire (N-N) la race indisciplinable de Kham et de Kous dans la Chaldée, dans l'Inde, dans la Chine et dans les profondeurs ténébreuses du Tartare, qui, après avoir fait mesurer, sur le cercle de l'écliptique, la révolution *annuelle*, la *petite révolution* du soleil et l'avoir baptisée du nom de *Anni* (A-N-N-I) recueilli et conservé par les Latins comme génitif ou générateur du mot *Annus*, y avait fait mesurer aussi la révolution *précessionnaire*, la *grande révolution,* et lui avait sans doute imposé son propre nom *Oannès*, la *grande année.*

Telles avaient été les vicissitudes principales de la Chine dans ses rapports avec cet Oannès qui fut pour elle le Honan métropolitain, qui est pour nous la domination sabéenne ou éthiopienne, depuis l'apparition de *Pankou*, entité personnificative du premier fond de population jeté dans cette contrée, jusqu'à l'avènement de la XXIe dynastie égyptienne, qui provoqua, par ses propres dissensions, le démembrement de l'empire éthiopien.

Il ressort de l'exposé qui précède que l'Asie orientale et la Chine en particulier furent, dans l'antiquité, des dépendances de ce sombre Tartare, dont le nom est resté attaché à la Tartarie moderne, et dont la politique éthiopienne avait fait tour à tour le siège de déportation des congénères indisciplinables de Kham et de Kous, et le champ d'asile de ses propres congénères menacés par les Sémites, patrons redoutables de la race aryenne, de la race rivale.

Cette double destination devait imprimer sa trace dans la géographie de la Chine. De même que la théogonie égyptienne, par la *chair bleue* dont elle fait un des attributs de son démiurge, Knef, père de Phtah (1), désigne

(1) Champollion, *Système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, p. 146.

la peau noire de la race akite, à laquelle il appartient, de par la gutturale placée en initiale dans son nom, de même le *fleuve Bleu* de la Chine désigne le siège d'habitation assigné aux transportés de la race de Knef, tandis que le *fleuve Jaune* désigne le siège d'habitation réservé aux émigrants de la race abite ou jaune.

C'est pendant la période antérieure au déluge que le mouvement d'implantation de la race akite paraît avoir été le plus actif. On le reconnaît au rôle que joue la caractéristique gutturale dans les noms personnificatifs des trois phases de cette période, savoir : *Pankou*, les trois Hoang et les dix époques comprises dans le nom commun de *ki*. Le mouvement d'émigration abite, qui devait donner à la Chine sa population de peau jaune, n'acquit un développement considérable qu'après le déluge.

Pendant le siècle qui avait précédé la catastrophe, un grand événement s'était accompli dans le nord de l'empire éthiopien. La famille de Sem avait constitué son unité ternaire et créé son idiome trilitère; elle s'était formée sous les auspices du culte d'El et de l'hégémonie aryenne qu'elle entendait substituer au culte d'AD et à l'hégémonie abite, qui avaient leur siège métropolitain à Saba. Dans les trois siècles qui suivirent le déluge, Arpaksad, Sala^{c}h, Heber, personnifications successives des progrès de la cause sémite, portèrent l'effroi dans la famille sabéenne. Alors — la concordance des sites chronologiques en fait foi — commencèrent les grandes émigrations de la race abite ou jaune vers les profondeurs du Tartare où elle devait porter et laisser le formidable gisement de cette race qui l'occupe aujourd'hui.

V. *Démembrement de l'empire éthiopien. — Origine du mythe de Pluton.*

Jusqu'à l'avènement de la XXIe dynastie égyptienne, l'empire éthiopien, tour à tour sabéen ou hémiarite, avait conservé, officiellement et nominalement, le caractère d'universalité et les prétentions au cosmopolitisme de son unité antique. Il avait tenu, réunis virtuellement sous le même sceptre, les trois éléments qui l'avaient constitué à l'origine, savoir :

1° L'antique domaine territorial des Pélasges ;

2° L'antique domaine territorial des Sabéens ;

3° Le domaine maritime occupé par une corporation nautique inféodée aux maîtres de l'empire.

Le domaine des Pélasges, annexé à l'empire éthiopien à la suite de la première guerre entre Zeus et Typhon, entre les dieux de Tanis et ceux de Saba, avait constitué, par cette annexion, la *grande maison* ou l'unité dominatrice appelée *Onnos* en Egypte, *Oannès* en Chaldée, *Honan* en Chine. Il comprenait le cours inférieur du Nil depuis Thinis en aval d'Abydos jusqu'à Tanis, la Libye, l'Asie Mineure et les contrées avec lesquelles l'antique monarchie de Ménès avait entretenu des relations. Cet ancien domaine des Pélasges, cette ancienne demeure de leurs dieux (Θεοί) — ce qu'expriment les noms de Thinis et de Tanis —était devenue pour eux Οὐρανός, le Ciel.

Le domaine des Sabéens comprenait le cours supérieur du Nil, depuis Abydos jusqu'aux sources du fleuve, le bassin de l'Euphrate et du Tigre, ancien domaine métropolitain des Sémites, l'Arabie ou l'Erèbe mythique, et les régions réputées souterraines qui composaient, sous les

noms d'Adès et de Tartare, l'un des Enfers de la Mythologie, et embrassaient en réalité, dans leurs profondeurs, l'Asie orientale, l'Océanie et l'Amérique. Cet ancien domaine des Sabéens contenait la résidence des Tobba qui étaient leurs dieux ; ce qu'exprimait son nom de Εν Αδου ou EN-AD-AB (demeure du Tobba).

Le troisième élément constitutif de l'unité éthiopienne était la corporation maritime dont avaient disposé successivement les rois pélasges, les Tobba sabéens et les Tobba hémiarites. Il comprenait lui-même trois groupes d'origines diverses, savoir : le groupe pélasge personnifié chez les Grecs par Poséidôn ; le groupe phénicien personnifié successivement chez les Arabes par Kehlân, Ghîlan et Kis; désigné ensuite chez les Arabes par l'ethnique Beni-Kis et chez les Grecs par l'ethnique Φοινίκες; le groupe sémite personnifié chez les Hébreux par Jektan, chez les Arabes par Kahtan, chez les Grecs et les Latins par le nom et le mythe d'Hécate, symbolisé chez les Grecs par le nom d'ἰχθύς, poisson, et enfin caractérisé plus tard dans la langue des Pélasges et celle des Sémites par l'articulation I-K, identique, sauf le genre, avec l'articulation I-K-T de Jektan.

Telle avait été, dans le cours des temps antéhistoriques, la consistance politique, non seulement de l'empire éthiopien, mais, on peut le dire, du globe terrestre, lorsque vers l'année 1110 avant l'ère chrétienne, cette grande unité cosmopolite se rompit en trois fragments. A l'époque même où les annales de la Chine mentionnent l'arrivée d'une émigration partie du pays de Nili, les annales de l'Egypte montrent deux dynasties rivales se partageant et se disputant la vallée du Nil. L'une, descendant le cours du fleuve, alla prendre pour siège Tanis,

la vieille cité pélasge ; l'autre, le remontant, alla s'établir à Thèbes, la vieille cité sabéenne.

Après une lutte qui fut longue, la vallée du grand fleuve resta aux Pélasges de Tanis, et les Ethiopiens de Thèbes, représentés alors par les grands prêtres d'Ammon, ne conservèrent plus que l'ancien Adès avec son Erèbe qui était l'Arabie et son Tartare comprenant l'Asie orientale et les deux parties du monde qui lui font suite dans l'est.

Quant à la corporation nautique, elle resta en possession des mers et les exploita, soit pour son propre compte, soit pour le compte des principautés nouvelles issues du démembrement. Les côtes de la Méditerranée se couvrirent alors de nids de pirates. De ce nombre furent les deux groupes pélasges de Iôn et de Janus, dont les noms, ramenés à leur teneur primitive, désignent des groupes nautiques formés par l'agrégation d'éléments épars de toute provenance ; ce qui ne pouvait être à l'époque dont il s'agit que des groupes de pirates.

Le démembrement de l'empire éthiopien eut pour conséquence le partage, qui clôt la série des temps mythiques, du monde antique en trois empires, le Ciel, la Mer et les Enfers. L'empire du Ciel, l'Ouranos des Hellènes, l'ancien domaine des Pélasges, échut à Zeus. L'empire des Enfers, l'Adès des Hellènes, l'ancien domaine des Sabéens, échut à Pluton. L'empire des Mers échut à Poséidôn, qui, sous ce nom, eut pour théâtre la Méditerranée.

Dans ce partage, la Chine devint la région métropolitaine de l'empire de Pluton, et, ne livrant aux curiosités de l'esprit humain qu'une énigme mythique, elle disparut, avec Pluton lui-même, dans les profondeurs ténébreuses du Temps et de l'Espace, d'où devaient sortir un

jour, au grand effroi de l'Asie et de l'Europe, les conquérants tartares, terribles héritiers de Pluton.

VI. *La Chine et le mythe de Pluton.*

Entre le mythe gréco-latin de Pluton et la destinée de l'empire chinois, il existe des rapports de conformité et d'affinité tellement sensibles qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans le mythe l'expression, sous la forme qui lui est propre, des réalités humaines, d'où s'est dégagé le faisceau des intérêts humains, groupés autour de la Chine dans l'Extrême-Orient. Ce groupe comprend le massif des populations de race jaune réparties entre la Chine, la Corée, le Japon et la Mongolie, qui fut, on le sait, la Tartarie du moyen âge.

A la vérité, ces rapports ne sont pas accusés directement et explicitement par la teneur actuelle des appellations géographiques ou ethnographiques ; mais ils ressortent manifestement de la confrontation de ces appellations considérées comme un reste des nomenclatures antiques, avec celles de la mythologie pélasge, quand on ramène les unes et les autres à leur teneur primordiale unilitère ou bilitère. Ils ressortent aussi de la connexité qui existe entre les noms et les faits.

Le caractère ethnographique commun aux quatre contrées que je viens de mentionner est de posséder une population de race jaune nuancée de tons plus ou moins clairs qui témoignent d'une immixtion, à proportions variables, de la race blanche dans sa composition.

En admettant, comme je l'ai fait jusqu'ici, que la race jaune soit caractérisée dans le langage par l'articulation labiale B et ses nuances, et la race blanche par l'articu-

lation R qui est invariable, les appellations mythiques doivent exprimer le double fait, observé sur la population actuelle, d'une émigration fondamentale de race jaune ou abite, et de croisements postérieurs avec la race blanche ou aryenne. Le nom de Pluton désigne l'émigration abite, et ce qui caractérise l'intervention de la race aryenne par les femmes, ce sont les noms de Proserpina en latin, de Περσεφονη et de Κορη en grec, par lesquels tous les mythographes personnifient les entités féminines devenues, par voie d'enlèvement, les épouses du Roi des Enfers.

Ce nom de Pluton, appelé *Pluto* par les Latins et Πλούτων par les Grecs, a pour radical l'expression dissyllabique PL-OUT, dans laquelle PL ou P-L placé en initiale caractérise l'intervention de l'élément pélasge (P-L-ASG) dans un rôle actif et prééminent.

Le terme OUT (OU-T) placé en finale caractérise l'élément féminin de la race abite, dans un rôle passif et subalternisé. Il figure aussi dans le nom de Thoutmès et désigne la deuxième domination abite ou sabéenne, qui avait pour siège métropolitain et pour foyer d'expansion Bêtna dans l'Oman.

Le rang des deux termes P-L et OU-T caractérise la supériorité acquise ou conquise par l'élément pélasge sur l'élément abite et implique l'idée d'un mouvement de refoulement ou de transportation accompli par le premier sur le second.

Le terme final ων (O-O-N) du nom grec qui figure aussi dans le génitif Plutonis du nom latin caractérise un mouvement de navigation (N) effectué par de nombreux nautoniers (O-O).

Le nom de Pluton personnifie donc un mouvement de

refoulement et de transportation opéré par les Pélasges vainqueurs sur les Sabéens ou Ethiopiens vaincus et dirigé, par le cours du Nil, vers l'Erèbe et le Tartare (l'Arabie et la Tartarie) où l'héritier et le congénère des Thoutmès allait devenir le roi des Enfers.

Ce mouvement ne peut se rapporter qu'à la lutte suprême entre les Pélasges et les Sabéens qui, vers l'année 1110, consomma le démembrement de l'empire éthiopien. Il correspond manifestement à cette émigration venue en Chine du pays de Nili que les annales de la Chine rapportent à la même époque (1113) et l'on y retrouve aussi la notion mythique qui montre Zeus, personnificatif de la suprématie pélasge, précipitant dans le Tartare Typhon, personnificatif de la suprématie éthiopienne.

Ainsi dut se compléter le grand gisement de race jaune ou abite qui forme aujourd'hui la population de la Chine, de la Corée, de la Tartarie et du Japon.

La race à laquelle Pluton appartient se reconnaît encore à la couronne d'ébène et au sceptre d'ébène que la mythologie pélasge lui donne pour attributs. Cette couronne et ce sceptre, dont la substance portait le nom d'ἔβενος n'étaient, en définitive, dans la langue où le mot *ebenos* avait pour teneur officielle EB-EN-OS que les attributs royaux de la maison ou de la race abite (EB-EN ou B-N) représentée par un *homme* (O-S) qui, sous le nom de Pluton, gouvernait le Tartare, après que ses congénères avaient gouverné le monde sous le nom de Thoutmès.

Pluton est leur successeur et règne encore sur une partie de leur domaine qui, en réalité, comprend la moitié du monde. Il est le successeur de ces Tobba, dont le titre dualitaire D-U, D-B, T-B réunissait les deux caractéristiques de la race dominatrice (D) et de la race inventrice

(U ou B) et devait donner au mot *dynaste* Δυναστης son terme initial D-U-N (maison du Tobba). Le lien de filiation et de congénérité qui existait entre les Tobba et Pluton est accusé par le nom du nombre *deux* (duo) que les Pélasges avaient spécialement consacré à ce dieu. *Duo*, en effet, dans sa forme primitive D-U-O caractérisait le Tobba (D-U) homme ou dieu (O).

Un des attributs de cette suprématie de race abite était la *richesse*. De là le mythe de Plutus, en grec Πλοῦτος, dieu de la Richesse, dont le nom, identique par son radical PLUT avec celui de Pluton, désigne une entité masculine (O-S) de l'espèce que caractérise l'expression Πλουτ (PL-OUT).

Pluton est aussi l'héritier de Typhon qui disparaît de la scène mythique vers l'époque où Pluton y fait son entrée. L'appellation mythique Τυφων ou Τυφαων est une des formes de l'appellation dynastique Tobba, de l'appellation ethnique Αἰθιοπες et elle s'est perpétuée dans les mers de la Chine avec l'idée caractéristique d'*ouragan*, que le poète Hésiode y attachait déjà, il y a trois mille ans (1). Le Typhon (Taï-foung en chinois, Taïfou en japonais) est l'ouragan des mers de la Chine. Il est évident qu'à l'époque où le nom de Typhon désignait encore une réalité humaine, et où cette réalité n'était autre que le maître de l'empire éthiopien, le formidable ouragan des mers de la Chine s'identifiait, dans la pensée de leurs riverains, avec Typhon lui-même.

Typhon est, sans le moindre doute, la personnification de la domination sabéenne, et comme il y eut, on le sait, deux dominations sabéennes séparées par la première domination hémiarite, il y eut aussi deux Typhons.

(1) Hésiode, *Théogonie*, vers 307.

L'existence de cette double personnification mythique du règne des Tobba sabéens est nettement accusée dans la Théogonie d'Hésiode par deux mythes distincts, quoique similaires et congénères.

VII. *Mythe de Typhon. — Typhon dynaste et Typhon ouragan.*

Le premier s'appelle Τυφαων (1) et le second Τυφωευς. Tous deux pareillement personnifient l'idée d'*ouragan*.

Le premier paraît se rapporter au *Taï-foung* des Chinois ; le second au *Taïfou* des Japonais ; c'est du moins ce qu'indiquent les finales φαων et ωευς des deux appellations. La syllabe initiale Τυφ, qui leur est commune, désigne l'entité dominatrice caractérisée par T-υ-φ (T-B-B) ; elle désigne le Tobba, le dynaste éthiopien. Mais elle le désigne dans deux phases différentes de sa suprématie, dont l'une serait celle de la première domination sabéenne et exprimerait que son mouvement d'expansion se concentra sur les côtes de la Chine, tandis que l'autre serait celle de la seconde domination, les Tobba de l'Oman, et exprimerait que leur action s'étendit sur les côtes du Japon. N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'indique, comme on l'a vu ci-dessus, le nom de Japon, dont la forme unilitère I-B-N caractérise l'acheminement (I) de la maison ou de la marine abite (B-N) et où la forme B-N désigne la domination sabéenne qui eut pour siège métropolitain Bêtna, dans l'Oman et pour représentants couronnés les Thoutmès et les Amen-Hotep ?

Hésiode ne mentionne pas la disparition du premier Typhon (Τυφαων), sans doute parce qu'il devait reparaître

(1) Hésiode, *Théogonie*, vers 304 et suiv.

après une éclipse de cinq siècles, tandis qu'il décrit longuement la lutte suprême du second (Τυφωίυς) avec Zeus, champion mythique de la race aryenne et de la famille pélasge qui finit par précipiter son rival dans le Tartare (1).

Ce second règne de Typhon correspond à la deuxième domination sabéenne, renversée par Horem-Heb, dernier roi de la XVIIIe dynastie et précurseur des Rhamsès, dont les deux dynasties, la XIXe et la XXe aboutirent sous la XXIe, au démembrement de la monarchie éthiopienne.

C'est alors que confiné dans le Tartare, région extrême de son antique domaine, Typhon y régna sous le nom de Pluton et présida, dans l'Orient, comme roi des Enfers (Adès), aux destinées de la race abite ou jaune, tandis que, dans l'Occident, Zeus allait présider, comme roi du Ciel (Ouranos) aux destinées de la race aryenne ou blanche. Celle-ci, personnifiée par le nom féminin de Hèra (H-E-E-R-A) et regardée comme l'épouse mythique de Zeus, devint bientôt, pour les Hellènes, la plus éclatante figure de leur panthéon.

POSÉIDÔN.

Dans ce partage du monde dont Homère a raconté l'histoire dans l'*Iliade* (2), Poséidôn, celui des copartageants auquel échut l'empire des mers, se rattachait à la domination sabéenne et à la race abite par la caractéristique P, qui figure en initiale dans son nom. Il personnifiait l'état de la marine, à l'époque où le maître (O) de race abite (P) [dominait] à Sidon (SÉIDÔN). C'était le temps où la marine phénicienne de l'Erythée, installée à Sidon par les

(1) Hésiode, *Théogonie*, vers 830 et suiv.
(2) *Iliade*, XV, vers 187 et suiv.

Thoutmès, en avait fait le siège de leurs armements et le foyer de leurs expansions nautiques dans la Méditerranée. Le nom de Neptunus paraît se rapporter au même temps, car dans sa teneur primitive N-EP-T-OU-N il désigne l'époque où le navire (N) de Bêtna (E-P-T) [portait] la maison où la race abite (OU-N ou B-N).

Le nom et le royaume de Poséidôn paraissent donc devoir être circonscrits au bassin de la Méditerranée. Mais, comme à l'époque où le partage eut lieu, cette mer était depuis longtemps ouverte aux diverses formations nautiques qui s'étaient partagé l'exploration et l'exploitation des mers, le peuple de nautoniers et de nautonières échu en partage à Poséidôn devait comprendre, outre la marine phénicienne qui avait eu pour prototype personnificatif Kehlân, la marine à l'étoile inaugurée sous le nom de Ghilân, la marine sémite inaugurée sous le nom de Jektan et enfin la marine pélasge qui avait eu pour premier siège le Delta du Nil.

VIII. *Etat civil des trois co-partageants. — Kronos et Ouranos. Intérêts rivaux qu'ils personnifient.*

La filiation directe que la tradition assigne aux trois copartageants leur donne pour auteur commun Kronos, cette entité mythique dont nous avons déjà plus d'une fois examiné la nature et l'origine en leurs réalités humaines.

Le mythe de Kronos, qui tient une si grande place dans la dernière phase des temps mythiques de la Grèce et de l'Egypte, se rattachait, par son origine, à la dynastie Xoïte, qui, en 2398, s'était élevée dans le Delta pour la défense de la cause sabéenne contre l'invasion des pas-

teurs sémites, qui renversée en 2214, après un règne de près de deux siècles, était venue en remontant le Nil, disputer et enlever l'Oman aux Amalékites. C'étaient ces auxiliaires Xoïtes qui avaient inauguré dans le domaine des faits l'intervention politique de la race *akite*, introduit dans le langage l'articulation composée KS, devenue le ξ des Grecs et l'*x* des Latins, suggéré aux premiers le nom ἑξ et aux seconds le nom *sex* du nombre *six*, pour désigner la sixième des grandes phases de la famille pélasge, qui, après être apparus dans l'Oman, avec cette caractéristique, sous le nom de *Seksak* (SEX-AK) conservé par la tradition arabe, devaient l'attacher dans la vallée du Nil au nom de Luxor (el-ksar), dans la mer Rouge au nom de Koseir (ksîr) et la porter au fond du Maghreb dans le nom de Maghreb-el-Aksa (le Maghreb des Xoïtes).

Ce qui caractérise cette intervention de la race *akite* dans les destinées de la domination sabéenne, c'est la lutte victorieuse qu'elle soutint contre la race aryenne appuyée par des Arabes (R-B) et des Berbers ou Abériens (B-R). Les résultats en sont représentés, dans la géographie ancienne de l'Afrique, par les Megabari (M-G-B-R) et par les Macrobii (M-K-R-B) du Nil et par le nom du Maghreb lui-même (M-G-R-B) qui tous caractérisent la victoire d'un groupe de race *akite* (M-G-M-K) sur les Abériens (B-R) et sur les Arabes (R-B).

Cette lutte de la race *akite* contre la race aryenne est aussi caractérisée par l'articulation bilitère K-R, et sous ce monogramme elle constitua la maison royale ou vice-royale caractérisée par K-R-N qui a pour personnificatif mythique Kronos. C'est à elle qu'échut l'honneur de renverser la maison d'Heber (B-R-N) ou la première domination hémiarite ; ce qui eut lieu en 1703 avant J.-C. à la

suite de la prise d'Abaris, dernier refuge des Sémites d'Heber.

La lutte que soutint cet auxiliaire de la cause sabéenne caractérisé par K-R-N contre les champions de la cause abérienne caractérisés par B-R-N est le sujet d'un des mythes les plus populaires de la Théogonie hellénique, l'antagonisme de Kronos et d'Ouranos.

Il présente Kronos, cet héritier des rois Xoïtes, comme ligué avec la maison adite, Titan ou D-I-T-A-N, la maison des Titans qui est celle des anciens dynastes éthiopiens, pour renverser la maison d'Heber, personnifiée par Ouranos. Il le montre armé d'un instrument que la Théogonie d'Hésiode appelle ἅρπη ἀδάμάντινη et que l'on traduit par *une faux de diamant ou du fer le plus dur*, mutiler Οὐράνος à qui il coupe ce qu'on appelle αἰδοῖα en lui donnant une signification inavouable. Il en est résulté la légende si obscure et pourtant si classique de *Saturne mutilant son père.* Et en effet le texte grec, en y substituant le nom latin de *Saturne* au nom hellénique de *Kronos*, ne dit pas autre chose.

Mais si l'on ramène les termes ἅρπη ἀδάμάντινη et Αιδοια à la forme qu'ils avaient dans le texte de la tradition primitive en langue adite, ἅρπη devenu H-AR-P-È désignera la nautonière arabe ; ἀδάμάντινη devenu dans son radical AD-AMANT désignera le cénacle adite (AD), maître de l'Oman et de l'Amenti (AMANT) ; αἰδοῖα devenu A-I-D-O-I-A désignera les moyens de communication d'Ouranos avec la région des Enfers (Αΐδης) et l'on verra dans la rupture de ces communications la conséquence de la reprise de l'Oman par Seksak, le sosie de Kronos. On verra dans l'intervention de *Harpè Adamantinè* l'assistance des nautonières arabes (Harpè) détachées des Sémites d'Ouranos

et ralliées aux Adites de l'Oman (Adamantinè) pour assurer la victoire de Kronos.

En récompense du secours qu'il avait prêté à la cause sabéenne, Kronos, le véritable vainqueur d'Ouranos et des Sémites, fut investi par ses hauts patrons sabéens du gouvernement des Enfers et de la mission d'en garder l'entrée. Maître de la mer d'Oman et du golfe Persique, il fut chargé de conduire dans les profondeurs du Tartare les clients vaincus d'Ouranos et de la maison d'Heber, épaves de la domination hémiarite. Il fut personnifié dans son rôle de convoyeur funèbre par les noms du nautonier Charon et du fleuve Achéron, dont la caractéristique K-R-N nous met en présence de Kronos. Dans son rôle de geôlier, gardien des *Ouranides* ou *abériens*, il fut personnifié par le nom légendaire de Cerbère (Κερβερος), lequel, ramené à sa forme primitive K-R-B-R-O-S, désigne l'homme ou le roi (O-S), congénère de Kronos (K-R) [dominant et retenant captifs] les congénères d'Ouranos et d'Heber (B-R).

Kronos, dont les mythographes latins ont fait leur Saturne, fut donc la personnification mythique des grands vassaux que les suzerains de la XVIIIe dynastie avaient chargés du gouvernement des régions infernales. A ce titre, il eut pour mission de conduire et de tenir enfermés dans les profondeurs du Tartare les clients de la domination hémiarite, les adversaires vaincus de la cause sabéenne.

L'avènement de Kronos à cette suprématie vice-royale des Enfers dut avoir lieu peu de temps après l'époque où l'Oman, enlevé aux Amalékites par l'auxiliaire Xoïte que personnifie Seksak, sosie de Kronos, fut replacé sous la domination sabéenne et devint le point de départ

des nouveaux progrès de la revendication. C'est ainsi que Kronos fut le précurseur et, suivant la donnée mythique, le père de Pluton.

IX. *Les deux enfers de la tradition mythique. Enfers d'Europe. — Enfers d'Asie.*

On sait que les Anciens admettaient, dans leurs conceptions mythiques, deux Enfers, dont l'un comprenait l'Europe septentrionale et une partie de l'Asie occidentale, l'autre l'Asie orientale, l'Amérique et l'Océanie.

Celui-ci, comme on vient de le voir, était accessible par la mer Erythrée et par les côtes de l'Asie, en suivant les neuf replis du Styx, dont le premier, personnifié dans la tradition mythique par Kampè, garde encore son ancien nom, son nom antéhistorique attaché au golfe de Cambay.

L'autre était accessible par la mer Egée, par la mer Noire ou Pont-Euxin et par ses grands tributaires, notamment l'ancien Borysthène, le Dnieper actuel, qui conduisaient dans la région habitée par Boréas et les Hyperboréens. C'est cette région surtout qui avait été assignée comme prison aux Berbers et autres clients vaincus de la maison d'Heber : ce dont témoignent la caractéristique B-R de la maison d'Heber ou d'Ouranos, commune aux noms de Borysthène et de Boréas, et la caractéristique redoublée B-R-B-R, commune aux Berbers et aux Hyperboréens.

Le nom actuel Dnieper qui, comme toutes les appellations de la géographie moderne consacrées par la notoriété indigène, est certainement une épave des nomenclatures antiques, porte le même témoignage ; car

dans sa teneur originelle D-N-I-EB-ER, il caractérise un fleuve (le Dnieper) par lequel le *maître adite* (D-N) emmenait à *l'état sparsile* (I) l'élément abérien, ouranien ou hébreu (EB-ER).

De ces enfers d'Europe, où, après les Berbers désignés par l'ethnique *Hyperborei* et les Abériens ou Hébreux personnifiés par le nom de Boréas, de nouvelles révolutions devaient conduire les *abites* eux-mêmes ou Finnois personnifiés par *Phineus*, sont sortis les *Barbares* d'Attila. Des enfers de l'Asie où était le *Tartare* sont sortis les *Tartares* de Gengis-Khan.

Les enfers d'Europe.

L'entrée des enfers d'Europe se trouvait à l'entrée même de la mer Egée, en avant de laquelle l'île de Crète s'élève comme une barrière naturelle. Kronos y établit le siège de son gouvernement et lui imposa sa caractéristique distinctive qui figure en initiale dans le nom de la Crète (Κρητη).

Sous le personnificatif *Kar* (Κάρ), il annexa à son domaine la Lydie et la Mysie ; ce que la tradition ancienne exprime en donnant à Kar pour frères Lydus et Mysus. Il prit possession de la contrée occupée précédemment par les Léléges (Λέλεγες) et donna à ses habitants le nom de Cariens (Κᾶρες), lequel porte encore en initiale la caractéristique K-R. Il fit main-basse sur les îles de la mer Egée qui devinrent, dans la notoriété du monde occidental, les îles des Μάκάρες (Bienheureux) (1).

Ainsi se constitua, sous l'autorité d'un roi (O-S), cette maison masculine de Kar (K-R-O-N) que la tradition devait

(1) Hérodote, I, 171.

livrer aux générations suivantes sous le personnificatif mythique de Kronos.

Kronos régna donc sur la Crète et les régions du Nord dont elle marquait la limite. Mais il y régna à titre de roi vassal, sous la suzeraineté de l'Oman où siégeait l'autorité métropolitaine de l'empire éthiopien désignée dans les fastes de l'Egypte par Amen-Hotep. Aussi reçut-il, dans la suite, indépendamment du nom de Kronos, désignatif de sa condition ethnique, une appellation politique qui caractérisait cet état de subalternité féodale. Cette appellation fut celle de Minos, où la caractéristique M-N exprimait le lien de dépendance qui rattachait le gouvernement de la Crète à la suprématie politique de l'Oman et aussi à la suprématie religieuse d'Ammon.

Sous le gouvernement de Minos, la Crète eut une marine puissante (1), qui fut l'école de la marine grecque et se confondit bientôt avec elle; car c'est dans cette phase de développement de la formation akérienne et, sous les auspices de la caractéristique bilitère K-R ou G-R et du personnificatif mythique Kronos que se constitua la famille grecque (Γραικοί), mère de la famille Hellène.

LES ENFERS D'ASIE.

L'enfer asiatique avait son entrée au golfe de Cambaye, la Κάμπη des traditions mythiques, le premier des neuf replis du Styx. Là aussi régnait Kronos; car il y a laissé sa caractéristique distinctive K-R-N dans le nom d'Akran, un des rois de l'Arabie, dont le règne est célébré par ses écrivains, comme une des grandes époques de leur histoire nationale. De ce côté Kronos ou Akran eut sous

(1) Hérodote, III, 122.

son autorité toute la partie des côtes de l'Inde qui s'étend d'Ormus à Cambaye et comprend les bouches de l'Indus. Mais là aussi il n'exerça cette autorité qu'à titre de vassal et sous la suzeraineté de l'Oman et des Amen-Hotep. Cet état de dépendance féodale que l'on vient de voir exprimé dans la mer Egée par le nom de Minos, le fut, dans la mer Erythrée, par le nom de *Manou*. On voit, en effet, à côté de la caractéristique commune M-N, témoignage d'une dépendance commune, une même inspiration organisatrice animer ces entités similaires, Kronos et Akran, Minos et Manou. C'est sous cette communauté d'inspiration que Minos devint le législateur de la Crète et Manou le législateur de l'Inde.

Ce qui, aux yeux des écrivains arabes, donne une grande importance au règne d'Akran est surtout le fait notoire de sa contemporanéité avec un des événements les plus populaires de leur histoire nationale. Cet événement est celui que l'Orient islamique désigne sous le nom de *Sîl-Arim*. La langue arabe attache au mot *Sîl* l'idée de *courant, d'écoulement*. C'est sur la foi de cette signification établie dans l'âge historique, que tous les historiens s'accordent à présenter cet événement comme ayant consisté dans la rupture d'une digue élevée près de Mareb dans l'Iemen par les anciens Tobba, pour contenir et réunir les eaux des torrents. Mais les circonstances concomitantes ont un caractère si fantaisiste et si fabuleux; elles sont tellement hors de proportion avec l'évènement lui-même, que, pour découvrir les réalités cachées sous cette expression *Sîl-Arim*, il faut nécessairement la considérer comme un héritage de l'idiome unilitère et bilitère, où la langue arabe devait trouver ses éléments constitutifs et demander le mot de l'énigme à sa teneur

primitive. Ce qui est certain, c'est que l'événement désigné par le nom de *Sîl-Arim* eut pour conséquence de modifier profondément la consistance sociale de l'Arabie (1).

Dans l'idiome antérieur, où la langue arabe comme les autres langues historiques devaient puiser les éléments de formation de leurs radicaux trilitères ou plurilitères ce nom avait eu pour forme monosyllabique S-IL-AR-IM, et sous cette forme il avait désigné par S-IL le *commencement* (S) *de l'étoile* (IL), c'est-à-dire le commencement d'un mouvement de navigation orienté à l'étoile ; par AR-IM des *femmes aryennes* (A-R) recueillies par *petits groupes* (I-M) et par le rang des termes l'action *d'amener* ou de transporter. Sîl-Arim désigne donc un grand mouvement de transportation de femmes aryennes en Arabie. Ces femmes devaient être des captives enlevées aux rivages de l'Iran et du golfe Persique, et leur implantation dans la péninsule arabique avait inauguré l'emploi de l'étoile à l'orientation des traversées.

L'inauguration de la navigation à l'étoile coïncide, comme on l'a vu, avec l'avènement de la XVIIIe dynastie et du puissant auxiliaire dont l'assistance décisive avait remis les Sabéens ou dynastes éthiopiens en possession de l'Oman. Cet auxiliaire était l'héritier des rois Xoïtes, devenu dans sa lutte contre l'élément de race aryenne, champion de la domination sémite, le Kronos de la mer Egée et le Akran de la mer Erythrée.

Akran est donc bien, comme la tradition s'en est perpétuée en Arabie, le contemporain de la crise sociale, si connue dans les souvenirs populaires de l'Orient, sous le nom de Sîl-Arim.

(1) Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*. — Noël-Desvergers, *l'Arabie*.

A l'époque où, sous les auspices d'Akran et de ses hauts patrons, Thoutmès et Amen-Hotep, l'articulation I-L, caractéristique de la navigation à l'étoile, faisait son apparition sur la mer Erythrée dans le nom légendaire de Sîl-Arim, sur le même théâtre et sous les mêmes auspices, elle s'implantait dans le personnificatif arabe *Ghilân* ou *Ilân*, dans le nom de *Djilân*, une des deux provinces maritimes de l'Oman, dans celui de *Silân*, petite presqu'île de l'Iemen, qui fut sans doute, comme l'indique la caractéristique s placée en initiale, le berceau de la navigation à l'étoile.

A la même époque et sous les mêmes auspices, elle apparaissait aussi dans l'Inde avec le nom de *Ila*. Cette vierge, pieuse et sage, que la tradition mythique des Hindous donne pour fille à Manou (1) et que sa forme unilitère I-L-A désigne comme la personnification du groupe féminin appelé *Silân* et *Ilân* par les Arabes.

Vers la même époque et sous les auspices de Kronos, homonyme et sosie de Akran, la caractéristique I-L apparaissait aussi dans les eaux de la mer Egée, domaine maritime des Pélasges. Elle donnait à l'Asie Mineure les noms d'Ilium et de Miletum, à l'Attique celui d'Ilissus, à la mythologie pélasge celui des Silènes, identique avec Silân, à la Grèce le nom et le mythe d'Eole (Αἰολος) et l'ethnique Αἰολεες, qui, en remplaçant l'ethnique Πελασγοι, devait désigner l'une des principales tribus de la famille hellénique et l'élément fondamental de la marine grecque.

Le lien de solidarité que la discipline politique des Tobba avait établi entre les parties les plus éloignées de

(1) *Rig-Véda*, traduit en français par M. Langlois. — Introduction, p. 10.

leur empire cosmopolite, que nous voyons exister, dès le début de leur domination, entre l'Oman et Minos, entre Kronos, vice-roi de la Crète, des Cyclades et de la mer Egée, et Akran, vice-roi de l'Arabie, de l'Inde et de la mer Erythrée, ce lien persista non seulement sous la seconde domination sabéenne, mais aussi sous la seconde domination hémiarite. Au moment de la chute des derniers Rhamsès, il apparaît encore dans le synchronisme et la conformité des circonstances qui, en Orient et en Occident, précèdent et préparent le démembrement de leur empire. En 1122, la chute de l'édifice cosmopolite s'annonçait en Orient par un mouvement d'émigration parti du Haut-Nil et venant aboutir à la Chine par le cours du Styx, c'est-à-dire par les côtes de l'Asie. En 1124, la catastrophe finale s'annonçait aussi dans l'Occident par le mouvement des colonies éoliennes, que la marine grecque, affranchie de la tutelle de Kronos et du joug éthiopien, transportait sur les côtes occidentales de l'Asie Mineure.

X. *Marine de Pluton. — Le pays de Maskat. — Le nombre Ekaton. — Le pays de Catay. — La déesse Hécate.*

Pour exprimer l'idée générale de rivage, les Grecs employaient le mot ακτη ; ils en avaient fait aussi le nom primitif de l'Attique.

La Chine fut longtemps connue sous le nom de *Catay*.

Au xe siècle avant l'ère chrétienne, Homère appelait les Ethiopiens visités par Ulysse, qui étaient ceux de l'Oman, Ἔσχατοι ανδρῶν, les représentants extrêmes de l'humanité.

Enfin aujourd'hui encore, la capitale maritime de

l'Oman porte le nom de Mascate, dans lequel on retrouve les Ἔσχατοι de l'*Odyssée* ; et on les retrouve cantonnés sur un point du globe qui, au temps d'Homère, appartenait à l'extrême frontière du monde habitable, mais qui, dans les âges antérieurs, avait été le siège d'une domination politique comprenant dans sa sphère d'activité l'*Actè* des Hellènes et le *Catay* des Chinois.

Unis dans leurs destinées antéhistoriques par le lien d'une dépendance commune, l'*Actè* des Grecs, les *Eskatoï* d'Homère, le *Catay* du moyen âge, sont liés dans leurs noms par l'articulation K-T qui leur est aussi commune. Cette articulation est celle qui, dans les évolutions de la famille sémite, caractérise le *Jektan* des Hébreux, le *Kahtan* des Arabes, c'est-à-dire la corporation maritime et féminine, qui, 2642 ans avant l'ère chrétienne, avait conduit des bouches de l'Euphrate dans les eaux de l'Iemen et de l'Oman les compétiteurs hémiarites de la suprématie sabéenne.

La caractéristique K-T, que nous voyons figurer dans les nomenclatures géographiques de l'Orient et de l'Occident, figure aussi dans la nomenclature numérique de la Grèce, où on la trouve attachée au nom du nombre *cent* (Ἑκατον), deuxième puissance du nombre *dix*, dont la première s'appelle Δεκα, la troisième Χιλιας et la quatrième Μυριας.

Déjà, dans mon étude sur le langage, j'ai fait ressortir la signification antéhistorique de ces quatre termes.

Δεκα, par sa caractéristique D-K, désigne le régime où eurent lieu les premières transportations de captifs de race *akite*, ou nigritienne, régime personnifié par l'appellation mythique Οδακων. C'est la première des deux dominations sabéennes.

Ἑκατον, par sa caractéristique K-T, désigne le régime inauguré dans la tradition sémite par Jektan ou Kahtan et personnifié par *Ouranos* dans la tradition pélasge ; c'est la première des deux dominations hémiarites.

Χιλιάς, par sa caractéristique K-I-L, désigne le régime personnifié dans la tradition arabe par Ghîlân, le régime des navigations à l'étoile ; c'est la deuxième domination sabéenne.

Enfin Μυριάς, par sa caractéristique U-R, désigne le régime suivant qui fut un retour à celui d'Ouranos ; c'est le régime que symbolise le serpent *Ouraïos*, la deuxième domination hémiarite.

Les noms de ces quatre nombres sont reliés entre eux par le mot Ἀριθμος, qui, en grec, est le nom générique du nombre. Son radical *Arithm* révèle l'ordre de préoccupations dans lequel il avait reçu sa première forme ; car cette forme qui est AR-IT-M, caractérise par A-R des femmes (A) aryennes (R), par I-T des femmes (T) recueillies à l'état sparsile (I), enfin par M en finale l'idée d'un groupement considérable. Ce qui ressort de cette analyse, c'est que, dans la pensée des premiers Hellènes et de leurs devanciers immédiats, les quatre nombres Deca, Hecaton, Chilias, Murias désignaient les quatre phases principales de la période antéhistorique et les désignaient par l'importance sans cesse croissante du nombre de femmes aryennes que les vicissitudes sociales et politiques amenaient sur la scène où la langue grecque devait avoir son foyer de rayonnement.

Il en ressort aussi que l'élément concret employé comme base des supputations numériques était la femme ou la captive aryenne et que, sous la première domination hémiarite, le nombre de ces captives avait pris un accrois-

sement considérable, puisque de *Deka* (dix) il était devenu *Hecaton* (cent), désignant par la caractéristique K-T l'époque des Jektanides.

L'impression qui suggéra aux Pélasges l'emploi du mot *Hecaton* pour exprimer l'idée d'un accroissement numérique rapide, suggéra aussi aux Sémites l'adoption du mot *Ketra* pour désigner le *grand nombre*; car ce mot qui appartient à la langue arabe provenait de la forme primitive K-T-R-A et sous cette forme désignait le *grand nombre* (Ketra) de femmes aryennes (R-A) [transportées] par la marine jektanide ou kahtanide (K-T) et se rattachait aussi au même ordre d'idées que les deux mots grecs *arithmos* et *hecaton*.

La phase des temps antéhistoriques à laquelle se rapporte le nom *Hecaton* du nombre *cent* est personnifiée dans la tradition mythique par la déesse Hécate; car ce nom d'Hécate a, lui aussi, pour signe caractéristique l'articulation bilitère K-T. Il est d'ailleurs difficile de ne pas reconnaître dans les attributs de cette divinité ceux de la corporation nautique et féminine que Jektan personnifie. Les serpents dont les traditions mythiques la chaussent et la coiffent la désignent comme une corporation nautique; son genre *déesse* et la finale η ou E-E de son nom la désignent comme une corporation féminine.

Quelques mythographes lui donnent le surnom de *Brimô* dont la forme primitive B-R-I-M rappelle son origine abérienne, et s'accorde avec la donnée biblique qui présente Jektan comme un des fils d'Heber.

L'espèce de cosmopolitisme dont témoignent les noms de Aktè dans les mers de l'Europe, de Eskatoï et de Maskat sur l'océan Indien, de Katay dans la mer de Chine se trouve pleinement confirmée par la notion mythique qui

assigne à Hécate trois séjours différents, un sur la terre (γῆ) où elle s'appelle *Artémis*, un dans le ciel (Ouranos) où elle s'appelle *Séléné*, un aux Enfers, dans la région du Tartare où elle reprend son nom d'*Hécate* et donne à la Chine tartare le nom de Katay.

Sur la Terre elle se livrait à la chasse et le nom d'Artemis dit assez que la proie qu'elle y poursuivait était la femme aryenne. Elle y constituait le groupe désigné dans sa forme primitive par A-R-T-M, dont les éléments épars (A-R-I-T-M) devaient donner à la langue grecque la base (Arithmos) de sa nomenclature numérique.

Dans le Ciel (Ouranos), c'est-à-dire dans sa patrie ouranienne, elle brillait sous le nom de Séléné, dont le terme initial S-L caractérise l'origine *eliste* du groupe de Jektan, issu de Heber et venu de Our-Kasdim ou de la maison d'*Our* (OUR-AN).

Enfin dans les Enfers, où elle devait laisser à l'Erèbe, devenu l'Arabie, le nom de Eskatoi devenu Maskat, et au Tartare, devenu la Tartarie, le nom de Katay, elle formait la marine de Pluton.

XI. *Infusion de sang aryen en Chine. Mythe de Proserpine.*

L'ethnographie comprend sous le nom de rameau sinique les trois familles de race jaune qui peuplent la Chine, la Corée et le Japon. Elle y ajoute, mais dubitativement, la famille tibétaine dont les caractères naturels, le teint notamment, la rapprochent davantage du type mongol. C'est donc dans les trois premières seulement que l'on trouve l'homogénéité du type physique.

Un des caractères principaux de ce type commun est la

clarté relative du teint, qui témoigne d'un mélange originel avec la race blanche. Outre cet indice fondamental de parenté, les Chinois, les Coréens et les Japonais accusent encore par l'élégance relative des formes, l'aplatissement moindre du nez et l'élévation de la taille, un croisement prolongé avec la race aryenne (1). Tout porte à penser que cette période de croisements appartient aux temps antéhistoriques et qu'elle y est personnifiée par le mythe de Proserpine qu'une notion populaire de l'antiquité représentait comme l'épouse de Pluton.

Proserpine (Proserpina) est le nom latin de cette épouse mythique du dieu des Enfers. Les Grecs l'appellent tantôt Persephonè (Περσεφόνη) et tantôt Korè (Κόρη). N'est-il pas étrange de trouver dans ce personnificatif *Korè* d'une des trois entités féminines qui ont donné du sang aryen aux trois familles du rameau sinique, précisément le nom de la Corée, siège d'une de ces trois familles ? Ce qui accuse la parenté rapprochée de ces trois entités féminines avec la race aryenne ou blanche, c'est la présence de la caractéristique R dans les trois appellations.

Il est bien évident d'ailleurs, quoi qu'en disent les poètes et les mythographes, que ces appellations ne se rapportent point à un fait isolé ou individuel, mais que, suivant la règle invariable des conceptions mythiques, l'enlèvement de Proserpine symbolise et personnifie un long régime de rapts accomplis sur des gisements aryanisés de provenances diverses, par les souverains de race jaune que personnifie Pluton.

A en juger par la composition des trois noms, Proserpina désignerait un gisement formé par la combinai-

(1) D'Omalius d'Halloy, *Des races humaines*, p. 67 (5e édition).

son de la formation sociale P-R et de son élément masculin (O-S) avec la formation sociale R-P et son élément féminin et nautonier (I-N-A). Ces indications désignent le guerrier hébreu (P-R-O-S) transporté à l'état de captif et interné dans la région du Haut-Nil par les souverains de la XVIIIe dynastie, et la nautonière arabe établie sur les côtes méridionales de la péninsule.

Pers-eph-onè désignerait un gisement formé de l'élément persan (*pers*) combiné avec l'élément de race abite (*ph*) et l'élément maritime masculin et féminin (*onè*) de cette race.

Enfin *Kor-è* désigne, sans le moindre doute, par sa caractéristique K-R des femmes de la clientèle d'Akran, le Kronos de la mer Erythrée.

Ces indications placeraient sur les côtes de l'Arabie et du golfe Persique le théâtre du régime de rapts concentré par la tradition mythique dans l'enlèvement de Proserpine. Ces deux régions maritimes se trouvaient dans le voisinage de l'antique Kampê, le golfe de Cambay actuel, où était l'entrée du royaume de Pluton.

Diodore de Sicile place naturellement dans son île natale le théâtre de l'enlèvement de Proserpine. Mais cette opinion est inadmissible. Comment, en effet, supposer que Pluton ou ses pourvoyeurs officiels seraient venus du Katay jusque-là pour approvisionner ses harems? L'hymne homérique le place à Nysa en Arabie: ce qui est conforme aux indications qui précèdent, car si l'île de Nysa est, comme nous l'avons déjà dit, la presqu'île actuelle de Silân sur la côte méridionale de l'Arabie, c'est dans ces parages que durent s'accomplir les enlèvements de filles arabes, que Proserpine personnifie.

La légende de Proserpine racontée par Diodore de Si-

cile appelle *Enna* le site de la Sicile où eut lieu l'enlèvement. Or, dans le nom d'Enna, nous retrouvons la caractéristique redoublée N-N, qui dans Onnos, dans Oannès, dans Ho-nan désignait la grande maison, la maison métropolitaine de l'empire éthiopien, et cette indication nous conduit encore vers l'Iemen et l'Oman et vers cette station navale de Nysa, que l'hymne homérique nous avait désignée.

LIVRE DEUXIÈME

PEUPLEMENT DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE COMPRENANT LA MALAISIE, LA MICRONÉSIE ET LA MÉLANÉSIE.

Sommaire. — Abordage de l'Océanie. — Consistance géographique. — Auteurs du peuplement : les Tobba ou dynastes Éthiopiens. Institution du Tabou. — Eléments humains employés au peuplement. — *Malaisie.* — Peuplement des archipels de la Sonde et de Timor. — L'île Bornéo. — Elle reçoit le nom de Kalémantan. — L'archipel Holo et l'île Basilan. — *Micronésie.* — Archipel des Carolines. — Groupes d'Hogoleu. — Archipel des Mariannes. — Légende Mariannaise du Pountan et de Fauna. — Régime des castes. — *Mélanésie.* — La Papouasie ou Nouvelle-Guinée ; double provenance de la population mélanésienne : le Kong et le Kous. — Eléments de la population actuelle : l'Andamène et le Papou. — Origine des appellations. — Mythe d'Orphée.

I. *Abordage de l'Océanie.*

Le régime des navigations côtières avait pu suffire aux dominateurs éthiopiens pour accomplir le peuplement de l'Asie orientale jusqu'au détroit de Behring. Arrivée là, leur marine avait à sa disposition, comme on l'a vu plus haut, des moyens de transport assez puissants pour franchir sans difficulté ce bras de mer. C'est par cette voie ou par celle des Aleoutes que les navigateurs éthiopiens atteignirent l'Alaska. Ils y conduisirent les épaves captives de race akite ou nigritienne que désigne la syllabe finale dans ce nom d'Alaska.

Du détroit de Behring et des côtes de l'Alaska, la navigation côtière put reprendre son cours vers le sud, suivre les côtes occidentales de l'Amérique depuis le détroit de Behring jusqu'à celui de Magellan, puis, doublant le cap Horn, s'avancer de nouveau vers le nord le long des côtes occidentales et, de station en station, parvenir jusqu'à la baie de Baffin, où elle retrouva la barrière des glaces arctiques, limite naturelle de son périple.

Entre les deux continents dont la navigation côtière avait pu ainsi reconnaître les rivages, s'étend une vaste mer émaillée, du 30e parallèle nord au 40e parallèle sud, d'une multitude d'îles dont l'une, l'Australie, atteint les proportions d'un continent. Plusieurs sont séparées de leurs voisines par d'immenses étendues de mer que la navigation côtière, n'ayant plus le rivage pour pilote, était impuissante à franchir. Elles avaient été franchies cependant, puisque les navigateurs modernes ont rencontré dans presque toutes ces îles une population où l'on retrouve trois des races humaines, tantôt mêlées par des croisements, tantôt juxtaposées dans des proportions et suivant un ordre, qui jettent un certain jour sur l'âge même de leurs implantations.

Il est d'ailleurs hors de doute aujourd'hui que l'établissement de ces populations remontait à une haute antiquité. Les immenses étendues de mer qui séparent les îles ou les archipels isolés avaient donc été franchies dans les temps antéhistoriques; mais elles l'avaient été par la navigation traversière ayant à son service les astres pour pilotes, l'aviron et la voile pour propulseurs et pour précieux auxiliaire, le souffle de l'alisé qui court incessamment sur ces mers entre le 30e parallèle nord et le 30e parallèle sud et y occupe précisément l'espace dans lequel

ces archipels se trouvent compris. La permanence de ce courant aérien dut inciter les nautoniers que la navigation côtière avait mis en possession des côtes occidentales de l'Amérique, à se lancer vers les côtes orientales de l'Asie qui leur faisaient face, et c'est dans cette direction qu'ils devaient rencontrer les îles et les archipels isolés.

Peut-être aussi faut-il ajouter aux ressources nautiques que l'on vient de mentionner l'usage de cette figure mobile qui avait la propriété de se tourner constamment vers le sud et que, 2600 ans avant l'ère chrétienne, l'empereur jaune Hoang-Ti avait placée sur son char comme moyen d'orientation. Car cette déclaration formelle des annalistes chinois autorise à penser que les navigateurs éthiopiens avaient, dès les temps les plus antiques, connu et utilisé la boussole.

II. *Consistance géographique de l'Océanie.*

Cette bande sporadique de la sphère terrestre a reçu des géographes modernes le nom d'Océanie. Ils l'ont divisée en quatre parties qui sont :

A l'ouest la Malaisie joignant presque les côtes méridionales de l'Asie ;

Au nord la Micronésie, composée d'une foule de petites îles réparties entre sept archipels ;

Au sud la Mélanésie, qui comprend le continent insulaire de l'Australie ;

A l'est la Polynésie, composée d'îles et d'archipels séparés par d'immenses étendues de mer et dont le dernier membre, l'île de Pâques, se trouve perdue dans l'immensité.

Au moment où les quatre cases de ce vaste échiquier

révélèrent leurs mystérieux archipels aux explorations de la marine européenne, les races humaines que le mouvement des migrations antiques y avait conduites s'y trouvaient réparties suivant une loi, que confirme encore sur leurs populations bien réduites l'observation par les explorateurs les plus récents de leurs caractères naturels et sociaux.

Par sa population primitive, la case occidentale, la Malaisie, appartient à la race jaune et à la race noire, avec prédominance de la première et de nombreux croisements ayant produit un type intermédiaire, dont quelques ethnographes ont fait une race distincte, la race *brune*, bien que le mélange ne constitue en réalité qu'une de ces variétés mixtes que j'appelle *formations sociales.*

La case septentrionale, la Micronésie, appartient aussi à la race jaune et à la race noire, mais avec prédominance générale de celle-ci.

La case méridionale, la Mélanésie, appartient presque entièrement à la race noire, modifiée encore, dans quelques-uns de ses éléments, par des croisements avec la race jaune.

Enfin la case orientale, la Polynésie, appartient à la race noire et à la race blanche, mais avec forte prédominance de celle-ci et des croisements dont les produits ont été attribués à la race brune par les ethnographes qui en ont fait une variété fixe.

Dans cette répartition, la race jaune domine du côté de l'Asie et la race blanche du côté de l'Amérique; ce qui paraît assigner au peuplement de la Malaisie et de la Polynésie deux âges différents correspondant aux phases de suprématie de la race abite et de la race aryenne.

C'est en effet par les côtes de l'Asie et les neuf replis

du Styx, que, dans les grandes crises de la monarchie éthiopienne, les migrations de la race jaune avaient atteint les rivages de la Chine, et y avaient constitué, en face des archipels de la Malaisie, l'immense gisement de race jaune que l'ethnographie moderne y a trouvé. C'est là que, sous les auspices de la race jaune, s'était formé le royaume des Enfers échu à Pluton dans le partage du monde. C'est là que le premier souverain historique de la Chine, Hoang-Ti, l'empereur jaune, avait jeté les fondements du Céleste Empire.

Il existe en face de la Chine, sur la partie occidentale du périmètre de la Malaisie, une grande île appelée *Palaouan*, dont le nom, dans sa forme primitive P-L-OU-N, reproduit presque exactement le nom de Pluton (P-L-OU-TN).

Nous retrouvons encore le nom de Pluton dans celui de *Bolotou*, où la tradition mythique des îles Tonga place le point de départ de leur population. Suivant une croyance généralement établie dans cet archipel, l'île de Bolotou, située au nord-ouest, est la principale résidence des dieux; c'est de là que les premiers habitants seraient venus, après que Tangaloa, un de ces dieux, eût pêché les îles Tonga dans la mer et les eût pourvues de végétaux et d'animaux semblables à ceux de Bolotou (1).

Si, dans le nom de Bolotou, nous sommes tenté de voir la perpétuation mythique de ceux de Pluton et de Palaouan, comment ne pas reconnaître dans Tangaloa, ramené à sa forme primitive (D-N-G-L-O-A) la double caractéristique du maître adite (D-N) et du navigateur phénicien (G-L) dont l'association devait peupler le reste du monde, et donner au grand coude du Nil, point de départ de la première

(1) Rienzi, III, 36, 37.

expansion sabéenne vers le Déren, le nom identique de Dongola?

On a vu comment le mouvement de migration caractérisé par cette forme unilitère D-N-G-L avait conduit, de proche en proche, les Tobba de la première domination sabéenne sur les côtes de l'Amérique, et c'est par les côtes de l'Amérique que l'on verra la seconde domination hémiarite, avec le secours de l'alizé, de l'étoile et sans doute aussi de la boussole, aborder les archipels de la Polynésie et y conduire des colonies aryennes, qui ont créé dans cette partie du monde sporadique un type humain où les caractères de la race blanche ont une prédominance incontestable.

Du reste, la répartition des quatre races humaines entre les archipels de l'Océanie, accusée par l'observation directe des caractères naturels et sociaux de la population, va se trouver confirmée par l'intervention dans la nomenclature ethnographique et géographique de leurs caractéristiques distinctives.

III. *Auteurs du peuplement, les Tobba ou dynastes éthiopiens.*

En présence des rapports manifestes de congénérité qui existent entre les populations de l'Océanie, de l'Asie méridionale et de l'Afrique orientale, quelques écrivains ont émis l'opinion que l'Océanie aurait eu primitivement une race propre dont les migrations, après avoir peuplé la Malaisie et l'Asie méridionale, se seraient étendues jusqu'à la grande île de Madagascar. Cette opinion ne saurait se concilier avec l'état sporadique de l'Océanie; aussi est-elle obligée d'appeler à son aide l'existence

hypothétique d'un vaste continent depuis longtemps submergé, dont les archipels existants seraient les débris.

Comme rien n'autorise cette hypothèse, il me paraît inutile de s'y arrêter, et je me contenterai de chercher l'origine des populations océaniennes dans le développement progressif de ce vaste empire éthiopien, tour à tour sabéen et hémiarite, qui dans le cours des siècles antérieurs à la tradition historique avait peuplé et dominé le monde entier sous la suprématie des races rivales qui se disputaient l'hégémonie du genre humain.

Le peuplement de l'Océanie fut l'œuvre des Tobba, tant des Tobba sabéens que des Tobba hémiarites. On le reconnaît à la profusion de leurs articulations caractéristiques dans les nomenclatures qu'ils avaient créées et que les traditions indigènes devaient conserver et perpétuer. On le reconnaît surtout à l'ubiquité de leur monogramme dualitaire formé des deux articulations dentale et labiale dans leurs diverses nuances, lequel est l'expression de l'union primordiale, proclamée indissoluble par la Genèse, entre la race adite (D) et la race abite (B ou V), personnifiées l'une par *Adam*, l'autre par *Heva* et consacrée par l'expression dualitaire D-B, D-V ou ses équivalents.

Cette estampille caractéristique du long règne des Tobba et de l'empire éthiopien est celle-là même qui avait déterminé la formation de l'ethnique *Aïthiopes* et du titre de *Tobba ;* celle que les législateurs suprêmes du langage antéhistorique avaient attachée au nom de Thèbes et à ceux des principales oasis de la Libye saharienne Tebou, Touat ; celle qui avait donné à la langue hébraïque le nom de l'arche du déluge (Theba), le qualificatif *toub* (bon) que la Genèse applique à chacun des six jours de la

création ; celle qui, sous les mêmes auspices, s'était implantée dans les noms de peuplades séparées par d'énormes distances, dans ceux d'une ancienne tribu de l'Iemen que Strabon appelle *Debaïæ* et d'une tribu de l'Amérique du Sud, les *Toba*; celle qui devait donner aux Arabes le mot *Thâba* (sceau de commandement) et le titre *Dou* que leurs souverains plaçaient en avant de leurs noms ; celle enfin qui devait donner à l'Inde brahmanique le nom de ses dieux, *Deva*, héritiers de la vénération superstitieuse dont les Tobba y avaient été entourés. Cette caractéristique dualitaire, plusieurs îles de l'Océanie la portent aussi attachée à leurs noms, et c'est le témoignage irrécusable de l'action exercée sur sa destinée par les antiques souverains de l'Ethiopie. Tels sont ceux de Tavaï-Pounamou dans la Nouvelle-Zélande, de Toubouaï dans les îles de la Société, de Tabe-Ouni dans l'archipel Viti et d'autres encore.

IV. *Institution du Tabou.*

Il est un témoignage qui, à lui seul, en dit plus que tous les autres et dont l'autorité me paraît décisive. C'est celui de cette institution étrange, tout à la fois civile, politique et religieuse, qui, sous le nom de *Tabou*, régit encore l'Océanie orientale, et, sans le moindre doute, accuse l'antique intervention des Tobba.

Envisagés dans leur consistance intrinsèque, Tabou et Tobba sont des termes identiques ; car ils ont la même forme primitive T-B-B et caractérisent l'entité dualitaire qui a inscrit dans les steps de la Libye saharienne le nom de Tebou, le maître suprême de l'Ethiopie. Dans toute la Polynésie le mot *Tabou* désigne un état d'interdiction ou

de prohibition absolue, durant lequel l'objet ou l'être qui en est frappé, se trouve sous l'empire immédiat de la divinité (1). Or la divinité des anciens jours n'était autre que ce maître suprême.

Aujourd'hui la loi du Tabou, vieille de plus de trente-cinq siècles, règne encore sur presque tous les archipels de la Polynésie. Il y a un demi-siècle à peine, elle fut abolie aux îles Sandwich par Tameha-meha Ier sous la pression des missionnaires chrétiens. Mais le prédécesseur de ce prince était encore tellement Tabou, il était resté tellement Tobba, que l'action même inconsciente de lever les yeux sur lui constituait un crime capital.

Cette superstition est si bien le trait caractéristique de la Polynésie qu'un savant ethnographe avait eu l'idée de substituer le nom de *Tabouens* à celui de *Polynésiens*. Elle prouve que si le peuplement de l'Océanie orientale appartient comme celui des autres régions à la domination éthiopienne, il a dû s'accomplir dans un autre âge et dans des conditions distinctes.

La région tabouenne comprend — on le sait — les archipels de Hawaï, de Nouka-Hiva, de Pomotou, de Taïti, de Hamoa, de Tonga et de la Nouvelle-Zélande. Elle comprend aussi la petite île de Vaïhou connue en Europe sous le nom d'île de Pâques, si remarquable par son isolement au milieu des mers, par les idoles colossales qu'elle renferme et dont l'une a été transportée à Paris, par les types de race blanche ou aryenne que ses découvreurs européens y ont trouvés.

Tous les groupes qui habitent ces archipels ont entre eux des rapports frappants de congénérité. Leurs langues

(1) Rienzi, III, 42.

dérivent d'une source commune et accusent une conformité originelle avec cet idiome primitif que les maîtres de l'Ethiopie emportaient avec eux dans leur mouvement d'expansion à travers le monde. Leur type physique décèle une étroite parenté avec la race aryenne ou blanche. Leur teint est plus clair que celui des Malais et de la race jaune. Ils ont une taille élevée, des membres nerveux, un front haut, des yeux noirs, grands et expressifs, la saillie du nez assez prononcée, la bouche belle quoique avec des lèvres plus épaisses que chez les blancs, des cheveux noirs et bouclés (1).

Dans cet ensemble de traits, il est impossible de méconnaître la prédominance du type aryen, et, si, des signes corporels on passe aux signes caractéristiques du langage, on y trouve investie aussi du rôle prédominant l'articulation R distinctive de la race aryenne. Le soleil y porte le nom de *Ra* comme dans l'Egypte des Rhamsès, les sanctuaires religieux, celui de *Maraï* (le iron des Grecs). Les indigènes de la Nouvelle-Zélande s'appellent *Maori* et leurs rois *Ariki* dont le nom rappelle les Eric de la Scandinavie et Ericthonius de la Grèce. Dans l'archipel de Taïti qui paraît avoir été le foyer régional d'expansion de cette grande colonie aryenne, les classes aristocratiques s'appellent *Arii*, comme les Arya de la tradition hindoue et les Arioï de la tradition hellénique. Une autre classe aristocratique porte le nom de *Raatira*.

Par la caractéristique R qu'elles portent en initiale, ces appellations décèlent une origine aryenne, et les classes qu'elles désignent vivent toutes sous la loi du Tabou, dont le nom exprimait l'idée d'une prohibition sociale, poli-

(1) D'Homalius d'Halloy, *Races humaines*, p. 84.

tique et religieuse édictée par les Tobba. C'est l'idée que devaient exprimer plus tard, sous la suprématie définitive de la race aryenne, les deux mots ᶜ*Harem* et ᶜ*Haram*, incorporés dans la langue arabe, en affirmation de la prééminence de cette race.

Si l'institution du Tabou s'était localisée d'une façon spéciale dans les archipels orientaux de l'Océanie, elle devait à son origine un caractère d'universalité trop marqué pour ne pas étendre son nom et son empreinte aux archipels occidentaux et à d'autres parties de l'empire éthiopien ; car le Tabou n'est autre chose en réalité que la consécration ou temporaire ou permanente d'un objet ou d'un être à l'entité humaine divinisée qui gouvernait le monde sous le titre de Tobba. Aussi trouve-t-on des signes manifestes de l'action du Tabou dans quelques parties des Carolines, des Célèbes, des îles de la Sonde, de la Chine, de l'Indoustan et de la Mélanésie (1).

Il est très probable que les oasis de la Libye saharienne appelées Tebou et Touat reçurent des premiers Tobba ces appellations homonymes de tobba et de tabou, pour protéger les éléments humains de formation adérienne qu'ils ramenaient du Déren à travers le Sahara, et les soustraire par la terreur qu'inspirait le nom de *tobba* aux incursions des brigands de la race de Kam, venus du Kong par la chaîne des monts El-Kamar ; car ce nom si connu d'El-Kamar, devenu celui des montagnes dites *de la Lune*, se rapporte à un régime d'incursions partant de cette grande chaîne et ayant pour objet l'enlèvement par la race akite (K-M) d'éléments de race aryenne (R), c'est-à-dire de captives aryennes ou adériennes qui appartenaient

(1) Rienzi, tome II, p. 40-B.

aux Tobba et qui étaient tenues en dépôt dans les oasis de Tebou et de Touat.

V. *Eléments humains employés au peuplement des îles océaniennes.*

Il ressort des considérations précédentes que le peuplement de l'Océanie dut s'accomplir dans les temps antéhistoriques et qu'il fut l'œuvre des Tobba de la tradition arabe, c'est-à-dire des souverains de l'Ethiopie. Les conditions dans lesquelles s'opéra ce grand mouvement d'expansion vers l'Orient nous seront révélées par les traces qu'il a laissées, non seulement dans les traditions mythiques de l'Europe et de l'Asie, mais aussi dans l'ethnographie, dans la géographie et dans la mythologie océaniennes. Quelques îles en conservent des vestiges dont l'importance matérielle contraste souvent d'une façon étrange avec la faiblesse numérique de leur population et témoigne par le contraste même de la longueur du temps écoulé depuis le délaissement des colonies par leur antique métropole. Telles sont les idoles colossales de Vaïhou (île de Pâques), dans la Polynésie et les monuments de l'île Tinian dans les Mariannes.

Située en avant de la Tartarie moderne et dans les profondeurs de ce que les anciens eux-même appelaient le Tartare, l'Océanie avait été destinée dès l'origine par les premiers dominateurs du monde à devenir le grand pénitencier de leur politique. C'est là que, dans le cours des longues rivalités de race qui occupèrent la période antéhistorique, les vainqueurs du jour faisaient transporter leurs rivaux vaincus ou les précipitaient dans le Tartare, suivant le langage de la Mythologie classique.

Cette alternance de suprématie dominatrice est représentée dans la tradition musulmane par les apparitions successives des Djen, des Div et des Péri, que Adam, le maître adite et une entité mythique, ange et démon, appelée Eblis, le Belus de la Mythologie pélasge, combattirent, par l'ordre d'Allah et confinèrent dans les parties les plus reculées de la terre.

Une des quatre races humaines eut le triste privilège d'attirer sur elle, sous tous les régimes, les rigueurs de la race dominante. C'est celle que caractérise la gutturale dans ses diverses nuances, celle que personnifient le nom de Djen dans la tradition musulmane, celui de Ghè dans la tradition pélasge, ceux de Kham, de Kaïn et de Kous dans la tradition biblique, que nous désignons nous-même, en raison de sa caractéristique gutturale, par le nom de *race akite* et que distingue, indépendamment de ce signe du langage, un ensemble de traits physiques dont le principal est la peau noire.

Toutes les dominations virent successivement se dresser devant elles cette race indisciplinable. Toutes furent conduites par les nécessités de leur politique à l'enlever par épaves innombrables que le maître du moment faisait embarquer sur ses flottes et transporter à travers les mers dans les profondeurs de l'Espace.

C'est à ce mouvement incessant de transportations, dont l'inépuisable source était le massif du Kong, que l'Asie orientale et l'Océanie durent l'élément noir de leur population. C'est à ce mouvement que les noms de Goa, des Ghat et du Dekan dans l'Inde, de Malakka dans la presqu'île de ce nom, de Tonkin dans la Cochinchine, d'Alaska et d'Athapasca dans l'Amérique du Nord, de Siak dans l'île de Soumadra, de Tonga dans la Polynésie

et tant d'autres dont la liste serait interminable, durent l'articulation gutturale qui y figure ou seule ou en finale. Comme un témoin irrécusable, cette caractéristique conserve la trace indélébile des transportations infligées à la race maudite de Kham, de Kaïn et de Kous depuis l'origine des temps humains.

A côté de cet ennemi social proscrit par toutes les dominations, deux antagonistes politiques se disputent l'empire du monde et se partagent l'inconnu du Temps. L'un est la race jaune ou abite, l'autre est la race blanche ou aryenne.

Chacun eut deux phases d'éclat qui furent, pour la race abite, les deux dominations sabéennes et pour la race aryenne les deux dominations hémiarites.

La seconde phase d'éclat de la race aryenne devait la laisser en possession de l'hégémonie définitive et incontestée du monde ancien. Elle est inaugurée dans la mythologie hellénique par Horus et dans les annales de l'Egypte par Horem-Heb. Nous la retrouverons dans la mythologie océanienne personnifiée par Oro, la grande divinité de Taïti, qui est l'île aryenne par excellence des archipels océaniens.

Les vicissitudes de ces luttes de races sont restées inscrites dans toutes les traditions mythiques, et dans toutes les nomenclatures géographiques du globe ; et comme ces traditions et ces nomenclatures étaient l'œuvre du dominateur suprême des hommes, du législateur suprême de leur langage, de celui que la tradition chaldéenne appelle *Oannés*, elles se sont perpétuées dans toutes les contrées de la Terre avec l'implacable persistance qu'elles devaient à l'omnipotence de leur auteur primordial.

Chaque phase, chaque domination se reconnaît à cer-

tains signes caractéristiques, que nous avons déjà trouvés dans les archives du monde occidental et qui, appliqués aussi aux traditions et aux nomenclatures de l'Océanie, nous indiqueront la marche suivie, dans cette case de l'échiquier terrestre, par l'opération de peuplement à laquelle présidèrent les maîtres de l'Ethiopie.

La navigation diurne et côtière, état rudimentaire de la science navale, avait conduit, de l'Iemen, le long des rivages de l'Asie occidentale, les premiers Tobba sabéens à l'extrémité méridionale de la longue presqu'île de Malakka. Dans le cours de leur périple, ils avaient jeté sur les côtes de l'Inde des chargements de transportés noirs, appelés *Odakôn* en Chaldée, qui ont laissé au plateau de la presqu'île et à sa population le nom presque identique de *Dekan*. Ils en avaient jeté aussi dans la presqu'île de Malakka, où ils ont laissé leur double empreinte dans le teint des habitants et dans la terminaison gutturale du nom.

MALAISIE

I. *Peuplement des archipels de la Sonde (Sounda) et de Timor*

Un détroit, dont la largeur diffère peu de celle d'Ormuz et de Bab-el-Mandeb, sépare la presqu'île de Malakka de la grande île de Soumadra, appelée vulgairement mais improprement *Sumatra* (1). Les navigateurs du premier âge purent le franchir, comme ils avaient franchi les deux autres. Soumadra reçut ainsi son premier fond de population akite ou nigritienne. Il fut dé-

(1) Rienzi.

posé dans la partie de ses rivages la plus rapprochée de la côte d'Asie. Là débouche une rivière qui reçut alors et porte encore aujourd'hui le nom de Siak commémoratif de cette première implantation. Car dans la langue dont les dominateurs d'alors possédaient le secret et le monopole, S-I-AK désignait le site où avait commencé (s) le dépôt d'éléments d'abord peu nombreux (I) de race akite ou nigritienne (AK).

Le prolongement des côtes de Soumadra conduisit les navigateurs éthiopiens, de détroit en détroit, jusqu'à l'extrémité de la chaîne d'îles qui relie la mer de la Sonde (Sounda) à celle des Moluques. Ils reconnurent ainsi successivement Java, Bali, Lombok, Soumbava, Sapi, Soumba, Florès ou Endé et enfin Timor.

Cette première série d'explorations et d'implantations fut l'ouvrage de la première domination sabéenne. On le reconnaît à la caractéristique *Sab, Sap*, *Sav* ou *Sou* qui est une des estampilles de cette domination et qui figure en initiale dans les noms de Soumadra, de Sounda, de Soumbava, de Sapi, de Soumba. On le reconnaît aussi à l'articulation dentale D, caractéristique de l'élément autoritaire du couple D-B, qui figurait déjà dans les noms de Sind (l'Inde) et du Dekan et qui figure aussi dans ceux de Sounda et de Endé. Cette dernière est surmontée d'un volcan qui éclaire le détroit comme un phare lumineux (1). Au sud de Endé est une île dont le nom indigène, Sandana, caractérise la même époque par la dentale D et la caractéristique D-N du maître suprême, dont le nom chez les Sémites est Adeni ou Adonaï.

Ainsi de la pointe de Malakka, les premières naviga-

(1) Rienzi, I, 205.

tions éthiopiennes durent se prolonger vers l'orient par les îles de la Sonde et de Timor jusqu'à la mer des Moluques. Car ces îles ne sont séparées entre elles que par des détroits d'une faible largeur.

Avant de doubler la pointe de Malakka et de s'engager dans la mer orientale où règne le typhon, le mouvement dut subir un temps d'arrêt et attendre, pour explorer les rivages de l'Asie orientale, un perfectionnement de l'outillage nautique. Le fait du temps d'arrêt et la nature du perfectionnement me semblent indiqués par les noms donnés à la mer inconnue et à la terre qui la limitait au nord pour former le quatrième des neuf replis du Styx.

Le nom de la mer nouvelle fut Siam qui, dans la langue des dominateurs du monde antique et sous la forme S-IAM, caractérisait le commencement (S) d'une mer (IAM) ou l'ouverture d'un nouveau mouvement de navigation.

Le nom de la terre nouvelle où aboutissait la mer de Siam fut Annam, qui, dans la même langue et, sous sa forme primitive A-N-N-AM, caractérisait le siège d'un groupement (M) porté par le grand navire (N-N).

L'innovation navale qui provoqua la reprise du mouvement fut donc, à en juger par le sens des deux inscriptions commémoratives, S-IAM et A-N NAM, l'agrandissement de l'échantillon nautique, mieux approprié, dans ses dimensions nouvelles, à la lutte contre le typhon.

L'époque où ce changement rendit la navigation plus audacieuse doit être celle où la consonne redoublée N-N caractéristique du grand navire fit son apparition, en Egypte dans le nom d'Onnos et en Chaldée dans celui d'Oannès. C'est vers cette époque aussi que le nom

de Ho-nan dut faire son apparition dans les annales de la Chine pour désigner les régions métropolitaines d'où partait le grand navire.

Les listes de Manéthon placent le règne de Onnos, qui fut le dernier de la ve dynastie, en l'année 3736 avant l'ère chrétienne. Les annales de la Chine placent le règne de Fou-hi et la première mention du Ho-nan en l'année 3468. C'est donc vers cette époque qu'auraient commencé dans les mers de la Chine les navigations éthiopiennes avec le navire agrandi.

A partir du moment où la marine des Tobba, servie alors par les nautonières de Kehlân, fut en mesure de s'avancer vers le Nord, le long des côtes de l'Asie orientale et d'affronter la mer où règne le Typhon, homonyme du Typhon mythique et des antiques Tobba, le mouvement dut être poursuivi sans relâche, jusqu'à ce qu'il atteignît enfin sa limite septentrionale, les îles Aléoutes et le détroit de Behring qui devaient livrer aux maîtres du monde un continent nouveau et à leur politique un nouveau siège de transportations.

II. *Peuplement de l'île Bornéo par la première domination hémiarite.*

Le mouvement d'expansion des premiers dominateurs Sabéens ne paraît pas avoir atteint les grandes îles de la zone équatoriale situées dans l'Est du détroit de Malakka. La traversée du bras de mer qui sépare Bornéo des côtes de l'Asie exigeait un perfectionnement de la navigation traversière et le perfectionnement me paraît avoir été l'œuvre de la domination hémiarite des fils d'Heber. Le nom de Bornéo, par sa caractéristique initiale, B-R-N

(maison d'Heber), désigne, sans le moindre doute, les congénères et coréligionnaires de Jektan, comme ayant été les premiers occupants et les premiers parrains de cette grande île. Bornéo reçut son premier peuplement de la domination qui devait créer dans l'Afrique centrale le royaume homonyme de Bornou, qui devait créer la ville de Bérénikè (B-R-N-IKÈ) au fond du golfe des Μιαροι, les hémiarites de l'âge antéhistorique, devenus des *Impurs* pour l'âge suivant.

La grande île centrale de la Malaisie, qui est aussi la plus grande île du monde, porte dans la notoriété locale deux noms différents, Bornéo et Kalémantan. Le premier, comme on vient de le voir, rapporte l'origine de sa population à la maison d'Heber (B-R-N) ou à la première domination hémiarite. Le second, par l'articulation K-L, caractéristique de la marine de Kehlân, joint à l'articulation M-N, caractéristique de l'Oman ou d'Ammon, nous met en présence de la deuxième domination sabéenne, qui correspond, on le sait, à la XVIIIe dynastie d'Egypte. Les deux noms se rapportent donc à deux âges distincts de l'empire éthiopien, aux deux phases médiales de son existence, dont l'une s'écoula sous la suprématie de la race aryenne et l'autre sous la suprématie de la race abite, replacée à la tête des destinées du monde par les Thoutmès et les Amen-Hotep.

On sait par ce qui précède que les Hémiarites d'Heber, de Jektan et d'Iarah, après avoir renversé la première domination sabéenne, s'étaient mis en devoir de recueillir, sur tous les points du globe, l'héritage de leurs devanciers. Ils eurent pour alliés naturels la branche de leurs coréligionnaires, issue comme eux de la souche d'Heber que la tradition arabe appelle Amalika ou fils

de Malik et la tradition hébraïque Amalek. Ce furent eux qui enlevèrent aux Sabéens la Basse-Egypte et l'Oman, tandis que les Sémites de Jektan leur enlevaient l'Iemen et la Haute-Egypte. Pendant le temps que les Sémites d'Amalek et ceux de Jektan occupaient l'Arabie du Sud, ils y eurent pour métropole continentale l'ancienne Saba débaptisée et devenue Mareb, et pour métropole maritime Dhafar, dont les ruines splendides sont notoirement d'origine hémiarite. C'est de là qu'ils rayonnaient, à l'ouest vers l'Afrique, à l'est vers l'Asie, pour porter aux deux continents des témoignages indélébiles de leur puissance et de leur activité.

J'ai déjà mentionné les signes auxquels se reconnaît le mouvement d'expansion de la première domination hémiarite. C'est B-R caractéristique de la famille d'Heber et de la nationalité hébraïque, devenant P-R avec la nuance forte, et OU-R avec la nuance sourde de la labiale. C'est R-B, caractéristique de la nationalité arabe; c'est M-L-K, caractéristique des fils d'Amalek qui avaient conquis l'Oman sur les Sabéens et devaient en être dépossédés par Seksak, personnificatif de la dynastie Xoïte. C'est I-AR, caractéristique des fils d'Iarah; c'est enfin R-A et RAT, désignatifs de la race et de la femme aryenne que patronnaient les Hémiarites.

Dans l'ouest de son foyer métropolitain, l'expansion hémiarite a laissé sa trace dans le nom de l'Obir, signalé par Marmol, comme un des grands fleuves de l'Afrique orientale (1), dans celui de Bari, un des peuples cantonnés dans la région des lacs (2), dans celui de Bornou, le grand

(1) Marmol, III.

(2) Capitaine Speke, *Sources du Nil.*

royaume du Soudan, dans celui du Djebel-Amour, un des principaux reliefs de la Libye saharienne.

Dans l'est elle a jalonné sa route à partir de Saba, devenue Mareb, par les noms de Mahreb, la province de l'Arabie qui confine à l'Oman, par celui des Marathes, grand peuple de l'Inde occidentale, par celui de Malabar, sur la côte occidentale de l'Inde, par celui de Birman sur la côte occidentale du golfe de Bengale, par celui de Malakka, à la pointe sud de l'Asie orientale. Elle a porté un des signes indicateurs de sa présence et de son action jusque dans le nom du fleuve Amour, un des grands fleuves de l'Asie septentrionale, homonyme de Djebel-Amour en Libye et enfin dans le nom même, certainement très ancien, de la Sibérie.

Parvenue à la pointe de Malakka, la marine hémiarite, comme antérieurement la marine sabéenne, vit s'étendre devant elle les profondeurs d'une mer inconnue. A l'aide d'un perfectionnement nautique, l'agrandissement du navire, sa devancière avait pu s'avancer vers le nord et s'engager le long des côtes dans le golfe de Siam et dans les mers du Typhon. Un autre perfectionnement de la navigation traversière permit à la marine hémiarite de s'avancer vers l'est, et elle atteignit ainsi une grande île, à laquelle elle donna son nom, le nom de Bornéo, identique par sa caractéristique B-R N avec celui de Bornou.

Le perfectionnement apporté à l'instrument des expansions nautiques par les premiers hémiarites eut pour résultat d'agrandir la portée des navigations traversières Il a laissé le type de navire connu aujourd'hui dans l'Océanie et jusqu'à Madagascar sous le nom de *prao*. C'est sur de nombreux prao que, suivant une tradition

malgache, d'antiques envahisseurs, venus de l'Orient, avaient abordé la grande île africaine.

L'origine hémiarite du prao se reconnaît à l'articulation P-R qui figure en initiale dans son nom, et le perfectionnement qu'il apporta à l'art de la navigation dut consister dans l'invention de cet appendice mobile placé à l'arrière du navire qui contribue surtout à lui donner l'apparence du serpent et que nous appelons *gouvernail.* En effet l'articulation P-R qui caractérise dans *prao* le type hémiarite du navire est identique, sauf la nuance de la labiale, avec l'articulation OU-R qui, elle aussi, caractérise les conquérants venus de Our-Kasdim. Or, cette forme bilitère est celle qui devait donner aux Grecs le mot ουρα (queue) et aux Pélasges d'Egypte le nom de ce serpent mythique ουραιος, qui joue un si grand rôle dans les emblèmes hiéroglyphiques où il désigne, sans le moindre doute, l'intervention du navire. Cette même forme devait donner aux Arabes le mot *Oura* pour désigner ce qui est en arrière, terme identique avec le ουρα des Grecs.

La navigation à l'étoile qui fut le perfectionnement nautique propre aux seconds Tobba-sabéens hérita de cette invention. Or, les débuts de la navigation à l'étoile sont caractérisés, comme on l'a déjà vu, par le terme unilitère S-I-L-A-N; ils eurent pour théâtre la presqu'île de Silân sur la côte méridionale de l'Arabie et pour personnificatif dans la tradition mythique les Silènes dont le prototype Σιληνος avait été le premier roi de Nysa et le fondateur de la corporation nautique des Silènes.

Une tradition antique rapportée par Diodore de Sicile attribuait à ce Silène une queue (ουρα) qu'il portait attachée au bas du dos et que ses descendants portaient aussi comme attribut distinctif de leur nature ou de leur indus-

trie (1). Que pouvait être cet appendice caudal, attribut d'une corporation nautique, sinon l'appareil devenu indispensable à la navigation, que nous appelons *gouvernail?* Et à quel mouvement d'expansion peut-on en rapporter l'origine, sinon à celui que désignent le P-R de *prao*, l'OU-R de *Oura* et de *Ouraïos*, c'est-à-dire à la première des deux dominations hémiarites, au mouvement d'expansion des fils d'Heber et des apôtres conquérants de Our-Kasdim? Leur caractéristique B-R témoigne qu'à l'aide de ce perfectionnement, ils purent orienter la marche de leurs *prao*, atteindre la grande île de Bornéo et lui imposer leur caractéristique magistrale B-R-N, désignative de la maison ou de la marine d'Heber.

Bornéo devint dès lors le foyer d'expansion et le siège de rayonnement des explorations qui livrèrent successivement aux premiers hémiarites et aux seconds sabéens, leurs vainqueurs, les archipels de la Malaisie et ensuite ceux de la Micronésie et de la Mélanésie.

Après l'archipel de Sounda et la grande île de Bornéo, les principaux archipels de la Malaisie sont ceux des Philippines et de Célèbes, le premier au nord-est, le second à l'est de Bornéo. Les deux plus grandes des Philippines sont Mindanao et Luçon.

Le mouvement d'expansion de la première domination hémiarite dans la Malaisie paraît avoir été limité à la grande terre de Bornéo. Elle y créa dans le nord un Etat appelé aujourd'hui encore Varouni, nom qui, par son initiale VAR ou BAR, caractérise comme le BOR de Bornéo la domination des fils d'Heber. Là me paraît s'être arrêté le mouvement d'expansion de la première domination hémiarite.

(1) Diodore de Sicile, III, 71.

Il fut repris par la seconde domination sabéenne, XVIIIe dynastie d'Egypte, à laquelle présidèrent les Thoutmès et les Amen-Hotep. C'est alors que Bornéo reçut le nom de Kalémantan, dans lequel les caractéristiques, K-L de la marine phénicienne et M-N de l'Oman ou d'Ammon, témoignent de la prise de possession de l'île par les nouveaux maîtres du monde.

Indépendamment des articulations K-L et M-N, le mouvement d'expansion de la seconde domination sabéenne se reconnaît encore aux articulations D et D-N, caractéristiques du maître adite, de l'élément autoritaire du couple éthiopien D-B, B et OU de la race dominante, I-L et S-I-L de la navigation à l'étoile inaugurée par cette domination, et L-B-S des migrations de sa race.

C'est à ces signes que nous reconnaissons le mouvement d'expansion de la seconde domination sabéenne au nord et à l'est de Kalémantan ; au nord dans les noms de Mindanao, la grande île du Sud, de Louçon, la grande île du Nord et de Manila, appelée vulgairement *Manille*, la capitale de Luçon et la reine des Philippines ; à l'est dans le nom de Célèbes et dans ceux des cinq peuples relativement civilisés qui se partagent cette grande île aux formes découpées et à la configuration bizarre : les Boughis (Oughis, suivant Rienzi), les Mangkasar, les Mandhar, les Kaïli et les Manadou (1).

Toutes ces appellations doivent avoir été trouvées dans la notoriété indigène par les navigateurs modernes; car ils n'ont de signification dans aucune langue de l'Europe, et ce qui leur assigne une origine antique, c'est que, transportés dans le langage unilitère et bilitère des

(1) Rienzi, I, 229-B.

temps antéhistoriques, ils s'accordent tous pour désigner la même époque.

Mindanao, c'est l'Oman ou Ammon (M-N) acheminant (I) la marine du maître adite (D-N); Louçon, c'est le mouvement d'émigration (L) de la race abite (OU) à ses débuts (S); Manila, c'est l'Oman ou Ammon (M-N) [conduisant] la nautonière à l'étoile (I-L-A); Célèbes (Keleb), c'est la marine de Kelhan (K-L) [amenant] l'élément de race abite (B); Oughis, c'est la race abite (OU) [envoyant] la marine de Kis (GIS ou KIS); Kaïli (Kili) c'est la marine de Ghilân, de Kilân ou de Djilân, la marine à l'étoile. Enfin Mangkasar, Mandhar, Manadou sont les diverses circonstances d'un mouvement d'expansion auquel préside l'Oman ou Ammon (M-N en initiale).

On voit que toutes ces appellations désignent les seconds Tobba sabéens ou dominateurs éthiopiens, comme les auteurs du peuplement des Philippines.

III. *L'archipel Holo et l'île Basilan peuplée par la deuxième domination sabéenne.*

L'intervalle compris entre Kalémantan et Mindanao est occupé par un archipel appelé Holo. L'une de ses îles, la plus septentrionale, porte le nom de Basilan; un bras de mer de quelques lieues de largeur la sépare de Mindanao. C'est donc par là que les souverains abites de l'Oman, les inaugurateurs de la navigation à l'étoile durent aborder le grand archipel des Philippines. N'est-ce pas aussi ce qu'exprime le nom de Basilan, dans lequel BA caractérise l'élément abite de Betna et S-IL-AN l'inauguration (S) de la marine à l'étoile (IL-AN) par les Silènes de la tradition mythique?

L'époque autour de laquelle ces diverses indications gravitent est donc celle où s'établirent la suprématie de l'Oman et le culte d'Ammon, celle où la navigation à l'étoile prit possession des mers. Pour la plus grande partie du monde, cette époque est restée ensevelie dans les ténèbres de l'inconnu du temps. Mais pour l'Egypte, elle appartient à l'histoire et elle marque pour la Grèce le point de départ de sa chronologie.

C'est l'époque en effet où la XVIIIe dynastie parcourait son éclatante carrière. Elle est donc comprise entre l'année 1703 avant l'ère chrétienne, date de l'ouverture du premier de ses dix règnes, et l'année 1500, où le dernier s'ouvrit sous le nom de Horem-Heb.

A cette époque, la marine des Thoutmès, inaugurant la navigation à l'étoile, enlevait Bornéo aux Hémiarites de Heber et l'appelait Kalémantan, puis, continuant son mouvement d'expansion, elle allait prendre possession de l'île assise au seuil des Philippines et la baptisait du nom de Basilan.

A la même époque la marine des Thoutmès s'établissait aussi sur les côtes de l'Europe et donnait à la Grèce son premier roi qui s'appelait Cécrops et recevait le titre de Basileus, identique avec Basilan dans leur radical commun *Basil*. On connaît par les marbres de Paros la date de l'avènement de Cécrops. Il eut lieu en 1582, sous le règne d'Amen-Hotep II qui fut le successeur de Thoutmès III et le sixième roi de la XVIIIe dynastie. Ce doit être aussi le site chronologique du premier peuplement de Basilan.

A cette même époque, la marine des Thoutmès et des Amen-Hotep conduisait à Madagascar une flotte nombreuse de Prao et y implantait la race jaune et sa carac-

téristique labiale avec les Ova, les Betsiléo et les Saklaves, trois peuples dont le teint cuivré ou bronzé décèle l'origine commune (1) et dont les noms établissent les liens de congénérité et de contemporanéité qui les unissent aux habitants primitifs de Basilan et de Célèbes.

Enfin à la même époque, la marine des Thoutmès atteignait le fond de la mer Jaune et baptisait le golfe qui la termine du nom de Petchili (Betsiléo), à côté de Péking.

Basilan, Basileus, Betsiléo, Petchili caractérisent donc quatre circonstances distinctes d'un même mouvement d'expansion, de celui qui avait eu pour foyer primitif la petite presqu'île de Silân sur les côtes de l'Arabie méridionale.

A ce mouvement d'expansion qui porta le nom des Ova à Madagascar, appartient aussi celui de Java, que les seconds Tobba sabéens, les parrains de Kalémantan, attachèrent à l'une des îles de l'archipel de Sounda, déjà pourvue d'un premier fond de population abite par leurs congénères de la première domination sabéenne. Au reste, les Javanais de l'Océanie accusent par leur teint cuivré, non moins que par la caractéristique labiale V-A, le lien de congénérité et de contemporanéité qui les unit aux Ova de Madagascar. Accomplies sous l'autorité toute-puissante des dynastes éthiopiens, ces migrations avaient pour foyer commun de rayonnement la région métropolitaine de leur empire, les côtes de l'Oman où siégeait Amen-Hotep.

Il ressort de ce qui vient d'être dit que le peuplement de la Malaisie, ébauché par la première domination sa-

(1) Macé-Descartes, *Histoire et Géographie de Madagascar*, p. 268 et suiv.

béenne dans les îles de la Sonde et de Timor, fut continué dans la grande île de Bornéo par la première domination hémiarite, dans les Philippines et dans Célèbes par la seconde domination sabéenne, et cela sans préjudice des accroissements de population que les archipels découverts par les dominations antérieures recevaient de leurs héritières.

MICRONÉSIE

I. *Peuplement de la Micronésie par la deuxième domination sabéenne.*

Un semis de petites îles, au nombre de cinq à six cents, réparties entre quarante-six groupes qui s'échelonnent de l'ouest à l'est, occupe la bande équatoriale du globe terrestre comprise entre le 129e et le 170e degré de longitude orientale, entre le 3e degré de latitude sud et le 12e de latitude nord. C'est l'archipel des Carolines, une des deux grandes divisions de la Micronésie (1).

L'autre division est l'archipel des Mariannes, composé de dix-sept îles qui s'échelonnent du sud au nord, entre le 13e et le 20e degré de latitude nord, sur une largeur de l'est à l'ouest d'environ un degré.

Les noms de Carolines et de Mariannes sont de création européenne. Mais presque toutes les îles portent un nom particulier consacré par la notoriété indigène et qui, sans le moindre doute, remonte comme toutes les appellations du même genre à l'époque où le premier peuplement reçut son baptême éthiopien. C'est dans ces appellations locales rapprochées des faits généraux déjà établis et ra-

(1) Rienzi, I, 81.

menées à leur forme primitive, que nous allons chercher les conditions politiques et sociales du premier peuplement.

Si petites et si nombreuses que soient ces îles, les premiers explorateurs européens les trouvèrent presque toutes pourvues d'habitants et ils reconnurent entre tous ces groupes disséminés des traits de ressemblance qui ne laissaient aucun doute sur leur communauté d'origine. Un même mouvement d'expansion avait dû transporter les éléments de cette société sporadique, et, eu égard à l'éloignement de certains groupes, il avait dû avoir à sa disposition les deux instruments de la grande navigation traversière, le grand navire caractérisé par N-N et l'étoile caractérisée par I-L. Or, la réunion de ces deux attributs désigne la marine de la XVIIIe dynastie, celle des Thoutmès et des Amen-Hotep.

Cette phase de la suprématie éthiopienne est aussi caractérisée par l'articulation M-N, désignative de l'Oman et d'Ammon, par l'articulation labiale B ou P, désignative de la race abite dont les Thoutmès avaient rétabli l'hégémonie, et comme sa devancière par l'articulation K-L ou G-L, désignative de la corporation de Kehlân ou de la marine phénicienne en son premier âge.

Le mouvement de navigation qui porta aux Mariannes et aux Carolines leurs premiers habitants, dut avoir pour base d'opérations les grandes terres les plus voisines de leur gisement sporadique ; c'était l'archipel des Philippines et la grande île du Japon. On vient de voir la navigation à l'étoile, attribut des seconds Sabéens, manifester son apparition aux Philippines dans le nom de Basilan, et le nom même du Japon le désigne, par la forme primitive I-B-N, comme une des créations de la restauration sabéenne.

Le grand navire comme moyen de transport, l'étoile comme moyen d'orientation, et probablement aussi la boussole connue en Chine depuis près de mille ans, au moment de l'avènement des Thoutmès, leur avaient ouvert le champ des navigations lointaines. De telles ressources nautiques leur permettaient d'entreprendre sur une vaste échelle l'exploration des mers du Sud. C'est donc aux Tobba de la XVIIIe dynastie ou de la seconde domination sabéenne et par conséquent au XVIIe siècle avant l'ère chrétienne, qu'il faut rapporter la découverte et le peuplement primitif des nombreux îlots de la Micronésie.

Nous allons retrouver dans la nomenclature et dans la tradition des Carolines et des Mariannes la confirmation de cette déduction et la composition de la population primitive, que les navigateurs de l'Europe retrouvèrent dans leur descendance.

II. *Archipel des Carolines.*

Le premier fond de population jeté dans les Carolines par la marine des Thoutmès devait comprendre trois éléments distincts : d'abord et surtout l'élément akite, la race indisciplinable de Ghè, les congénères de Kam et de Kous, ceux que l'histoire d'Egypte et la tradition mythique de l'Islam présentent comme ayant, à toutes les époques et sous tous les régimes, payé le principal tribut aux transportations, puis l'élément abite, la race dominante et aristocratique de ces colonies lointaines, puis enfin l'élément phénicien investi à toutes les époques du commandement et de la manœuvre des flottes.

Le groupe le plus important des Carolines conserve encore la trace de ces trois éléments primordiaux de leur

population. Il est situé au centre de l'archipel dont il a dû être jadis la métropole régionale. Son nom indigène est Hogoleu. Il se divise en deux groupements partiels, dont les populations appartiennent manifestement à deux races distinctes. Car dans les îles de l'ouest les indigènes ont le teint cuivré qui dénote une origine abite, tandis que dans les îles de l'est la couleur foncée de la peau accuse l'origine akite ou nigritienne de leurs habitants. Enfin le nom d'Hogoleu appliqué à l'ensemble du groupe désigne, par son articulation GOL ou G-L, l'élément nautique qui les avait amenés tous, l'élément phénicien.

III. *Trait dominant des Carolines. — L'habileté nautique.*

L'habileté dans la navigation est le trait caractéristique des Carolins. Leur audace sur mer, leur connaissance du ciel, l'exactitude de leurs déterminations géographiques ont excité l'admiration de tous les marins européens qui les ont visités. Ils ont des pirogues de toute grandeur avec lesquelles ils accomplissent de longs voyages, même contre le vent ; tant est grande leur dextérité à naviguer au plus près. Pour les gros temps, ils ont des pirogues doubles, presque insubmersibles. Grâce à ces ressources nautiques, une traversée de plus de 400 milles ne les effraie pas ; avec une brise bien établie, c'est l'affaire de trois journées de navigation. Le jour ils gouvernent au soleil, la nuit à la lune et aux étoiles.

L'observation des astres est en effet une de leurs principales occupations. Ils ont des noms pour toutes les étoiles remarquables et partagent l'horizon en vingt-huit points, dont chacun correspond au lever ou au coucher

d'un astre. C'est à l'aide de ces repères célestes qu'ils s'orientent dans leurs traversées.

Tels sont les procédés et les ressources de la navigation chez les Carolins. Tel est l'héritage de connaissances nautiques qu'ils ont reçu de leurs ancêtres. On y reconnaît les arrière-petits-fils des premiers navigateurs à l'étoile.

A la vérité, ils n'ont plus ce grand navire que caractérise l'articulation N-N, ni le navire géant que caractérise l'articulation N-ᶜH et que nous font connaître les chiffres de la Genèse, les bas-reliefs de Deir-el-Bahari et les indications du périple d'Hannon. Mais ils en conservent la tradition enveloppée dans un voile mythique. Sans être idolâtres, les Carolins croient fermement aux Esprits. Il en est un particulièrement qui se charge de pourvoir à leurs besoins et qui obéit lui-même à un autre Esprit bien supérieur. Ce génie protecteur porte le nom de Hanno. Mais bien rarement il leur est donné de le voir et de l'entendre. Car un esprit malfaisant, caché dans les récits de coraux, tient éloigné de leurs regards le front serein d'Hanno.

Comment dans cet Hanno des îles Carolines, dans cet homonyme de l'amiral carthaginois, ne pas reconnaître, à l'articulation redoublée N-N, la tradition mythique du grand navire que les récifs de coraux empêchaient d'accoster les îles ?

Aussi dans le mouvement de navigation de l'archipel, le pilote devait-il tenir une place importante. C'est lui qui était chargé d'indiquer les passes. Comme il s'éloignait peu de la côte, il lui suffisait d'être expert dans la navigation diurne et dans l'orientation au soleil.

La tradition pélasge possède un mythe personnificatif

de cet état de la navigation que j'appelle diurne et traversière, où les nautonières abites des premiers âges commencèrent à franchir, dans la direction du soleil levant, les détroits dont la traversée n'exigeait pas plus d'une journée de navigation. C'est le mythe de Pallas. Pallas, en effet, dans sa forme primitive P-A-L-L-A-S, caractérise, par P-A la nautonière abite, par L-L le soleil qu'elle prend pour guide et régulateur et par A-S l'origine féminine de ce progrès nautique.

Eh bien ! le pilote des Carolines porte le même nom que la déesse antique qui présidait aux traversées diurnes. Il s'appelle *Apalla* (1). Les deux noms en effet proviennent d'une source commune ; ils proviennent de ce langage éthiopien, dont le Tobba antique avait le monopole et que, dans son omnipotence cosmopolite, il imposait à toutes les contrées du globe.

Le Tobba était cet être supérieur dont relevait Hanno, le Génie des mers, celui dont on trouve le nom et la puissance affirmés par le Tabou de la Polynésie et dont l'action mystérieuse se trahit encore, dans les Carolines, par le Tapou de l'île d'Ouléa et le Tabou de l'île du Bouc (2).

IV. *Archipel des Mariannes.*

Le 6 mars 1521, Magellan découvrait les îles Mariannes et les trouvait peuplées. Environ 3000 ans auparavant d'autres navigateurs les avaient trouvées désertes et y avaient jeté le premier fond de cette population dont les Portugais avaient retrouvé la descendance perdue

(1) Rienzi, II, 209
(2) *Ibid.*, 221.

jusqu'alors dans l'inconnu de l'Espace et dans l'inconnu du Temps.

Ce rapport chronologique ressort des indications fournies par l'état présent de cet archipel. L'archipel des Mariannes, comme celui des Philippines et des Carolines, avait dû son premier peuplement au mouvement d'expansion de la deuxième domination sabéenne représentée dans l'histoire de l'Egypte par la dynastie des Thoutmès et des Amen-Hotep, qui, dans la série des temps, occupe le XVIIe et le XVIe siècle avant l'ère chrétienne.

Les étendues de mer qui séparent les Mariannes des Philippines et du Japon étaient trop grandes pour pouvoir être franchies par la navigation traversière sans le secours de l'étoile, instrument des explorations lointaines. C'est donc aux inaugurateurs de la navigation à l'étoile, aux créateurs et aux parrains de la colonie de Basilan, qu'il faut rapporter le premier peuplement de l'archipel qui nous occupe.

La plus méridionale de ses dix-sept îles est Gouaham ; elle renferme une haute montagne dont le nom indigène, Ilikio, caractérise par l'articulation I-L placée en initiale le régime des navigations à l'étoile et par I-K-I-O les derniers temps de la navigation jektanide, où les équipages des flottes commençaient à recevoir des éléments masculins.

Il existe chez les Mariannais quelques usages qui indiquent la provenance de son premier fond de population. Tels sont, par exemple, les deux flûtes en roseau de modèles différents, dont l'usage fut jadis général et dont les noms, conservés par la tradition, portent le témoignage de leur origine. L'une s'appelle *Silag* et l'autre *Bangsi* (1).

(1) Rienzi, d'après le capitaine Freycinet, II, 3-B.

Décomposés en leurs éléments primitifs S-IL-AG et B-AN-G-S, ces deux noms désignent une époque où la navigation à l'étoile (I-L), où le navire abite, le navire de Bêtna (B-A-N) commencèrent à amener [le rang des termes] des éléments de race akite (G). C'est l'époque de la restauration sabéenne. Mais c'est aussi l'époque où le dieu Pan, qui n'est autre chose que B-A-N de Bangsi, inventait la flûte et la faisait connaître aux hommes.

Les transportés que caractérise la gutturale G étaient les congénères de Kam et de Kous, que toutes les dominations enlevaient sans cesse à la terre africaine, pour en débarrasser le voisinage de leurs métropoles et que *Ghè* reproduisait sans cesse dans son inépuisable fécondité. Ils appartenaient à la race akite ou nigritienne, dont l'intervention comme élément social est accusée par la caractéristique gutturale dans les noms de Mangs et de Gouaham, les deux îles extrêmes de l'archipel, au nord et au sud, dans le nom d'Agagna, chef-lieu de Gouaham, dans celui de Gani, appliqué collectivement à la série d'îlots échelonnés au nord de Tinian et identique avec celui des Gani, ces sauvages de la région africaine des grands lacs, dont les montagnes boisées éveillèrent dans la pensée du capitaine Speke l'idée d'un paradis infernal (1), enfin dans celui des Makahna donné aux devins ou sorciers en crédit dans cette société barbare (2).

Gouaham est une des trois îles les plus importantes de l'archipel. Les deux autres sont Saypan et Rota. Rota est la plus peuplée après Gouaham. Saypan est une des plus grandes et des mieux boisées. Elle se distingue en-

(1) *Les Sources du Nil*, p. 516.
(2) Rienzi, I, 387-B.

core par le panache de feu de son volcan. Dans les noms des trois îles, l'articulation dominante indique les races qui fournirent leur premier fond de population, Gouaham, la race akite ; Saypan, la race abite ; Rota, la race aryenne.

Entre Rota et Saypan, il existe une autre île, dont le nom contient en initiale l'articulation dentale, caractéristique de la race adite et de l'élément autoritaire du couple caractérisé par le monogramme T-B des Tobba. C'est Tinian. Cette particularité, jointe à la position centrale de l'île, la désignerait comme la métropole régionale de l'archipel, quand bien même les ruines imposantes dont elle est parsemée ne témoigneraient pas de sa fortune antéhistorique. A ces gros piliers de forme pyramidale qui étonnent les navigateurs modernes et que les indigènes appellent « les pierres des antiques », on reconnaît le siège d'un de ces gouvernements vassaux, entre lesquels la dynastie des Amen-Hotep et des Thoutmès avait partagé le monde et qui devaient laisser des vestiges du même genre sur tant d'autres points du globe, notamment dans la Libye saharienne (1) et dans l'Afrique orientale (2). Ce qui prouve que cette société sporadique n'avait pas de racines dans le sol, qu'elle était d'origine adventice, c'est que, de la population de Tinian qui avait dû être nombreuse au temps où les ruines étaient des palais et tenaient leur vie de la puissante domination éthiopienne, il ne reste plus qu'une vingtaine d'habitants, pauvres et chétifs (3).

(1) *Les Constructions subéthiopiennes.* Voir *Les Touareg,* par H. Duveyrier.

(2) *Le Symbasa ou demeure royale du Monomotapa,* Ritter, I, 191.

(3) Rienzi, I, 387, 388; II, 1 et suiv.

V. — *Légendes mariannaises du Pountan.*

Les traditions des Mariannais confirment l'origine que d'autres indications m'ont conduit à leur assigner. Suivant une de ces traditions, un personnage appelé Pountan, habitant les profondeurs de l'Espace, aurait chargé ses sœurs de faire, avec ses épaules le Ciel et la Terre et avec ses yeux le Soleil et la Lune (1). Pountan, dans la forme POUNT-AN, caractérise la marine ou la flotte (AN) du Pount, et dans ce nom de Pount, ne reconnaît-on pas cette grande expédition de la reine Hatasou, que reproduisent les bas-reliefs de Deir-el-Bahari et qui a laissé le nom de Pouna à l'un des promontoires de l'Afrique orientale? C'est cette expédition du règne de Thoutmès III, accomplie dans la région du globe habitée aujourd'hui par les Gani de Spèke qui porta aux Mariannes le nom ethnique de Gani et le nom mythique de Pountan. Les premiers transportés de peau noire jetés dans les îles de cet archipel durent être les captifs enlevés à l'Afrique orientale par les *razzia* de Thoutmès III et embarqués sur la flotte du Pount (POUNT-AN).

VI. — *Légende de Fauna.*

Suivant une autre tradition, le premier homme aurait été formé d'une pierre du rocher de Fauna, petite île sur la côte occidentale de Gouaham (2). Entre Pouna et Fauna, la différence est la nuance aspirée de la labiale

(1) Rienzi, I, 390-A.
(2) *Ibid.*, I, 389-B.

caractérisant l'époque où ABER devint AFER et où les souverains d'Egypte prirent le titre de Pharaon. Cette seconde tradition serait donc la reproduction de la première, mais affectée de la nuance d'articulation qui distingue la seconde domination hémiarite de la seconde domination sabéenne et aussi d'un degré de précision géographique qui manquait à la plus ancienne des deux traditions. Celle-ci serait celle des Thoutmès et l'autre celle des Rhamsès.

VII. — *Régime des Castes.*

L'origine complexe du peuplement des Mariannes explique le régime des castes que les navigateurs modernes y ont trouvé établi. La population est divisée en trois classes : les nobles, les demi-nobles et les vilains. Les nobles s'appellent *Matoua*, les demi-nobles *Atchaot* et les vilains *Mangatchang*. Au moment où la marine européenne aborda l'archipel des Mariannes, les deux premières castes étaient encore séparées de la troisième par un abîme. — Les Matoua établis sur les côtes avaient le monopole de la navigation, de la pêche maritime et du commerce avec les îles voisines. — Les Atchaot jouissaient de certains privilèges et d'une certaine participation aux opérations des Matoua. — Quant au Mangatchang, il était voué au mépris des deux autres castes. Elles lui interdisaient leurs occupations, lui refusaient toute espèce de salaire, évitaient son contact comme une souillure et l'attachaient aux travaux de la terre et aux ouvrages répugnants ou grossiers (1).

(1) Rienzi.

Ce régime social trouve son explication dans la condition primitive accusée par les noms eux-mêmes des populations auxquelles il s'applique.

Qu'étaient-ce à l'origine que les Matoua? Ce que désigne leur nom ramené à sa forme primitive M-AT-OU-A, un groupe (M) de l'espèce caractérisée par AT-OU-A, c'est-à-dire des Tobba. Que serait-ce aujourd'hui encore dans le langage de l'Océanie où *Atoua* est le nom des *dieux?* Un groupe de dieux.

Qu'étaient-ce à l'origine que les Mangatchang? Ce que désigne leur nom ramené à sa forme primitive MAN-GAT-SANG ou MAN en initiale caractérise l'Oman ou Ammon investi d'un rôle dominateur; GAT ou KAT, les nautonières de Kahtan ou de Jektan passées au service de l'Oman et des Thoutmès; S-AN-G le commencement (S) des transportations maritimes (AN) de la race akite ou nigritienne (G). Le Mangatchang était donc le produit des premières implantations de la race noire aux Mariannes par la marine sémite passée au service des maîtres de l'Oman.

Ainsi, le Matoua, c'était la noble race des Tobba, le Mangatchang, c'était la vile race de Kous et des sauvages Gani enlevée à l'Afrique orientale et transplantée sur un archipel des mers lointaines. Conduite là par le cours du Styx, elle allait attacher aux îles de cet archipel le signe caractéristique des éternels maudits.

Qu'était-ce enfin que la classe intermédiaire, l'Atchaot? Ce que désigne ce nom lui-même quand on y donne au T initial la valeur du D et au CH chuinté la valeur de l's, ce qui lui donne la forme A-D-S-A-O-T. Dans cette expression A-D-S caractérise ce que la Mythologie grecque appelle Ἅδης, et désigne aussi par Ἐν Ἅδου, la demeure des Tobba; A-O caractérise une population des deux sexes et

T l'élément féminin. Dans ces conditions, Atchaot ou Adsaot me paraît désigner la population ou le cortège princier des congénères du Tobba venu de l'Adès à la suite de son délégué. Ce devait être l'état-major en grande partie féminin du gouverneur de celle des provinces infernales que représente aujourd'hui sous un nom moderne l'archipel des Mariannes.

Les Matoua devaient correspondre à la classe des dieux nationaux ou Atoua; les Atchaot à la classe des dieux régionaux ou *Tii*, homonymes des *Ti* de la théogonie chinoise et des *Dii* de la théogonie latine.

MÉLANÉSIE

I. — *Peuplement de la Mélanésie par la deuxième domination sabéenne et la deuxième domination hémiarite* (Les Thoutmès et les Rhamsès).

On a vu comment la navigation traversière, perfectionnée par la construction des *prao*, avait livré aux premiers Hémiarites et à la marine de Jektan, son instrument nautique, la grande île à laquelle ils avaient attaché leur estampille patronymique B-R-N dans le nom de Bornéo.

La seconde domination sabéenne qui succéda aux premiers Hémiarites changea le nom de Bornéo en celui de Kalémantan; elle attacha sa caractéristique de race A-V-A à l'île de Java que les premiers Sabéens avaient appelée Sounda.

De Kalémantan les seconds Sabéens passèrent à Célèbe ou Keleb (K-L-B) dont le nom dans sa consistance intrin-

sèque est identique avec celui de Saklave (S-K-L-B) qu'ils devaient porter à Madagascar.

La grande île de Célèbe reçut d'eux une de leurs caractéristiques de race B-N dans le nom de Boni que porte encore la presqu'île du sud. La presqu'île du nord reçut celui de Manadou qui, dans sa forme primitive M-AN-AD-OU, n'est autre chose que le titre religieux et politique des souverains de la XVIIIe dynastie, Amen-Hotep.

De l'archipel de Célèbe, les flottes de la XVIIIe dynastie passèrent dans celui des Moluques, et si le nom de Manadou caractérise l'établissement de leur domination dans le premier, il est caractérisé dans le second par celui de Guilolo, la plus grande des Moluques. Guilolo en effet si semblable à Célèbe dans sa figure planimétrique est située en face de Manadou et, par son nom de Guilolo, indique, comme ayant été ses premiers visiteurs et aussi ses premiers parrains, les inventeurs de la navigation à l'étoile qui avaient pour siège métropolitain Djîlan dans l'Oman, et devaient laisser aux traditions de l'Arabie le personnificatif Ghîlan.

Un bras de mer de peu de largeur sépare l'île de Guilolo de la grande île de Véguiou, avant-poste d'une île bien autrement grande de ce continent insulaire que l'on appelle tantôt la Nouvelle-Guinée, tantôt la Papouasie.

II. — *La Papouasie ou Nouvelle-Guinée.*

L'île de Véguiou marque le seuil de la Mélanésie, ainsi nommée parce que cette contrée, avec ses nombreux archipels et ses immenses continents insulaires, constitue le principal siège de gisement de la race noire dans

l'Océanie. Tout nous porte à penser que la formation de cet immense ramassis de peaux noires et brunes, et de variétés les plus diverses d'un même type, fut, en grande partie, le résultat d'un mouvement de transportations entrepris sur une vaste échelle par les Tobba de la restauration sabéenne, et que les dynastes éthiopiens de cette époque firent des terres de la Mélanésie un réceptacle où vint s'entasser le produit des razzia sans nombre opérées par leurs armées sur les hordes sauvages de l'Afrique autochtone, parmi lesquelles l'Europe moderne recrute encore, depuis trois siècles, la population servile de ses colonies.

Commencé par les Tobba Sabéens, pour asseoir sur le continent africain le grand réseau administratif et politique, dont nous retrouvons les mailles dans sa nomenclature actuelle, ce mouvement fut continué par les Pharaons hémiarites, de sorte que le peuplement de la Mélanésie se trouve avoir été l'ouvrage des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties et doit ainsi être rapporté aux six siècles compris entre la fin du XVIIIe et la fin du XIIe siècle avant l'ère chrétienne. Cette partie du monde océanien qui, avec ses longues et hautes îles, occupe, au sud de l'équateur, la place occupée au nord par la Micronésie avec son semis d'îles petites et basses, reçut donc les premiers éléments de sa population à la même époque et des mêmes mains que la Micronésie elle-même.

Au reste, la distribution géographique des terres mélanésiennes montre la route que dut suivre, dans son développement progressif, la création de cette Nigritie orientale.

Les archipels de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée, de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-

Irlande, des îles Salomon, des îles Lapérouse, des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie, s'échelonnent suivant un grand arc de cercle, compris entre le 130e et le 170e degré de longitude orientale et dirigé à l'est-sud-est. Ils sont séparés entre eux par des bras de mer dont le plus large, celui des Nouvelles-Hébrides à la Nouvelle-Calédonie, mesure environ 75 lieues de largeur. Dans ces conditions et eu égard aux ressources dont l'art de la navigation disposait alors, il dut être facile aux marins de la XVIIIe dynastie de passer de l'un à l'autre de ces archipels et d'y jeter les intransigeants de peau noire que la politique des maîtres de l'Oman vouait aux relégations lointaines. Un dernier bras de mer, large de 34 lieues, le détroit de Torrès, sépare la Nouvelle-Guinée de l'Australie. Malgré les courants et les récifs qui en rendent la traversée périlleuse, la marine des Thoutmès put franchir ce dernier obstacle. C'est par là que le peuplement de la Mélanésie s'étendit vers le sud et se compléta par celui de sa plus grande terre.

III. — *Double provenance de la population mélanésienne. Le Kong et le Kous.*

L'origine que j'assigne au peuplement de la Mélanésie me paraît ressortir du rapprochement entre les vicissitudes de l'ancienne Ethiopie et l'état actuel des populations mélanésiennes. On a vu en effet chacune des quatre dominations qui se partagent l'existence antéhistorique de l'empire éthiopien, aux prises avec deux éléments indisciplinables, issus l'un et l'autre de la race qui eut son siège de formation dans les profondeurs de la Nigritie africaine.

L'un est l'élément noir pur-sang que caractérise dans le langage l'articulation gutturale simple et que personnifient : dans la tradition biblique Kaïn maudit par Jéhovah et Kam maudit par Noé ; dans la tradition islamique la race des Djen que ses rébellions incessantes firent reléguer dans les contrées les plus reculées de la terre ; dans la tradition pélasge, cette grande figure mythique de Γῆ dont les fils furent, sous tous les régimes, précipités dans le Tartare.

L'autre est l'élément métis, tant maudit par les souverains de l'Egypte, que personnifie le nom de Kous, nom dont la forme primitive K-OU-S caractérise le résultat des croisements provoqués par un état permanent de luttes entre la race akite (K) et la race abite (OU ou B).

Réprimer, enlever et transporter au loin ces deux variétés africaines, éléments de perturbation sociale, fut — on le sait — une des préoccupations dominantes de la politique éthiopienne, et cette préoccupation dut être imposée plus particulièrement à la seconde domination sabéenne, par l'établissement, sur le continent originel de la race noire, sur la terre de Γῆ, du vaste réseau administratif et politique, que ses devancières avaient ébauché et qu'elle eut la gloire de compléter.

On a vu en effet dans la première partie de cette étude, où je recherche la destinée antéhistorique du continent africain, les souverains de la XVIIIe dynastie égyptienne y installer ce que leurs archives lapidaires appellent les « Princes gouverneurs des pays du Sud » (1). On les a vus partager l'Afrique centrale en trois gouvernements comprenant :

(1) Mariette-Bey, *Aperçu de l'histoire ancienne d'Egypte*, p. 32.

1° Sous le nom de Bamanao, les deux bassins du Niger et du Sénégal ;

2° Sous le nom de Soudan, le bassin du lac Tchad ;

3° Sous le nom de Kous, le bassin du Nil-Blanc ;

L'Afrique australe en quatre gouvernements comprenant :

1° Sous le nom de Kongô, les deux bassins du Zaïre et du Coanza ;

2° Sous le nom de Moéné-Moézi, la région des grands lacs, l'ancienne Azanie ;

3° Sous le nom de Monomotapa, le bassin du Zambèse ;

4° Sous le nom de Betjouan, le bassin du fleuve Orange.

Toutes ces appellations dont la signification originelle ressort du retour à leur forme primitive se sont perpétuées dans la géographie africaine. On les y trouve attachées aux contrées qu'elles désignaient à l'époque de leur premier baptême. Mais l'œuvre d'organisation qu'elles retracent n'avait pu être accomplie sans des luttes incessantes avec les hordes indisciplinables que Ghè, la terre des Noirs, tirait sans cesse de son sein inépuisable et que sans cesse elle opposait aux dominateurs de la race abite ou jaune.

D'immenses razzia durent enlever alors aux territoires des sept provinces que je viens d'énumérer des myriades d'épaves, les unes métisses comme celles du Kous, les autres pur-sang comme celles du Kong, d'autres enfin plus ou moins hideuses, restes égarés des premières ébauches de la race akite, comme celles que l'on retrouve encore dans le bassin du fleuve Orange, l'ancien gouvernement du Betjouan.

Au flot de captifs, que grossissait incessamment un état chronique de rébellion, il fallait trouver un débouché et tout porte à penser que ce débouché fut la Mélanésie ; car nous y retrouvons, dans les trois éléments de la population actuelle, les trois spécimens de peau noire que les razzia africaines livrèrent aux Thoutmès et aux Amen-Hotep.

IV. — *Eléments de la population actuelle. — L'Andamène et le Papou.*

Les trois éléments humains qui composent la population actuelle de la Mélanésie appartiennent à deux variétés de peau noire que l'ethnographie indigène désigne par les noms de Papou et d'Andamène. La première correspond à la formation métisse cantonnée jadis dans la région orientale du continent africain, le Kous ou la Nubie, la seconde à la variété pur-sang cantonnée, tant dans la région occidentale, le Kong, où devait être établi le gouvernement de Bamanao, que dans les autres régions africaines sur lesquelles la race du Kong s'était épanchée. Il existe en outre certains types mélanésiens que l'accentuation des infériorités physiques, morales et intellectuelles propres à la race du nègre rend particulièrement hideux. Telle est, par exemple, la variété andamène qui peuple le continent insulaire de l'Australie.

Le nom d'Andamène donné aux nègres de la Mélanésie est celui que la notoriété indigène a retenu et consacré, pour désigner les noirs pur sang. Mais on les connaît sous d'autres noms encore qui se sont localisés dans certaines contrées. Ainsi les groupements que l'on appelle *Harafora* ou *Harfour* sont certainement — leur type en

fait foi — de la même race que les Andamènes; ils sont aussi de la même race que les nègres d'Afrique. D'autres Andamènes, cantonnés dans les montagnes qui bordent le havre de Dori, au nord de la Nouvelle-Guinée, portent le nom particulier d'Arfaki. Enfin une partie des Andamènes, établis dans l'intérieur de l'île de Bornéo, y sont connus sous la dénomination de *Pounam* et réunissent les mêmes caractères physiques.

V. — *Origine de la population.*

Pourquoi ces appellations, hormis une seule, Arfaki, ne contiennent-elles pas l'articulation gutturale, caractéristique de la race à laquelle elles s'appliquent sans le moindre doute? C'est qu'elles se rapportent à des époques où les transportations en masse de la vile race du Kong et les colonies nigritiennes qu'elles allaient former dans les profondeurs de l'espace n'étaient plus désignées par les noms des captifs soumis à la transportation, lesquels comptaient pour trop peu dans la pensée des dominateurs, mais par le nom des dominateurs eux-mêmes dont ils étaient devenus la chose. Ainsi les Andamènes dont le type se retrouve aux îles Andamen, dans le golfe du Bengale, désignent, par la forme primitive de leur nom (AN-D-AMEN), une maison, famille ou colonie (AN) du maître adite (D) de l'Oman (AMEN) et se rapportent par conséquent à l'époque, où les maîtres de l'Oman, les Amen-Hotep, disposaient du monde, c'est-à-dire à la deuxième domination sabéenne.

Dans les noms de Harafora, de Harfour, d'Arfaki, la forme A-R-F ou simplement R-F, placée en initiale, nous transporte à l'époque où l'articulation labiale affecta

la nuance aspirée F. C'est l'époque où les Tobba éthiopiens prirent le nom de Pharaons, où le mouvement de transportations, auquel ils soumettaient la *vile race de Kous*, leur faisait donner le nom mythique de *Phorkus* (Φορκυς), où la Lybie recevait d'eux le nom d'Africa, où les Enfers de la Mythologie latine recevaient le nom d'*Inferi*. A cette époque, la deuxième domination hémiarite, représentée en Egypte par les Rhamsès, présidait aux destinées du monde.

VI. — *Mythe d'Orphée.*

La forme R-F, A-R-F, O-R-F désigne alors l'élément social qui, dans un âge antérieur, avait été caractérisé par R-B ou R-P ; elle désigne l'élément arabe. C'est à cette variété humaine qu'appartient Orphée, l'une des illustrations de l'âge héroïque de la Grèce. Dans sa forme primitive O-R-F-EU-S, le nom d'Ορφευς caractérise : par O-R-F l'élément masculin (O) arabe (R-F); par EU-S le navire, par le rang des termes l'action de conduire. Orphée est donc la personnification héroïque des navigateurs arabes pendant la deuxième domination hémiarite.

Un des traits les plus populaires et les plus caractéristiques de la légende est l'épisode de sa descente aux Enfers. Or, toute l'Océanie n'est autre chose que la région orientale de l'Enfer des Anciens, celle qui, par le Styx aux neuf replis, communiquait avec l'Erèbe (l'Arabie) et avec le point de départ des Mânes (l'Oman). Elle comprend l'ensemble des dépendances du Tartare, où régnait, dans son île de Belotou, Pluton, roi et dieu des Enfers. C'est le Κατω de la Mythologie hellénique devenu le Katay des âges modernes.

L'ethnique *Andamène* caractérise donc l'ensemble des transportations nigritiennes dirigées sur la Mélanésie par les Tobba de l'Oman, par la seconde domination sabéenne, et les ethniques *Harfour*, *Harafora*, *Arfaki*, celles de ces transportations qui furent accomplies, sous la deuxième domination hémiarite, par les navigateurs arabes.

Quant au nom de *Pounam*, particulier à l'île de Bornéo, il caractérise par sa forme primitive POUN-AM le groupe (AM) de POUN et nous transporte au cap Pouna et aux expéditions envoyées dans le Poun ou Pount, c'est-à-dire sur la côte de Mozambique, par Hatasou, sœur et tutrice de Thoutmès III. Le nom de Pounam se rapporte donc, comme celui de Andamène, aux enlèvements de peaux noires opérés dans l'Afrique orientale par la dynastie des Thoutmès.

Telle me paraît être l'origine des divers noms donnés à l'élément nègre pur sang que contient la Mélanésie. Celle de l'élément métis ou Papou est accusée aussi par la forme primitive de son nom. L'initiale PA y caractérise l'action prééminente de la race abite ou jaune et le redoublement de l'articulation labiale dans la finale P-OU exprime, entre l'élément qu'il désigne et le premier, la différence qui existe entre les deux prépositions grecques επι (sur) et υπο (sous), dont la seconde U-P est aussi la forme redoublée de la première EP. Le rapport exprimé par les deux mots grecs επι et υπο est celui qu'exprime le rang des termes dans le mot *Pa-pou*. Les Papous sont donc les inférieurs, les vaincus et aussi les métis de la race abite, dont la caractéristique figurait en initiale dans le nom de Betna, siège métropolitain de sa domination. L'origine du Papou doit donc se rattacher, comme celle des Anda-

la seconde domination sabéenne, à la dynastie
ès.
re nom, et celui-ci a son siège en Afrique,
ticulation labiale existe aussi à l'état re-
des Nouba. Nouba et Nubiens ne sont
, que cet élément métis qui peuple la
ous et qui comprend, parmi ses subdivisions
ues, la variété cantonnée sur le Nil-Blanc, sous le
om de Changalla. Nous sommes amenés ainsi à voir, dans la population papoue de la Mélanésie, le produit des transportations opérées par les antiques souverains de l'Ethiopie sur les Nubiens ou Kousites de leur âge.

Bien qu'inégalement répartis sur les terres de la Mélanésie, les Papous et les Andamènes se trouvent assujettis dans la distribution de leurs gisements à une loi que tous les navigateurs européens ont remarquée.

Les Papous habitent le littoral; ils s'adonnent à la navigation et montrent autant d'habileté dans la construction de leurs belles pirogues sculptées que dans la façon dont ils les gouvernent. Ils représentent l'élément relativement civilisé de la Mélanésie.

Les Andamènes, confinés dans l'intérieur des terres et dans la région montagneuse des archipels, y conservent et y perpétuent les habitudes de sauvagerie qui caractérisent les nègres de l'Afrique, leur patrie originelle.

Les considérations que je viens de présenter, sur l'origine et les noms des deux variétés humaines répandues dans la Mélanésie, sont pleinement confirmées par la description que les navigateurs font de leur type physique. Les Papous de la côte leur ont offert une assez belle variété métisse, à la taille élevée, à la peau noire et luisante, à la chevelure épaisse et frisée, dans laquelle l'élément

de race jaune figurerait pour un huitième environ. Rienzi a été frappé de la ressemblance de ces noirs océaniens avec les noirs Changalla de l'Abyssinie, qui sont les naturels du pays de Kous (1),

Les montagnards Andamènes au contraire, les Harfour, les Harafora, les Arfaki ont partout offert à leurs visiteurs européens les traits repoussants de la race nigritienne, des lèvres épaisses, une bouche énorme, des dents souvent proclives, une chevelure laineuse et un teint couleur de suie, en un mot le type inférieur des nègres du Kong et de la Guinée.

Le Papou représente donc réellement la descendance de cette variété de transportés que les archives épigraphiques de l'ancienne Egypte appellent la « mauvaise race de Kous » et qui portait dans l'articulation gutturale (K) de son nom, suivie de l'articulation labiale (OU), le témoignage d'un croisement originel dont sa civilisation relative accuse et conserve les effets.

L'Andamène est l'arrière-neveu des transportés de la race de Kam, de la race du Kong dans son état natif de sauvagerie.

La distribution des deux éléments entre les archipels de la Mélanésie, telle qu'elle est résultée du mouvement des transportations antiques, se résume, à l'heure qu'il est, dans la situation suivante :

Toutes les côtes de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, des Nouvelles-Hébrides, sont pourvues d'une population papoue. Tous les reliefs de l'intérieur sont habités par des Andamènes, Harfour, Harafora ou Arfaki.

(1) Rienzi, I, 20, 21.

A la même variété appartiennent aussi en grande partie les populations indigènes de la Louisiade, des îles Salomon, des îles la Pérouse et notamment du groupe Vanikoro où périt l'illustre navigateur, enfin de la Nouvelle-Calédonie, à laquelle les dures nécessités de la politique moderne ont rendu son antique destination.

VII. — *La Grande Terre ou Australie.*

La série d'archipels que nous venons d'énumérer constitue ce qu'on peut appeler l'avant-scène de la Mélanésie. L'arrière-scène est le continent insulaire qui a reçu le nom d'Australie. C'est une des cases les plus retirées du globe terrestre.

Bornée à l'est par une étendue de mer de 300 lieues qui la sépare de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande, à l'ouest par les abîmes de l'océan Indien ; au sud par ceux de l'océan Austral, elle ne se rattache au reste du monde que dans le nord, où le détroit de Torrès, large seulement de 34 lieues, la met en communication avec la Nouvelle-Guinée.

Elle diffère des autres terres de la Mélanésie, dont la riche végétation fait l'admiration des navigateurs, par la stérilité et la monotonie de ses côtes, par l'aspect hideux de ses habitants, par l'étrangeté de sa faune et de sa flore (1).

VIII. — *Naturels de l'Australie.*

Les naturels de l'Australie appartiennent incontesta-

(1) Rienzi, III, 433-B.

blement à la race andamène, qui peuple l'intérieur de la Nouvelle-Guinée et des autres archipels mélanésiens; comme elle, ils sont originaires de la Nigritie africaine. Mais ils en représentent la variété la plus basse et la plus rudimentaire. Tous les voyageurs qui ont visité cette partie du monde sont d'accord pour reléguer sa population de peau noire au dernier rang des êtres humains. Rien de hideux en effet comme ce spécimen de notre espèce, au teint fuligineux, à la peau velue, au front fuyant, à l'angle facial à peine égal à celui de l'orang-outang, au nez écrasé, aux dents proclives, aux membres démesurément longs et à la bouche démesurément grande.

Le type cependant est loin d'être uniforme; il présente plusieurs variétés. Le langage l'est moins encore; autant de peuplades, autant de dialectes. Ce défaut d'homogénéité dans un ramassis d'êtres humains affectés d'un état commun de dégradation, prouve qu'il a été formé à des époques et dans des circonstances diverses, mais qu'il a été formé sous l'empire d'une même pensée de séquestration. Ce fut sans doute dans un esprit de sélection consciente et réfléchie que les maîtres du monde antique, Sabéens d'abord, puis Hémiarites, transportèrent les types les plus abjects de la race indisciplinable des Djen dans l'ingrate arrière-scène de leur domaine infernal. Ils firent alors de la grande île de l'Australie, ce que les Anglais font aujourd'hui de la petite île de Norfolk, la sentine de leur pénitencier.

C'est par suite de ce long travail de sélection accompli par les dictateurs du monde antéhistorique, que l'Australie, devenue la terre réprouvée des âges antiques, a livré aux explorations de l'âge moderne une population

de 150,000 âmes à peine, disséminée sur un espace aussi étendu que les quatre cinquièmes de l'Europe (1).

L'Australie fut une des cases extrêmes de la région mystérieuse que les Anciens appelaient Adès, Orcos, Tartara, Inferi, que baignaient les eaux du Styx, que gardait Cerbère et que gouvernait Pluton, siégeant en son île de Belotou. C'est dans cette région ténébreuse du Tartare, arrière-scène de l'empire des Mânes, ou de l'Oman, que l'enfant du Kous, désigné dans sa langue d'alors par N-KOUS, le fils de Kronos désigné par Nekros (N-KR-OS) étaient précipités, suivant la donnée du mythe et en réalité transportés vers un éternel exil par les flottes du dynaste éthiopien. Ce furent eux qui laissèrent à la langue grecque les deux mots νεκυς et νεκρος, comme synonymes de l'*homme mort*. Là en effet était, suivant la conception mythique, la contrée d'où on ne revenait pas, le pays des *Morts*.

IX. — *Gouvernement de la Colonie australienne sous la deuxième domination sabéenne.*

C'est à travers le détroit de Torrès que dut s'opérer, sous les dynasties des Thoutmès et des Rhamsès, le mouvement de transportation des indisciplinables de la race noire entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie.

Il est situé sous le 140e degré de longitude orientale, devant la pointe d'une longue presqu'île enracinée dans le continent australien et bordée dans l'ouest par le golfe profond de Carpentarie. C'est un des passages qui, dans la direction de l'est à l'ouest, mettent en communication l'océan Pacifique et la mer des Indes. C'est le seul pas-

(1) Rienzi, III, 433-B.

sage qui, dans la direction du nord au sud, puisse mettre en communication l'avant-scène et l'arrière-scène de la Mélanésie.

Il doit son nom à l'amiral portugais Paz de Torrès, qui, suivant l'opinion commune, le découvrit en 1606 et effectua par là son retour des mers du Sud dans la Malaisie. Mais depuis lors bien peu de marins osèrent s'y aventurer ; car ce bras de mer est couvert de récifs et d'îles basses qui sont autant d'écueils et balayé en outre par des vents violents qui le rendent extrêmement dangereux.

Son extrémité orientale est barrée par une chaîne de bancs de corail qui présente l'aspect d'un mur à fleur d'eau. C'est pour cela qu'on l'appelle « la barrière », barrière terrible pour un navire venant de l'est, qu'une forte brise chasserait vers elle.

Il existe pourtant quelques trouées dans cette redoutable muraille. C'est par l'une d'elles qu'en 1833 un navire anglais, parti de Port-Jackson, s'engagea dans le détroit de Torrès et put en observer la situation ethnographique et géographique.

Arrêtons-nous un moment sur cette expédition dont le journal contient des observations et mentionne des appellations de nature à jeter un certain jour sur les conditions dans lesquelles s'était opéré le peuplement primordial de l'Australie, surtout si l'on admet la donnée qui sert de base à ces études, à savoir que les appellations consacrées par la notoriété indigène sont encore les appellations primitives transmises d'âge en âge, en vertu de cette invincible puissance de perpétuation que possèdent les traditions des peuples orientaux, surtout celles des peuples barbares.

Presque toutes les îles du détroit de Torrès sont peuplées de sauvages noirs, farouches et perfides. Ils appartiennent manifestement à la race andamène et jalonnent la route suivie par leurs antiques congénères pour passer des côtes de la Papouasie à celles de l'Australie.

X. — *L'île Mera.*

Une de ces îles fait exception à la sauvagerie commune ; c'est la plus grande de toutes, celle par conséquent, qui, vraisemblablement, avait dû être, dans l'origine, le siège de l'autorité régionale investie par l'autorité métropolitaine de la surveillance du détroit, et chargée d'assurer le passage des ombres réservées à l'arrière-scène des Enfers, l'Australie actuelle.

Par son état de civilisation relative, reste d'une civilisation plus avancée, cette île fait contraste avec ses voisines, où l'espèce humaine n'est représentée que par ses types les plus attardés.

Pendant longtemps elle avait été appelée Murray ; mais l'expédition de 1833 recueillit son vrai nom, le nom consacré par la notoriété indigène, et ce nom est Méra. Nous y trouvons, comme toujours, la caractéristique R de la race aryenne associée à un état social plus policé.

Les naturels de Méra se distinguent en effet de leurs voisins andamènes, autant par les qualités intellectuelles et morales que l'expédition de 1833 leur reconnut, que par leurs apparences physiques. Ils ont en général une belle prestance et une taille athlétique, la tête bien conformée, le front large et haut, les lèvres moins grosses que celles du nègre d'Afrique, la peau noire et luisante,

comme celle du Papou, et non fuligineuse, comme celle de l'Andamène. Ne retrouve-t-on pas dans ce signalement les traces de l'infusion originelle de sang aryen accusée par l'R de Méra ? On va voir cette parenté primitive avec la race noble confirmée par les relations qui s'établirent entre l'équipage européen et l'aristocratie de la population insulaire.

Après avoir franchi la barrière de corail, le navire avait fait voile vers Méra. A peine fut-il en vue que six canots, montés par des naturels, se détachèrent du rivage et s'approchèrent de leurs visiteurs inattendus, en faisant des signes d'amitié et des offres de service. Mais, pendant la première journée, les Européens se tinrent sur leurs gardes.

Le lendemain les indigènes reparurent ; ils invitèrent par signes les Anglais à descendre à terre, en offrant de leur laisser des otages. Le capitaine n'osa pas encore se fier à leurs promesses. Cependant un d'entre eux fut autorisé à se rendre à bord. Il se donna le nom de *Secouro* et le titre de « Mado » qui signifie *chef* dans la langue du pays. C'était le chef de la flottille, et ce devait être le roi de l'île.

Le capitaine anglais qui connaissait la réputation de cannibalisme des Mélanésiens, exprima par signes au chef sauvage ses méfiances à cet égard. Mado les repoussa avec horreur et s'écria : « Pouta, Pouta, Méra pouta ». Puis montrant les îles voisines, il exprima que là on dévorait des hommes. Mais, quant à son île, il répéta en la désignant : « Pouta, Pouta, Méra pouta ».

Le jour suivant, Mado amenait à bord une jeune femme, une patricienne, qui se désignait elle-même sous le nom de *Garri*. On comprit bientôt que ce n'était pas une

appellation personnelle, mais le terme générique désignatif de la *femme*.

Devant elle, le capitaine exprima de nouveau par signes les appréhensions de son équipage. La jeune sauvage en rit d'abord comme d'une plaisanterie ; puis elle s'en indigna. Les indigènes de Méra n'étaient donc pas des anthropophages comme ceux des autres îles.

Le capitaine anglais se décide alors à débarquer, Mado le fait accompagner par des hommes sûrs. Lui-même reste à bord comme otage.

Une fois à terre, l'officier se trouve en face de sauvages à l'air féroce qui portent une main avide sur son costume en criant : *walli*, *walli* (des vêtements). L'un d'eux parvient même à lui dérober son mouchoir et prend la fuite en dépit des loyaux efforts que font, pour le retenir, les protecteurs donnés par Mado. Celui-ci du reste témoigna de ce méfait, quand il le connut par une douleur et une honte, qui confirmèrent le marin anglais dans l'impression favorable qu'il devait emporter de ses relations avec l'aristocratie de Méra.

Il emporta aussi un fragment du vocabulaire en usage dans ce coin si reculé et si peu accessible du globe et nous y retrouvons un certain nombre de termes qui, ramenés à leur consistance primitive, se rapportent manifestement à l'époque, lointaine, il est vrai, mais déterminée, où la domination éthiopienne, ayant pour siège métropolitain l'Oman, peuplait son royaume des ombres d'innombrables épaves enlevées à *Ghê*, la terre africaine. C'est le XVIIe siècle avant l'ère chrétienne.

A cette époque — on le sait — une dynastie vassale issue des anciens rois xoïtes qui avaient remis les Sabéens en possession de l'Oman, exerçait, en leur nom, sur deux

grandes régions de l'empire éthiopien, l'autorité vice-royale caractérisée dans le langage par l'articulation K-R-N qui donnait aux Grecs le nom de Kronos et aux Arabes le nom d'Akran. Kronos tenait sous son sceptre la Méditerranée et la région septentrionale des Enfers, Akran la mer Erythrée et la région orientale.

C'était donc l'articulation K-R ou K-R-N qui caractérisait la délégation féodale investie par les Amen-Hotep du gouvernement des Enfers. Aussi la trouve-t-on apposée en initiale, non seulement dans les noms de Kronos et d'Akran, qui désignent la maison souveraine, mais dans ceux de Charon, le nocher des Enfers, d'Achéron un de leurs fleuves ou bras de mer, de Kerberos (Cerbère), leur terrible portier, comme aussi dans celui de Makarès (les Bienheureux), donné aux îles de la mer Egée, dans celui de Karès (les Cariens) et dans bien d'autres encore qui tous portent l'estampille du même régime et de la même époque.

C'est donc à ce régime et à cette époque que se rapportent, dans le vocabulaire de l'île Méra, les mots *garri* (femme), *kerim* (tête), *krimo* (chevelure).

A la même époque et au même régime, mais sur des théâtres différents, se rapportent le radical *garri* du verbe latin *garrire* (bavarder), le mot arabe *kerim* (généreux), le mot latin *crines* (cheveux).

Est-ce à dire que, au moment de la formation des idiomes régionaux, il se soit établi un accord direct et conscient entre les Latins, les Grecs, les Arabes d'un côté, et de l'autre les insulaires de l'île Méra ? Nullement; les rapports indéniables de conformité, que nous signalons entre les organes de groupes humains séparés par les profondeurs de l'espace, s'établissaient, à l'insu des

groupes eux-mêmes, par l'intervention omnipotente des maîtres de l'Oman, qui étaient à la fois les dominateurs politiques du monde et les arbitres suprêmes du langage. Ce sont eux qui imposaient les règles et les formes de leur idiome cosmopolite, partout où l'autorité métropolitaine s'exerçait, soit directement, soit par délégation. Par Kronos, leur mandataire dans la Méditerranée, ils transmettaient aux Latins et aux Grecs les éléments monosyllabiques d'un vocabulaire uniforme. Par Akran, leur mandataire dans la mer Erythrée, la mer des Indes et l'océan Pacifique, ils les transmettaient aux Arabes et aux insulaires de l'Océanie.

C'est ainsi que le radical *garri* s'était implanté dans le détroit de Torrès, pour y exprimer l'idée de *femme* et dans la mer tyrrhénienne pour y exprimer l'idée de *bavardage*. C'est ainsi que le mot *kérim* (1) s'était implanté dans le détroit de Torrès et dans la mer Erythrée, là pour y désigner la *tête* siège des résolutions humaines, ici pour y désigner un homme aux résolutions généreuses. C'est ainsi que les termes *krimo* et *crines* avaient été portés, l'un dans la Mélanésie, l'autre dans le Latium, comme désignatifs d'un même objet, la *chevelure*.

Tous ces termes d'ailleurs ont dans l'idiome primitif une signification parfaitement en rapport avec celle qu'ils ont reçue dans les idiomes dérivés. Ainsi *garri*, dans sa forme originelle GAR-RI caractérise des femmes aryennes (R) à l'état sparsile (I) enlevées par GAR, KAR ou K-R, c'est-à-dire par le feudataire akérien, Kronos dans l'Occident, Akran dans l'Orient.

(1) L'élément bilitère K-R du substantif océanien *kérim* (tête) se trouve avec la même valeur originelle dans le substantif berbère *akerroui* qui, lui aussi, désigne la *tête*.

C'est au même ordre d'idées que se rapporte le nom de Méra lui-même, puisqu'il a pour forme primitive M-ER-A et désigne l'île Méra comme le lieu de dépôt d'un groupe (M) de femmes aryennes (ER-A). L'île de Méra fut donc originairement un harem dont l'existence sur ce site le désigne comme le siège de l'autorité régionale. C'est à cette circonstance que les insulaires de Méra doivent leur supériorité sur les sauvagss habitants des îles voisines. Mais le renversement de l'empire éthiopien arrêta le cours des croisements avec la race asiatique. La peau noire reprit alors le dessus, sans toutefois effacer complètement l'effet des croisements antérieurs avec la race blanche.

On vient de voir que le roi de Mera se donnait le titre de Madô. Que l'o final qui certainement a le son long et sourd, ait eu dans sa consistance originelle la prononciation OU, Madô devient Madou ou M-ADOU et caractérise un groupe (M) de (AD-OU), l'Ἅιδου des Grecs ou le domaine infernal des Tobba. *Madou* désigne donc une des familles princières exerçant, par délégation, l'autorité des Tobba sur les Enfers.

Le mot *walli* qui signifie *vêtement*, ramené à sa forme unilitère V-L-L, reproduit le radical du mot latin *vellus* qui signifie *toison* et exprime l'idée du vêtement originel des hommes qui fut celui des captifs antiques.

Le mot *pouta,* qui revenait sans cesse sur les lèvres du Madou de Méra, a, sur les côtes du golfe de Carpentarie, la signification de *bon* et dans la circonstance où il est articulé, on ne saurait lui en attribuer une autre. Or, qu'est-ce que ce mot *pouta ?* C'est l'articulation finale et l'articulation caractéristique de l'ethnique *papoua* qui, dans la Mélanésie, représente l'élément métis relativement civilisé

Le vocabulaire de l'île Méra contient encore d'autres termes qui confirment l'existence du lien de paren[illegible]li par les arbitres suprêmes du monde antique et établi, à l'insu de ceux qu'il unissait, entre toutes les dépendances de leur domination, en Europe, en Asie et en Océanie. Ainsi dans le dialecte de Méra :

Oura désigne une *couleur vive*, la *lumière* et reproduit dans son articulation essentielle *our*, celle du mot arabe *nour* et du mot hébreu *aour*, qui tous deux désignent la *lumière.*

Top est la partie supérieure d'un objet quelconque et reproduit le terme final du titre Amen-Hotep où il désigne l'autorité supérieure qui siégeait dans l'Oman.

Lema désigne le *soleil* et, dans sa forme primitive L-M-A, il caractérise l'astre du jour (L) [conduisant] un groupe (M) féminin (A), un convoi de captives. C'est le soleil dans son rôle de pilote des transportations.

Vera désigne une *étoile.* Or, le mot latin *Hesperus*, le mot grec Ἕσπερος qui contiennent l'articulation P-ER identique, sauf la nuance de la labiale, avec V-ER de *vera* désignent aussi l'étoile du soir, l'étoile du couchant ou le côté de l'horizon d'où était venue (HES) la domination abérienne ou hémiarite (PER), qui avait laissé à Bornéo sa caractéristique B-R identique avec celle de *vera* (1).

Les particularités ethnographiques et géographiques qui distinguent l'île Méra la désignent comme ayant été, à l'époque du mouvement de transportations qui donna à la Mélanésie sa population de peau noire, le siège de l'autorité régionale investie du gouvernement particulier

(1) Les détails précédents sur l'île Méra et l'expédition anglaise de 1833 sont empruntés à l'*Océanie*, de Rienzi.

de l'Australie. Ce qui me paraît lui assigner ce rôle, c'est sa position sur le seuil même de la grande terre, dans le détroit de Torrès dont elle facilite la traversée ; c'est le caractère de sa population dont l'élite conserve les signes d'antiques croisements avec la race aryenne ; ces croisements se manifestent, non seulement par la présence de la caractéristique aryenne dans son nom et dans son langage, mais aussi par la supériorité physique, morale et intellectuelle de ses habitants sur ceux des autres îles du détroit. Il y eut donc là, selon toute apparence, au moment où la Nigritie orientale recevait les premiers contingents de sa population africaine, il y eut une famille ou tribu aristocratique, chargée de présider à l'exécution des arrêts rendus par l'autorité métropolitaine qui siégeait dans l'Oman, qui portait le titre de Tobba et qui apparaît dans les fastes de la XVIIIe dynastie sous le nom double d'Amen-Hotep, expressif de sa double condition géographique et politique.

L'intervention de la caractéristique aryenne dans la nomenclature géographique d'une contrée qui fut, comme son état actuel en porte témoignage, l'immense ergastule de la race noire, correspond à l'un des caractères distinctifs de la seconde domination sabéenne. Elle attacha à son service, comme ministres, généraux, gouverneurs de province et grands vassaux, des personnages de race aryenne que lui livraient ses conquêtes en Arabie, en Chaldée, en Assyrie et en Arménie. Arrivés à l'état de captifs ou d'otages, ralliés ensuite à la cause de leurs maîtres, et investis par eux de hautes fonctions et de hautes missions, ces feudataires de race aryenne emportaient dans leurs gouvernements le signe caractéristique de leur origine, et allaient l'attacher aux sièges de leur

'té. L'étoile inaugurée alors comme pilote nocturne
ɜations de longue haleine et caractérisée à ses
s-i-l, conduisait ces dignitaires de race aryenne
ɔar AR-IM dans les parties les plus reculées
iopien. Elle donnait aux annales de l'Ara-
. célèbre et si obscur de Sil-Arim, notoire-
.ontemporain du règne d'Akran ; elle portait le nom
ɑ Arimoa (AR-IM-O-A) sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée.

XI. — *Les îles Arrou.*

De même que l'île Méra, par son nom et les circonstances qui la distinguent, nous a désigné le siège du gouvernement de l'Australie par des chefs aryens, de même aussi les îles Arrou placées en vedette sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Guinée, les îles Arimoa placées en vedette sur ses côtes septentrionales, me paraissent désigner, par leurs noms, les sièges des gouverneurs aryens chargés de présider, sous l'autorité suzeraine des Tobba de l'Oman et sous l'autorité vassale de Kronos et d'Akran, à l'administration et à la surveillance de cette grande terre, qui était l'avant-scène de la Mélanésie et l'une des principales dépendances de l'empire des Mânes.

LIVRE TROISIÈME

PEUPLEMENT DE L'OCÉANIE ORIENTALE OU POLYNÉSIE

Sommaire. — Prédominance de l'élément de race aryenne. — Découverte de l'archipel Viti, — des îles Samoa et des îles Tonga. — Tradition légendaire des îles Tonga. — Tangaloa, dieu des découvertes. — Découverte et peuplement des archipels orientaux de la Polynésie. — Découverte des îles Manaïa ou Harvey. — Peuplement des îles Taïti. — Oro, divinité principale de Taïti. — Légende taïtienne d'Oro. — Découverte et peuplement des îles Nouka-Hiva, Pomotou, Gambier et Vaïhou (île de Pâques). — Théogonie polynésienne. — Les Atoua. — Hawaï et la Nouvelle-Zélande. — Deux sources de peuplement. — Corporations nautiques employées aux explorations et aux transportations. — Double mouvement d'expansion personnifié par Mawi et Oro. — L'existence de ce double mouvement affirmé dans les chants populaires de la Nouvelle-Zélande. — Noms des navires : *l'Aotéa, le Tainoui* et *l'Arawa*. — Nature des provisions destinées aux émigrants. — Espèces animales implantées avec eux. — Les Charmeuses des traversées. — Les Muses. — Origine et développements successifs du mythe des Muses.

I. — *Caractère distinct. — Prédominance de l'élément de race aryenne.*

La région de l'océan Pacifique, comprise entre les dernières terres orientales de la Mélanésie et les côtes occidentales de l'Amérique, comprend une vaste étendue de mers, d'où émergent une multitude d'îles, les unes grandes, les autres petites, les unes groupées en archipels, les autres isolées dans l'espace.

Cet ensemble de terres habitables que les navigateurs modernes, au moment où ils en firent la découverte, trouvèrent presque toutes habitées, forme, au point de vue ethnographique, un membre entièrement distinct de l'Océanie. Les géographes ont adopté pour le désigner le nom de Polynésie qui exprime l'idée d'un grand nombre d'îles. Il me paraîtrait bien plus convenable de l'appeler *Leuconésie* par opposition à *Mélanésie*. Car si le membre mélanésien est celui où domine l'élément humain de peau noire ou de race akite, l'élément humain de peau blanche ou de race aryenne domine incontestablement dans le membre polynésien. C'est un fait que tous les voyageurs ont constaté dans les caractères typiques de la population et nous allons le voir pleinement confirmé par les indications du langage et notamment par l'intervention réitérée de la caractéristique aryenne dans les termes des nomenclatures politique, sociale, géographique et théogonique.

C'est à l'aide d'indications de cette nature que j'ai cherché jusqu'ici à reconnaître la part échue à chacune des dominations éthiopiennes dans le peuplement initial de la Malaisie, de la Micronésie et de la Mélanésie, le caractère de leurs mouvements d'expansion, la composition des groupes humains qu'elles y transportaient, le site des sièges d'autorité qu'elles y avaient établis.

On a vu que la Malaisie méridionale (îles de la Sounda) avait dû son premier fond de population à la première des deux dominations sabéennes, la Malaisie centrale (Bornéo et ses dépendances) à la première des deux dominations hémiarites, la Malaisie septentrionale (Philippines), la Micronésie (Carolines et Mariannes) et la Mélanésie (Papouasie, archipels et Australie) à la seconde

domination sabéenne, qui fut, sous les Thoutmès et les Amen-Hotep, la phase magistrale de rayonnement de la race jaune.

On a vu aussi que le mouvement d'émigration et de transportation, accompli pendant ces trois périodes de suprématie alternativement sabéenne et hémiarite, avait porté principalement sur les deux races humaines cantonnées, à son point de départ : dans la Malaisie, sur la race jaune, base des dominations sabéennes; dans la Micronésie, sur la race jaune et la race noire; dans la Mélanésie sur la race noire. On va voir la deuxième domination hémiarite prendre ses éléments d'expansion colonisatrice dans la race aryenne, adopter pour théâtre l'Océanie orientale, et le mythe égyptien d'Horus engendrer le mythe taïtien d'Oro.

II. — *Consistance géographique de la Polynésie.*

L'Australie orientale comprend un faisceau d'îles et d'archipels situé dans la zone intertropicale de l'hémisphère sud entre les îles orientales de la Mélanésie et les côtes occidentales de l'Amérique. L'archipel de Taïti occupe le centre du faisceau que prolongent dans l'est ceux de Nouka-Hiva, de Pomotou et de Gambier ou Mangarewa, dans l'ouest ceux de Roggewen, de Manaïa ou Harvey, de Samoa, de Tonga et de Viti.

Deux groupes isolés : au nord celui d'Hawaï, au sud celui de la Nouvelle-Zélande et une petite île perdue dans l'immensité des mers, l'île de Pâques ou Vaïhou, complètent la consistance géographique de la Polynésie.

Cet ensemble d'oasis océaniennes, que les navigateurs

modernes ont trouvées pourvues d'une population préexistante et sensiblement homogène, est situé entre la Mélanésie et l'Amérique. L'oasis la plus avancée vers l'ouest, l'archipel Viti, est séparée des Nouvelles-Hébrides par un bras de mer de deux cents lieues. L'oasis la plus avancée vers l'est, l'île de Pâques, est séparée de la côte américaine par une étendue de mer de 750 lieues, et une distance de 650 lieues la sépare en outre de l'archipel Gambier et du faisceau polynésien.

III. — *Objectif des navigateurs antiques.*

Une des préoccupations dominantes des premiers navigateurs à l'étoile dut être de relier, par une traversée directe, les terres extrêmes de la Mélanésie au continent américain, dont l'existence leur avait été révélée par le passage du détroit de Behring et des îles Aléoutes, dont ils connaissaient le gisement en latitude par l'observation de la longueur des ombres méridiennes, mais dont les côtes ne leur étaient accessibles que par les deux passages du nord.

Ce fut là sans doute le principal mobile de leurs explorations vers l'est. Mais pour s'avancer dans cette direction, il fallait compter avec l'alizé qui, depuis mai jusqu'en octobre, souffle presque constamment dans la direction contraire. Cependant le régime de ce courant normal éprouve quelques intermittences. Dans la période intermédiaire, il lui arrive fréquemment de se renverser et de faire place à de fortes brises d'ouest (1). Les navigateurs durent en profiter pour pousser des explorations

(1) Rienzi, d'après Mœrenhout, II, 279, 280.

audacieuses dans la profondeur des mers qui s'étendent à l'orient de la Mélanésie.

Il arriva sans doute à ces navigations antiques ce qui arrive journellement aux navigations modernes. Après avoir traversé de grandes étendues de mer, sans rien découvrir à l'horizon, le marin voit tout à coup apparaître des bandes de fous et de goelands qui lui signalent l'approche de la terre et, surtout vers le coucher du soleil, lui indiquent la route à suivre pour l'atteindre (1). C'est à ces pilotes aériens que les antiques navigateurs durent la révélation du voisinage des terres inconnues. C'est ainsi que la cigogne avait révélé aux premiers Pélasges, aux Pélasges du Delta, l'existence du continent asiatique et leur avait laissé en témoignage de son intervention dans leurs destinées la figure du delta minuscule δ qui dessine le profil de la cigogne. C'est ainsi que les colombes du mont Eryx avaient révélé aux nautonières de Pallas l'existence du cap Lilybée.

IV. — *Découverte de l'archipel Viti.*

Ces explorations, entreprises avec la certitude d'être toujours ramenées à la base d'opérations par le retour de l'alizé, firent découvrir aux navigateurs abites de l'Oman, partis des Nouvelles-Hébrides, les terres de l'archipel Viti qui occupe du sud au nord une étendue de cent lieues. Ce qui ne me laisse aucun doute sur la condition des premiers découvreurs, c'est le nom même de Viti que la notoriété indigène a consacré et qui, par suite, ne saurait être autre chose que la perpétuation traditionnelle de l'appellation primordiale.

(1) Rienzi, III, 20; Mœrenhout, I, 29.

Viti ramené à sa forme primitive V-I-T-I caractérise 1° par V-T identique avec B-T la domination qui eut son siège métropolitain à Betna dans l'Oman ; 2° par l'I diminutif le caractère restreint d'une première émigration.

Ce fut probablement par la plus grande île de l'archipel appelée Viti-Levou que les explorateurs abordèrent ces terres nouvelles et le nom de Levou qui, comme le Leoua de la tradition berbère, comme le Λιβυη de la tradition pélasge, caractérise les émigrations abites dans leur généralité, vient confirmer l'origine abite que le nom de Viti assigne au peuplement de cet archipel.

Elle reçoit une confirmation nouvelle du nom d'Imbao que porte dans la notoriété locale le principal des quatre districts de Viti-Levou, celui qui, à lui seul, contient la moitié de sa population évaluée par Dillon à 10,000 âmes(1). Imbao, en effet, dans sa forme primitive I-M-B-A-O, caractérise un petit groupe ou un premier groupe (I-M) de race abite (B) féminin (A) et masculin (O).

V. — *Découverte des îles Samoa et des îles Tonga.*

L'archipel Viti devint le point de départ d'un nouveau mouvement d'explorations dirigées toujours vers l'est à la recherche de la grande terre dont l'existence n'était pas douteuse, et en profitant toujours, pour s'en rapprocher, des renversements temporaires de l'alizé. Ce fut dans cette phase d'explorations que les navigateurs à l'étoile partis de l'archipel Viti découvrirent deux archipels nou-

(1) Rienzi, III, 279.

veaux, celui de Samoa dans le nord-est et dans le sud-est celui de Tonga.

Samoa et Tonga sont des appellations consacrées par la notoriété locale et dont par suite je fais remonter l'origine à l'époque du premier baptême. Qui aurait eu qualité pour imposer les noms, sinon le législateur suprême du langage, celui qui se caractérisait lui-même par l'articulation initiale T ou D des noms de Tabou et de Tobba, celui qui s'était appelé en tout temps ADNI (Adonaï) le maître et qui, vers la fin de la deuxième domination sabéenne, sous le titre dynastique d'Amen-Hotep IV, devait imposer à l'Egypte et à l'Ethiopie, comme désignatif d'un culte nouveau le nom d'Aten, ayant pour forme bilitère T-N ou D-N et pour signe emblématique le disque solaire, symbole de l'unité ?

Dans le langage dont disposait Aden ou Aten, Samoa avait la forme S-A-M-O-A, et sous cette forme, il caractérisait : par s le terme (commencement ou fin) d'un groupement ou d'une colonie (M) composée d'hommes (O) et de femmes (A). Si donc le peuplement des îles Samoa appartient encore, comme celui des îles Viti et des îles Tonga, à la XVIIIe dynastie, le nom de Samoa paraît indiquer qu'il appartient à la dernière phase du mouvement d'expansion de cette époque et doit se rapporter au règne d'Amen-Hotep IV.

Il en est de même des îles Tonga. Tonga ou T-N-G-A désigne par T-N le maître (Aten) de cette époque, par G-A l'élément akite (G) et féminin (A), par le rang des deux termes l'action de transporter. Tonga désigne donc un site où des congénères féminins de Ghè (Гѣ-A) furent transportés par la marine du maître que désignait alors le nom d'Aten.

Ce qui complète ces indications, en désignant la domination abite de l'Oman et l'époque des Thoutmès et des Amen-Hotep, c'est la nomenclature des deux archipels. Dans le groupe de Samoa, l'île principale s'appelle Savaï, les autres s'appellent Maouna, Opoun, Oïolava, tous noms dans lesquels, sous l'une des nuances v, ou, p domine l'articulation labiale caractéristique de la race abite et de la deuxième domination sabéenne. Savaï ou s-av-a-i désigne le terme ou la limite (s) de l'expansion abite (av) représentée par quelques éléments féminins (a-i). C'est par cette île de Savaï que la domination sabéenne, parvenue aux limites de son expansion océanienne, dut atteindre l'archipel Samoa.

Dans l'archipel de Tonga on trouve l'articulation labiale attachée aux noms : de son groupe central, Hapaï, de l'une de ses principales îles, Vavaou, et du site principal de la plus grande et de la plus peuplée, lequel s'appelle Béa.

Il est à remarquer que la caractéristique aryenne, tant prodiguée dans la nomenclature de l'archipel Taïti, ne figure ni dans celle de Samoa, ni dans celle de Tonga. Cependant les deux archipels, surtout celui de Tonga, durent, postérieurement à leur peuplement primordial, effectué sous les auspices de la race abite, recevoir des contingents de population aryenne. On le reconnaît à la taille élevée, à la belle attitude, aux apparences robustes, à l'esprit industrieux de leurs habitants. On le reconnaît surtout à la beauté des femmes. Ce sont là des signes qui accusent l'intervention de la race aryenne dans le peuplement de ces archipels. La nuance générale des tons de la peau donne la mesure relative de cette intervention. Aux îles Samoa, c'est le teint bronzé qui domine ; aux îles

Tonga, c'est le teint cuivré semblable à celui des Polynésiens de l'est.

Des observations qui précèdent il me paraît ressortir que les trois archipels de Viti, de Tonga et de Samoa appartiennent, par leur peuplement primordial, à la seconde domination sabéenne (XVIIIe dynastie d'Egypte) et aux derniers temps de cette domination. Leur découverte doit dater, surtout pour les îles Tonga, du règne d'Amen-Hotep IV, le prédécesseur d'Horus que nous allons retrouver, sous le nom mythique d'Oro, dans l'archipel Taïti. Si ces déductions étaient fondées, le premier peuplement des îles Tonga aurait eu lieu dans les vingt dernières années du XVIe siècle avant l'ère chrétienne.

VI. — *Traditions légendaires des îles Tonga.*

Il existe aux îles Tonga des traditions populaires, dans lesquelles ces déductions trouvent leur commentaire explicatif et confirmatif. Car elles mettent en scène des entités mythiques dont la condition réelle et humaine, révélée par le retour des appellations qui les désignent à leur forme et à leur signification primordiales, nous transporte à l'époque dont il s'agit. — Les principales s'appellent Hotoua, Bolotou, Tangaloa, Eguis, Moui, Toubo et Vaka-Ako-Ouli (1).

Hotoua est le nom des dieux qui dispensent le bien et le mal aux hommes selon leurs mérites. On y reconnaît le titre Hotep des Tobba qui règnent dans l'Oman.

Bolotou est le nom de la grande île située au nord-ouest à une distance immense. C'est la principale résí-

(1) Rienzi, III, 350 et suiv.

dence des dieux. C'est aussi le point de départ des premiers habitants de l'archipel. On y reconnaît le nom de Pluto que les dieux de l'Oman avaient constitué roi des Enfers. On y retrouve aussi le nom de Palaouan, la grande île située en face de la Chine, d'où rayonna le mouvement d'émigration de la XVIIIe dynastie vers l'est.

VII. — *Tangaloa, dieu des découvertes.*

Tangaloa est le dieu qui préside aux découvertes et aux inventions. C'est lui qui, pêchant un jour du haut du ciel dans le grand Océan, sentit un poids extraordinaire au bout de sa ligne et tira les îles Tonga du fond des eaux. C'est lui qui les couvrit de végétaux et d'animaux semblables à ceux de Bolotou et les peupla d'êtres intelligents. Que nous révèle le nom de Tangaloa? Ramené à sa forme primitive TAN-GAL-O-A, il caractérise, par TAN, le maître Aten, c'est-à-dire Amen-Hotep IV ; par GAL, la marine phénicienne de l'Erythrée ; par O-A, des hommes et des femmes. Le rang des termes désigne d'ailleurs TAN comme disposant de GAL et GAL comme transportant O-A. Tangaloa, le dieu des découvertes, est donc le maître suprême caractérisé alors par TAN ou Aten, disposant de la marine de Kehlan pour lui faire transporter des hommes et des femmes.

La terminaison O-A est une forme qui — on l'a vu précédemment — fut introduite dans le langage par la XVIIIe dynastie. Dans l'organisation administrative du continent africain par les souverains de cette dynastie, on la trouve attachée aux noms des Bamanaco, de Makoa, de Namakoa, de Quiloa et de bien d'autres encore qui se sont perpétués dans la même région du globe ; on la trouve en Asie

attachée au nom de Goa ; on la trouve en Europe attachée au nom de Λαος (peuple) et de Ναος (temple). C'est l'époque où les deux voyelles o et A commencent à affirmer leur mission comme désignatives des deux genres. C'est l'époque aussi où la Grèce, avec Cécrops et avec Kadmus, prélude par cette innovation, et sous les auspices de l'autorité cosmopolite exercée par les Amen-Hotep, à la création de sa belle langue. La forme O-A, pour désigner une population des deux sexes, fut alors imposée à toutes les parties de l'empire éthiopien, à l'Afrique et à l'Europe, aussi bien qu'à l'Asie et à l'Océanie.

A cette époque il y avait un élément qui, sous la haute juridiction des Tobba ou Hotoua, présidait au gouvernement des régions inférieures ou des Enfers. C'était cet élément d'origine akite dont l'élévation remontait aux anciens rois Xoïtes et aux services rendus par eux à la cause des Tobba Sabéens, notamment à la reprise de l'Oman sur les Amalékites. Cet élément aristocratique était représenté généralement par K-S, G-S ou par ξ, la lettre qui réunit les deux articulations. C'est lui que nous trouvons désigné par le nom Eguis sous lequel les Tongans désignent la classe aristocratique de leur population.

Moui est le dieu sur lequel l'univers repose. Il est toujours couché. Quand, par hasard, il change de posture pour se délasser, il ébranle le sol et produit des tremblements de terre. Dans Moui ramené à sa forme première M-B-I, on reconnaît l'élément de race abite qui, pendant la seconde domination sabéenne, présidait aux destinées du monde.

VIII. — *Deuxième tradition.*

Il existe une légende qui tient le milieu entre le mythe et l'histoire et nous fait assister aux circonstances de la découverte des îles Tonga, au moment où elles venaient d'être tirées de l'eau, mais n'étaient pas encore peuplées. Informés de cet événement et désireux de voir ce nouveau monde, les dieux secondaires de Bolotou s'embarquent dans une grande pirogue au nombre de deux cents, hommes et femmes. Ils arrivent à l'île Tonga. Enchantés de la beauté du site, ils prennent la résolution de s'y fixer. Un des dieux supérieurs, probablement un des potentats de l'Oman, vint alors la visiter à son tour et c'est lui sans doute qui donne à Tonga-Tabou la consécration spéciale exprimée par le nom de Tabou (1).

IX. — *Préoccupation d'atteindre la Grande-Terre. Intervention de Tangaloa.*

Voici une autre légende qui accuse la préoccupation où les navigateurs étaient alors d'atteintre, par une traversée directe, la grande terre située dans l'est de l'archipel Tonga. Elle est d'une date notoirement postérieure à la précédente et me paraît se rapporter au mouvement d'expansion aryenne inauguré par Horem-Heb, dernier roi de la XVIIIe dynastie, vers l'année 1500 avant l'ère chrétienne et continué par les souverains de la XIXe qui furent les Rhamsès et affirmèrent par leur nom dynastique et par

(1) Rienzi, III, 38-A.

leurs actes la prééminence désormais incontestée de la race aryenne.

Dans une autre étude j'ai recherché les caractères de la grande insurrection aryenne qui éclata après le règne d'Amen-Hotep IV et fixa les destinées du monde ancien. Elle eut pour promoteurs et pour chefs les vice-rois de race aryenne que les Tobba Sabéens, Thoutmès et Amen-Hotep, avaient investis du gouvernement de leurs provinces métropolitaines. Horem-Heb, vice-roi de la Haute-Egypte, prit la direction du mouvement et il eut pour associés le vice-roi de la Basse-Egypte ou de l'Egypte pélasge, Horus, celui de l'Arabie méridionale, Harit-el-Rich, celui de l'Asie ou de l'Arabie occidentale, Osiris et celui de la Nubie, le Dionusos des Grecs, le Bacchus des Latins.

Cette grande coalition fut formée contre les dominateurs sabéens que la mythologie pélasge personnifie par le nom de Typhon, devenu à cette époque Typhoeus. Elle eut à combattre les vieux suppôts de leur autorité, les héritiers des anciens rois Xoïtes du Delta, que la mythologie hellénique personnifie par le nom de Kronos, présenté comme le dernier des Titans et qu'elle investit, sous le nom de Cerbère (KER-BER-O-S) de la garde des Enfers, situés à l'extrême-orient du monde ancien. C'est cette période de luttes entre les vice-rois aryens et les derniers champions de la cause sabéenne que représente, dans l'histoire de l'Egypte, la série de rois tels que Αχερρῆς et Χερρῆς intercalés entre le règne d'Horus et celui de Ραμεσσης ou Rhamsès. On reconnaît, en effet, dans la première syllabe KER (K-R) les champions de la cause akerienne que personnifie Kronos et dans la seconde RÈS les champions de la cause aryenne que personnifie Horus.

La victoire resta enfin à la race aryenne ; ce fut elle dès lors qui imposa sa loi à toutes les parties du monde et y inscrivit dans toutes les nomenclatures sa caractéristique en initiale.

La légende dont je viens de parler se rapporte à cette phase des destinées du monde. Elle consacre l'impression laissée dans l'archipel Tonga, avant-scène de l'aryenne Taïti, par cette lutte entre deux races rivales, entre la race aryenne victorieuse représentée par Horus et Bacchus et la race abite vaincue que Typhon personnifie.

Suivant cette légende, Tangaloa eut deux fils, dont l'aîné s'appelait Toubo et le puîné Vaka-ako-ouli. Mais les deux frères avaient des naturels bien différents. Autant celui-ci était actif, industrieux et magnanime ; autant l'autre était indolent, improductif et envieux.

Tangaloa, plein d'indignation contre Toubo, accourt de Bolotou à Tonga. Il y appelle les clients de Vaka-ako-ouli : « Allez, leur dit-il, lancez vos pirogues à la mer ; « faites route à l'est vers la grande terre et restez-y.

« Vous aurez la blancheur de la peau comme vous « avez la beauté de l'âme ; vous aurez l'habileté de la « main. Vous fabriquerez des haches ; vous construirez « de grandes pirogues.

« Je dirai au vent de souffler sans relâche de votre « terre vers Tonga et avec leurs mauvaises pirogues, ils « ne pourront venir vers vous. »

Puis Tangaloa dit à Toubo son fils aîné : « Tu seras « noir : car ton âme est mauvaise. Tu n'iras point à la « terre de ton frère. Mais ton frère viendra quelquefois à « Tonga pour commercer avec toi (1). »

(1) Rienzi, d'après le voyageur anglais Mariner, III, 37-B.

X. — *Rapport de la légende de Tangaloa avec les traditions mythiques de Typhon, d'Hercule et de Bacchus.*

Si aux appellations de la tradition locale on applique les règles de l'idiome cosmopolite dont les maîtres de l'Oman avaient le secret et le monopole, on verra en sortir les grandes personnifications ethniques qui dominaient la scène du monde, au moment où Horus et Bacchus, ayant acquis à leur cause la marine phénicienne, parcouraient le monde pour y établir le prestige et la domination de la race blanche et y renverser l'autorité de Typhon, patron de la race jaune et de la race noire.

Comment, en effet, ne pas reconnaître dans Tangaloa, personnification de l'élément nautique, devenu le protecteur de la race blanche, la grande figure mythique de Heraklès dont le nom ramené à sa forme primitive HER-AKL-ÈS, caractérise, par l'articulation médiale K-L, ce que caractérise l'articulation G-L dans Tangaloa, la marine phénicienne de Kelhân ; par l'articulation initiale HER la grande race aryenne substituée à la race des Titans caractérisée par TAN dans Tangaloa ; par l'articulation finale ES, le commencement de cette situation ? Tangaloa intervenant contre Toubo en faveur des clients de Vaka-ako-ouli et proclamant la supériorité de la race blanche, ne peut être que la personnification de la marine phénicienne passée au service d'Horus et de Bacchus.

Comment ne pas reconnaître dans Toubo dont le nom a pour forme monosyllabique T-OU-B-O l'entité mythique qu'Hésiode appelle Τυφω-ευς, nom dont le radical Τυφω a également pour forme monosyllabique T-OU-B-O?

Comment ne pas reconnaître dans Vaka-ako-ouli que

nous voyons aux îles Tonga personnifier la race blanche, la race noble et l'expansion de la famille aryenne, cette grande entité civilisatrice que les Latins avaient appelée Bacchus et les Grecs tantôt Βαχχος, tantôt, Διονυσος?

Vaka-ako-ouli, ramené à sa forme monosyllabique qui était celle des Tobba ou dynastes éthiopiens, devient B-K-K-O-B-L-I, en substituant aux nuances sourdes v et OU de la labiale, sa nuance douce B. Dans cette expression le terme initial B-K-K est la forme unilitère du radical Βαχ de Βαχχος ; il désigne donc ce que désigne le nom Βαχχος lui-même, c'est-à-dire le vice-roi de la Nubie qui avait le siège de son autorité régionale et de ses armements maritimes dans une île de la mer Rouge appelée jadis Βάχχου νῆσος et située dans la baie d'Arkiko. Le terme final O-ouli se compose de l'articulation O qui caractérise le genre masculin et allait exprimer dans la langue grecque, alors en cours de formation, l'idée de *fils*. B-L caractérise Bélus père politique, c'est-à-dire maître commun de Bacchus et d'Horus.

O-OU-L-I signifiait donc *fils de Belus* dans l'idiome cosmopolite d'où devait sortir le dialecte de Tonga aussi bien que les langues d'Athènes et de Rome. Car il ne faut pas perdre de vue qu'à l'époque où Tangaloa, Vaka-ak-o-ouli et Toubo occupaient la scène de l'Océanie orientale, où Oro allait y faire son apparition, c'est-à-dire au XVIe siècle avant l'ère chrétienne, Cecrops (1582), Deucalion (1574), Cranaus (1532), Cadmus (1519) représentaient, dans l'Europe centrale, le même régime, le même maître, le même langage, le même ordre d'intérêts et d'idées que Tangaloa et Toubo dans l'océan Pacifique, que Kronos dans la mer Egée, que Akran dans la mer Erythrée. La langue polynésienne, la langue grecque et la langue latine se

formaient des mêmes éléments et sous les mêmes auspices. Les noms occidentaux de Cécrops et de Cranaus portaient l'articulation caractéristique K-R, comme les noms orientaux de Kronos et d'Akran et désignaient la même entité politique. Deucalion désignait exactement la même entité que Tangaloa, à savoir : le dynaste éthiopien DEU ou D-B disposant de la marine phénicienne de Kehlan (KAL). Ainsi, en résumé, le nom de Vaka-ak-o-ouli, que nous trouvons inscrit dans les traditions légendaires de l'Océanie, signifiait au moment de sa création Bacchus, fils de Belus.

XI. — *Création des grandes pirogues doubles.*

Il dut s'opérer à cette époque, dans l'architecture navale, une modification importante qui motivât l'horoscope de Tangaloa : « Vous construirez de grandes pirogues et « vous voguerez à l'est vers la grande terre ». En rapprochant ces paroles prophétiques de l'état actuel de la navigation dans ces contrées, on est conduit à chercher ce perfectionnement de l'industrie nautique dans la création des grandes pirogues doubles qui constituent une des supériorités actuelles de l'Océanie orientale et qui allaient, sous les auspices de Tangaloa, devenu Héraclès, conduire les précurseurs de la deuxième domination hémiarite, Horus et Bacchus et leur clientèle de peau blanche, d'abord dans l'archipel de Taïti, puis à la grande terre qui était le continent américain.

XII. — *Navigation directe vers la Grande-Terre. Les Pharaons et la Californie.*

Cette grande terre, les hémiarites de la deuxième

époque qui furent les Pharaons, pouvaient l'atteindre, comme avaient fait leurs prédécesseurs. soit par le détroit de Behring, soit par la chaîne des îles Aléoutes. Ils l'atteignirent en effet par cette voie allongée, avant de l'atteindre par une traversée directe, avec le secours des grandes pirogues promises par Tangaloa. En suivant les côtes de l'Amérique, ils arrivèrent dans la région intertropicale et s'établirent, sous le tropique même, dans une contrée, dont le nom, devenu si célèbre depuis quelques années, semble l'inscription commémorative de sa prise de possession par les Pharaons ou leurs ayant cause : c'est la Californie.

Et en effet le mot Californie en son radical *Kaliforn*, en supposant qu'il appartienne à la nomenclature indigène et qu'il soit d'origine antique, provient de la forme primitive KAL-I-FORN et caractérise par KAL la marine de Kehlan, de Deukalion, de Tangaloa, de Heraklès, la marine phénicienne de l'Erythrée; par I l'idée d'acheminement; par FORN la domination pharaonique. Il nous transporte à l'époque où la labiale, recevant sa nuance aspirée F, produisait, avec l'articulation simple R caractéristique de la race aryenne, l'articulation composée F-R qui allait donner à l'Egypte le nom de Faraon, à l'Enfer mythique le nom d'Inferi, à la langue latine le mot *infra* (dessous), à l'ethnographie berbère l'ethnique *Ifren*, à la Berberie elle-même le nom d'Africa.

Ces indications fournies par le langage placeraient le premier peuplement de la Californie, qui fut l'avant-scène de l'ancien empire mexicain, parmi les œuvres de la seconde domination hémiarite ou de la domination pharaonique.

Mais le nom de Californie est-il bien de notoriété indi-

gène et par suite d'origine antique ? Tout porte à le croire. C'est le nom sous lequel cette contrée s'offrit à ses premiers visiteurs européens ; c'est celui que lui donne Bernard Diaz del Castillo, un des officiers de Fernand Cortez, le decouvreur de la Californie. C'était, paraît-il, l'appellation indigène d'une baie que l'on croit être celle de la Paz et c'est de là qu'elle se serait étendue à toute la contrée. Quelques écrivains ont voulu faire dériver Californie de *Calida fornix* (fournaise ardente) à cause des chaleurs excessives que les premiers navigateurs européens y ressentirent. Mais cette opinion ne supporte pas l'examen. Il n'arriva jamais ni à Cortez, ni à ses successeurs de donner des noms latins à leurs conquêtes (1).

Je regarde donc le nom de Californie comme l'appellation indigène de la baie, dans laquelle Cortez effectua son premier débarquement et très probablement de celle de la Paz située par 25°,14′ de latitude nord sur la côte intérieure de la Basse-Californie et où il existe une grande et belle rade, parfaitement sûre qui avait dû séduire aussi les navigateurs antiques (2).

J'admets aussi que ce nom est d'origine antique, qu'il contient dans sa forme primordiale KAL-I-FORN l'inscription commémorative des conditions du premier baptême et désigne la station maritime vers laquelle la marine phénicienne de la mer Erythrée (KAL) achemina (I) le Pharaon (FORN) ou son mandataire.

Laissons un moment la grande terre vers laquelle

(1) *Histoire naturelle et civile de la Californie*, traduite de l'anglais par E..., Paris, 1767, tome Ier, p. 2, 4 et 167.

(2) *Voyage au golfe de Californie par C. Combier, en* 1828 *et* 1830, p. 291 et 307.

nous ont conduit les aspirations prophétiques de Tangaloa et les destinées de son fils Vaka-ak-o-ouli et revenons aux îles Tonga où était parvenue dans son mouvement d'expansion vers l'orient la deuxième domination sabéenne, et où la deuxième domination hémiarite allait prendre sa place, pour continuer l'œuvre de peuplement de sa devancière, avec des instruments nautiques perfectionnés et sous l'hégémonie désormais incontestée de la race aryenne.

DÉCOUVERTE ET PEUPLEMENT DES ARCHIPELS ORIENTAUX DE LA POLYNÉSIE.

Au point de vue historique et géographique, l'archipel de Tonga apparaît comme le seuil de la Polynésie. Là s'arrête, au XVIe siècle avant l'ère chrétienne, le mouvement d'expansion vers l'est de la deuxième domination sabéenne. De là partit le mouvement d'expansion qui devait conduire la seconde domination hémiarite aux îles Taïti et livrer aux Tobba de race aryenne cette contrée délicieuse, devenue l'Elysée de leur Mythologie. Aussi toutes les îles de l'Océanie orientale furent-elles placées sous l'inexorable loi du Tabou. La première et la plus grande des îles Tonga s'appelle Tonga-Tabou. Elle annonce aux navigateurs venant de l'ouest l'entrée d'un immense sanctuaire consacré aux nouveaux tobba de race aryenne, l'entrée de leur domaine réservé.

Avant d'aboutir aux îles Taïti, le mouvement d'exploration parti de Tonga ne pouvait manquer de rencontrer un autre archipel, celui des îles Manaia, Mangaia ou Harwey. Le nom de Manaia ou Mangaia que porte une de

ces îles paraît indiquer par la caractéristique MAN qu'au moment où les Hémiarites y parurent elle avait déjà reçu la visite des explorateurs sabéens. Mais la plus grande doit certainement son nom aux explorateurs hémiarites. Ce nom est Rarotonga qui, ramené à sa forme primitive R-A-R-O-TONGA caractérise : par l'initiale R la race aryenne dans le rôle de directrice du mouvement ; par A-R-O l'élément aryen (R) féminin (A) et masculin (O) qu'il transporte et par TONGA, l'île Tonga, point de départ du nouveau mouvement d'exploration. Cette interprétation est confirmée par les caractères physiques de la population des îles Manaïa où l'on rencontre déjà le type taïtien si étroitement apparenté à la race asiatique.

I. — *Peuplement des îles Taïti.*

Une nouvelle campagne d'exploration partie des îles Manaïa conduisit enfin les navigateurs à ce bouquet d'oasis plantureuses qu'ils baptisèrent du nom de Taïti, désignatif de sa destination. Car dans sa forme primitive T-A-I-T-I il caractérisait un site où le maître (T en initiale) [réunissait] des femmes choisies (A-I) et divines (T-I) (1).

Taïti est la plus grande des îles de l'archipel et à en juger par son importance actuelle, par l'origine aryenne de sa population, par sa position géographique, elle dut être, sous les dynasties aryennes des Rhamsès, la métro-

(1) Il est à remarquer que la fille aînée d'Amen-Hotep IV portait le nom de *Taï* et que son mari appelé *Ak* occupa le trône à la mort du prince régnant, probablement en rivalité avec Horem-Heb (Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 212). Il est possible que Taïti ait été découverte à cette époque et baptisée du nom de cette reine éphémère, sans préjudice de la signification que sa forme monosyllabique lui assigne. Taïa était aussi le nom de la mère d'Amen-Hotep IV.

pole régionale de la Polynésie, dont elle occupe le centre, ayant pour dépendances aux quatre points cardinaux de son horizon : sur les premiers plans, les groupes Manaïa, Roggeween, Nouka-Hiva, Pomotou et Gambier, et sur les derniers plans Tonga, Hawaï, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande. Ce n'est donc pas sans raison que les navigateurs du siècle dernier avaient surnommé Taïti la reine de la Polynésie. On lui restituait ainsi son ancien titre.

Dans l'archipel de Taïti tout trahit l'origine aryenne de sa population. C'est d'abord l'ensemble des traits physiques, le teint olivâtre, mais plus clair que celui des Malais, la stature élevée, la proportion harmonieuse des membres, la hauteur du front, la vivacité du regard, la saillie du nez, la belle conformation de la bouche et les larges boucles de la chevelure.

C'est ensuite la profusion de la caractéristique aryenne dans toutes les nomenclatures. Ainsi, dans la nomenclature géographique, on trouve les noms de Raïatéa et de Bora-Bora; dans la nomenclature politique, les rois portent le titre d'Arii et le nom Hiro du premier roi caractérise par H-I-R la deuxième domination hémiarite.

Dans la nomenclature mythique, Taaroa est le dieu générateur, et désigne par la caractéristique composée T-R ou D-R la formation adérienne, la plus ancienne de celles dans lesquelles la race aryenne soit intervenue. Taaroa a pour fils Oro, regardé comme le souverain du monde. Raa est le nom du Soleil, comme Ra le fut en Egypte, sous la dynastie des Pharaons. Il a son temple principal à Bora-Bora.

Maraï est le nom générique des sanctuaires dont le prototype fut élevé à Raïatéa par Hiro (1).

(1) Ἱερον des Grecs.

Areoï est le nom d'une Société d'initiés aux mystères d'Oro, qui rappellent ceux de Bacchus dans l'Occident.

Ces indications, auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres, me paraissent établir surabondamment que le premier peuplement de Taïti fut accompli par une domination aryenne et avec des éléments de même origine.

II. — *Oro, divinité principale de Taïti.*

Le nom d'Oro, divinité magistrale de cet archipel et de toute la Polynésie, va nous désigner l'époque à laquelle se rapporte ce peuplement initial. Comment en effet ne pas reconnaître dans ce nom d'Oro celui d'Ὧρος ou Horem-Heb, qui fut le dernier roi divinisé de la XVIIIe dynastie et le précurseur, comme aussi le congénère des Rhamsès ?

Il existe d'ailleurs aux îles Taïti une légende mythique dont le héros est Oro lui-même, et qui, sans le moindre doute, se rapporte à une circonstance fort mystérieuse du règne de Horem-Heb.

On sait que ce personnage, après avoir servi en qualité de vice-roi ou prince gouverneur du pays de Kous, les prédécesseurs d'Amen-Hotep IV, s'empara vers l'année 1500 avant Jésus-Christ de sa succession vacante, et qu'après avoir triomphé des compétiteurs de race africaine, il donna à l'Ethiopie son premier dynaste d'origine asiatique. Une inscription trouvée à Silsilis mentionne ses victoires dans la terre de Kous, qu'il avait châtiée, conformément aux instructions de son père Ammon (1). Cette

(1) F. Lenormand, *Manuel de l'histoire ancienne de l'Orient*, tome I, p. 254.

inscription est de la deuxième année de son règne. Puis le nom de Horem-Heb disparaît de l'épigraphie égyptienne ; il n'en est plus question sur les monuments, bien que son règne ait eu, suivant Manéthon, une durée nominale de trente-six ou trente-huit ans. On sait seulement qu'il mourut en Egypte, car on y a trouvé son tombeau à Abd-el-Kournah dans la province de Keneh (1).

Que devint Horem-Heb pendant la période de son existence que les monuments égyptiens laissent dans l'ombre? Selon toute apparence, il disparut de la vallée du Nil, et la légende taïtienne donne à penser qu'il s'embarqua sur les côtes du Kous (Arabie ou Nubie) pour aller asseoir la domination hémiarite renaissante et l'hégémonie aryenne dans les îles du grand Océan, région orientale des Enfers. C'est bien Horus, en effet, le Ὧρος de la mythologie pélasge, le Horem-Heb de l'histoire d'Egypte, que nous voyons apparaître sous le nom d'Oro dans la légende taïtienne.

Ils appartiennent l'un et l'autre à cet âge intermédiaire entre le mythe et l'histoire que l'on appelle l'âge héroïque. Horem-Heb est le dernier roi de la XVIIIe dynastie, et dans ce rôle il appartient à l'histoire. Mais après sa mort, il est honoré comme fils d'Isis et d'Osiris, et en cette qualité, il appartient au mythe. Il en est de même pour Oro, que les traditions polynésiennes présentent comme n'étant pas né dieu, mais l'étant devenu, comme un mortel divinisé (2).

Suivant la légende taïtienne, Oro voulant faire choix d'une compagne parmi les mortelles, descendit de Teraï-

(1) Mariette-Bey, *Aperçu de l'histoire ancienne d'Egypte*, p. 90.
(2) *Les Polynésiens et leurs migrations*, par M. de Quatrefages, p. 184.

Touet-aï, le premier des cieux, et vint s'arrêter sur le Païa, haute montagne de Bora-Bora.

Il y trouva ses deux sœurs Teouri et Oaaoa, leur fit part de son projet, et tous trois parcoururent les îles de l'Archipel, donnant partout des fêtes, auxquelles les femmes accouraient de toute part.

Après bien des recherches, les deux femmes découvrirent à Bora-Bora une jeune et belle fille, à laquelle elles proposèrent leur frère pour époux. Son nom était Vaïraumati. « Vous n'êtes pas d'Avanan, leur dit-elle, mais il n'importe ; si votre frère est *Arii*, il peut venir ; Vaïraumati sera sa femme. C'est ainsi qu'Oro épousa Vaïraumati. »

Longtemps il resta absent du Teraï. Un jour, enfin, il annonça à Vaïraumati que le moment de la quitter était venu, et aussitôt il se métamorphosa en une immense colonne de feu, s'éleva majestueusement dans les airs et disparut.

Avant de quitter l'archipel, Oro avait fondé à Raïatéa une association mystique, qui porte depuis lors le nom d'Areoï, et que les navigateurs modernes ont retrouvée dans la Polynésie encore en possession de son antique vogue.

De Vaïraumati Oro eut un fils appelé Oa-Tabou-Teraï (l'ami sacré des Cieux), qui acquit une renommée immense et fut le bienfaiteur de l'humanité (1).

Transportons-nous par la pensée à l'époque où la glorieuse dynastie des Thoutmès et des Amen-Holep se terminait par le règne de Horem-Heb ou Horus, où l'idiome unilitère et bilitère, dont ils étaient les législateurs et les

(1) Mœrenhout, *Voyage aux îles du grand Océan*, tome 1er, p. 485 et s.

arbitres, régnait encore sur le monde, et livrait aux Polynésiens et aux Koptes, aussi bien qu'aux Grecs et aux Latins, les éléments de leurs langages propres. Ramenons aux formes qu'elles avaient alors les principales appellations qui figurent dans la légende taïtienne, et nous verrons s'en dégager les réalités humaines qu'elle met en scène. Nous verrons que le long séjour d'Oro dans les îles de la Polynésie correspond à la longue absence d'Horus de la vallée du Nil, accusée par le silence des monuments.

Le héros de la légende est Oro, l'homonyme d'Horus, dont il est aussi le congénère, ce dont témoigne l'articulation O-R, placée en initiale dans les deux noms, dont il est aussi le contemporain ; car tous deux, on l'a vu, appartiennent à l'âge héroïque.

Le point de départ d'Oro est une contrée appelée Teraï-Touet-Aï; ce qui dans le langage polynésien signifie *le premier des cieux*. Sous quelle forme ce nom se présentait-il à l'époque où Horus disparaissait des traditions de l'Egypte et où Oro apparaissait dans celles de la Polynésie? Sous la forme TER-AI-TOUET-AI. Le premier terme de cette appellation TER-AI, qui signifie *ciel*, caractérise par TER ou DER l'élément adérien originaire du Déren et par A-I des femmes (A) de choix (I) appartenant à cette formation sociale. Or la femme adérienne est le prototype des femmes aryennes amenées du Déren dans l'Iemen par les premiers tobba Sabéens. Teraï désigne donc le fameux Amenti de la mythologie égyptienne, le harem métropolitain de l'Ethiopie.

Le second terme TOUET-AI caractérise, par TOU-ET ou T-B-T, le tobba, le dynaste éthiopien et par A-I des femmes de choix. Teraï-touet-aï, dans sa forme originelle, dési-

gnait donc le harem principal des tobba. C'est à ce titre qu'il est le premier des cieux et le prototype des sept cieux popularisés par la tradition de l'Islam.

Parti de Teraï-touet-aï, Oro vient aborder à Bora-Bora, une des îles du groupe de Taïti, l'île sainte où Raa (R-A-A), la femme aryenne, est adorée comme le symbole du soleil qui l'y a conduite. Dans Bora-Bora on retrouve la forme redoublée B-R-B-R propre à l'ethnique *Berber* avec les deux voyelles O-A désignatives d'une population des deux sexes. Bora-Bora est donc habitée par une population de ces Berbères qui, avec les Arabes, avaient été les champions de la première domination hémiarite, les adversaires de la deuxième domination sabéenne et qui, à ce double titre, sont les alliés naturels d'Horus et d'Oro.

Des deux sœurs d'Oro l'une porte le nom de Teouri dans lequel nous retrouvons celui de la déesse vengeresse appelée Thouéris dans la mythologie hellénique qui en fait la concubine de Typhon et la montre associée à Horus dans l'œuvre d'affranchissement de la race aryenne. Teouri ou Thouéris personnifie donc la captive aryenne (R) enlevée par les tobba (Teou ou Thou).

Vous n'êtes pas d'Avanan, dit Vaïraumati aux deux sœurs; mais si votre frère est Arii, qu'il vienne ; je serai sa femme. Qu'est-ce que Avanan ? C'est la grande maison (AN-AN) abite (AV), la dynastie des Tobba Sabéens, dont les deux sœurs d'Oro, aryennes de race, se sont séparées pour se joindre au mouvement d'Horus.

Comme Ἄριοι de la tradition hellénique, Arii désigne la race aryenne, cette race que la victoire d'Horus venait d'investir de l'hégemonie du monde et qui déjà apparaissait triomphante et dominante dans les profondeurs océaniennes du Tartare antique.

Il ressort de ce qui précède que le groupe de Taïti dut son principal fond de population à la race aryenne amenée par la deuxième domination hémiarite, dont Oro ou Horus fut le fondateur. On le reconnaît au rôle prééminent de cet Oro dans la tradition mythique et à la profusion de l'articulation R dans le langage et la nomenclature de cet archipel.

Taïti, la voluptueuse oasis des mers du sud, fut sans doute le délicieux Elysée, que la mythologie antique représentait comme le séjour des justes, dont les anciens ignoraient la position, mais qu'une notion fort accréditée parmi eux plaçait à côté du Tartare, dans une des îles du grand Océan.

Aussi la race des méchants, la race de Kous et de Kham en avait-elle été soigneusement écartée. On le reconnaît à l'absence complète dans son langage et ses nomenclatures de l'articulation gutturale, caractéristique de la race akite ou nigritienne (1). On le reconnaît aussi à l'horreur profonde des Taïtiens pour le cannibalisme qui forme, avec le fétichisme, un des traits distinctifs de la race du Kong, non seulement à son siège de formation, mais dans tous les lieux où l'a conduite l'arrêt de réprobation prononcé contre elle par tous les régimes politiques.

(1) Voir le vocabulaire et le chant taïtien insérés par M. Cuzent dans son ouvrage intitulé : *O. Tahiti* (Paris 1860), p. 79. La gutturale y fait absolument défaut.

DÉCOUVERTE ET PEUPLEMENT DES ILES NOUKA-HIVA, POMOTOU, GAMBIER ET VAIHOU (ILE DE PAQUES)

Les explorations parties de Taïti dans la direction de l'est conduisirent les navigateurs hémiarites aux îles de Nouka-Hiva, de Pomotou et de Gambier où l'on retrouve le type taïtien.

Puis des îles Gambier, de nouvelles explorations s'élancèrent encore, en profitant des renversements éventuels de l'alizé, à la découverte de la grande terre. Ce fut dans une de ces excursions aventureuses, et à la suite de tentatives dont une tradition mythique (1) a conservé le souvenir, qu'ils rencontrèrent Vaïhou, l'île de Paques des navigateurs modernes, perdue dans les mers à 600 lieues des îles Gambier, à 700 lieues de la grande terre ou du continent américain. Comment parvinrent-ils à franchir cette immense étendue de mer, quintuple de la largeur de la Méditerranée sous le méridien des bouches du Nil, où les Pélasges l'avaient franchie pour la première fois, trois mille ans avant les grandes navigations de la marine hémiarite dans les mers du Sud. Ils la franchirent avec l'étoile et probablement aussi avec la boussole pour guide, avec l'oiseau pour pilote, avec une brise d'ouest soutenue, avec des approvisionnements suffisants pour une longue traversée, avec la certitude que l'alizé reparaîtrait toujours et les ramènerait vers l'ouest, avec de grands navires accouplés et insubmersibles, avec l'espoir fondé d'atteindre enfin la grande terre. Ce qui est hors de doute c'est qu'ils franchirent le vaste bras de mer compris entre les

(1) Les Héliades. Voir plus loin.

îles Gambier et l'île de Pâques et qu'ils firent de cette dernière une relâche assez importante, peuplée d'éléments mélangés parmi lesquels Roggeween remarqua des types de race blanche. Ils y laissèrent en outre des idoles colossales dont l'une transportée, il y a quelques années, à Paris, figure dans un des dépôts scientifiques de cette capitale.

PEUPLEMENT DE LA POLYNÉSIE ÉBAUCHÉ PAR LA SECONDE DOMINATION SABÉENNE (XVIIIe DYNASTIE).

I. — *Mythes polynésiens de Mawi et d'Oro.*

Si le peuplement de la Polynésie fut complété par la seconde domination hémiarite, il est hors de doute qu'il avait été ébauché par la deuxième domination sabéenne. Ce double mouvement d'expansion est représenté dans la tradition mythique par deux grandes divinités Mawi (1) et Oro. On le reconnaît dans la consistance de ces deux noms où l'articulation labiale w du premier caractérise la domination abite ou sabéenne, où l'articulation R du second désigne, comme le nom d'Oro lui-même, la domination aryenne ou hémiarite. On la reconnaît bien mieux encore dans le rôle que la théogonie polynésienne assigne à ces deux entités mythiques.

II. — *Théogonie polynésienne. — Les Atoua.*

Suivant la tradition mythique des Polynésiens, il existait un dieu suprême, Taaroa. « Il était, Taaroa était son

(1) Ecrit par les voyageurs tantôt Mahoui, tantôt Maui. Cette dernière orthographe est celle adoptée par Ellis. Mais la forme, quelle qu'elle soit, laisse subsister la labiale qui seule détermine la valeur du terme.

« nom... Les pivots sont Taaroa... les rochers sont Taa-
« roa, les sables sont Taaroa... Taaroa est la clarté, il est
« le germe, il est la base... L'univers n'est que la co-
« quille de Taaroa (1). »

Taaroa s'unit à la déesse Hina, personnification de la nature et de cette union naquirent le Chaos, Po, les dieux Atoua et les génies Tii.

Atoua était le nom des divinités supérieures et il y en avait deux espèces : les Atoua proprement dits et les Orom-Atoua. Les premiers étaient regardés comme les dieux nationaux, sans doute parce qu'ils remontaient à une époque plus ancienne. Et, en effet, Atoua dans sa forme primitive AT-OU-A désignait les Tobba proprement dits, les Tobba Sabéens, tandis que Orom-Atoua désignait les Tobba (Atoua) de race aryenne (or-om), les Tobba Hémiarites. Ainsi cette division mythique se rapportait bien aux deux phases distinctes du peuplement de la Polynésie, à la phase sabéenne (Atoua) et à la phase hémiarite (Orom-Atoua).

Nous retrouvons encore ces deux phases dans les noms des deux grandes divinités poliades. On vient de voir qu'à Taïti Oro était le plus puissant des dieux issus de Taaroa. Mais certains archipels, notamment ceux d'Hawaï et de la Nouvelle-Zélande, reconnaissaient une autre divinité investie, comme Oro, d'une puissance créatrice et régénératrice. C'était Mawi, Mawi avait en outre le caractère de l'antériorité, car c'était lui qui le premier avait tiré la terre du fond des abîmes.

A Taïti, Mawi était, suivant Ellis, un prophète du

(1) Extrait d'un chant consacré à Taaroa et recueilli par Mœrenhout, tome Ier, p. 385.

temps passé qu'Oro avait supplanté. C'était, suivant Cuzent, un demi-dieu qui avait exécuté des travaux gigantesques et pêché à la ligne plusieurs îles du grand Océan (1).

A Nouka-Hiva, Mawi était le Soleil.

A Tonga, c'était une divinité qui, couchée tout de son long, supporte la terre sur son dos.

La Nouvelle-Zélande était l'archipel où la croyance populaire investissait Mawi du rôle le plus considérable. C'est lui qui avait pêché l'île du Nord et l'avait baptisée de son propre nom inclus dans celui qu'elle porte Ikanamawi.

Mawi était intervenu aussi dans la création, c'est-à-dire dans la découverte et le peuplement de Havaï; car une des principales îles de cet archipel porte le nom de Mawi (2).

Enfin, pour M. Scherren, Mawi est le prototype de tous les chefs d'émigrations auxquels des traditions légendaires attribuent la découverte et le peuplement des îles (3).

Si l'on rapproche cet ensemble de données traditionnelles de la signification fournie par la forme unilitère M-B-I du nom de Mawi, on verra s'en dégager, dans tout son jour, la réalité humaine de cette grande figure mythique. Mawi fut la personnification de la deuxième domination sabéenne, dans ses rapports avec la découverte et le peuplement de l'Océanie orientale, comme Oro fut la personnification de la deuxième domination hémiarite;

(1) *O. Tahiti*, p. G. Cuzent, Paris, 1860, p. 44.
(2) *L'Océanie*, par Rienzi, tome II, p. 11, 27.
(3) De Quatrefages, *Les habitants de la Nouvelle-Zélande*, Revue scientifique du 6 juin 1874.

et la conclusion historique à tirer de ce rapprochement, c'est que Hawaï et la Nouvelle-Zélande avaient été découvertes ou pêchées, suivant la tradition locale, par la marine sabéenne, avant d'être visitées et occupées par la marine hémiarite.

Il y eut donc deux courants successifs d'émigration qui donnèrent aux archipels d'Hawaï et de la Nouvelle-Zélande deux fonds distincts de population, l'un d'origine akite et de peau noire, l'autre d'origine aryenne et de peau blanche. La seconde domination sabéenne n'avait vu dans les îles de l'Océanie que le prolongement du Tartare, un siège de transportation affecté aux indisciplinables de la race de Kous et de Kham. Aussi les plus anciens habitants de la Nouvelle-Zélande sont-ils désignés par l'appellation commune de Gnati (1) dans laquelle l'articulation gutturale G caractérise la race akite et l'articulation N-A-T des filles de cette race; ce qui désigne comme premier fond de la population néozélandaise des femmes de race akite.

Les naturels de l'archipel Hawaï se désignent eux-même, par l'ethnique Kanaka, désignatif, comme Gnâti d'une population akite et féminine.

La seconde domination hémiarite donna aux îles de la Polynésie une destination toute différente. Séduite sans doute par la beauté du climat, elle en fit un séjour délicieux, *taboué*, c'est-à-dire interdit aux profanes et réservé exclusivement à la race aryenne qui venait de conquérir l'hégémonie du monde et allait donner à ces îles la classe aristocratique de leur population, à la Nouvelle-Zélande sous le nom de Maori, à Hawaï et à Taïti sous le nom

(1) De Quatrefages, *op. cit.*, p. 37.

d'Arii. Dans la Nouvelle-Zélande les dieux allaient prendre le nom d'Ariki, avec la caractéristique R en initiale, comme signe de prééminence de la race aryenne. A Taïti, le premier des dieux devait être Oro et la colonie aryenne allait se constituer en société mystique, sous le nom d'Areoï. Partout, en Polynésie, les sanctuaires allaient s'appeler des Maraï, comme en Grèce ils allaient s'appeler Ιρον, deux noms en réalité identiques. Car sous le régime hémiarite inauguré par Horus ou Oro, les nationalités et leurs idiomes propres se formèrent presque en même temps sur tous les points du globe, et ils se formèrent sous les mêmes auspices et dans les mêmes conditions de langage et de race. C'est pour cela que, dans tous les idiomes de seconde formation, on retrouve les signes manifestes d'une origine commune, d'un lien primordial de parenté avec cet idiome unilitère et bilitère, qui, pendant toute la durée des dominations éthiopiennes, avait régné sur le monde.

Il ne faut donc pas s'étonner si dans *Taaroa*, nom de cette puissance génératrice qui avait *conçu* les dieux eux-même, nous retrouvons le verbe Tahar employé par les Hébreux pour exprimer l'idée de *concevoir*. Le Taar polynésien et le Tahar hébraïque procèdent l'un et l'autre de la forme T-R ou D-R, caractéristique de cette formation adérienne par laquelle la race aryenne réservée à l'hégémonie de la famille humaine s'était épanchée originairement sur le monde éthiopien. Taaroa caractérise par TAAR cette formation prototype et par O-A les hommes (O) et les femmes (A) qu'elle devait engendrer.

Il ne faut pas s'étonner si dans Atoua, nom générique des dieux polynésiens, nous retrouvons la forme T-OU-A ou T-B-A, caractéristique des Tobba de l'Ethiopie et des

Deva de l'Inde, des Div de la mythologie persane, du *divus* et du *divinus* des Latins, de la grande Thèbes du Nil et du nom *Theba* de l'arche du déluge dans la Genèse.

Il ne faut pas s'étonner si dans le nom *Tii* des Génies de la Polynésie, qui sont des entités divines de second ordre, nous retrouvons le Θεοι et le Διος des Grecs, le *Dii* des Latins, le Ti des Chinois.

Tous ces termes provenaient de la même source, à l'insu des peuples qui en faisaient usage et ils exprimaient, dans la langue nouvelle, le même ordre d'idées que sous leur forme primitive ils avaient exprimé dans l'idiome adite éthiopien, leur générateur commun.

CORPORATIONS NAUTIQUES

employées aux explorations et aux transportations.

La double origine des populations polynésiennes, leur origine abite et aryenne, sabéenne et hémiarite accusée par les noms des deux grandes divinités créatrices. Mawi et Oro, se manifeste aussi dans les noms de l'instrument nautique employé par la puissance génératrice à la *pêche* et à la *création* des îles, c'est-à-dire à leur découverte et à leur peuplement.

1° *La marine phénicienne.*

On a vu le rôle échu à Tangaloa dans la légende des îles Tonga. Les noms de Tangaloa et de Tonga se rapportent aux circonstances de la découverte et du peuplement. Tous deux portent en initiale l'articulation Tan, Ton ou T-N caractérisque de l'intervention du maître, qui,

sous les dominations sabéennes, s'appelait Adeni, Adonaï et à une certaine époque de la deuxième de ces dominations, sous le règne d'Amen-Hotep IV, s'appela Aten et substitua le culte d'Aten à celui d'Ammon.

C'est à ce moment de l'histoire qui précéda de quelques années seulement l'apparition d'Horus ou Horem-Heb en Egypte, d'Oro en Polynésie, que me paraissent se rapporter la découverte et le premier peuplement des îles Tonga, cet *atrium* de la Polynésie orientale. A cette époque l'instrument nautique était encore la marine phénicienne de Kehlan caractérisée par KAL ou GAL. C'est elle que désigne le GAL de Tangaloa. A cette époque aussi, c'était encore la vile race de Kous, la race de *Ghè* qui fournissait le principal élément des transportations. Le mouvement qui avait peuplé la Mélanésie de ses peaux noires se continuait par les îles Tonga ; c'est ce qu'exprime le GA de Tonga. Tangaloa désigne donc l'élément nautique caractérisé par GAL et Tonga l'élément ethnique caractérisé par GA, à la disposition du maître commun caractérisé par T-N (TON ou TAN).

2° *La marine jektanide.*

A cette époque, un autre élément nautique, d'origine sémite, était entré au service des Tobba. C'était la marine jektanide qui allait devenir la marine arabe et donner naissance à la puissance maritime, dont Maskat est encore le siège. Elle était caractérisée dans le langage par le K-T du Kahtan arabe et le I-K-T du Jektan hébreu. Le nom de Maskat, dans sa forme primitive M-S-K-T, ne désigne pas autre chose qu'une population (M) originaire (S) de Kahtan (K-T).

Le T de Kahtan et de Jektan, caractéristique du genre féminin, exprime une circonstance que j'ai déjà mise en relief, à savoir que la marine de Jektan, comme d'ailleurs celle de Kehlan, avait été d'abord servie par des femmes. Ce fut sous la deuxième domination sabéenne que le monopole de la navigation cessa d'appartenir aux femmes. Il se forma des nautoniers héritiers de ces antiques nautonières et le changement fut accusé dans le langage par la suppression de la caractéristique féminine T.

3° *La marine de l'île de Kis.*

A cette époque, un siège nouveau d'armements fut constitué dans l'île de Kis, appelée aujourd'hui Kich, dans le détroit d'Ormus, en face de l'Oman. Ce nouvel élément nautique fut caractérisé par I-K et tint la mer pour le compte des Tobba, concurremment avec la marine de Kehlan caractérisée par K-L et G-L et avec celle de Djilan ou Ghilân caractérisée par G-I-L et K-I-L. C'est à cet élément nouveau, contemporain de la XVIIIe dynastie, qu'il faut faire honneur de la découverte de l'île Nord de la Nouvelle-Zélande appelée Ikan-a-Mawi. Car Ikan, dans sa forme primitive I-K-N, désigne la *maison* ou la corporation nautique (N) caractérisée par I-K, et c'est elle qui a conduit Mawi, le dieu générateur, prédécesseur d'Oro, à la *pêche* ou à la découverte de cette terre nouvelle.

4° *La marine arabe.*

C'est vers cette époque où la nationalité arabe allait faire si grande figure dans le personnage de Harit-el-

Rich, vice-roi de l'Arabie, un des neuf rois arabes de Bérose, l'allié et le compagnon d'armes d'Horus, que l'élément arabe apparaît dans les mythes de la Grèce et dans ceux de la Polynésie et signale sa participation au mouvement général des expansions maritimes par l'articulation bilitère qui le caractérise sous les formes R-B, R-P, R-OU, R-U, R-V, R-F, correspondant aux diverses nuances de l'articulation labiale.

Parmi les grandes divinités du Panthéon polynésien, il en est une que la tradition populaire investit au même titre et presque au même degré qu'Oro et Mawi de la puissance créatrice et régénératrice, c'est Roua (1). Qu'est-ce que Roua dans la forme primitive de son nom R-OU-A ou R-B-A? La personnification mythique des navigations arabes.

Un des navires qui, suivant la tradition polynésienne, prit une part active à la découverte et au peuplement des îles, porte le nom d'Arawa. Qu'est-ce que Arawa ramené à sa forme unilitère R-B-A? La personnification du mouvement d'explorations nautiques accompli par la marine arabe.

Dans la mythologie polynésienne, le séjour des Manes, le point de départ des migrations qui allaient peupler les archipels de l'Océanie, s'appelle Merou. C'est le nom de l'olympe polynésien. C'est aussi celui de l'olympe indien. Qu'est-ce que Merou rendu à sa forme primitive M-R-B? Un siège de groupement (M) arabe (R-B). C'est l'Erebus de la mythologie occidentale, d'où Virgile fait partir les *ombres légères* (umbræ tenues). C'est l'Arabie où régnaient les Manes (MAN-ES), les maîtres de l'Oman, et d'où

(1) Mœrenhout, I, 562.

ils expédiaient, par les neuf replis du Styx, leurs flottes chargées d'ombres (umbræ) et de morts (νεκυς, νεκρος) vers l'*in pace* de leur Tartare, devenu pour nous l'Asie orientale et l'Océanie. L'Arabie ou l'Erèbe était en effet le centre de rayonnement métropolitain de toutes les transportations maritimes.

C'est encore une personnalité arabe, comme en témoigne l'initiale R-U-A de son nom, ce Ruaéo, qui fit perdre sa route à l'Arawa *en changeant les étoiles du soir en étoiles du matin*, pour se venger du capitaine qui lui avait volé sa femme. La légende le qualifie de *savant magicien :* c'était, comme l'indique son action elle-même, un navigateur et un astronome (1).

A l'époque où le magicien Ruaéo, un des types antiques du navigateur arabe, inscrivait son nom et sa mémoire dans la tradition de l'Enfer oriental, un autre magicien, son sosie, s'inscrivait aussi en traits indélébiles dans les fastes mythiques de l'Enfer occidental. Celui-ci s'appelait Orphée et son nom nous révèle qu'il était lui-même Arabe de nationalité et navigateur de profession. Car Ορφευς caractérise par O-R-F ou O-R-B l'homme (O) arabe (R-B), par E-U-S ou B-S le navire, et par le rang des termes l'action de le conduire ou de le manœuvrer. Orphée était un navigateur arabe.

Comme Ruaéo, son homonyme monosyllabique, Orphée descendit aux Enfers ; il navigua dans les profondeurs du Tartare pour y retrouver sa femme (Eurydice) qu'un serpent, l'emblème du navire, c'est-à-dire un confrère en navigation, lui avait enlevée.

(1) De Quatrefages, *Revue scientifique.*

CIRCONSTANCES DE LA DÉCOUVERTE ET DU PEUPLEMENT DES ILES.

On a vu par ce qui précède que deux mouvements distincts d'expansion et de navigation profitèrent, pour s'avancer de l'ouest à l'est, des contre-courants qui, au nord et au sud, bordent le courant équatorial et emmenèrent successivement des chargements d'êtres humains de races diverses, d'abord dans les terres de la Mélanésie et les archipels occidentaux de la Polynésie, Samoa, Tonga, Havaï et Nouvelle-Zélande, puis dans ses archipels orientaux, dont le principal est Taïti.

I. — *Double mouvement d'expansion personnifié par Mawi et Oro.*

Ces deux mouvements s'accomplirent, l'un sous les auspices de la deuxième domination abite ou sabéenne, celle des Thoutmès, de 1700 à 1500 avant l'ère chrétienne, l'autre sous les auspices de la deuxième domination hémiarite, celle des Rhamsès, de 1500 à 1300.

Le premier eut pour résultat l'implantation d'une population de race akite ou nigritienne, pur-sang ou métisse, congénère maudite de Kham et de Kous, dans la Mélanésie et les archipels occidentaux de la Polynésie. Le second vint greffer sur le premier fond de population akite ou noire de ces archipels un second fond de population aryenne ou blanche ; et le mélange de ces deux populations produisit cette variété de sang-mêlés que l'on trouve dans les archipels de Tonga, d'Havaï et de la Nouvelle-Zélande et dont la double origine est accusée non seulement par les caractères physiques du type, mais

aussi par la présence des deux caractéristiques de race, ici dans les noms de Gnâti et de Maori, là dans ceux de Kanaka et de Ariki.

Ce fut le second mouvement d'expansion, le mouvement hémiarite, qui donna aux groupes de la Polynésie orientale et notamment à celui de Taïti, leur population d'origine presque exclusivement aryenne et qui étendit sur toutes les terres de la Polynésie réservées dès lors à la race dominante, le régime commun du Tabou, ayant eu pour siège initial Tonga-Tabou, l'île maîtresse de l'archipel Tonga.

Entre les deux mouvements d'expansion se place la grande figure qui sépare Amen-Hotep IV de Seti Ier et des Rhamsès, l'Oros des Grecs, l'Horus des Latins, l'Horem-Heb des Egyptiens, l'Oro des Polynésiens, qui fut le précurseur de la deuxième domination hémiarite et le fondateur de l'hégémonie définitivement acquise à la race aryenne.

Ce double mouvement de navigations ne s'affirme pas seulement dans la tradition mythique par Mawi et par Oro; il a laissé ses traces dans la nomenclature géographique où la caractéristique aryenne, si clairsemée dans la Mélanésie, se trouve au contraire répandue à profusion dans la Polynésie orientale.

Le point de partage est accusé par le nom de Savaï, lequel est resté attaché à la plus grande île de l'archipel Samoa, et à l'une des îles Sandwich et se retrouve dans plusieurs archipels de cette région, mitoyenne entre le théâtre de la deuxième expansion abite ou sabéenne et celui de la deuxième expansion aryenne ou hémiarite. Or qu'exprime le nom de Savaï ramené à sa forme primitive S-AV-A-I? Il exprime par s l'idée de limite (commence-

ment ou fin) et caractérise par AV-A-I ou AB-A-I les reines (A-I) de race abite (AB) qui, de Bêtna dans l'Oman, avaient, pendant deux siècles, présidé aux destinées du monde. Ce nom de Savaï marque donc la limite des deux mouvements de navigation venus de l'ouest qui peuplèrent la Mélanésie et la Polynésie.

L'existence de ce double mouvement s'affirme encore dans des chants populaires retenus par toutes les mémoires et recueillis de la bouche des indigènes par les navigateurs, les missionnaires ou les voyageurs européens. Là sont retracées les principales circonstances de l'arrivée des premiers colons. On y trouve les noms des navires, des armateurs et des capitaines, avec des détails sur la composition des équipages, la nature des chargements et les vicissitudes des traversées. Ces traditions ont une teinte semi-mythique qu'elles doivent à leur transcription dans l'idiome polynésien. Mais le retour des appellations à leur forme primitive fait reparaître les réalités qu'elles désignaient à l'époque du baptême initial.

A la Nouvelle-Zélande, les chants légendaires des Maori font intervenir dans le peuplement de l'archipel trois navires qu'ils appellent *Aotéa*, *Taïnoui* et *Arawa*.

Les grands armateurs sont Mawi et Oro, deux Atoua, c'est-à-dire deux Tobba. Ce sont les représentants divinisés des deux dominations : abite (Mawi) et aryenne (Oro). Mawi le premier pêcha l'île du Nord Ikan-a-Mawi de la Nouvelle-Zélande et l'île centrale de Havaï appelée comme lui Mawi. Oro fut l'initiateur du mouvement hémiarite, qui, suivant la tradition locale et l'opinion si compétente de Dumont d'Urville, rayonna de Taïti sur Havaï et sur la Nouvelle-Zélande (1).

(1) *Voyage de l'Astrolabe*, Philologie.

Les trois navires que la tradition néo-zélandaise fait intervenir dans le peuplement de l'archipel étaient certainement bien supérieurs à ceux que les premiers navigateurs européeens trouvèrent en usage dans la Polynésie. C'étaient de ces *grandes maisons flottantes* que le langage des temps antiques caractérisait par l'articulation redoublée N-N et que nous avons vues faire leur apparition dans les mers de la Chine, au-delà du détroit de Malakka avec la deuxième domination sabéenne et inaugurer l'exploration de ces mers par le nom significatif de Siam (S-I-AM), et le peuplement des côtes orientales de l'Asie par celui d'Annam (A-N-N-AM). C'était déjà, mais dans des proportions que le temps devait amoindrir, le type de ces canots doubles appelés *Pahi* par les indigènes, dont le principal atelier de fabrication était dans les îles Pomotou (1). Le nom de Pahi, par son terme initial Pah ou Bah paraît rattacher l'invention de ces instruments nautiques à la seconde domination sabéenne, qui avait pour signe caractéristique la labiale P ou B. Ces grands canots qui avaient fait l'admiration de Tasman étaient déjà remplacés, au temps de Cook, par de grandes pirogues simples d'un équilibre moins stable. Car, depuis l'apparition des marines européennes, l'architecture navale de la Polynésie, déjà bien déchue de ce qu'elle avait été jadis, a encore accentué son mouvement de décadence. Les chants historiques nous apprennent que ces navires antiques pouvaient contenir 140 hommes d'équipage. Les embarcations d'aujourd'hui sont loin d'en pouvoir contenir autant. Mais, même dans leur état actuel, les canots doubles de l'Océanie orientale sont regardés par les ma-

(1) Mœrenhout, tome Ier, p. 118.

rins de l'Europe comme en état d'effectuer des traversées de plus de 400 lieues.

II. — *Les navires doubles. — Leur construction.*

Les anciens navires doubles étaient surmontés d'un observatoire. C'est ce que nous apprennent les chants maori. Lorsque le capitaine de l'Arawa Ngatoro-i-Rangi, étonné de la route suivie par son navire qu'avaient égaré les incantations de Ruaéo, veut se rendre compte de la situation, on le voit *monter sur le toit de la maison bâtie sur la plate-forme qui réunit les deux canots. C'est de là qu'il observe le ciel et interroge le cours des astres* (1).

Les chants maori nous apprennent encore que le bois employé à la construction de l'Arawa avait été abattu dans l'île Rarotonga de l'archipel Manaïa ou Harvey, située entre Taïti et la Nouvelle-Zélande. Cette indication fait bien voir que la navigation de l'Arawa appartenait au mouvement de l'expansion hémiarite, dont Taïti fut le centre notoire et dont nous voyons que Rarotonga fut une des principales stations.

III. — *Nature des provisions destinées aux colons.*

Avec la cargaison humaine destinée au peuplement des îles, les navires emportaient, en espèces végétales et animales, ce que les organisateurs du mouvement jugeaient devoir être utile aux colons. C'était un objet important que la tradition néo-zélandaise n'a pas oublié dans ses chants populaires. L'histoire de Turi, cet antique

(1) De Quatrefages, d'après sir George Grey, Revue scientifique, p. 1152-a.

chef de migration, fait connaître que le rat avait été importé comme moyen d'alimentation. Le navire que montait Turi était l'Aotéa. Il contenait, outre son chargement humain, des rats, des chiens, des perroquets gris et de grandes poules d'eau appelées *Moa*. Les végétaux et les animaux compris dans les premiers chargements existent encore aux lieux où ils ont été transportés. Quelques-uns se sont acclimatés dans leur nouvelle patrie et y vivent à l'état sauvage (1).

Un autre animal, dans tous les archipels importants de la Polynésie, fit partie du bagage des premiers colons ; c'est le cochon. Le rat, le chien et le cochon sont trois espèces cosmopolites ; ils devaient s'acclimater partout et fournir, avec les poules d'eau et les produits de la pêche, de précieuses ressources d'alimentation aux transportés de la politique éthiopienne. Mais le cochon que l'on retrouve partout ailleurs est resté étranger à la Nouvelle-Zélande (2). Ce groupe insulaire n'eut à présenter à ses premiers visiteurs européens que deux mammifères terrestres, le chien et le rat (3).

Pour compléter les indications fournies par les légendes locales, il me reste à examiner, au point de vue du langage, les mouvements de navigation et les opérations de peuplement représentés, dans leur matériel nautique, par l'Aotéa, le Taïnoui et l'Arawa, dans leur personnel organisateur et divin par Mawi et Oro, dans leur personnel convoyeur par Turi et Ngatoro-i-Rangi, dans leur personnel convoyé, par deux élements, l'un de race akite et l'autre de race aryenne ; enfin dans leurs approvisionne-

(1) De Quatrefages, *Revue scientifique*, p. 1154-A.
(2) D'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.*
(3) De Quatrefages, *loc. cit.*

ments de bouche par le rat, le chien, la poule d'eau et le cochon. Il me reste à confirmer, par des preuves nouvelles, la réalité de ce fait que le peuplement de la Polynésie fut bien l'œuvre de la domination éthiopienne dans deux de ses quatre âges, celui des Thoutmès et celui des Rhamsès. C'est ce que fait ressortir dans un jour plus vif l'application des conventions et des règles de l'idiome adite ou éthiopien aux noms des entités diverses qui figurent dans les traditions indigènes.

Deux appellations mythiques, Mawi par son articulation w ou b, caractéristique de la race abite, Oro par son articulation r, caractéristique de la race aryenne, et surtout par son exacte homonymie avec Horos, m'ont déjà conduit à cette conclusion.

Elle se dégage encore de la signification des trois noms Aotéa, Taïnoui et Arawa que les chants maori présentent comme ceux de trois navires et dans lesquels il ne faut voir, comme l'expriment les noms eux-mêmes ramenés à leur forme originelle, que les désignations personnificatives de trois mouvements successifs de navigation.

Cela me paraît manifeste pour Arawa, dont le nom, dans sa forme originelle r-b-a caractérise : par r-b la nationalité arabe, par l'a final le genre féminin et par sa nature de navire un mouvement de navigation. Arawa désigne la nautonière aryenne et arabe au service des Hémiarites de la deuxième domination. C'est la phase maritime de l'expansion aryenne ou hémiarite qui eut pour précurseur Horos ou Oro et pour instrument Harit-el-Rich, le régénérateur de la nationalité arabe, le contemporain et l'associé d'Horus, d'Osiris, du Bacchus des Latins, du Dionusos des Grecs. Harit-el-Rich, avec ses expéditions lointaines, célébrées par les historiens arabes,

ne peut être que l'instrument nautique de l'expansion inaugurée par Horus, le personnificatif de la marine arabe qui précéda celle de Maskat.

C'est ce qu'exprime le nom du navire Arawa; c'est ce qu'expriment aussi le nom du commandant de ce navire Ngatoro et de son rival Ruaéo. Car Ngatoro, dans sa forme originelle N-GAT-ORO, désigne une maison ou un membre (N) de la maison kahtanide ou jektanide (GAT), convoyant (le rang des termes) le dieu Oro. Ruaéo caractérise par R-U-A ou R-B-A la nautonière arabe, et par E-O les femmes (E) et les hommes (O) qu'elle convoye.

Les noms de Taïnoui et de Aotéa se rapportent à deux époques antérieures.

Dans Aotéa figurent en initiale les deux caractéristiques A O qui, sous la deuxième domination sabéenne, commencèrent, ainsi que la caractéristique E, à affirmer, dans le langage, la signification des voyelles comme caractéristiques de genre, en Grèce par le nom de Kranaos, roi d'Athènes (XVIe siècle) et par les mots Laos (peuple) et Naos (temple), en Egypte par celui de Danaos, à Madagascar par celui de Betsiléo qui par BET et SIL désigne sa date, sur la côte orientale d'Afrique par Kiloa qui, par K-I-L la désigne aussi, en Océanie par celui de Tangaloa, sur la côte de l'Inde par celui de Goa et dans bien d'autres lieux encore qu'il serait superflu d'énumérer en ce moment.

A et O sont deux caractéristiques abstraites et, suivant une règle bien établie (1), laissent à la dentale T qui les suit la valeur de la nuance D qu'elle aurait en initiale. Aotéa provient donc de la forme primitive A-O-D-E-A,

(1) *Etude sur le langage*, p. 167.

laquelle caractérise par D l'élément dominateur du couple D-B, générateur des Tobba, par A-O les deux genres de cet élément, par le redoublement E-A de la voyelle féminine le grand nombre de femmes que cet élément dominateur fait transporter, enfin, par la nature de navire assignée à l'Aotéa un mouvement de navigation. Dans ces conditions Aotéa me paraît désigner la série des navigations qui se rapportent aux premiers règnes de la deuxième domination sabéenne ou de la dynastie des Thoutmès. Les femmes que l'Aotéa transportait étaient celles qui allaient peupler la Mélanésie et les archipels occidentaux de la Polynésie; c'étaient les filles de Ghè, les congénères métisses de Kous (E) et pur-sang de Kham (A).

Taïnoui contient en initiale la caractéristique bilitère T-N désignative du culte d'Aten institué par Amen-Hotep IV dans les dernières années du XVIe siècle avant l'ère chrétienne. La caractéristique diminutive I intercalée entre les deux composantes T et N exprime l'idée de l'acheminement. La caractéristique OU placée à la suite désigne la race abite qui régnait sur le monde avec les Amen-Hotep; le rang des termes exprime que le nouveau culte (T-N) doit asservir à sa loi la race abite (OU). Comme d'ailleurs Taïnoui est le nom d'un navire que les traditions locales montrent employé au peuplement des îles, il ne peut être que la désignation sommaire du mouvement de navigation et de transportation accompli dans les îles de la Polynésie par la marine d'Amen-Hotep IV.

Ainsi l'Aotéa paraît résumer le mouvement de transportation afférent aux huit premiers règnes de la XVIIIe dynastie et il représenterait dans ce mouvement la découverte et le peuplement des îles de la Mélanésie.

Le Taïnoui paraît résumer le mouvement afférent au règne d'Amen-Hotep IV et y représenter la découverte et le premier peuplement des îles Samoa et notamment des îles Tonga, dont le nom porte dans son initiale TON la caractéristique T-N du culte d'Aten institué par Amen-Hotep IV.

L'Arawa paraît résumer le mouvement afférent au règne d'Horus et à la dynastie des Rhamsès dont il fut le précurseur. Il représente, sinon la découverte, du moins le peuplement, avec des éléments de race aryenne, des archipels de la Polynésie orientale, surtout de Taïti qui fut le centre et le foyer régional de cette phase des expansions aryennes.

ESPÈCES ANIMALES

Implantées dans la Polynésie avec les premiers émigrants.

Ce sont ces trois mouvements d'expansion, dont les deux premiers s'effectuèrent sous les auspices de la race abite et le dernier sous les auspices de la race aryenne, qui, avec les éléments humains voués à la transportation et les équipages de la marine dominante, emportaient les espèces animales mentionnées ci-dessus, le cochon, le chien, la grande poule d'eau et le rat. Comprises dans le bagage des colons, elles reçurent des noms en rapport avec les conditions dans lesquelles la translation s'opérait. L'examen de ces noms et leur confrontation avec d'autres d'une composition semblable peuvent jeter quelque jour, non seulement sur leur origine, mais sur le caractère des migrations elles-mêmes. On va voir que l'appellation générique de chaque espèce fut empruntée, non à son

caractère particulier, mais aux circonstances de leur translation.

La grande poule d'eau, le rat, le cochon et le chien sont des espèces dont l'importation dans les îles de la Polynésie remonte au mouvement des transportations éthiopiennes.

I. — *Le Chien.*

La plus ancienne paraît être le chien. Car dans le dialecte de Timor où, comme on l'a vu ci-dessus, la première des deux dominations sabéennes s'était établie, il porte le nom d'Asu (1), dont la forme primitive s-v ou s-b caractérise cette première phase des expansions éthiopiennes. Son nom latin *Canis* caractérise la race akite (k-n) à l'origine (i-s) de ses transportations. — Son nom grec Κυων, et surtout son génitif Κυνος exprime la même idée par la finale o-s venant à la suite de Kun ou k-ou-n qui désigne la variété métisse de Kous (k-ou-s). Le chien fut donc, pour les créateurs du dialecte de Timor dans la Malaisie et des langues latine et grecque, le compagnon des premiers transportés de la race de Kham et de la famille demi-sang de Kous.

Le nom de *Kong-kony* que le chien porte à Macassar dans l'île de Célèbe paraît indiquer qu'il fut, lors du peuplement de cette île par la race noire, le compagnon des transportés du Kong.

Avec les dominations qui se succèdent les noms se modifient et par leur composition se rattachent au nouvel

(1) Les noms désignatifs des espèces sont empruntés aux vocabulaires comparatifs insérés par M. G. d'Eichthal dans sa belle étude sur l'*Histoire et l'origine des Foulahs.*

ordre de choses. Ainsi le nom de Kelb, hébreu et arabe, désigne le chien comme ayant été compris dans les transportations exécutées par la marine phénicienne (K-L) convoyant les maîtres de la race abite (B). Le nom de Kelb nous met donc en présence de la deuxième domination sabéenne. Nous y sommes encore par le nom d'Ilio que le chien porte aux îles Hawaï. Car Ilio caractérise le régime des navigations à l'étoile (I-L), à son début (I-O). C'est l'époque de la deuxième domination sabéenne : c'est l'époque où, sous les mêmes auspices, Troie recevait son nom d'Ilium, lequel caractérise l'étoile (I-L) en possession des mers (I-M).

II. — *Le Cochon.*

Le cochon est un des animaux les plus en faveur dans la Polynésie. Il paraît y avoir été sinon introduit, au moins multiplié par la deuxième domination abite ou sabéenne. Il s'appelle en grec ὗς, en latin *sus* et aussi *porcus*. A Mawi, l'une des îles hawaïennes, son nom est *porka*, comme le nom latin. A Madagascar il porte le nom de *mous*. Partout, dans le monde océanien, le nom du cochon porte en initiale la caractéristique de la race abite, la labiale; ce qui semble rapporter à la deuxième domination sabéenne l'activité de ses importations dans les archipels; et comme les Sémites de race aryenne, enlevés sur le Tigre et l'Euphrate, figurèrent pour une très large part dans les transportations de cette époque, je suis porté à y voir l'origine de l'horreur profonde des Hébreux et des Arabes pour le compagnon des exils et des relégations que les vainqueurs de race abite leur infligeaient. Du reste, les noms que je viens de citer portent tous la

marque de cette époque. ὗς et *sus* caractérisent un animal transporté *originairement* (s en finale) par la domination abite (U ou B).

Le *porcus* latin, le *porca* hawaïen caractérisent l'animal que les dominateurs abites (P ou B) envoyaient avec leurs transportés dans l'Orcus (les Enfers); et qu'est-ce que désignait le nom d'Orcus ramené à sa forme primitive (R-K)? Le séjour où les dominateurs de race aryenne (R), la première domination hémiarite, personnifiée par Ouranos, avaient relégué la race akite, les fils de Ghè, suivant la notion mythique des Grecs. Porcus et Porca se rapportent donc aux réprésailles exercées par la deuxième domination sabéenne sur les clients de la première domination hémiarite.

Mous, nom du cochon à Madagascar, caractérise le même ordre d'idées; c'est l'animal importé (S) par une émigration (M) abite (OU) ou, à un point de vue plus général, par une émigration nautique; car OU-S ou B-S caractérise le navire comme ayant eu la race abite (B) pour inventrice (S). C'est ce que figure la lettre double Ψ (B-S ou P-S) des Grecs avec sa coque traversée par une ligne verticale qui représente le *mât* dans sa partie supérieure, et, dans sa partie inférieure, la *gaffe* ou l'*aviron*.

III. — *La grande poule d'eau* (*Moa*).

Les dialectes polynésiens ont deux noms pour désigner l'oiseau, suivant qu'il est de petite taille et doué de la faculté de voler ou qu'il est de grande taille et dépourvu de cette faculté, comme la poule et l'autruche. Dans le premier cas, il porte le nom de *Manou*, dans le second celui de *Moa*.

La première espèce est celle qui annonçait la proximité des terres aux migrations parties de l'Oman et accomplies sous les auspices de la race abite. C'est précisément ce qu'exprime le nom de *Manou*, dans lequel M-AN caractérise l'Oman ou Ammon, OU ou B la race abite qui régnait dans l'Oman et le rang des termes l'action d'*envoyer*.

La seconde espèce est celle qui accompagnait, comme approvisionnement de bouche et élément de peuplement animal, les émigrants ou transportés des deux sexes. C'est aussi ce qu'exprime le nom de Moa, dans lequel M caractérise un groupe d'émigrants, O-A les deux sexes et le nom de Moa l'animal destiné à leur nourriture et compris dans leur bagage.

C'est sous le nom de *Moa* que les chants historiques de la Nouvelle-Zélande mentionnent la présence de grandes poules d'eau, en compagnie de rats et de perroquets gris, dans le chargement de l'Aotea, si renommé pour sa richesse, lorsque Turi, qui commandait ce navire et qui personnifie les chefs d'escadre de l'époque (deuxième domination sabéenne), fit la traversée d'Hawaïki à la Nouvelle-Zélande (1).

Dans le dialecte maori, Hawaïki désigne l'île Savaï de l'archipel que l'on appelle tantôt Hamoa, tantôt Samoa, et qui fut, comme on l'a vu ci-dessus, découverte et pourvue de son premier fond de population par la deuxième domination sabéenne. Dans Samoa on retrouve le nom de *Moa* comme désignation générale du siège d'une émigration (M) d'hommes et de femmes (O-A). C'est aussi le point d'arrivée (S) de ces grandes poules d'eau (MOA) que l'Aotea emportait dans sa cargaison.

(1) De Quatrefages, *Revue scientifique* du 6 juin 1874, p. 1152-A.

Depuis longtemps il n'existe plus de ces grands palmipèdes dans le groupe néo-zélandais. Mais on a trouvé de leurs ossements mêlés à des ustensiles et des instruments d'un autre âge et l'on pense que leur disparition dut suivre de près l'arrivée des maori (1). D'où il résulte que cette ressource d'alimentation, introduite par le mouvement d'expansion abite qui avait conduit à la Nouvelle-Zélande l'élément de race akite appelé Gnati, aurait été supprimée par le mouvement d'expansion aryenne qui, à la suite d'Oro, y conduisit les Maori.

Nous retrouvons encore ici le témoignage de l'existence de deux courants successifs dont le premier, sous la XVIIIe dynastie, et le second sous la XIXe, avec Horus pour intermédiaire, donnèrent à l'Océanie orientale ou à la Polynésie ses deux éléments de population akite et aryenne nuancés plus tard par les croisements.

Turi lui-même, le personnificatif des chefs d'escadre de l'Aotea, porte dans son nom le témoignage de l'époque et du régime auxquels il appartient. Cette époque et ce régime sont ceux auxquels appartient le changement du nom de Sour donné à Tyr par les Sémites d'Our-Kasdim, qui furent les premiers hémiarites, en celui de Τυρος qui lui fut donné par les seconds Sabéens, par les Thoutmès. Sour, en effet (S-OU-R), est l'appellation donnée à la ville syrienne par la maison d'Our ou d'Heber (OUR-AN, ουρανος). *Tour* est l'appellation sabéenne donnée par le maître (D ou T) vainqueur de OUR-AN (T-OU-R-AN). C'est l'appellation touranienne de Tyr, comme Turi est l'appellation des chefs d'escadre de l'expansion sabéenne ou touranienne. La domination qui, avec les premiers Thoutmès, vain-

(1) De Quatrefages, *loc. cit.*, 1150-B.

queurs des Sémites, débaptisait *Sour* dans la Méditerranée pour en faire *Tour* était celle qui régnait aussi sur les mers du Sud, y baptisait ses chefs d'escadre du nom générique et personnificatif de Turi. C'était la domination abite de l'Oman caractérisée par M-AN-OU et pilotée dans le voisinage des îles par *Manou* (l'oiseau).

IV. — *Le Rat.*

On sait, par les chants maori, que le rat fut compris, comme ressource alimentaire, dans la cargaison de l'Aotea et importé à la Nouvelle-Zélande par Turi et ses compagnons. Mais on peut dire qu'il fut de toutes les migrations maritimes anciennes, comme il est aujourd'hui encore de toutes les traversées.

Son nom grec μῦς, son nom latin *Mus*, par leur forme primitive M-B-S, le montrent comme l'acolyte inséparable des navigateurs en général (M-OU-S) et particulièrement des navigateurs abites (M-B-S).

Son nom arabe Far le montre comme l'acolyte des navigateurs hémiarites de l'ère pharaonique (F-AR).

Son nom javanais Tikus et Mustikô, malais et bali, Tikus, le montrent, par la forme T-K ou D-K, comme associé aux transportations que caractérise cette articulation bilitère, que symbolise le monstre chaldéen Οδακων, que personnifie le mythe philistin de Dagon et que rappellent les deux verbes grecs τεκω et τικτω, engendrer, c'est-à-dire peupler, coloniser. Tikus et Mustikô associent manifestement le rat aux transportations akites dont la Malaisie fut le siège.

Dans les îles Tonga le rat a pour nom Gouma, qui le montre comme compagnon de la famille de Kous, souche

ancêtrale des Agou actuels de l'Abyssinie (GOU) en cours d'émigration (MA).

A Mawi, l'une des îles pêchées par Mawi, le navigateur de race abite, et peuplées ensuite par Oro, l'introducteur de la race aryenne, le nom du rat porte les deux caractéristiques K et R, distinctives de Kronos et d'Akran; il s'appelle Kiore.

Mais à Taïti, à Hawaï, à Tikopia, il ne porte plus que la caractéristique aryenne R. Son nom dans les deux premières îles est Hioré et dans la dernière Arin-Ari.

La forme M-OU-S qui, dans sa généralité, désigne un animal ou un objet à l'usage d'émigrants embarqués, qui désigne le cochon à Madagascar, qui désignait le rat à Athènes et à Rome, désigna, pour la clientèle arabe des marins de l'Arawa, un outil tranchant, ustensile nécessaire aux émigrants. C'est ainsi que *mous* est devenu le nom arabe du *couteau*.

Mais cette forme monosyllabique M-U-S, ou M-OU-S ne caractérisait pas seulement tout ce qui figurait dans les approvisionnements et dans l'outillage des traversées. Elle pouvait en désigner aussi le personnel humain. C'est à ce titre qu'elle nous met en présence d'une autre entité toute différente de celles que nous venons de passer en revue, de cette entité célèbre que les Anciens de la famille pélasge avaient appelée les Muses, Μουσαι en grec, *Musæ* en latin.

Ces deux mots ont en effet pour radical cette même forme M-U-S, M-OU-S qui les rattache, par l'idée commune d'une transportation nautique, au cochon et au rat des navigateurs éthiopiens, au couteau des navigateurs arabes.

V. — *Les Charmeuses des traversées.* — Μουσαι, *Musæ, les Muses.*

Suivant la tradition orphique, qui, par le nom d'Ορφευς (O-R-F-EU-S) son créateur, se rattache si étroitement aux navigations arabes de la période antéhistorique, les Muses étaient des femmes douées d'attributs divers dont l'ensemble composait une sorte d'encyclopédie littéraire et artistique.

Suivant la signification primitive de leur nom collectif Μουσαι, c'était des femmes (A-I) qui faisaient partie du personnel (M) transporté par le navire (OU-S).

Cette double indication les désigne comme ayant eu pour mission de charmer par leurs récits, leurs chants ou leurs jeux scéniques, les ennuis des longues traversées.

Elles étaient donc en réalité les *charmeuses des traversées.*

Les plus anciennes traditions mythiques de la Grèce plaçaient les Muses sous l'autorité et sous l'inspiration d'Apollon dont le nom, dans la grande entreprise de Latone, avait personnifié le groupe d'hommes employé à l'observation du Soleil. Elles rapportaient la première ébauche de leur culte aux Aloïdes.

Il n'y avait eu d'abord que trois Muses, Mélétè, Mnémè et Aoïdè. On les regarde comme filles d'Ouranos et de Ghè. Plus tard un certain Piérus que l'on dit natif de Thrace en porta le nombre à neuf et régla leur culte qui reçut d'Orphée son organisation définitive.

Une des circonstances les plus populaires de la légende des Muses est leur lutte contre les Sirènes, lutte dans la-

quelle celles-ci furent vaincues et laissèrent au théâtre de leur défaite le nom d'Apteres. Ce nom dans sa forme grecque ἄπτερες signifie *sans ailes*, parce que, suivant la tradition mythique, les Muses victorieuses arrachèrent aux Sirènes leurs ailes, c'est-à-dire, sans doute, leur interdirent l'usage de la voile et ne leur laissèrent que de simples pirogues navigant à la gaffe et à l'aviron, figurés par les jambes d'oiseau dont la mythologie affuble les Sirènes vaincues.

Dans sa forme originelle ABT-ER, le surnom de ἄπτερες montre le caractère réel de cette lutte qui fut celle de la femme abite (ABT), siégeant à Bêtna dans l'Oman où elle représentait la revendication sabéenne, et de la femme aryenne (ER), sa rivale hémiarite. Dans ce terme ABT-ER nous retrouvons le surnom d'El-Abter donné par les Sabéens de l'Oman à celle des deux souches ancêtrales de la population libyenne que les premiers Sabéens, ceux de l'Iemen, avaient appelée Madghès (1). Nous y retrouvons le nom de Jupiter lui-même, personnification suprême de la cause sabéenne, car le nom de Jupiter, dans sa forme monosyllabique I-U-PIT-ER caractérise l'acheminement (I) de la race abite des anciens jours (U) vers la victoire de la femme abite des jours nouveaux (PIT) sur la femme aryenne (ER) ou de la race jaune sur la race blanche. Jupiter est resté, pour les Latins, la plus grande figure de leur Panthéon et la signification primordiale de son nom prouve que la mythologie des Sabins et des Samnites avait, comme l'indiquent d'ailleurs ces deux ethniques, ses attaches dans la tradition sabéenne et omanite.

(1 *Histoire des Berbères*, par Ibn-Khaldoun, tome Ier, p. 168.

Ce qu'exprime la forme ABT-ER dans le surnom grec ἀπτερίς et dans le surnom lybien *Abter* est ce qu'expriment les deux noms de Muses et de Sirènes examinés dans leur composition intrinsèque, où Μοῦσαι, par son articulation labiale OU ou B caractérise la race abite et la revendication sabéenne, où Σειρῆνες, par son articulation I-R caractérise la race aryenne et la domination hémiarite.

La lutte des Muses et des Sirènes personnifie donc, dans une de ses circonstances principales, la longue guerre des seconds Sabéens contre les premiers Hémiarites, guerre qui se termina, on le sait, par la prise d'Avaris et le renversement de la domination ouranienne ou hémiarite. Elle personnifie la rivalité entre les nautonières artistes des deux partis.

Pierus qui porta à neuf le nombre des Muses limité précédemment à trois est lui-même une des personnifications de la lutte qui se termina par la victoire de la race abite patronnée par les Sabéens de l'Oman sur la race aryenne patronnée par les Hémiarites d'Ouranos et d'Heber. N'est-ce pas en effet ce qu'expriment le nom de Pieros et celui de Pierides donné aux Muses, dans lesquels P-IER caractérise : par P ou B la race abite, la revendication sabéenne ; par IER la race aryenne, la suprématie de HEM-IER ; et par le rang des termes la supériorité conquise par la race abite (P ou B) sur la race aryenne (IER).

Si donc les trois premières Muses furent instituées dans les temps antérieurs à la seconde domination sabéenne, l'institution des six autres qui porta leur nombre à neuf fut l'œuvre de cette domination personnifiée ici par Pierus. Et comme le nom des Muses et leur rivalité avec les Sirènes les rattachent aux vicissitudes de la navigation, il

est naturel de chercher un rapport d'affinité entre l'institution de ces neuf groupes de jeunes filles destinés à charmer par leurs chants, leurs danses et leurs récits la monotonie des longues traversées, et le mouvement maritime qui, le long des rivages de l'Asie conduisait les nautonières antiques du détroit d'Ormus au détroit de Behring.

Ce grand périple dont le développement embrassait le cours du Styx décrivait, comme le fleuve lui-même, neuf sinuosités qui constituaient les neuf replis légendaires du fleuve infernal. Il n'avait pu être accompli dans toute son étendue sans le secours du *grand navire*. C'est ce qu'exprimait le nom du nombre neuf (εννεα) dans lequel l'articulation initiale E-N-N caractérise le grand navire et l'articulation finale E-A les femmes demi-sang (E) et pur sang (A) qu'il transportait, les congénères de Kous et de Kham.

On a vu ci-dessus que les neuf replis du Styx sont représentés, dans la géographie, par les neuf anfractuosités profondes que dessinent les côtes de l'Asie, depuis le golfe de Cambay, la Καμπη de la tradition mythique, où était l'entrée du Tartare, jusqu'au golfe d'Anadir où se terminait l'avant-scène des régions inférieures ou infernales, où se termine encore la Tartarie.

Ces neuf replis du Styx, ces neuf golfes de l'Asie orientale se partagent en deux séries que sépare la longue et étroite presqu'île de Malakka. Trois sont situés dans l'ouest ; ils s'appellent Cambay, Bengale et Martaban ; six sont situés dans l'est ; ils s'appellent Siam, Tonkin, Petchili, Japon, Sakhalian, Anadir.

On a vu que le golfe de Siam avait ouvert un nouveau champ d'explorations nautiques, où le nom d'Annam

annonçait l'apparition du grand navire comme instrument de peuplement et de colonisation.

On a vu aussi que cette période d'explorations appartient à la deuxième domination sabéenne qui, avec le nouveau moyen de transport caractérisé par N-N, avait inauguré l'emploi d'un nouveau moyen d'orientation, l'orientation à l'étoile caractérisée par I-L et désignée dans ses débuts (s) par S-I-L.

Si le nom de Siam (S-I-AM) caractérise l'ouverture d'un nouveau mouvement de navigation, ceux d'Annam et d'Honan l'emploi d'un nouvel instrument de transport (N-N, le grand navire), on reconnaît l'emploi de l'étoile par la race abite ou jaune dans le nom du golfe de la Chine appelé Petchili. En effet, dans la forme primitive BET-SIL-I, ce nom caractérise la femme abite (BET), la souveraine de Bêtna, inaugurant (s) l'emploi de l'étoile (I-L). Il désigne donc le mouvement de navigation qui, à la même époque, conduisait les Betsiléo à Madagascar et donnait leur premier fond de population jaune ou abite aux deux pays, où la race jaune devait laisser deux de ses gisements les plus importants, le pays des Sinæ (la Chine) et le pays des Hova (Madagascar).

En rapprochant les deux phases de l'existence mythique des Muses des deux phases de la navigation antéhistorique dans les mers du sud, la première phase comprenant trois Muses et trois golfes, la seconde les neuf Muses et les neuf golfes de l'Asie orientale ou les neuf replis du Styx, on est conduit à cette conclusion que l'institution ancienne des trois premières Muses fut consacrée aux trois golfes situés à l'ouest du détroit de Malakka et l'institution plus récente des neuf Muses à l'ensemble des neuf replis du Styx, et qu'ainsi ces neuf

groupes de nautonières artistes furent affectés aux neuf régions maritimes entre lesquelles se partage le long développement de côtes qui va du golfe de Cambay au détroit de Behring.

VI. — *Caractère général du mythe des Muses dans ses rapports avec les destinées de l'Egypte et de l'Ethiopie.*

Envisagée dans son ensemble, la conception mythique des Muses personnifie le mouvement d'expansion civilisatrice compris entre la fondation de l'ancien Empire d'Egypte par les Pélasges formés à l'école de Latone et le démembrement du nouvel Empire sous les Rhamsès.

Dans son cycle quarante fois séculaire, cette période embrasse les quatre dominations alternativement sabéennes et hémiarites qui se partagent l'existence antéhistorique de l'antique Orient et la domination pélasge qui les avait précédées en Egypte.

Au point de vue particulier des destinées de l'Egypte, le cycle se divise en trois phases que l'on appelle l'ancien Empire, le moyen Empire et le nouvel Empire et se subdivise en vingt dynasties qui furent successivement :

Sous l'ancien Empire.

1° Pélasges depuis la 1re jusqu'à la VIe :

Avec Latone (Λητω) pour protogène mythique ;
Avec Ménès pour protogène politique ;
Avec le Delta du Nil pour foyer d'expansion ;
Avec la basse Egypte, l'Asie-Mineure et l'Europe méridionale pour théâtre d'expansion ;
Avec Zeus et les Theoï pour maîtres divinisés ;

Avec les Sabéens de l'Iemen ou les Ethiopiens pour antagonistes ;

2° Confuses et frustes depuis la VIe jusqu'à la XIe par suite de l'état de lutte entre les Pélasges du Delta et les Sabéens de l'Iemen, entre Zeus et Typhon.

Sous le moyen Empire.

1° Sabéennes ou abites depuis la XIe jusqu'au milieu de la XIIIe :

Avec Typhon pour protogène mythique ;
Avec les Entef pour protogènes politiques ;
Avec l'Iemen pour foyer métropolitain et Thèbes pour foyer régional d'expansion ;
Avec la Méditerranée et la mer des Indes pour théâtre d'expansion ;
Avec les Tobba pour maîtres suprêmes;
Avec des Sabéens de l'Iémen, les Amen-Amha, pour rois, et pour vice-rois des Pélasges du Delta, les Osortasen.

2° Sémites, abériennes ou hémiarites du milieu de la XIIIe à la XVIIIe :

Avec Heber, Amalek et Jektan pour protogènes politiques ;
Avec Ouranos pour protogène mythique ;
Avec la Chaldée et l'Arabie pour foyers d'expansion ;
Avec les Sabéens de l'Oman pour antagonistes.

Sous le nouvel Empire.

1° Sabéennes ou abites pendant la XVIIIe :

Avec l'Oman pour foyer métropolitain d'expansion ;

Avec la Méditerrannée, la mer des Indes et l'océan Pacifique pour théâtre d'expansion ;

Avec Ammon personnifiant l'Oman pour divinité magistrale ;

Avec des Thoutmès et des Amen-Hotep pour rois ;

Avec des dieux d'origine ou pélasge, ou sabéenne ou sémite qui s'appellent Theoï, Adès, Adonaï et qui réunis dans leur caractéristique initiale T ou D produisent, vers la fin de la dynastie, un culte d'apparence monothéiste désigné par Aten (T-N) et substitué à Amen (M-N) ou Ammon.

2° Hémiarites ou aryennes pendant la XIXe et la XXe :

Avec Horus pour protogène mythique ;

Avec Horem-Heb pour protogène politique ;

Avec la Nubie et l'Arabie maritime pour foyers d'expansion ;

Avec toutes les mers du globe pour théâtre d'expansion ;

Avec Ra ou Phra pour entité divine, personnification mythique du Soleil, désignation réelle de la femme aryenne conduite par le Soleil dans ses migrations ;

Avec des rois qui portent le titre de Pharaon (adorateur de Phra) et le nom dynastique de Rhamsès, caractérisant le grand avènement (S-ÈS) de la noble race aryenne (RH-AM) à l'hégémonie de la famille humaine.

Quelle relation peut-il exister entre le Cycle mythique des Muses et ces antiques révolutions de l'Egypte et de l'Ethiopie? Par quel lien humain, les filles artistes et savantes qui avaient reçu pour mission de charmer les maîtres du monde pendant leurs longs voyages maritimes se rattachent-elles aux dynasties pélasges, sabéennes ou hémiarites qui présidèrent successivement aux

destinées antéhistoriques de la famille humaine. C'est ce que leurs noms eux-mêmes vont nous apprendre en les ramenant à leur forme première.

On a vu que, suivant la notion mythique des Pélasges, les trois Muses anciennes, devancières des neuf Muses classiques, s'appelaient Mélétè, Mnémè, et Aoïdè et qu'elles étaient réputées filles d'Ouranos. Ces quatre noms, éclairés par la forme qu'ils avaient au moment du premier baptême, montrent que les entités qu'ils désignent appartenaient à l'ancien et au moyen Empire. L'institution des neuf Muses classiques fut exclusivement l'œuvre du nouvel Empire.

Le premier nom Mélétè (Μελετη) a pour forme primitive M-EL-ET-EE et sous cette forme, caractérise un groupe (M) de femmes (ET) et de femmes nombreuses (E-E) conduites par les deux grands astres (EL). Il exprime donc les conditions dans lesquelles s'était formé le groupe de Latone (Λητω), protogène mythique de la domination pélasge, dont le nom, dans son génitif Λητους, contient l'articulation OU-S, qui là, comme dans μοῦσαι, caractérise l'idée du navire. Μελετη est la Muse des dynasties pélasges livrée à l'observation des grands astres et à l'étude de leurs mouvements. Elle fut la compagne, sinon le sosie de Latone dans cette traversée audacieuse de la Méditerranée qui devait livrer aux nautoniers pélasges, partis de Boutô sur la côte égyptienne, Phasêlis, Ephèse et Dêlos, l'Asie occidentale et l'Europe méridionale.

La seconde des trois Muses anciennes porte le nom de Mnémè (Μνεμη) et plusieurs écrivains anciens la regardent comme la mère des neuf Muses classiques. En effet, par son articulation initiale M-N, elle caractérise l'Iemen (I-M-N) ou l'Oman (M-N), c'est-à-dire l'Arabie méridionale qui fut

le foyer de rayonnement des navigations sabéennes et le point de départ des Muses piérides.

Mais Mnémè appartient surtout aux premières dynasties sabéennes ; on le reconnaît à la forme primitive de son nom M-N-EM-E-A, laquelle est identique avec celle d'Amen-emha, nom des dynasties du moyen Empire (XIe et XIIe dynasties) ou de la première domination sabéenne. Mnémè est donc la Muse des premières dynasties sabéennes, de celles qui eurent Saba pour métropole et l'Iemen pour foyer de rayonnement, de celles qui, en témoignage de l'étendue de ce rayonnement, donnèrent au langage l'articulation M-N, que la dynastie de l'Oman devait plus tard universaliser, en l'introduisant dans les théogonies et dans les idiomes de tous les peuples, en donnant à la théogonie latine ses *Manes*, à la théogonie hindoue son *Manou*, à la théogonie égyptienne son *Amenti*, à la théogonie germanique son dieu *Man*, fils de Tuiston, à la théogonie fétichiste des sauvages de l'Amérique son dieu *Manitou;* à la langue latine ses mots *mens* (esprit), *manus* (main), *omnes* (tous), *amnes* (fleuves), à la langue arabe la préposition *men* désignative de l'idée d'origine ou de provenance ; à la langue grecque la particule *men* (μεν) désignative de l'affirmation comme le mot *amen* des Hébreux ; à la langue grecque le mot *mantis* (μαντις) devin ou prophète, congénère du *mentis* des Latins et caractérisant *l'esprit* en possession des secrets de l'avenir ; à la langue grecque encore le mot μνησαι et à la langue latine le mot *memento*, qui tous deux signifient : souviens-toi, et impliquent la connaissance des secrets du passé.

Elle fut en effet la mère des souvenirs, cette Mnémè qui charma par ses récits les navigations sabéennes du

premier âge et prépara l'avènement des neuf Muses de Pierus et du second âge. Elle présida à la conservation des traditions et devança dans ce rôle la phénicienne Kleïo (1), qui, dans les âges suivants, devait être la Muse de l'Histoire.

La troisième des Muses anciennes a pour nom Aoïdè (Ἀοιδή) dont la forme primitive A-O-I-D-E-A est, sauf une nuance, celle même du nom de l'Aotéa. Cette nuance est l'intercalation de l'I diminutif, caractéristique de l'idée *d'acheminement.* Ce qui témoigne que le groupe de femmes (E-A) d'A-O-I-D-E-A était l'acheminement vers le groupe de femmes (E-A) de l'Aotéa ou A-O-D-E-A.

Ἀοιδή en grec exprime l'idée de *chant* et de *poésie* ; c'est l'impression qui est restée à la langue d'Homère du rôle de la troisième des anciennes Muses dans la mouvement des navigations sabéennes. Aoïdè avait donc pour mission de présider à l'harmonie et à la poésie. C'est elle qui, sous la première domination sabéenne, charmait déjà par ses chants et ses inspirations poétiques les maîtres de l'Ethiopie dans leurs pérégrinations le long des côtes de l'océan Indien et des trois premiers replis du Styx. C'est elle qui, sous la deuxième domination sabéenne, devait par la suppression dans son nom de l'articulation I expressive de l'idée d'acheminement, devenir A-O-D-E-A ou Aotéa et charmer encore, comme héritière de sa sœur Mnémè, les héritiers et congénères d'Amen-Amha.

Aoïdè est donc la devancière immédiate des neuf Muses de Pierus, dont l'institution fut l'œuvre des seconds Sabéens, Thoutmès et Amen-Hotep.

(1) La qualité de phénicienne ressort du radical Kleï qui, ramené à sa forme primitive KL-EI, caractérise par KL l'élément phénicien et par EI le genre féminin des éléments en cause.

C'est avec celle-ci que le grand navire (N-N), appelé aussi Aotéa, achèvera le périple du Styx en peuplant l'Annam, le Honan, le Petchili et le Sakhalian, découvrira et peuplera la Malaisie septentrionale, la Micronésie et la Mélanésie, et portera dans la Nouvelle-Zélande, avec la tradition de l'Aotéa et les noms d'Ikan-a-Mawi et de Tavaï-Pounamou, qui tous deux gardent dans Mawi et Pounam la date de leur origine (1), portera, dis-je, les compagnons de voyage des Muses, le rat (μῦς), la grande poule d'eau (Moa) et le perroquet gris, originaire du continent africain comme les captifs de race akite et de peau noire que l'Aotéa prenait en chargement dans la région du Poun (Pounamou) et emportait le long des côtes de l'Asie vers les îles de l'Océanie.

On voit que les trois Muses anciennes appartiennent par la première au cycle des dynasties pélasges et par les deux autres au premier cycle des dynasties sabéennes. Mais à ce premier cycle des dynasties sabéennes succéda le premier cycle des dynasties hémiarites, lesquelles, Amalékites au nord, Jektanides au sud, étaient issues d'Heber, originaires de Our-Kasdim et constituaient la maison d'Our (OUR-AN). Comment l'institution prototype des trois Muses se rattachait-elle à ces dynasties sémites? Elle s'y rattachait par le nom d'Ouranos, le maître de l'Ouran, le personnificatif, pour les Pélasges, de la première domination hémiarite, lequel, trouvant l'institution en plein exercice, la conserva, prit sous sa protection

(1) Ramené à sa forme monosyllabique, Tavaï-Pounamou désigne une contrée où l'autorité éthiopienne (T-AV) exercée par des femmes (A-I) fit transporter (le rang des termes) le peuple de Poun (POUN-AM) révolté contre la race abite (OU en finale). Les expéditions si célèbres de la reine éthiopienne Hatasou dans le Poun, sur la côte orientale d'Afrique, eurent donc pour résultat l'emploi d'une partie de sa population nigritienne au peuplement de la Nouvelle-Zélande.

adoptive les trois Muses et fut réputé leur père, suivant la déclaration formelle de Mimnernos, poète grec contemporain de Solon. C'est en compagnie de ses trois filles adoptives, que la marine d'Ouranos, en possession de ses grands *prao*, munis du gouvernail, s'élança de la pointe de Malakka pratiquée depuis longtemps par les premiers Sabéens, et, naviguant droit au soleil levant, franchit le bras de mer de cent lieues qui sépare la côte d'Asie de la grande île malaisienne, donna à celle-ci le premier fond de sa population nigritienne et la baptisa de son premier nom, Bornéo, dans lequel Born (B-R-N) caractérisait la maison ou la marine d'Heber, c'est-à-dire Ouran (OU-R-N); E-O des femmes et des hommes, et le rang des termes l'action de les transporter.

A l'Aotéa succéda le Taïnoui qui, comme je le disais tout à l'heure, doit correspondre à l'institution du culte d'Aten et au règne d'Amen-Hotep IV.

Après le Taïnoui parut l'Arawa, qui fut le prototype de la marine arabe, le convoyeur de la deuxième domination hémiarite et des Pharaons. Ce fut l'Arawa qui, sous Horem-Heb, successeur d'Amen-Hotep IV, transporta l'élément de race aryenne des côtes de l'Arabie aux îles Tonga, des îles Tonga à Taïti, de Taïti à Hawai et à la Nouvelle-Zélande, où la marine des Thoutmès avait déjà jeté un premier fond de populations nigritiennes enlevé au Poun. Ce fut l'Arawa qui conduisit aux Enfers, c'est-à-dire dans les dépendances lointaines du Tartare, le premier et le plus illustre élève des Muses, Orphée, OR-PH-EU-S, l'Arabe poète et navigateur.

Ce sera l'Arawa qui, partant de Hawaï et des îles Gambier et voguant droit à l'est à la faveur des renversements temporaires de l'alizé, atteindra enfin par une traversée

directe la grande terre désignée dans les prophéties de Tangaloa et atteinte déjà antérieurement par une voie plus longue ; ce sera l'Arawa qui, sous le souffle du courant normal de l'est à l'ouest, reviendra ensuite de la grande terre sur les îles d'où il était parti.

LIVRE QUATRIÈME

PRISE DE POSSESSION ET PEUPLEMENT DU CONTINENT AMÉRICAIN

CHAPITRE Ier. — NAVIGATIONS ETHIOPIENNES LE LONG DES COTES DE L'AMÉRIQUE.

SOMMAIRE. — Notions des tribus américaines sur les migrations de leurs ancêtres. — Rôle des quatre suprématies antéhistoriques dans le mouvement progressif des navigations et des transportations. — Mouvement concurrent le long des côtes de l'Asie. — Les îles Aléoutes. — Le détroit de Behring. — Prise de possession des côtes de l'Amérique du Nord par la deuxième domination éthiopienne. — Destination qu'elle leur donne. — Navigations éthiopiennes sur les côtes Nord et Nord-est de l'Amérique. — Organisation politique de l'Amérique du Nord par les Ethiopiens de la deuxième domination. — Navigations éthiopiennes sur la côte occidentale des deux Amériques. — Navigations éthiopiennes sur la côte orientale de l'Amérique du Sud. — Les Garani, les Caraïbes, les Garayo, les Galibi. — Traversée de l'isthme de Panama sous les Ethiopiens de la deuxième domination ou Egyptiens de la XVIIIe dynastie.

I. — *Notions des tribus américaines sur les migrations de leurs ancêtres.*

Il n'est pas de tradition plus fermement ni plus généralement établie que celle des populations indigènes du continent américain, non pas sur leur origine — elles l'ignorent — mais sur le côté de l'horizon d'où sont venus leurs ancêtres. C'est une opinion universellement accréditée parmi elles que les ancêtres sont venus du

Nord. Le mouvement de migration qui a conduit leurs diverses familles ethniques sur les gisements qu'elles occupent s'est effectué du nord au sud, et comme le continent qui, dans le nord, confine à l'Amérique est celui de l'Asie, il est impossible de chercher ailleurs que dans le continent asiatique ou le point de départ ou le point de passage des alluvions humaines qui ont peuplé le continent américain.

Quant à la provenance des éléments dont ces alluvions se composaient, la science moderne n'a eu jusqu'à présent, pour les déterminer, que l'observation de la nature physique des différents groupes, de leur teint, de leurs traits, de leur stature, la comparaison de leurs langages, l'étude de leurs aptitudes intellectuelles et de leurs inclinations morales. La seule conclusion qui se soit dégagée de cet ensemble d'observations, c'est que la population américaine, telle qu'elle est apparue aux découvreurs du XVIe siècle, est le résultat d'un mélange, à doses très variables, des quatre variétés simples que j'appelle *races*, et que je désigne, d'après leurs articulations caractéristiques, par les noms de *akite*, *abite*, *adite* et *aryenne*. Elles correspondent, dans l'ethnographie usuelle, les deux premières, aux deux races noires, nigritienne et éthiopienne, la troisième à la race jaune, et la quatrième à la race blanche. La nuance plus ou moins foncée du teint, l'accentuation plus ou moins prononcée des traits distinctifs de chaque race, donnent, jusqu'à un certain point, la mesure de sa participation à la formation des groupes.

Il est une autre donnée qui permet de contrôler et de compléter les résultats de l'observation : c'est la nomenclature ethnographique indigène, où chaque appellation

exprime par les articulations, ou simples ou composées, dont elle est formée, la nature et la consistance originelles du groupe lui-même et rapportée à l'idiome des arbitres suprêmes du monde antéhistorique qui avaient eux-mêmes imposé les noms, replace les hommes et les choses dans les conditions du baptême initial. Cette donnée nous a permis de suivre, dans sa marche progressive, le peuplement de l'Asie orientale et de l'Océanie, et d'y reconnaître l'action prééminente des quatre dominations qui présidèrent successivement aux destinées de l'Ethiopie. Elle va nous permettre aussi de suivre, dans ses phases diverses, le peuplement du continent américain, et nous y montrer encore l'intervention de la domination éthiopienne, parvenue à la limite de sa durée dans le temps et de son expansion orientale dans l'espace.

II. — *Rôle des quatre suprématies antéhistoriques dans le mouvement progressif des navigations et des transportations.*

Réduite d'abord à la navigation diurne et côtière, la première domination sabéenne était partie des rivages de l'Arabie, qui, à cette époque, portait encore le nom d'Eden ou Aden (demeure d'AD ou du maître). Après avoir franchi le détroit d'Ormus, elle avait suivi de proche en proche les côtes de l'Inde, lui avait imposé ce nom d'Inde, qui, par sa forme primitive I-N-D, caractérisait une contrée visitée par quelques (I) navires (N) du maître (D). Elle y avait jeté les indisciplinés de cette race de Kham ou de Ghè dont les transportés caractérisés par D-K devaient laisser au sud de la presqu'île le nom de *Dekan*. La marine du maître adite s'était avancée ainsi jusqu'au détroit de Malakka, qu'elle avait franchi, puis

passant dans la grande île de Sumatra, appelée *Soumadra* par les indigènes et dans les autres îles de la *Sounda*, elle avait donné à la Malaisie méridionale son premier fond de population nigritienne.

Héritière directe de cette première domination sabéenne, la première domination hémiarite, avec ses *prao* munis du gouvernail et sa connaissance du mouvement des grands astres qui, dans le monde occidental, lui a valu le nom d'Ouranos (ciel), avait étendu le champ des navigations éthiopiennes. De la pointe de Malakka, elle s'était élancée vers l'île de Bornéo qu'elle avait peuplée de la même race en la reléguant dans l'intérieur de l'île et y ajoutant des transportés de la race abite vaincue qui devait en habiter les côtes. La première domination hémiarite avait donc peuplé la Malaisie centrale.

Sur les débris de la première domination hémiarite s'était élevée la deuxième domination sabéenne, la dynastie des Thoutmès et des Amen-Hotep, tant et si justement glorifiée par les Egyptologues de notre siècle. Celle-ci, à l'aide du navire agrandi, comme moyen de transport et de l'étoile comme moyen d'orientation, avait pu affronter le Typhon des mers de la Chine et aborder la Malaisie septentrionale, Mindanao et Luçon.

De la Malaisie les flottes des Thoutmès avaient passé dans la Micronésie, puis dans la Mélanésie qui devint le déversoir oriental des innombrables épaves nigritiennes enlevées au Pount, au Monomotapa, au Betjouan, au Kongo et au Kong, devenu pour les maîtres abites de l'Oman leur principauté africaine de Bamanao.

La Mélanésie les avait conduits, par l'archipel de Viti, dans la Polynésie occidentale aux archipels de Samoa, de Tonga, de Hawaï et de la Nouvelle-Zélande, où Mawi,

personnification des abites de l'Oman, avait pêché l'île du nord Ikan-a-Mawi.

Concurremment avec ce mouvement d'expansion de l'ouest à l'est, le grand navire (N-N) en exécutait un autre du sud au nord; il continuait le périple du Styx commencé par les aînés de Saba, en côtoyant les six derniers replis que le fleuve mythique dessine dans les rivages de l'Asie orientale et arrivait ainsi jusqu'au golfe d'Anadir, le dernier des neuf replis. Là les rivages de l'Asie orientale se perdaient au nord dans la profondeur des mers polaires, tandis qu'à l'est ils faisaient face au double trait d'union placé par la nature entre le continent asiatique et le continent américain, la chaîne des Aléoutes et le détroit de Behring.

Avec les ressources nautiques que la restauration sabéenne avait à son service, il n'est pas douteux que ses escadres aient franchi la longue chaîne des îles Aléoutes, que les navigateurs européens comparent aux arches d'un pont (1) et qui de tout temps s'annoncèrent au loin par les panaches de leurs volcans. Il n'est pas douteux que la marine des Thoutmès les ait franchies. Le nom lui-même en porte témoignage. Car ce nom d'Aléoutes consacré par la notoriété indigène chez les Eskimô de la côte est identique avec celui des Leouata, une des grandes tribus berbères de la côte libyenne; et les deux noms sont identiques, parce qu'ils se rattachent à la même phase des expansions humaines, parce que leur forme primitive commune L-OU-T ou L-B-T caractérise, dans sa généralité, le mouvement d'expansion accompli, sous la

(1) Enquête sur les tribus indiennes des Etats-Unis. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 529.

direction du Soleil (L en initiale) par celle des dominations éthiopiennes, qui eut pour signes distinctifs, dans le langage, l'articulation OU-T ou B-T et pour siège métropolitain dans l'espace Bêtna de l'Oman, par la restauration sabéenne.

Il ne me paraît pas douteux non plus que la marine sabéenne de cette époque ait franchi le détroit de Behring, dont la largeur n'excède pas une vingtaine de lieues.

Les maîtres du monde d'alors se trouvèrent ainsi en possession d'une terre nouvelle, la grande terre de Tangaloa, dont les rivages, en se déroulant devant eux du nord au sud, comme les rivages de l'Asie s'étaient déroulés du sud au nord, devaient les remettre en présence de toutes les latitudes et de tous les climats compris entre le détroit équatorial de Malakka et le golfe d'Anadir, neuvième et dernier repli du Styx.

C'est par son côté le plus ingrat et le plus déshérité que la terre nouvelle se présentait aux navigateurs venus de Bêtna, puisque ce côté de l'Amérique est situé sous le cercle polaire. Les maîtres du monde lui donnèrent la destination qui convenait le mieux à leur politique. Ils en firent une sorte de prison régionale, où les plus réfractaires des enfants de Ghè, de la terre maudite, iraient expier, par un éternel exil, leur éternelle insoumission.

III. — *Témoignages de cette destination.*

Les noms de l'Amérique boréale contiennent pour la plupart le témoignage de sa destination originelle. La longue et étroite presqu'île qui se déroule dans le prolongement des îles Aléoutes et donne accès sur le continent porte le nom d'Aliaska. La contrée sur laquelle elle dé-

bouche s'appelle Alaska; le grand fleuve qui baigne l'Alaska s'appelle Ioukon. Les peuples sauvages qui habitent les côtes de l'océan Boréal depuis l'Anadir jusqu'au Groenland sont compris sous le nom commun d'Eskimô.

On voit que toutes ces appellations ont pour pivot unilitère l'articulation gutturale caractéristique des fils de Ghè, des congénères de Kham, de la race du Kong. Dans Aliaska l'articulation diminutive I caractérise l'idée d'acheminement, parce que l'Aliaska est le chemin qui mène à l'Alaska. Or, le nom d'Alaska, par sa forme unilitère L-S-K caractérise la contrée américaine où le soleil (L), symbole et guide des migrations, a conduit les premières épaves (S) de race akite (K). Le nom d'Eskimô caractérise, lui aussi, le commencement (E-S) de la race akite (K) amenée par petits groupes (I-M). Il désigne donc le mouvement progressif des transportations de cette race effectuées le long des côtes de la mer polaire et des rives de l'Ioukon. C'est ce qu'exprime pareillement le nom d'Ioukon, cette grande et puissante artère de l'Alaska. Car le nom d'Ioukon ramené à sa forme unilitère I-OU-K-N caractérise l'acheminement (I) de la race abite ou de la restauration sabéenne (OU) transportant (le rang des termes) des captifs de race akite (K) pour en former une grande maison ou une grande tribu (N en finale), ayant pour siège le bassin de l'Ioukon.

IV. — *Le Chaman.*

Les premiers colonisateurs de l'Alaska et de l'Ioukon, les créateurs, par voie de transportation, de la famille eskimale avaient pour résidence métropolitaine l'Oman

et pour divinité métropolitaine Ammon, homonyme de l'Oman par la forme bilitère M-N qui leur est commune. L'Oman et Ammon ont laissé un témoin irrécusable de leur haute intervention dans le peuplement de l'Amérique boréale. Ce témoin est le *Chaman* qui, dans sa triple fonction de prêtre, d'exorciseur et de sorcier, préside aux superstitions populaires non seulement de l'Alaska, mais de la Sibérie (1). Car de tous les rapports de conformité et de parenté qui unissent l'Asie et l'Amérique, il n'en est pas de plus décisif comme preuve d'une origine sociale commune que le chamanisme. Sur les deux continents cette institution porte un même nom et elle a son point d'attache initial dans le même ordre et dans le même courant d'intérêts humains. En effet, le nom de *Chaman* (en réalité Saman) ramené à sa forme unilitère S-M-N caractérise, comme celui des Samnites, comme le culte du Manitou, une institution ayant eu pour point de départ (S) l'Oman ou Ammon (M-N) et l'on sait que l'Oman personnifié et divinisé dans Ammon constitue l'institution religieuse essentiellement propre à la restauration sabéenne.

V. — *Distribution sociale et organisation politique de l'Amérique boréale.*

L'enfer de glace situé vers la source du Styx où les maîtres de l'Oman sabéen reléguaient les plus indisciplinés et les plus déshérités des vaincus de la Nigritie, bordait au nord l'océan Polaire sous le 70e parallèle. Il devait

(1) Pour le Chaman de l'Alaska, voir les *Voyages et Aventures dans l'Alaska*, par Frédérick Wymper, p. 347. — Pour le Chaman de la Sibérie, voir l'*Histoire d'Attila et de ses Successeurs*. par Amédée Thierry (3e édition), tome Ier, p. 209, 336.

s'arrêter au sud vers le 50e, où se trouve le faîte de partage entre le bassin de la baie d'Hudson et celui du Mississipi, principal tributaire du golfe du Mexique. Au centre de ce vaste espace, sous le 61e parallèle, il existe un lac que le cours du Mackenrie met en communication avec l'océan Boréal et qui, à l'époque où s'effectuait ce mouvement de colonisation lointaine, dut être le siège du gouvernement régional ; c'est ce qu'indique le nom de ce lac, Athabaska. Les tribus qui en occupent les rives et dont les campements s'étendent, à l'est jusqu'à la baie d'Hudson, à l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses, portent elles-même le nom commun d'Athapaskan. Dans ces deux noms qui, en réalité, sont identiques, la forme initiale *Athap* ou *Athab* caractérise la même entité dominatrice que Hotep dans Amen-Hotep. Elle caractérise le maître de l'Oman, qui alors était le maître du monde, le Tobba. La forme finale *Aska* ou *Askan* caractérise la population d'origine akite qu'elle désigne aussi dans Alaska (AL-ASKA). Athapaska désigne donc le prétoire régional du Tobba ou de son délégué.

Telle est, suivant les indications du langage, l'origine des populations indigènes cantonnées dans la partie du continent américain à laquelle la géographie moderne donne le nom de Nouvelle-Bretagne. Leur implantation dans cette région du globe dut être l'œuvre de la XVIIIe dynastie égyptienne et se rattacher à l'établissement des grandes principautés vassales, entre lesquelles le continent africain lui-même fut partagé alors et aux résistances que le pouvoir métropolitain rencontra parmi les populations autochtones de la Nigritie. Ce grand travail d'organisation politique qui devait conduire dans la Mélanésie et dans l'Alaska, par innombrables essaims, les champions

vaincus de l'indépendance africaine, avait été inaugurée par la fameuse expédition du Poun ou Pount, sur les côtes de l'Afrique orientale, expédition dont un des épisodes se trouve reproduit sur les bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari à Thèbes.

NAVIGATIONS ÉTHIOPIENNES SUR LES COTES NORD ET NORD-EST DE L'AMÉRIQUE.

On vient de voir la marine sabéenne de l'Oman faire son apparition sur les côtes de l'Amérique boréale par les deux seules voies qui pouvaient la rendre accessible à des navigateurs venant de l'Asie, par la chaîne des îles Aléoutes et par le détroit de Behring. On vient de la voir verser sur les rivages de cette terre jusqu'alors inconnue et inhabitée ses chargements habituels de colons noirs, vaincus d'une lutte lointaine, et y installer les premiers délégués de la domination éthiopienne.

Dès lors un double mouvement de navigation et de colonisation s'établit le long des côtes. L'un resta localisé dans le nord et se développant de l'ouest à l'est sur les rivages de l'océan Arctique, continua le peuplement en éléments Eskimô de la région glacée qui s'étend en bordure sur la mer polaire. Il atteignit ainsi, probablement par les détroits de Barrow et de Lancastre, la baie de Baffin et le Groenland, laissant partout sur sa route cet ethnique Eskimô en témoignage de la congénérité des colons et l'attachant même à la presqu'île du Labrador où la famille eskimale est représentée aujourd'hui par le groupement des *Petits Eskimô*.

En suivant la côte orientale du Labrador, le mouvement de navigation dut, de proche en proche, atteindre

l'embouchure du Saint-Laurent, remonter le cours du fleuve et par l'Ontario et l'Erié, s'épancher dans la région des lacs.

A l'estuaire du Saint-Laurent qui limite au sud la grande presqu'île du Labrador, s'arrête le mouvement de formation de la famille eskimale. Mais les explorations de la côte américaine et les transportations de la race africaine se continuèrent vers le sud jusqu'à la presqu'île de la Floride. La marine sabéenne poursuivit ainsi le cours de ses navigations diurnes le long des rivages où s'élèvent aujourd'hui les plus riches cités des Etats-Unis, New-York, Boston, Philadelphie.

Le caractère du peuplement de cette région est accusé par deux appellations que la tradition indigène a retenues et livrées aux premiers visiteurs européens et qui, sans le moindre doute, doivent remonter à l'époque du baptême initial, du baptême éthiopien. La longue chaîne de montagnes qui, depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'à la Floride, se déroule parallèlement à la côte porte le nom d'Alleghani et la tribu qui, avant l'arrivée des Européens, habitait de temps immémorial la Floride et s'étendait de là jusqu'au Mississipi, le long du golfe du Mexique, cette tribu porte le nom d'Apallachian (1).

Le nom d'Alleghani ramené à sa forme unilitère L-L-G-N caractérise, par L-L (le grand EL, le Soleil) un mouvement de navigation diurne et côtière et par G-N la maison ou la race (N en finale) akite (G) transportée par ce mouvement de navigation.

La tribu des Apallachian (Apallakian) jouissait jadis

(1) Les tribus indiennes des Etats-Unis. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858, p. 522, 523, article écrit d'après l'enquête officielle ordonnée par le Congrès.

d'une grande considération, comme en fait foi l'enquête officielle sur les tribus indiennes. Elle avait donc à une certaine époque représenté l'aristocratie de cette contrée. Aussi trouvons-nous en initiale dans son nom l'articulation AP ou AB caractéristique de la race abite et désignative des Sabéens de la deuxième époque, les Thoutmès et les Amen-Hotep de l'Egypte. Le reste du nom Allachian (L-L-K-N) caractérise le même mouvement de navigation (L-L) et la même nature de peuplement (K-N) que le mot Alleghani.

A l'époque où s'effectuaient ces mouvements de migration, l'articulation AP placée en initiale dans l'ethnique Apallachian, y caractérisait la race régnante et la domination du moment. Elle est restée dans les principales langues de l'Amérique du Sud et de l'Ethiopie, comme expression de l'idée de chef. C'est la signification qu'elle a en chilien, en quichua, en aymara, en garani et en copte (1). La préposition latine *ab* (2), la préposition grecque ἀπο expriment une idée analogue, l'idée de supériorité. C'est encore avec la même valeur que l'articulation *ap* figure dans le mot latin *apex*, sommet. L'ethnique Apallachian désignait donc le chef de la région des Alleghani, le délégué du gouvernement de l'Oman entre le Mississipi et l'océan Atlantique et la famille ou la tribu de ce grand vassal.

Au nord dans la région eskimale, c'est l'articulation *Athap* qui désigne les Athapascan comme les délégués des Amen-Hotep. Entre ces deux principautés vassales, il y en avait une troisième investie d'une mission sem-

(1) *Etudes sur l'Histoire primitive des races Océaniennes et Américaines*, par G. d'Eichthal, p. 123.

(2) *Ab Jove principium.*

blable dans le bassin supérieur du Missouri. Cette famille princière devenue une des principales tribus de l'Amérique du Nord porte le nom de Mandanes. Par la douceur de ses mœurs, par la sympathie qu'elle a toujours témoignée aux Européens, par la considération dont elle jouit, elle accuse une extraction noble. La blancheur relative de son teint dénote elle-même une parenté originelle avec la race aryenne que les Tobba de la XVIIIe dynastie employèrent souvent — on le sait — au gouvernement de leurs provinces.

C'est ce qu'exprime, d'ailleurs, le nom de Mandan, dont la forme unilitère M-N-D-N caractérise : par M-N l'Oman ou Ammon et par D-N le maître adite (Adeni ou Adonaï). Les Mandanes étaient donc des personnages de haute distinction envoyés par l'Oman ou par Ammon (M-N) pour être les mandataires du maître suprême, les délégués d'un Amen-Hotep.

Le peuplement et l'organisation politique de l'Amérique du Nord, sous la seconde domination sabéenne, se trouvèrent ainsi représentés dans l'est des Montagnes Rocheuses par trois principautés vassales ayant pour appellations désignatives les noms d'Athapascan, de Mandan et d'Apallachian, et pour sièges régionaux d'autorité, la première le lac Athabasca, la seconde le bassin supérieur du Missouri et la troisième la Floride.

I. — *Les Ethiopiens dans le golfe du Mexique.*

En doublant la pointe de la Floride, les navigateurs éthiopiens de l'Oman s'engagèrent dans les eaux du golfe du Mexique où ils devaient retrouver les latitudes tropicales et les conditions climatériques de leur pays origi-

nel. Ils en suivirent les côtes et atteignirent les bouches du Mississipi, dont le cours remonté par leurs flottilles, conduisit les Mandans dans la vallée du Missouri, leur livra le siège de l'autorité régionale dont ils étaient investis et les tint, dès lors, en communication avec la principauté des Apallachian.

Du Mississipi, le cours de leurs navigations côtières les mena au Rio-del-Norte, et, en suivant toujours les rivages du golfe, à un autre cours d'eau qui débouche dans une anfractuosité profonde formée par la presqu'île du Yucatan. Cette vallée reçut le nom de Tabasco qu'elle porte encore. Là s'élevait au XVIe siècle la grande cité de Tabasco défendue par 12,000 guerriers indigènes et enlevée par Cortez le 18 mars 1519.

Sous la deuxième domination sabéenne Tabasco avait été un des sièges régionaux de l'autorité exercée par les Tobba ; ce qui le prouve, c'est le nom de Tabasco, dans lequel nous retrouvons les deux articulations TAB et ASK du nom d'Athabasco, désignatives d'une autorité exercée au nom des Tobba de l'Oman (TAB) sur des colons d'origine (S) akite (K).

Prolongé au-delà de Tabasko, le mouvement d'exploration de la marine éthiopienne la conduisit à la pointe du Yucatan qui sépare le golfe du Mexique de la mer des Antilles, puis à la baie de Honduras et enfin à celle des Mosquito, où le rétrécissement du continent américain donne naissance à l'accident géographique si remarquable que nous appelons *Isthme de Panama*. Vers le fond de cette dernière baie débouche un cours d'eau navigable, au moins pour des embarcations légères, dont le nom moderne est San-Juan ; il communique en amont avec un grand lac dont le nom indigène est Nicaraga et avec

un autre lac situé dans le prolongement de celui-ci et appelé *Managa* par la notoriété locale. Ce dernier lac n'est séparé de l'océan Pacifique que par un petit isthme de quelques lieues de largeur. En admettant que les navigateurs du premier âge arrivés dans le lac Managa aient été avertis par quelque signe particulier, notamment par les oiseaux, du voisinage de la grande mer, et aient réussi à franchir le faible obstacle de terre ferme qui les en séparait, c'est par là que leur périple de l'Amérique du Nord aurait trouvé une issue vers le grand bassin de l'Océanie et que les premiers navigateurs de l'Atlantique auraient établi leur communication avec le Pacifique et ses archipels.

De la rivière San-Juan, ils poursuivirent l'exploration côtière de cette Méditerranée tropicale située entre le 30e et le 10e parallèle nord, qui comprend le golfe du Mexique et la mer des Antilles et qui, par les côtes septentrionales de l'Amérique du Sud et par les archipels des Antilles et des Lucayes, va se terminer en face de la Floride, point de départ de ce périple intérieur.

A l'endroit où la chaîne des petites Antilles se détache de l'Amérique du Sud, il existe une île favorisée par la nature, où les chaleurs sont moins fortes et les ouragans moins violents que dans les autres îles, où la végétation étale des richesses luxuriantes. De telles conditions climatériques durent séduire les découvreurs du premier âge et leur désigner ce site comme le siège d'un gouvernement régional. C'est ce qu'exprime, avec l'autorité d'une inscription commémorative, le nom de cette île, tel que la tradition indigène, héritage des antiques découvreurs de l'Oman, l'a transmis aux découvreurs modernes de l'Europe. Ce nom est Tabago. Nous y retrouvons

en initiale l'articulation TAB, caractéristique des Tobba sabéens et en finale l'articulation AG caractéristique de la race akite, élément normal de leurs colonisations.

Tel dut être, dans son ensemble, le mouvement de navigation et de colonisation accompli sur les côtes nord et Nord-Est du continent américain par la marine sabéenne de l'Oman.

NAVIGATIONS SABÉENNES OU ÉTHIOPIENNES SUR LA CÔTE OCCIDENTALE DES DEUX AMÉRIQUES.

Le second mouvement fut celui qui, partant, comme le premier, de l'Alaska, se dirigea vers le Sud en longeant les côtes occidentales de la grande terre. Les navigateurs de la XVIIIe dynastie virent alors se dérouler sous leurs yeux les contrées de l'Amérique du Nord que la géographie moderne appelle Orégon, Californie, Mexique, Guatemala et les contrées de l'Amérique du Sud qu'elle appelle Pérou, Bolivie, Chili, Araucanie, Patagonie.

Dans l'exploration des rivages de cette terre nouvelle, les flottes sabéennes emportaient leurs chargements habituels de captifs africains, qu'elles déposaient sur certains points de la côte, et à ces colonies de peaux noires elles laissaient des noms désignatifs des conditions de leur établissement. Ces noms portaient en initiale l'articulation distinctive de la race au nom de laquelle les transportations s'effectuaient et en finale celle de la race des transportés. La première caractérisait, soit le maître adite par la dentale D ou T, soit la race abite par la labiale sous la forme féminine P-T ou B-T qui figure dans le BET de Bêtna, siège de l'autorité métropolitaine. La seconde caractérisait la race du Kong par l'articulation gutturale.

L'emploi de la dentale attachait aux noms de ces colonies la forme bilitère D-K ou T-K que nous avons vu figurer en Asie dans l'appellation géographique Dekan et dans l'appellation mythique Odakôn, que nous retrouvons en Amérique dans les noms de Sitka (S-I-D-K), sur la côte de l'Alaska, d'Atakama (D-K-M) sur la côte du Pérou, de Takana (D-K-N) en Bolivie et dans bien d'autres encore, où la forme commune T-K ou D-K caractérise une origine commune et désigne cette origine.

L'emploi de la labiale sous la forme PAT ou BAT caractéristique de la deuxième domination sabéenne donna à l'Amérique du Sud le nom de Patagon (P-T-G-N) et la présence de ce nom à l'extrémité méridionale du continent prouve que le mouvement des navigations sabéennes sur les côtes occidentales de l'Amérique s'étendit jusqu'à leur limite au Sud qui est celle de la Patagonie elle-même.

LA PRESQ'ILE DE L'INDE ET LA CHAINE DES ANDES.

L'Amérique du Sud et la presqu'île de l'Inde présentent une même particularité géographique, qui dut attirer l'attention des premiers explorateurs. C'est l'existence d'une longue chaîne de montagnes qui court parallèlement à leurs côtes occidentales en les serrant de très près. La première exploration des côtes de l'Inde avait été l'œuvre de la première expansion sabéenne ; celle des côtes de l'Amérique fut l'œuvre de la seconde. Sous les deux dominations, la dentale D caractérisait l'élément prééminent du couple D-B, de la formation éthiopienne, d'où étaient sortis les Tobba. Elle caractérisait le Dieu et le maître. Les plus hauts sommets étaient réservés au

culte de cette divinité qui devait laisser au Dios des Grecs, au *Dii* des Latins, au Deva des Hindous sa caractéristique dentale. C'est sous cette impression que les deux massifs furent baptisés par leurs premiers observateurs. L'un reçut alors le nom de I-N-D devenu celui de l'Inde elle-même ; l'autre le nom de A-N-D qui devait transmettre le nom des Andes à la géographie moderne. Dans les deux appellations N-D caractérisait une demeure (N) du Maître et du Dieu (D), un siège réservé à son culte, et l'I initial du nom de l'Inde exprimait l'idée de l'acheminement vers les Andes.

NAVIGATIONS ETHIOPIENNES SUR LES COTES ORIENTALES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

La chaîne des Andes est bordée sur son revers oriental par une immense région de forme triangulaire, dont le grand côté parallèle à la chaîne elle-même traverse l'Amérique du Sud dans toute sa longueur depuis le 13e degré de latitude nord jusqu'au 55e degré de latitude sud.

Cette région est baignée au nord par la mer des Antilles, au nord-est et au sud-ouest par l'océan Atlantique, au sud par les deux océans que le détroit de Magellan réunit.

Ses principales divisions politiques sont : au nord sur la mer des Antilles les républiques de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuela ; au centre sur l'océan Atlantique l'Empire du Brésil et la République argentine, au sud, à cheval sur les deux Océans, la Patagonie.

Ses principales divisions géographiques sont les trois bassins de l'Orénoque (Venezuela), de l'Amazone (Brésil), de la Plata (République Argentine).

Envisagée au point de vue ethnographique qui se rattache

par un lien si étroit au sujet de ces études, savoir : le peuplement antéhistorique des continents et des archipels, l'Amérique du Sud présente une circonstance extrêmement remarquable, dont nous devons la révélation à M. Alcide d'Orbigny. C'est que toutes les tribus cantonnées entre la chaîne des Andes et l'océan Atlantique appartiennent à une même variété humaine qui porte le nom générique de *Garani*. C'est l'appellation sous laquelle elle est désignée entre le fleuve de la Plata et celui de l'Amazone. Entre l'Amazone et la mer des Antilles, elle prend celui de *Caribes* qu'elle a même porté jusque dans les petites Antilles, où les Caraïbes ont joué un rôle si considérable pendant la période d'établissement des Européens dans cet archipel.

L'identité du type Garani et du type Caribe a été constatée par le célèbre explorateur dont j'invoque le témoignage. Chez l'un et l'autre il a observé les mêmes caractères physiques, la peau jaunâtre mêlée de rouge pâle, la taille moyenne d'environ 1^{m},62, le front droit, le nez court, les lèvres minces, les formes massives, les yeux obliques relevés à l'angle extérieur. Il a trouvé la même conformité dans le caractère, dans les mœurs, dans l'industrie, dans le costume et dans les superstitions (1).

Cependant cette conformité générale n'exclut pas les nuances ; une des plus remarquables est celle que présentent les Garayo que d'Orbigny a trouvés établis au pied de la chaîne des Andes, vers les sources méridionales de l'Amazone, entre les deux provinces de Moxo et de Chiquito. Ce qui a frappé l'attention du savant voyageur chez les Américains de ce groupe, c'est la ressemblance de

(1) D'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 321.

leur extérieur, quoiqu'avec des formes un peu plus massives, avec celui des Européens, les apparences de vigueur, la dignité du maintien, la beauté des proportions et surtout la longueur et l'abondance de la barbe, circonstance remarquable chez une nation généralement imberbe.

Du reste les traits du visage se rapprochent beaucoup de ceux du Garani et accusent une même formation originelle nuancée par le dosage des croisements.

D'Orbigny a trouvé le même type établi sous le nom de Galibi dans la Guyane française, près de l'embouchure de l'Amazone, là où commence la variété congénère désignée par le nom de Caribes. Dans le gisement des Galibi, M. d'Orbigny voit une extension du mouvement de migration qui a conduit vers l'Amérique du Sud les Garani et les Caribes.

Les Caribes et les Galibi se donnent souvent les noms de *Carina* et de *Galina*. D'Orbigny regarde ces appellations comme identiques ; elles sont d'ailleurs synonymes et, comme celle de Garani, expriment, pour les indigènes, l'idée de *guerrier*. Du reste le caractère des Caribes justifie pleinement la signification qu'ils attachent à leur nom ; car l'esprit aventureux et batailleur paraît en être le trait dominant. Ce qui a frappé surtout les observateurs de ce peuple, c'est son goût prononcé pour les migrations et les conquêtes, entretenu et favorisé par une grande expérience de la navigation. Au moment de l'arrivée des Européens, les Caraïbes couraient toutes les Antilles et passaient pour les plus habiles marins de l'Amérique. La mer des Antilles et les Antilles elles-mêmes sont encore appelées sur les cartes allemandes : *Mer et îles des Caraïbes* (1).

(1) *Atlas* de Stieler.

I. — *Origine commune du mot français* Guerrier *et de l'éthnique* Garayo. — *Formation akérienne.*

Par quel enchaînement de vicissitudes l'articulation *guer* qui, dans notre langue, exprime l'idée de *guerre*, qui l'exprime aussi dans le *gare* des Bourguignons, dans le *guerra* des Provençaux, des Espagnols, des Portugais et des Italiens (1) est-elle allée s'implanter avec le même sens chez les tribus sauvages de l'Amérique du Sud? Pourquoi encore s'est-elle établie en initiale dans le nom des populations belliqueuses de la Germanie? C'est ce que va nous révéler l'étrange fortune de cette articulation qui occupe une si grande place dans les nomenclatures mythiques, géographiques et ethnographiques de tous les peuples, et acquit même, à une certaine époque des temps antéhistoriques, un développement cosmopolite.

Ramenée à sa forme bilitère G-R, K-R, cette articulation *guer*, *gar*, *car* qui figure en initiale dans les noms des principaux groupements indigènes, des Garani, des Garayo et des Caraïbes (caribes) caractérise le produit d'un croisement entre la race akite (G ou K) et la race aryenne (R), croisement dans lequel l'élément akite avait joué le rôle prééminent de capteur ou de vainqueur. Elle désigne cette formation akérienne qui, dans le premier âge des expansions humaines, antérieurement à l'ouverture du cycle pélasge, avait donné à la tradition mythique les deux personnificatifs de Χαριτες (les Grâces) et de Χρονος (le Temps);

Qui, dans les premiers siècles de l'expansion pélasge,

(1) *Dictionnaire* de Littré.

à une époque dont nous connaissons le site chronologique par la série des dynasties pélasges, avait donné aux annales de l'Egypte le 8e regne de sa IIe dynastie Σεσωχρις (4527 avant J. C.) et le 4e règne de la IIIe, Μεσωχρις (4385) (1) ;

Qui, dans un âge postérieur encore, avait représenté le concours apporté par les rois akites ou xoïtes de Canope à la cause des Abites ou Sabéens, contre les Sémites aryens, abériens et arabes, champions de la domination hémiarite, et avait exprimé l'influence décisive de son intervention par l'articulation bilitère K-R ou G-R (K ou G vainqueur des Aryens) et par les articulations trilitères K-R-B (K vainqueur des Arabes).

Ces trois articulations composées et les formations sociales qu'elles caractérisent s'étaient conservées sous la restauration sabéenne (XVIIIe dynastie). Associées dès lors à tous les mouvements d'expansion accomplis par les Thoutmès et les Amen-Hotep, elles avaient donné :

A la théogonie pélasge les mythes personnificatifs de Kronos, le dernier des Titans, de Cerbère (Κερβερος) le portier des Enfers, de Charon (Χαρων) leur nautonier, de l'Achéron (Αχερων), un de leurs fleuves ou une de leurs mers ;

A l'histoire de l'Arabie le règne d'Akran :

A l'histoire de la Grèce le règne de Cranaus (Κραναος) ;

A la géographie de l'Egypte les ethniques Megabari et Makrobii ;

A celle de la Libye le nom de Maghreb ;

(1) La détermination de ces dates résulte de la combinaison du tableau chronologique des dynasties égyptiennes donné par Mariette-Bey, avec la chronologie particulière des différents règnes, fournie par l'historien Manéthon.

A celle de l'Asie mineure le nom des Cariens (Καρες) et des Makares (Μακαρες) les *Bienheureux*.

C'est à cette époque et par suite de ce mouvement d'expansion que ces articulations, caractéristiques d'une même phase de la restauration sabéenne, s'étaient répandues sur le monde entier. C'est à cette époque que, par les fleuves des Enfers, elles étaient venues s'implanter, avec Cerbère et Charon, sur les rivages de l'Amérique du Sud, dont les eaux représenteraient ainsi l'antique Achéron.

A l'articulation G-R correspondent les noms de Garani et de Garayo. A l'articulation K-R-B correspond le nom des Caraïbes, et les populations elles-mêmes appartiennent aux formations sociales que ces articulations caractérisent.

Mais un autre élément social figurait dans la clientèle directe des dominateurs sabéens. C'est l'élément phénicien de la mer Erythrée, représenté dans la tradition arabe par Kehlân, et dans la tradition océanienne par Tangaloa, caractérisé dans l'idiome éthiopien par K-L ou G-L. Dans l'ethnographie de l'Amérique du Sud, cet élément à la fois guerrier et nautique est représenté par les Galibi.

Si le champ d'expansion de l'articulation K-R, G-R se trouvait circonscrit aux deux ethniques Garani et Garayo, on pourrait à la rigueur n'y voir qu'un jeu du hasard et concevoir des doutes sur l'origine que je lui assigne. Mais elle est restée attachée à tant d'appellations dans la partie de l'Amérique du Sud comprise entre le bassin de la Plata et la mer des Antilles qu'il faut nécessairement reconnaître dans ces appellations un reste de la nomenclature primordiale et dans la population elle-même ce que d'Orbigny y avait reconnu à d'autres signes, le pro-

duit d'un même mouvement d'émigration. Ajoutons que ce mouvement, localisé ainsi dans l'espace, eut, dans le temps, pour site initial, la période de deux siècles (de 1700 à 1500) que comprend la XVIIIe dynastie égyptienne.

En remontant du Rio de la Plata vers la mer des Antilles, et suivant ensuite les bords de cette mer depuis l'île vedette de Tabago jusqu'à l'isthme de Panama, nous voyons les articulations caractéristiques G-R, K-R, K-R-B se reproduire dans une foule de noms dont je citerai seulement les suivants :

Brésil. — *Minas-Geraes* (les mines de Geraes), une de ses provinces maritimes ; — les *Caropo* et les *Coroado*, deux tribus indiennes de cette province.

Venezuela. — Le *Caroni*, affluent méridional de l'Orénoque ; — les *Garauno*, tribu indienne cantonnée aux bouches de l'Orénoque (rive gauche) ; — des *Caraïbes* cantonnés en face (rive droite).

A l'entrée de la mer des Antilles : — L'île de *Grenada* qui, avec *Tabago*, désignent par leurs noms des postes avancés où les deux derniers Titans, dynastes de l'empire éthiopien, *Japetos* et *Kronos*, l'un suzerain, l'autre vassal avaient chacun un prétoire, Japetos à *Tabago* (TAB-AG) et Kronos à *Grenada* (G-R-N-AD).

Sur la mer des Antilles nous trouvons :

Dans le Venezuela. — *Caracas*, sa capitale ; — *Guayra*, port de Caracas ; — *Guarena*, ville à côté et à l'est de Caracas ; — *Coro*, à l'ouest de Caracas.

Dans la Nouvelle-Grenade. — *Carmen*, ville de la province de Carthagène ; — Carthago sur le *Rio-Cauca* ; — *Garama* sur le Rio-Magdalena ; — et enfin Carthagène sur la mer des Antilles.

A l'ouest du Rio-Magdalena, la province de Carthagène

borde le golfe profond de Darien. Là commence l'étroite et sinueuse langue de terre qui forme l'isthme de Panama et se prolonge dans le fond du golfe où vient déboucher le fleuve *Atrato*, jusqu'à la rivière de San-Juan qui met le lac de Nicaraga et celui de Managa, son arrière-bassin, en communication naturelle avec la mer des Antilles et la rapproche de l'océan Pacifique.

Ici encore la caractéristique G-R, K-R, témoigne de l'antique et active fréquentation de ces parages par la variété humaine qui devait laisser à l'Amérique du Sud ses Garani, ses Garayo et ses Caraïbes. C'est ainsi qu'on la trouve dans les noms de *Gorgona*, ville située entre Aspinwal et Panama, de *Carthago* dans l'état de Costa-Rica, du lac Nicaraga lui-même, de Grenada sur les bords du lac, et enfin de Nagarote, ville située sur l'étroite bande de terrain qui sépare les eaux du lac Managa de celles de l'océan Pacifique (1).

Nicaraga et Managa sont des noms qui portent témoignage de la condition de leurs parrains et de l'époque de leur baptême. Ils se rapportent à cette phase des temps antéhistoriques où l'Oman personnifié par Ammon et caractérisé par M-AN, faisait saisir sur le continent africain les Djen, les enfants indisciplinables de Ghè, et, suivant une des traditions de l'Islamisme, les envoyait par innombrables essaims dans les parties les plus reculées de la terre, dans ces contrées où les traditions pélasges plaçaient l'empire des Mânes (MAN-ES) ou des morts (νεκροι). Le nom de Managa, dans sa teneur originelle (MAN-AGA) désigne une de ces contrées.

(1) Pour toutes les indications géographiques, voir la Carte générale du voyage de d'Orbigny et les Atlas de Kiepert et de Stieler.

A cette époque l'Oman ou Ammon, sa personnification mythique, employait comme exécuteur de ses arrêts et comme gouverneur des Νεκροι (N-KR-O-I), le grand feudataire akérien, héritier de ses anciens alliés Xoïtes, personnifié dans les mythes pélasges par Kronos, par Kerberos, par Charon, représenté dans la tradition arabe par Akran et caractérisé dans le langage par Kar (K-R). C'est à lui que le suzerain livrait les éléments de race akite (AGA ou AKA) voués à la transportation, et c'est le délégué de l'Oman et du Tobba qui imposait à certains sites de son lointain domaine les noms significatifs de Caracas (KAR-AK), de Nicaraga (KAR-AG) et d'autres que nous venons de mentionner.

On voit donc ici encore apparaître la dualité autoritaire qui caractérise la restauration sabéenne, la dynastie des Thoutmès et des Amen-Hotep, et a pour région chronologique le XVIIe siècle avant l'ère chrétienne.

Le lac Nicaraga qui, par sa caractéristique KAR, semble dévolu à l'autorité vassale, porte lui-même un signe d'attache avec l'autorité suzeraine. En effet, cette grande pièce d'eau, longue de 50 lieues, large de 30, profonde en moyenne de 10 brasses, est émaillée d'une multitude d'îles, toutes verdoyantes, toutes fleuries, toutes cultivées, toutes à l'exception d'une seule. Celle-là, aride et inculte, est le siège d'un volcan qui, dans ses jours de colère, soulève les eaux du lac et y déchaîne de violentes tempêtes. Aussi porte-t-elle le nom caractéristique de Ometep (1), qui ramené à sa forme primitive OM-ETEP, désigne un siège de groupement (OM) du Tobba ou de l'A-

(1) A. d'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 393-*a*.

men-Otep (ETEP), et affirme la haute suzeraineté sur les eaux du lac des maîtres sabéens ou éthiopiens de l'Oman.

TRAVERSÉE DE L'ISTHME DE NICARAGA PAR LES ETHIOPIENS DE LA DEUXIÈME DOMINATION.

Par quelle voie les dominateurs éthiopiens de l'Oman, que désignent les articulations, MAN dans Managa et ETEP dans Ometep, et leurs grands vassaux que désignent KAR dans Nicaraga et dans Caracas, GAR dans Nagarote, que personnifie Kronos dans la tradition mythique des Pélasges, pouvaient-ils sortir du labyrinthe lointain, où, à travers les méandres de l'Amérique boréale, le cours de leurs aventureuses navigations les avait conduits ? Quelle issue pouvait leur livrer passage et les ramener de ces profondeurs extrêmes de l'empire des Mânes, dans les régions réputées alors supérieures, où était le foyer métropolitain de rayonnement et d'expansion ?

Les navigateurs sabéens, engagés dans les eaux orientales de l'Amérique du Sud, n'eurent pendant bien longtemps à leur disposition que deux voies pour regagner l'Asie. L'une était celle qu'ils avaient suivie, celle qui, par les replis tortueux des côtes boréales de l'Amérique, allait aboutir au détroit de Behring et au golfe d'Anadir, où je place la source glacée du Styx. L'autre, plus longue encore, sinon plus sinueuse, était celle qui, longeant les côtes orientales de l'Amérique du Sud jusqu'au cap Horn, doublant ce cap, et remontant la côte occidentale sur tout son développement, venait aboutir encore aux îles Aléoutes et au détroit de Behring, uniques traits d'union entre l'Amérique et l'Asie.

On voit à quel immense périple chacune de ces deux issues condamnait la navigation, et quel intérêt devaient avoir les maîtres du monde éthiopien et les Garani ou Caraïbes, leurs grands vassaux, à trouver une voie plus courte pour sortir du vaste labyrinthe, où la configuration des continents les tenait enfermés.

La découverte d'une communication directe entre les deux Océans, ce problème qui a tant occupé les géographes, les ingénieurs et les navigateurs de notre âge, et qui attend encore sa solution, dut donc s'imposer aussi aux navigateurs des âges antiques, avec une énergie plus grande encore, puisque la route de l'Europe leur était inconnue. Tout porte à croire qu'ils parvinrent à la résoudre, et la solution qu'ils lui donnèrent fut sans doute celle qui, jusqu'en ces derniers temps, s'était présentée sous le jour le plus favorable, celle qui, utilisant la rivière San-Juan et les deux lacs Nicaraga et Managa, conduit ainsi, par des voies naturelles, au pied du bourrelet continental, large de quelques lieues seulement, compris entre le lac Managa et l'océan Pacifique, où s'élève la cité, dont le nom Nagarote a, comme celui de Nicaraga, la valeur d'une inscription historique.

Nagarote et Nicaraga sont en effet des appellations indigènes qui, transmises de génération en génération, depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre âge, doivent, dans leur forme originelle, retracer les conditions du baptême initial. Or *nagar* et *nikar* caractérisent par les deux articulations GAR, KAR, l'intervention de la variété humaine à laquelle appartiennent les Garani, les Garayo et les Caraïbes. I-KAR, par la présence en initiale de l'articulation atténuative I, exprime une idée d'*acheminement*. AGAR, par l'absence de ce signe caractéristique, exprime l'idée

de l'arrivée au but. Nagarote désigne donc le seuil du passage direct entre les deux mers, l'issue directe qui devait conduire hors du labyrinthe les navigateurs sabéens et akériens.

Du reste la navigation entre les gisements des Garani sur la Plata et cette issue libératrice est jalonnée : sur l'Atlantique par les Geraes du Brésil, par les Garaunos et les Caraïbes de l'Orénoque ; sur la mer des Antilles par les stations navales de Garena, de Caracas, de Gueyra, de Coro et de Carthagène. C'est par cette série d'étapes que l'antique marine des Caraïbes et des Garani avait trouvé sa route le long des rivages de l'Amérique du Sud jusqu'à la rivière de San-Juan où elle avait marqué le terme de sa navigation côtière par les deux noms significatifs de Nicaraga et de Nagarote.

Si les ingénieurs de l'époque antéhistorique à laquelle ces deux noms se rapportent parvinrent à surmonter l'obstacle de terre ferme qui les séparait des mers de l'Asie, s'ils réussirent à faire passer le navire de la marine sabéenne et akérienne des eaux de l'Atlantique dans celles du Pacifique, il est impossible qu'un événement de cette importance n'ait pas laissé des traces dans la mémoire et dans l'industrie des hommes. Je les trouve dans la tradition mythique qui a rendu si célèbres les deux noms de Dédale et d'Icare, qui a fait de Dédale le prototype des grands inventeurs et d'Icare, son fils et son élève, le prototype des grands aventuriers.

Je trouve un témoignage de la corrélation étroite qui a existé entre l'audacieuse entreprise d'Icare et le lac Nicaraga, dans l'articulation IKAR commune aux deux noms.

Je trouve même l'indication des procédés imaginés

pour la solution du grand problème de la jonction des mers :

Dans les inventions attribuées à Dédale, la cognée et le niveau, qui, combinés avec la scie inventée par Talus, son neveu et son élève, permirent de tracer une route à travers les forêts qui sans doute couvraient alors l'isthme de Nagarote ;

Dans une autre invention de Dédale, l'antenne ou la vergue de navire destinée à inaugurer le régime des voiles hautes, qui furent dans leur réalité les ailes classiques de Dédale et d'Icare et leur permirent, après avoir franchi l'isthme de Nagarote, après avoir passé de l'Atlantique dans le Pacifique, de voguer, sous le souffle constant de l'alizé, vers les archipels de la Polynésie orientale ;

Dans une autre invention de Talus, la roue qui, adaptée à des navires d'un poids léger, les transformait en appareils roulants et permettait de les transporter d'un bassin à l'autre sur une route frayée par la cognée, le niveau et la scie.

Je trouve l'indication de ce type de navires légers dans la tradition de la génisse artificielle construite par Dédale, carcasse en bois revêtue en peau de vache et destinée à recevoir, avec Pasiphaé dans ses flancs, l'accouplement d'un taureau.

Je trouve l'indication de l'appareil roulant dans un antique bas-relief de la villa Borghèse, qui montre la génisse achevée, montée sur des roues et munie d'une échelle dressée contre sa coque.

Je trouve la réalité de l'accouplement mythique qui devait produire le Minotaure dans les navires accolés deux à deux ou accouplés, en usage dans les archipels

de l'Océanie les plus rapprochés de la côte américaine, à Taïti, aux îles hawaïennes, aux Marquises (1).

Je trouve même l'origine akérienne de ces navires accouplés et l'indication de leur accouplement dans le nom double de Koro-Koro que leur donnent les Polynésiens.

Je trouve enfin la plus précieuse et la plus décisive de ces indications dans la notion du labyrinthe, si étroitement unie à la destinée mythique de Dédale et d'Icare, quand je la rapproche de l'idée de labyrinthe que suggère le mouvement tortueux de navigation accompli par la marine sabéenne, pour se rendre du détroit de Behring à la mer des Antilles, et aux rivages de l'Amérique du Sud. C'est de ce labyrinthe où Dédale et Icare se trouvaient enfermés que le génie de Dédale les fit sortir. C'est de ce labyrinthe aussi que sortit le Minotaure, ou, pour parler le langage des réalités humaines, l'invention des navires accouplés, devenus pour les Européens des pirogues doubles par suite de l'amoindrissement progressif de leurs dimensions et restés pour les Polynésiens, en possession de leur nom originel, le Koro-Koro.

Les traditions moitié mythiques, moitié historiques, et, d'ailleurs si populaires que je viens de rappeler, celles du fameux labyrinthe de Dédale et de Talus, de Dédale et d'Icare, de Minos et de Pasiphaé, exigent quelques développements que je vais donner. Ils feront ressortir la relation étroite qu'elles me paraissent avoir avec l'un des plus grands et des derniers problèmes de navigation résolus par la civilisation antéhistorique, l'ouverture d'un passage direct entre les deux Océans. Ils mettront dans

(1) Rienzi, I, 348-*b*.

un jour plus complet les réalités humaines que ces traditions devaient représenter, avant que leur translation dans un idiome historique les eût déformées.

On verra, d'ailleurs, que ces conceptions mythiques eurent pour siège réel dans l'espace les parties du globe réputées alors inférieures ou infernales qui constituaient la région des Enfers, savoir : le nord de l'Europe, les deux Amériques et l'Océanie.

CHAPITRE II. — OUVERTURE D'UN PASSAGE DIRECT ENTRE L'OCÉAN ATLANTIQUE ET L'OCÉAN PACIFIQUE.

Sommaire. — Traditions mythiques relatives à l'ouverture de ce passage. — I. Le Labyrinthe. — II. Le Taureau et le Minotaure. — III. Dédale et Talus. — IV. Minos et Pasiphaé. — Coup d'État religieux d'Amen-Hotep IV. — Résumé des mouvements de l'expansion éthiopienne dans l'Océanie. — Modifications successives apportées à l'appareil nautique. — Rôle de l'Arawa. — Rôle de l'Arabie dans les mouvements d'expansion nautique. — Découverte et peuplement des îles Viti, Rapa et Taïti. — Corporations de nautoniers et de nautonières. — Les Heliadæ et les Héliades. — Phaéton frère des Héliades. — Phaéton et Icare. — Conformité de leurs destinées mythiques. — Efforts concurrents qu'ils personnifient. — L'Arawa de la Nouvelle-Zélande. — Le Koro-Koro de la Polynésie. — Abandon progressif des grandes navigations. — Tradition mythique de cet abandon. — Les îles inconnues.

I. — *Le Labyrinthe.*

Il en est des noms mythiques que je viens d'articuler comme de toutes les appellations du même ordre transmises par la voie traditionnelle. Profondément obscurs dans l'idiome qui les a recueillis, ils attendent, pour reparaître au jour de la réalité, qu'on les ramène à l'idiome

archaïque où ils avaient trouvé leur forme primordiale. Tels sont les noms de Labyrinthe, de Dédale, de Talus, d'Icare, de Pasiphaé, du Taureau et du Minotaure que nous tenons tous de la langue grecque.

Qu'était-ce donc dans sa réalité primitive que le fameux labyrinthe, siège commun de ces entités mythiques? C'était ce que désigne le nom de Λαβυρινθος ramené à sa forme primitive L-AB-UR-IN-T-O-S, c'était la région où le soleil (L) guide des navigations abites ou sabéennes (AB) [conduisait] les filles d'UR, d'OUR ou d'Ouranos (UR-IN-T). O-S signe de l'élément masculin désigne celui qui gouvernait cette région pour le compte de la suzeraineté abite. Le nom de labyrinthe désigne donc une terre d'exil affectée par la deuxième domination sabéenne (L-AB) aux filles d'Heber ou aux captives clientes de la domination hémiarite renversée par les Sabéens de l'Oman.

Il est une région du globe dont la nomenclature géographique présente, avec une remarquable fidélité, les conditions exprimées par le nom de labyrinthe. C'est celle qui, située au nord de l'Europe et de l'Asie, s'étend jusqu'aux rivages de l'océan Boréal. Cette région dut être un des sièges de relégation où la restauration sabéenne envoyait ses captifs hémiarites, clients d'Ouranos et de Heber. Là en effet les nomenclatures géographiques nous montrent l'articulation OU-R ou B-R, caractéristique des fils de Our-Kasdim ou de Heber, attachée aux noms des principales divisions du sol. Nous y trouvons le nom de Boreas qui désigne le *nord* et nous a donné l'adjectif *boréal*, les noms de la Sibérie et du fleuve Amour, celui des monts et du fleuve Oural, celui de Dnieper, désignatif du fleuve (Dnieper) par lequel le maître adite (D-N) acheminait (I) les vaincus de la famille d'Heber (EPER ou

EBER). C'était le chemin des transportations à destination du nord de l'Europe.

Nous y trouvons encore le nom d'Abaris, un sage et un prophète relégué dans ces régions hyperboréennes, prêtre d'Elohim pour les Hébreux devenu prêtre d'Apollon pour les Grecs (1).

Nous y trouvons le nom même des Hyperboréens où l'articulation ʿר ou H-B placée en initiale caractérise la domination abite ou sabéenne (B) emphatisée (l'esprit rude), et l'articulation double PER-BOR ou BER-BER met en scène des transportés de la famille berbère, champions vaincus de la cause hémiarite.

Les écrivains anciens, Diodore de Sicile notamment, reconnaissent l'existence de deux labyrinthes, dont l'un était placé sous la juridiction de la Crète et l'autre sous celle de l'Egypte. Le premier appartient à la tradition mythique ; le second appartient à l'histoire ; car Hérodote l'a visité et décrit.

C'était une immense création architecturale, supérieure, comme travail et comme dépense, à tout ce que les hommes avaient jusqu'alors produit de plus somptueux, aux monuments de la Grèce, au temple d'Ephèse, aux pyramides mêmes de l'Egypte (2). Ce formidable ensemble de constructions était partagé en deux étages dont l'un était souterrain. Il contenait des cours intérieures au nombre de douze, dont les portes en nombre égal étaient à la fois opposées et contiguës. Il y avait six cours et six portes au nord, autant au midi. Tout le système était enfermé dans une même enceinte de murailles et traversé par une

(1) Hérodote, IV, 36.
(2) Hérodote, II, 148.

multitude de communications tortueuses qui conduisaient des cours aux bâtiments et ramenaient des bâtiments aux cours. Chaque édifice comprenait une grande variété de corps de logis débouchant sur des galeries (παστας) qui communiquaient avec d'autres logis. Les murs étaient couverts de figures sculptées.

Suivant Diodore de Sicile, une fois engagé dans ces méandres, on ne pouvait en sortir sans le secours d'un guide expérimenté (1).

Hérodote ne put visiter que l'étage supérieur, l'entrée des cryptes lui fut interdite par les gardiens. Elles contenaient, lui dirent-ils, les sépultures des rois qui avaient participé à la création du labyrinthe. Sa description ne s'applique donc — il le déclare lui-même — qu'à l'étage supérieur.

En présence de cette description dont la fidélité habituelle de l'historien garantit l'exactitude, que faut-il penser du monument auquel elle se rapporte? Doit-on n'y voir qu'une réunion de sépultures royales, le Saint-Denis de la dynastie éthiopienne, qui, suivant Diodore de Sicile, avait pour nom patronymique *Mendès?* Mais pourquoi cet inextricable dédale de sinuosités? Pourquoi ce fastueux imbroglio de cours, de rues et d'édifices?

Ne serait-ce pas plutôt l'image en relief du double mouvement d'explorations qui avait livré à la deuxième domination sabéenne caractérisée par le nom de Mendès, aux Sabéens vainqueurs des Hémiarites, Ouraniens ou Abériens, les deux lobes extrêmes de leur domaine des Enfers, de leur sombre et profond Tartare; savoir : le lobe occidental comprenant le nord et l'est de

(1) Diodore de Sicile, I, 61.

l'Europe et ayant pour seuil, sur la Méditerranée, l'île de Crète, et le lobe oriental comprenant le nord et le nord-est de l'Amérique et devant avoir pour seuil, sur l'océan Pacifique, l'isthme de Nagarote, quand le génie de Dédale et l'audacieuse initiative d'Icare auraient révélé les moyens de le franchir?

L'idée de profondeur étant réservée par les anciens aux dépendances orientales du Tartare, l'étage supérieur du labyrinthe, celui qu'Hérodote avait visité et dont il donne la description, ne peut correspondre qu'au lobe occidental ou européen. Il contient, en effet, dans sa consistance géographique, les six cours du nord et les six cours du sud dont parle l'historien d'Halicarnasse; il contient aussi les six portes du nord et les six portes du sud qu'il dit être opposées et en même temps contiguës.

Les douze cours, ce sont les douze mers et les douze portes, ce sont les douze fleuves, qui, à l'ouest des monts et du fleuve Oural, se partagent l'Europe orientale et septentrionale. Je trouve donc :

1° Les six cours ou mers du Nord dans : la mer Baltique, le golfe de Riga, le golfe de Finlande, le lac Ladoga, le lac Onéga et la mer Blanche;

2° Les six cours ou mers du Sud dans : la mer de Crète, la mer Icarienne, la mer Egée, la mer Noire, la mer d'Azof et la mer Caspienne;

3° Les six portes ou fleuves du Nord dans : la Vistule, la Dwina de l'ouest tributaire du golfe de Riga, l'Onéga, la Dwina du Nord, tributaire de la mer Blanche, le Mézen et le Petchora;

4° Les six portes ou fleuves du Sud dans : le Danube, le Dniester, le Dniéper, le Don, le Volga et l'Oural.

Les portes ou passages d'entrée sont bien à la fois op-

posés et contigus, comme le dit Hérodote ; car les fleuves qui les représentent, si éloignés à leurs embouchures, se touchent presque à leurs sources.

La distribution souterraine du labyrinthe nous est inconnue, puisque Hérodote n'en avait pu obtenir l'accès. Elle reproduisait sans doute l'image des navigations sabéennes dans le nord et le nord-est du continent américain avec ses grands lacs, ses canaux tortueux et ses fleuves, figurés là aussi par des cours, des passages et des portes, de sorte que les deux étages de cette construction gigantesque nous apparaissent comme les plans en relief des deux lobes extrêmes de l'Empire des Mânes et nous représentent : l'étage supérieur le labyrinthe de la Crète et l'étage inférieur le labyrinthe de l'Egypte. Il est probable que ce dernier avait été placé sous la loi du Tabou, comme les réalités géographiques qu'il représentait. Telle était sans doute l'origine de la prescription traditionnelle qui, au temps d'Hérodote, en faisait encore interdire l'entrée aux étrangers.

Les deux régions relevaient de l'Oman où résidait le grand suzerain que les fastes de l'Egypte appellent Amen-Hotep et où la tradition mythique place l'Erèbe (Arabie), métropole de l'Empire des Mânes (M-AN-ES). Mais toutes deux reconnaissaient aussi l'autorité du grand vassal que caractérisent les articulations K-R et K-R-N et que désignent : dans la Méditerranée le personnificatif mythique Kronos ; dans la mer des Indes le nom dynastique d'Akran qui fut roi de l'Arabie et dans les parages lointains du labyrinthe oriental l'appellation ethnique Garani. Cette grande puissance vassale relevait du maître des Titans appelé Japetos par la tradition mythique des Grecs et Amen-Hotep par la tradition égyptienne, de

l'Oman où siégeait Japetos et d'Ammon, personnification religieuse de l'Oman. Elle régnait sur l'empire des Morts et avait imposé son estampille caractéristique K-R, non seulement à ses sujets désignés par le nom générique de νεκροι (N-K-R) qui en grec signifie *mort*, mais aussi aux deux seuils de son double domaine ; au seuil occidental dans le nom de Krètè (K-R-T) (la Crète), au seuil oriental dans celui de Nagarote (N-G-R-T). Et de même que sur le chemin de la Crète, elle était représentée, avec le signe I de l'*acheminement*, par l'articulation I-KAR dans les noms de Icaria, devenu Nicaria (1) et de la mer Icarienne, de même aussi, sur le chemin de Nagarote, elle était représentée par la même articulation I-KAR dans le nom du lac Nicaraga, qui fut la mer Icarienne du labyrinthe oriental.

II. — *Le Taureau et le Minotaure.*

On vient de voir ce qu'était, dans sa consistance double, le fameux labyrinthe dont le nom se trouve si étroitement uni à la légende de Dédale et d'Icare. Mais cette légende met en scène d'autres entités mythiques. Elle met en scène le Taureau, qui, par son accouplement avec la génisse de Dédale devait produire ce qui me paraît être le prototype des navires accouplés de l'Océanie, le Minotaure. Enfin elle introduit, concurremment avec le Minotaure, deux autres personnages mythiques qui certainement appartiennent à la même époque, Minos et Pasiphaé.

Qu'était-ce, dans sa réalité humaine, que ce monstre

(1) Ile de la mer Egée, dans l'Ouest de Samos.

sorti du sein des eaux que l'on voit prêter sa figure et son dos à Zeus-Dios pour enlever Europe à la clientèle d'Agenor, roi-vassal de Phénicie, l'emporter à travers les mers et la conduire en Crète où elle devient cliente de Kronos, roi-vassal des Cyclades. Qu'était-ce que ce monstre, qui, dans la légende mythique, apparaît comme un instrument de transportations nautiques analogue à cet autre monstre que nous avons vu figurer sur un théâtre différent, mais dans le même emploi, sous le nom d'Odakôn? Qu'était-ce que le Taureau? C'était ce que nous indique sa destination notoire et ce que son nom va nous confirmer : le grand navire, dans sa mission générale de convoyeur, appliqué, non plus, comme pour l'Odakôn, à l'élément humain de race akite ou noire, mais à l'élément de race aryenne ou blanche.

Le nom grec du Taureau, ταυρος, provient de la forme primitive T-AU-R-O-S. Dans cette expression unilitère T-AU ou T-B caractérise la dualité omnipotente, dont l'élément prééminent, caractérisé par la dentale T ou D devait donner aux Sémites leur Adeni (Adonaï), aux Pelasges leurs Dii et leurs Theoï. T-AU désigne le dominateur du monde éthiopien, R l'élément humain de race aryenne. Le rang des termes caractérise l'action d'enlever, d'emporter, et enfin l'articulation masculine O-S placée en finale désigne *celui* que T-AU-R reconnaît pour chef, le maître du Taureau.

Le Taureau (ταυρος) était donc l'instrument nautique, la machine flottante revêtue en peau de bœuf, comme la génisse de Dédale, que le maître de l'empire éthiopien (O-S) employait à transporter le produit des *razia* opérées sur la race aryenne. Il était pour les peaux blanches ce que l'Odakôn était pour les peaux noires, et le maître

commun du Tauros et de l'Odakôn était l'autocrate de peau jaune, qui, dans l'Oman ou dans l'Erèbe présidait aux destinées du monde sous l'invocation d'Ammon.

Tauros, c'était le grand navire naviguant à l'étoile sous chargement de captives aryennes. Il avait son signe particulier dans les cieux ; c'était Al-Debaran, l'*œil du Taureau.* Il avait sa région magistrale de chasses sur la terre ; c'était le Touran. Debaran et Touran sont, en effet, dans leurs radicaux Debar et Tour, formés des mêmes éléments unilitères que le T-AU-R ou D-B-R de Tauros. L'articulation AN placée en finale caractérise la maison, la grande maison du Tobba (T-B ou D-B) chassant aux Aryennes (R), laquelle avait pour œil dans le ciel Aldebaran et pour siège sur la terre le Touran.

Le Taureau de la Crète devait marquer de son estampille caractéristique T-AU-R, devenue ineffaçable, trois sites compris dans sa sphère d'activité et placés dans le voisinage des grands gisements formés par le courant d'émigration vers l'ouest de la race aryenne. Il devait laisser son nom à la chaîne du mont Taurus, voisine de l'Arménie, à la ville de Tauris appelée aussi Tabris, située aux portes de l'Iran au sud-est de la mer Caspienne, à la Chersonnèse taurique, aujourd'hui la Crimée, située à l'entrée des deux Sarmaties.

La Grèce aryenne fut aussi le théâtre de ses incursions ; aussi avait-elle gardé une impression sinistre de cette période pendant laquelle le redoutable Taureau, établi dans les ports de la Crète, venait sans relâche écumer ses côtes. Les mythographes anciens racontent que le Taureau crétois, ayant franchi l'isthme de Corinthe, alla porter la désolation dans l'Attique et surtout dans les parages de Marathon. Aussi quelques-uns

d'entre eux l'appellent-ils, en souvenir de cette phase d'incursions, *Taureau de Marathon*. Le nom même de Marathon, par son radical Marath (M-AR-AT), témoigne que cette contrée, dans les temps antéhistoriques, avait été un territoire de chasses à la femme aryenne.

Si pour passer de la mer Icarienne dans la mer Ionienne, le Taureau ou le grand navire revêtu en cuir de bœuf traversa l'isthme de Corinthe, ce fut sans doute à l'époque, où, dans une autre région du globe, le navire icarien, congénère du Taureau crétois, traversait l'isthme de Nagarote, pour passer du lac de Nicaraga et de la mer des Antilles dans l'océan Pacifique. Ce fut à cette époque aussi que, pour passer de la mer Noire et de la mer d'Azof dans la Caspienne, il traversait l'isthme étroit et déprimé, qui, vers le 49e degré de latitude nord, sépare le bassin du Don (ancien Tanaïs) du bassin du Volga, dont le nom antique Rha (R-A) le montre investi du même rôle que le territoire de Marathon.

Sur les trois points régnaient le même suzerain et le même vassal; les procédés employés pour franchir les isthmes durent être semblables : alléger le poids du navire par un revêtissement en peau de bœuf, l'établir sur des roues et le conduire, d'une mer à l'autre, sous forme de machine roulante par une route dressée et aplanie au moyen des instruments imaginés par Dédale et Talus, la cognée, la scie et le niveau.

La traversée des isthmes sur un sol obstrué par des forêts devait présenter à l'origine de bien plus grandes difficultés que celle des détroits. Aussi le mot ἰσθμος en grec, *isthmus* en latin, fait-il intervenir dans cette conquête de l'industrie humaine le suzerain universel que nous voyons désigné dans toutes les grandes évolutions

par l'articulation dentale D ou TH caractéristique de l'élément prééminent du couple T-B. Ἰσθμος, en effet, dans sa forme primitive I-S-TH-M-O-S caractérise une langue de terre (ἰσθμος) traversée pour la première fois (I-S) par une émigration adite (TH-M ou D-M) conduite par un chef congénère (O-S). C'est la dentale TH qui dans ce mot caractérise la haute intervention du dominateur suprême Θεος ou Tobba.

III. — *Dédale et Talus.*

C'est encore la dentale autoritaire qui figure dans le nom de Dédale, le grand inventeur et dans celui de Talos, son élève.

Δαίδαλος se compose de deux parties distinctes Δαι et δαλος et le rang des termes exprime que c'est l'entité caractérisée par *Daï* qui dirige celle caractérisée par *Dalos*.

Talos est identique avec Dalos, en raison de l'équivalence des deux articulations T et D, quand la première se trouve en initiale (1).

Or, Dalos dans sa forme primitive D-AL-O-S caractérise par D-AL le maître adite (D) [prenant pour guides] les grands astres (AL). D-AL désigne donc le mouvement des navigations adites, comme Θαλ dans Θαλασσα (mer).

La finale o-s caractérise une entité masculine qui joue un rôle dans le mouvement des navigations et comme Talos est l'élève du maître ingénieur Dédale, son rôle ne peut être que celui d'ingénieur, comme en témoignent d'ailleurs les inventions que la tradition mythique lui attribue.

Talos personnifie donc la corporation masculine des

(1) *Etude sur le langage.*

ingénieurs de la navigation, une espèce de compagnonnage qui a transmis aux Latins son articulation distinctive D-AL dans le mot *sodales*.

Dans Δαιδαλος l'articulation D-A-I caractérise une autre entité, mais une entité féminine qui inspire et dirige le corps des ingénieurs (D-AL-OS). Or D-A-I figure aussi en initiale dans le mot Δαιμων, provenant du génitif δαιμονος qui lui sert de commentaire. Δαιμων en grec désigne le génie particulier d'un homme ou d'un peuple et dans l'articulation μον de δαιμονος, M-N caractérise l'Oman. Δαιμόνος représentait donc à l'origine le génie particulier de l'Oman et l'articulation δαι (D-A-I) était celle qui, dans ce mot, représentait particulièrement l'idée de *génie*.

On retrouve la même articulation sous la forme T-A-I dans le nom de Taïa qui fut la mère d'Amen-Hotep IV et son génie inspirateur dans le coup d'Etat religieux que ce prince accomplit en substituant le culte d'Aten à celui d'Ammon (1).

Envisagé dans sa forme primitive, T-A-I ou D-A-I caractérise la puissance dominatrice (D) exercée par des femmes (A-I). C'est là ce qui, au temps d'Amen-Hotep IV, représentait le génie de l'Oman et de l'empire éthiopien. C'est là aussi ce qui fait de Dédale (Daï-dalos) un instrument de cette puissance dominatrice, de ce génie féminin (D-A-I) qui inspirait et dirigeait les ingénieurs de la navigation (D-AL-OS) sous le règne d'Amen-Hotep IV. C'est là enfin ce qui donne à penser que les premières inventions de Dédale et Talus doivent être rapportées à ce règne et à l'influence de la reine Taïa, devenue le génie inspirateur, le Δαιμων, de l'Oman et d'Amen-Hotep.

(1) Mariette-Bey dans l'*Aperçu de l'Histoire d'Egypte*.

IV. — *Minos et Pasiphaé.*

On sait que la mort d'Amen-Hotep IV, arrivée vers l'an 1500 avant l'ère chrétienne, fut suivie d'une réaction violente contre le coup d'Etat religieux qu'il avait accompli en proscrivant le culte officiel de la XVIIIe dynastie, celui d'Ammon ou Amen (AM-EN) et instituant à sa place un culte nouveau, celui d'Aten, emprunté, soit à l'Athèna des Pélasges, soit à l'Adonaï des Sémites.

Les anciens adorateurs d'Ammon entreprirent alors de relever ses temples. On les vit proscrire la mémoire d'Amen-Hotep IV et glorifier au contraire celle de son prédécesseur Amen-Hotep III qui avait été le dernier représentant couronné des rites religieux de la dynastie. C'est dans cet ordre de préoccupations que dut être érigée la fameuse statue d'Amen-Hotep III, connu sous le nom de Memnon (Μεμνων) dans lequel le terme initial Μεμν (M-M-N) caractérise un groupe (M) d'adorateurs d'Ammon (M-N), le terme final ων ou O-O-N un grand nombre d'hommes (O-O) [manœuvrant] le navire (N) et le rang des termes l'action d'emmener, de conduire; d'où il suit que le nom de Memnon désigne un souverain ayant accompli, sous les auspices d'Ammon, un grand mouvement de navigation. On verra bientôt que ce mouvement avait conduit Memnon ou Amen-Hotep III vers l'Aurore appelée en grec Ηως, à l'accusatif Ηοα et en réalité à l'île d'Eoa, au sud de Tonga qui, pour les navigateurs partant de l'Erèbe ou de l'Arabie, représentait la demeure de l'Aurore ou l'extrême Orient.

La lutte s'engagea donc entre les deux cultes rivaux

d'Aten et d'Amen ou Ammon et une phase de compétitions orageuses s'ouvrit alors pour l'empire éthiopien. Elle se prolongea, avec des chances diverses, jusqu'au triomphe définitif d'Horus ou Horem-Heb qui remit en honneur le culte d'Ammon et prépara l'avènement de la dynastie ammoniste des Rhamsès.

L'histoire d'Egypte, à travers le fruste de ses traditions, laisse entrevoir les vicissitudes principales et les principaux acteurs de ce grand conflit. L'analyse monosyllabique les éclaire d'un jour plus complet. Ainsi, au moment où Horus apparaît sur la scène, on voit aussi, dans les listes de Manéthon, apparaître une série de règnes dont les noms font connaître la nature ethnique et montrent des rivalités de race mêlées aux rivalités de culte. Tels sont Αχενχερσης, Χενχερῆς, Αχερρῆς, Χερρῆς. Dans ces appellations l'articulation χεν caractérise l'intervention de la race akite et l'articulation χερ celle de la formation akérienne, à laquelle appartenait le grand feudataire investi du gouvernement des Νεκροι ou des *Morts* et dont l'empire qui était celui des Enfers avait pour seuils : en Europe l'île de Crète, en Asie le golfe de Cambay, premier des neuf replis du Styx, en Amérique, l'ithsme de Nagarote et la presqu'île d'Alaska.

Dans le nom de Kerrès, le rang des deux termes KER et RES exprime l'idée d'une lutte entre le champion de la cause akérienne et le champion de la cause aryenne et la victoire remportée par le premier sur le second. C'étaient bien, en effet, la race akite et la race aryenne qui aussi bien que Aten et Amen se trouvaient en cause dans ce grand conflit, la première caractérisée par KEN et par KER et représentée par le grand vassal des Enfers, la seconde caractérisée par R ou RES et représentée par

Horus ou Horem-Heb qui allait sortir vainqueur de ces luttes et clore la XVIIIe dynastie. Horus et ses alliés Bacchus et Harit-el-Rich étaient les champions de la cause d'Ammon et de la race aryenne ou blanche, comme Chenchérès et Cherrès étaient les champions de la cause d'Aten et de la race akite ou noire.

Quant à la race abite ou jaune, elle suivit la fortune des vainqueurs et marqua cette nouvelle phase de sa destinée par un changement dans la nuance de la labiale qui la caractérise. C'est, en effet, à l'époque où le culte d'Ammon se relevait sous les auspices de la race aryenne que la labiale fit son apparition sous sa nuance aspirée F et sous la figure du Φ grec, lettre à deux visages comme le dieu Φανης qui l'inaugura dans la mythologie hellénique.

C'est alors que l'intervention de la race abite, accusée antérieurement dans le langage par la nuance sourde OU, la nuance douce B et la nuance forte P de la labiale, y fut accusée par la nuance aspirée F.

C'est alors que les articulations BA et PA caractéristiques de la femme abite se changent en FA et donnent à la langue latine les mots *Fama* (la Renommée) et *Fatum* (le Destin) ; à l'ethnographie du Maghreb l'ethnique *Faten* d'une de ses principales tribus ; à la tradition mythique le nom de Phanès, devenu avec ses deux visages, symboles de l'Orient et de l'Occident, la personnification de l'univers sortant du chaos, et le nom de Phaéton faisant pendant à Icare et personnifiant comme lui les grandes témérités nautiques.

C'est alors que les articulations OUR, BER, PER qui caractérisent la famille ouranienne, abérienne ou hébraïque et témoignent par leurs initiales OU, B, P du rôle important de la race jaune dans les origines de cette fa-

mille, se changent en FER, et donnent aux idiomes sémites le mot *asfer*, jaune, désignant la couleur (asfer) d'où était issue (AS) la famille humaine caractérisée par FER ; à la langue latine les mots *Inferi* (les Enfers), *Fortuna* (la Fortune) et *Ferrum*, le métal dont l'usage se substitua alors à celui de l'airain (1) ; à la géographie et à l'ethnographie du Maghreb, le nom d'*Africa*, devenu celui du continent lui-même et le nom d'*Ifren*, une de ses principales tribus ; à la mythologie de l'Egypte, le nom de *Phra*, une des trois personnes de sa trilogie magistrale, enfin à l'histoire de l'Egypte le titre dynastique de *Pharaon*.

Le retour au culte d'Ammon et le passage de l'articulation P à l'articulation F sont personnifiés par deux noms mythiques désignatifs d'entités dont la contemporanéité ressort du lien étroit que la tradition mythique établit entre elles. Ces deux noms sont Minos et Pasiphaé. Tous deux contiennent, comme indication du passage d'un état à un autre, l'articulation diminutive I caractéristique de l'idée d'acheminement.

Dans Minos (Μινως) l'articulation M-N caractérise le culte d'Ammon, l'articulation diminutive I le retour à ce culte et l'articulation finale O-O-S le grand nombre d'hommes que cette restauration religieuse conduit sous sa bannière.

Dans Pasiphaé (Πασιφαη) le terme initial P-A-S caractérise la femme abite désignée encore par la nuance forte P, le terme final F-A-E la femme abite désignée déjà par la nuance aspirée F, et l'I médial, la transition de la première nuance à la deuxième. Pasiphaé est ce que devint l'élément

(1) Suivant les marbres de Paros, ce fut en 1432, sous le règne de Minos 1er, que le fer fut découvert dans le mont Ida.

féminin de la race jaune, en passant de la deuxième domination éthiopienne, celle des Thoutmès, à la deuxième domination hémiarite, celle des Rhamsès, et des Tobba aux Pharaons, dont Minos, dans sa réalité historique, devient un des grands feudataires.

Les marbres de Paros en font le premier roi de la Crète et assignent au commencement de son règne, pour site chronologique, l'année 1432 avant l'ère chrétienne, laquelle appartient au règne de Séti Ier, père de Rhamsès II, le grand Sésostris. Minos fut aussi investi du gouvernement des Enfers. Il remplaça, comme souverain de l'empire des Morts (Νεκροι), le grand feudataire akérien (Κρονος) de la domination précédente. Minos devint dès lors l'appellation dynastique de vice-rois préposés à la garde du labyrinthe occidental. Il marque le terme de ces dynastes akériens, c'est-à-dire caractérisés par K-R, qui, après la mort d'Amen-Hotep IV, avaient disputé à Horus et aux autres feudataires de race aryenne l'hégémonie du monde éthiopien.

Minos, suivant la donnée mythique, épousa Pasiphaé, la femme jaune, et il l'associa à ses incursions nautiques dans les méandres du labyrinthe de Crète, en lui livrant le fameux Taureau qui, par le mode d'accouplement dû au génie de Dédale, devint le Minotaure, c'est-à-dire le Taureau de Minos.

V. — *Origine du nom de l'Asie mineure.*

A l'aide de ce taureau double, Minos écuma les populations aryennes groupées autour de la Chersonèse Taurique et dans la grande presqu'île que domine la chaîne du mont Taurus. Il s'établit dès lors entre le

délégué d'Ammon caractérisé par M-I-N et le guerrier aryen caractérisé par O-R un état de lutte qui fit donner à cette région de l'Asie le surnom de M-I-N-O-R : elle devint Asia Minor (l'Asie Mineure).

A l'époque où le couple nautique appelé Minotaure prenait possession du lobe occidental de l'empire des Mânes, sous les auspices du régime religieux et social inauguré par Horus, il prenait aussi, dans les mêmes conditions politiques et sous le nom d'Arawa, possession du lobe oriental. Il implantait l'élément aryen dans les archipels de la Polynésie ; il y portait les Arii aux îles Sandwich et à Taïti, les Maori à la Nouvelle-Zélande. Il y portait Horus lui-même qui allait passer dans ces lointains parages la plus grande partie de son règne et y laisser sa mémoire divinisée sous le nom d'Oro.

VI. — *Origine du mythe latin de Minerva.*

Quelle divinité supérieure pouvait présider aux navigations de l'Arawa ou de la marine d'Horus, sinon cet Ammon qui, remis en honneur par Horus lui-même et caractérisé alors par M-I-N, allait redevenir la figure magistrale du Panthéon éthiopien et la personnification suprême de la sagesse divine? Aussi n'est-il pas douteux que ce soit dans cette notion d'Ammon dirigeant l'Arawa qu'il faut chercher l'origine du mythe latin de Minerva (M-I-N-ERVA) ou Min-Arawa, transporté sans doute dans le Latium par l'émigration sabéenne qui, à la même époque (1409 suivant les marbres de Paros), conduisait en Europe, sous le nom de Cérès (KER-ES), la dernière épave des compétitions akériennes et y inscrivait dans la tradition mythique des Latins le nom de cette divinité féminine.

TRAVERSÉE DIRECTE DE LA POLYNÉSIE EN AMÉRIQUE. L'ARAWA ET LE KORO-KORO.

I. — *Progrès successifs de l'expansion éthiopienne dans l'Océanie.*

Ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, la période d'expansion de la marine éthiopienne dans les eaux de l'Océanie se divise en trois phases distinctes d'évolutions qui, rayonnant de la pointe de Malakka dans les directions du nord et de l'est, eurent pour résultats la découverte et le peuplement des îles de la Malaisie, puis successivement des archipels de la Micronésie, de la Mélanésie et de la Polynésie. Ces trois phases d'expansion nautique furent l'œuvre des quatre dominations alternativement sabéennes et hémiarites qui, pendant les âges antéhistoriques, présidèrent aux destinées de l'Ethiopie.

A la première des deux dominations sabéennes appartient le peuplement de la Malaisie méridionale; à la première des deux dominations hémiarites le peuplement de Bornéo. A la deuxième domination sabéenne appartient la continuation du peuplement de Bornéo, qui reçut alors, sous les auspices du nouveau régime, le nom de *Kalémantan*, puis le peuplement de la Malaisie septentrionale, de la Micronésie, de la Mélanésie, et des premiers archipels de la Polynésie. A la dernière phase de cette domination représentée par Horus, qui fut aussi le précurseur de la deuxième domination hémiarite, appartient la continuation du peuplement de la Polynésie et aussi l'établissement d'une communication directe entre les archi-

pels orientaux et les côtes occidentales du continent américain.

Cette phase suprême d'exploration et de peuplement va se dégager, dans ses réalités humaines, de l'examen comparatif des traditions mythiques de la Grèce et de Rome et de celles de l'Océanie elle-même, en éclairant cet examen des indications fournies par l'histoire de l'Egypte, par la géographie de l'Océanie et par l'idiome cosmopolite, où la tradition mythique, la tradition historique et la géographie avaient puisé les éléments constitutifs de leurs nomenclatures.

II. — *Modifications successives apportées à l'appareil nautique.*

Pendant la série de siècles qu'embrasse l'existence de l'empire éthiopien, l'appareil nautique avait modifié successivement ses formes et ses dimensions. Son nom aussi s'était modifié. Caractérisé dans sa désignation la plus générale par l'articulation N (demeure flottante), il y avait d'abord ajouté le terme AU-S, OU-S, AV-IS, AB-ES, equel caractérisait par AU, OU, AV, AB, la race abite, la race jaune, par s l'idée d'*origine*, d'*invention*, et exprimait que la navigation, du moins dans sa condition de traversière, était due à l'initiative de la race abite. Cette première forme devait donner aux Grecs le mot ναυς, aux Latins le mot *navis*, aux Hébreux le nom d'*Enous*, fils mystique de Seth, qui personnifie l'introduction de l'élément nautique dans la postérité biblique de Adam et dans l'apostolat de Seth.

L'agrandissement des dimensions du navire fut le premier progrès considérable accompli dans l'architecture

navale. Il est caractérisé par le redoublement de l'articulation N qui en fait N-N ou son emphatisation, par l'apposition de l'aspirée forte ᶜH qui en fait ᶜH-N ou N-ᶜH. La première de ces deux formes donne à la géographie de l'Asie les noms de Annam et de Honan ; la seconde donne à la tradition biblique le nom de Noé (N-ᶜH), personnification du navire agrandi, et comme le navire qui flotte avait eu pour modèle le serpent qui rampe, le serpent demeura invariablement le symbole du navire, et le navire géant (N-ᶜH ou ᶜH-N), à son origine (S), devint, sous le nom hébreu de Naᶜhach ou Naᶜhas, sous le nom arabe de ᶜHanech ou ᶜHanes, synonyme du serpent.

Une des formes du serpent fut celle que l'on trouve si souvent figurée sur les monuments égyptiens, et désignée par le nom grec οὐραιος. Elle symbolise le navire ouranien ou abérien (OU-R), prototype du Prao moderne, qui, avec sa queue (οὐρα) inaugura l'usage du gouvernail. C'est lui qui conduisit à Bornéo les navigateurs de la première domination hémiarite élevée par les fils de Héber, laquelle correspond, dans l'histoire de l'Egypte, aux dynasties des rois pasteurs, Amalékites au nord, Jektanides au sud, et prolongea son existence depuis le milieu de la XIIIe dynastie jusqu'à la fin de la XVIIe.

III. — *L'Aotea, le Taïnoui et l'Arawa.*

Sous les deux dernières dominations, l'une sabéenne, l'autre hémiarite, qui comprennent la XVIIIe, la XIXe et la XXe dynastie, l'outillage nautique dans les eaux de l'Asie orientale et de l'Océanie est représenté par trois états successifs que les traditions polynésiennes désignent par trois noms : Aotéa, Taïnoui et Arawa.

La phase d'activité de l'Aotéa paraît correspondre aux huit premiers règnes de la XVIIIe dynastie qui vont jusqu'à Amen-Hotep III inclusivement. Celle du Taïnoui dont le nom, par son articulation T-I-N caractérise l'acheminement (I) au culte d'Aten (T-N) doit correspondre au règne d'Amen-Hotep IV. Enfin celle de l'Arawa correspond certainement au règne d'Horus, dernier roi de la dynastie, et cet Arawa doit avoir été l'instrument, non seulement de sa longue et mystérieuse disparition, mais aussi des expéditions lointaines que les historiens arabes attribuent à Harit-el-Rich, le régénérateur de la nationalité arabe. Cette phase d'activité de l'Arawa se prolongea sous les Rhamsès dont les règnes embrassent la XIXe et la XXe dynastie.

Arawa, dans sa forme originelle AR-AB-A désigne, comme on l'a vu ci-dessus, la nautonière arabe ou la marine arabe servie par des femmes. C'est ce qu'indique aussi le nom de ᶜHarit qui, dans sa forme primitive ᶜH-AR-IT désigne le noble (ᶜH) race aryenne (AR) représentée par l'élite (I) de ses femmes (T).

IV. — *Rôle de l'Arawa.*

C'est en effet à cette époque que la nationalité arabe, placée au centre des mers du globe, à cheval sur le golfe d'Aden et sur le golfe d'Oman, entra en possession du grand rôle maritime, qu'elle conserve encore, bien que dans des proportions fort réduites, sur le théâtre aux horizons illimités de l'océan Indien. On la reconnaît dans les nomenclatures à sa caractéristique bilitère R-U, R-V, R-B, R-P, R-F, qui, sous ces différentes formes, désigne une combinaison des deux races aryenne et abite, blanche

et jaune, où l'élément aryen prédomine. Elle désigne cette formation sociale, aux instincts guerriers, qui, deux années après le déluge, avait fait son apparition dans les montagnes de la Haute-Chaldée, sous le nom d'Arpaksad, caractérisant l'élément arabe (AR-P) [vainqueur] des Chaldéens ou Kasdim (K-S-D).

V. — *Dynastie arabe en Chaldée.*

A l'époque où les quatre grandes figures d'Horus, d'Osiris, de Bacchus et de Harit-el-Rich, qui allaient clore le règne des Thoutmès et ouvrir celui des Rhamsès, apparaissent sur la scène du monde dans le double rôle de restaurateurs du culte d'Ammon et de représentants des revendications de la race aryenne, c'est-à-dire vers l'année 1500 avant l'ère chrétienne, la famille arabe occupait encore, dans la hiérarchie de l'empire éthiopien, le rang élevé, où elle avait, quinze siècles avant, signalé ses débuts dans la Haute-Chaldée. Depuis plus d'un demi-siècle, des princes arabes, grands vassaux de la deuxième domination sabéenne, gouvernaient la Chaldée elle-même en son nom. C'est ce dont témoigne l'historien chaldéen Bérose qui donne à cette dynastie de vice-rois arabes une durée de 245 ans comprise entre les années 1559 et 1314 avant l'ère chrétienne (1).

C'est encore à la nationalité arabe et à l'épanouissement de sa fortune maritime, au temps d'Horus et de Harit-el-Rich, qu'il faut rapporter l'origine du mythe égyptien de Sérapis, qui, pendant un certain temps, balança, dans la vallée du Nil, l'autorité de celui d'Osiris et dont la

(1) *Fragmenta historicorum græcorum*, tome II (Edition Didot).

destinée fut même associée à celle d'Isis. Ce mythe de Sérapis porte, dans son nom lui-même, le témoignage de son origine arabe. Car ce nom ramené à sa forme primitive S-ERAP-I-S caractérise par s l'idée de commencement, par ERAP (R-P ou R-B) la nationalité arabe, et par I-S l'idée d'origine. Sérapis est souvent représenté sous la figure d'un serpent qui est l'emblème du navire. On doit donc le regarder comme la personnification mythique de la grandeur maritime des Arabes, à l'époque où l'association de l'idée de *Serpent* à celle de Sérapis donnait à la langue latine le mot *Serpens*, dont la forme originelle S-ERP-EN-S, presque identique avec celle de Sérapis, caractérise par s l'idée de commencement, par ER-P la famille arabe, par N, caractéristique du navire, sa marine, et par s en finale l'idée d'origine.

C'est par le golfe d'Aden et la mer Rouge que la renommée des navigations arabes s'était répandue dans la vallée du Nil et y avait porté le mythe de Sérapis. C'est par la mer d'Oman et le golfe Persique que la dynastie arabe de Bérose se tenait en communication avec ses sujets de la Chaldée. C'est par la mer d'Oman aussi que la marine éthiopienne avait pénétré, le long des côtes de l'Asie, dans les profondeurs du grand Océan, où le labyrinthe oriental recélait ses tortueux méandres, le Tartare ses demeures infernales, et la politique éthiopienne ses mystérieux *in pace*, où elle envoyait de l'Erèbe, qui était l'Arabie, ses vaincus et ses captifs.

C'est de la mer d'Oman et de l'Erèbe, dont elle baignait les rivages qu'avaient appareillé successivement :

Le navire agrandi (N-N), premier instrument des transportations lointaines, pour aller, affrontant l'ouragan des mers de la Chine et les colères du Typhon, peupler d'é-

paves humaines noires et jaunes l'Annam et le Honan ;

Le navire à gouvernail appelé *Ouraïos*, instrument des premiers hémiarites, pour aller peupler des mêmes éléments la grande terre de Bornéo ;

L'*Aotéa*, instrument des seconds Sabéens jusqu'au règne d'Amen-Hotep IV, pour aller peupler de peaux noires la Mélanésie et la Micronésie ;

Le *Taïnoui*, instrument d'Amen-Hotep IV, pour aller au nom du dieu nouveau Aten, caractérisé par T-O-N ou T-N, porter une colonie de femmes noires caractérisées par G-A dans l'archipel polynésien qui devait en retenir le nom de Tonga.

C'est de la mer d'Oman enfin que dut appareiller le navire appelé *Arawa*, parce qu'il était manœuvré par des nautonières arabes, qui conduisit Horus aux îles Taïti et porta dans la Polynésie, avec le premier fond de sa population aryenne, la notion mythique d'Oro substituée dès lors ou du moins superposée à celle de Maouï.

VI. — *Marche progressive des expansions nautiques dans l'Océanie.*

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, la découverte et le peuplement des terres de la Malaisie, de la Mélanésie, de la Micronésie elle-même avaient pu s'effectuer de proche en proche en raison du peu de largeur des bras de mer qui les séparaient. De l'île de Bornéo, foyer de rayonnement des populations primitives du monde océanien, des explorations d'une portée restreinte durent atteindre successivement les grands archipels de Célèbes, des Moluques, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des îles Salomon et des Nouvelles-Hébrides.

A l'est de cette ligne d'archipels, les conditions nautiques ne sont plus les mêmes. Car en avant des Nouvelles-Hébrides, dans la direction de l'Est, il existe une étendue de mer, dont la largeur est d'environ 200 lieues, presque le double de celle de la Méditerranée sous le méridien des bouches du Nil, dont la traversée avait, dans les âges reculés, ouvert le cycle des navigations pélasges.

Les premières terres qui se présentent au-delà de cet abîme sont celles de l'archipel Viti, flanqué du groupe Samoa dans le nord-est et dans le sud-est du groupe Tonga. Les îles extrêmes des trois archipels sont séparées par des étendues de mer dont la traversée n'exige que des navigations d'une portée restreinte. On pourrait même les regarder comme formant un même système géographique. Mais les circonstances de leur peuplement ont mis entre eux des différences ethnographiques qui en font trois membres très distincts de la société océanienne. Par leur langage non moins que par la nuance de leur peau, les Vitiens appartiennent encore à la formation mélanésienne, tandis que les Samoans et les Tongans présentent déjà le type polynésien.

Les noms d'ailleurs décèlent eux-mêmes le caractère social des groupes. Ils montrent que l'archipel Viti (V-I-T) dut son premier fond de population aux transportations de l'Aotéa et probablement au règne d'Amen-Hotep III; que l'archipel Tonga (T-N-G-A) dut le sien aux transportations du Taïnoui et au règne d'Amen-Hotep IV; enfin que le peuplement de l'archipel Samoa fut le *terme* ou le *commencement* (S) d'un certain régime de transportations caractérisé par AM-O-A. Il ouvrit en effet une ère nouvelle qui fut celle des implantations de la race aryenne par les nautonières de l'Arawa.

VII. — *Caractère du peuplement de l'île Viti.*

L'archipel Viti établit le passage d'un régime à l'autre par le double nom que lui donne la notoriété indigène héritière des appellations imposées dans le premier baptême. Ce sont les Vitiens eux-mêmes qui l'appellent *Viti*, tandis que les Tongans l'appellent *Fidji* (1), marquant ainsi, par l'apposition en initiale de la labiale aspirée, la transition, accusée si nettement dans le nom de Pasiphaé, de la domination des Thoutmès et des Tobba à celle des Rhamsès et des Pharaons.

VIII. — *Epoque du peuplement des îles Viti.*

Si ces déductions étaient exactes, la découverte et le peuplement des trois groupes océaniens qui établissen la transition de la Mélanésie à la Polynésie se seraient accomplis pendant le demi-siècle compris entre l'avénement d'Amen-Hotep III que la chronologie égyptienne place en 1548 et le départ d'Horus, précurseur des Rhamsès, pour les régions lointaines où il allait apparaître sous le nom d'Oro. Ce départ qui, d'après les documents égyptiens, paraît s'être effectué dès la deuxième année du règne d'Horus, doit se rapporter à l'année 1498.

A cette époque, il y avait longtemps que la marine des Thoutmès, prolongeant ses navigations le long des rivages de l'Asie jusqu'aux îles Aléoutes et au détroit de Behring, avait abordé par cette voie les côtes de l'Alaska,

(1) Rienzi, III, 279-*a*.

formé le gisement des Eskimô et accompli le long des côtes du continent nouveau le double mouvement de navigation qui, de la région glacée des mers arctiques, devait ramener les navigateurs éthiopiens dans la zone intertropicale à laquelle appartenaient leurs sièges d'armement, à laquelle appartiennent aussi toutes les terres de l'Océanie, moins la Nouvelle-Zélande.

IX. — *Nécessité d'une traverse directe.*

Atteindre par une traversée directe et sans quitter la région des brises tièdes cette grande terre qui possédait tous les climats, telle dut être la préoccupation constante des hauts et puissants souverains de l'Oman, pendant la durée du mouvement de navigation et de peuplement qu'ils entretinrent dans l'Océanie. Pour obtenir le résultat convoité, pour ouvrir dans la profondeur des horizons maritimes, cette communication directe entre les terres isothermes, il fallait orienter vers le soleil levant le mouvement des explorations ; il fallait naviguer sans cesse vers l'aurore. C'est pour cela que les traditions mythiques de cette époque font intervenir un fils de l'Aurore, Memnon, que l'on sait être Amen-Hotep III et des fils et filles du Soleil appelés *Heliadæ* et *Heliades*, dont les noms vont nous mettre en présence des principales étapes de la grande traversée.

L'ouverture de cette voie capitale ajoutée à tant d'autres déjà ouvertes par la domination sabéenne qui avait pour siège métropolitain dans l'espace Bêtna et pour caractéristique dans le langage l'articulation B-T ou V-T, B-A ou V-A devait laisser à la langue latine le terme générique qui exprime l'idée de voie, *via* (V-I-A) caracté-

risant par V-A la suzeraine des activités de l'époque et par l'I intermédiaire l'idée d'acheminement. Elle devait laisser à la géographie océanienne le nom de l'archipel Viti, exprimant par V-I-T identique avec V-I-A l'idée générale de voie (via) et par l'I final une des voies ouvertes par la domination sabéenne que caractérise V-T (1). L'archipel Viti était donc, de par son nom, le point de départ d'une des voies qui devaient conduire directement les dynastes éthiopiens vers la région chaude de la grande terre.

X. — *Difficultés de cette traversée.*

Les corporations nautonières de la XVIIIe dynastie connaissaient le moyen de prolonger leurs explorations sur un même parallèle du globe. L'observation du soleil leur donnait l'orientation diurne. S'écartait-on du parallèle voulu ? La mesure des ombres méridiennes y ramenait. L'observation des étoiles donnait l'orientation nocturne.

Tant que dura la phase d'activité de l'Aotéa, tant que le mouvement de navigation resta circonscrit aux eaux de la Mélanésie dont toutes les terres sont reliées entre elles par des détroits d'une largeur restreinte, les premières ressources de la marine éthiopienne suffirent largement au succès de ses explorations. Mais quand, pour prolonger vers l'Orient le mouvement d'expansion, il fallut s'enfoncer dans la solitude des mers polynésiennes, si les moyens d'orientation suffisaient encore, les moyens de locomotion ne suffisaient plus. Comment franchir des

(1) L'*i* placé en finale caractérise le particularisme. Il est resté aux Arabes pour désigner l'individu, comme dans Dzir-i, un algérien, Turk-i un turc.

étendues de mer qui allaient mesurer de 200 à 900 lieues sans point de relâche, avec l'outillage nautique qui n'avait eu à traverser d'abord que des détroits de vingt à trente lieues? Comment obtenir avec une simple voile basse la vitesse de marche nécessaire pour limiter à des proportions acceptables la durée des traversées et le poids corrélatif des approvisionnements? Comment, avec une seule coque, même celle du grand navire d'alors, obtenir la stabilité nécessaire pour résister aux tempêtes du grand Océan?

XI. — *Intervention de Dédale le grand ingénieur.*

Pour prolonger, à travers les vastes solitudes des mers polynésiennes, le mouvement de navigation vers la grande terre de Tangaloa, l'outillage nautique exigeait des perfectionnements considérables. Ce fut le génie de Dédale qui les réalisa. En ajoutant au gréement la vergue et la voile haute, deux inventions dont la tradition mythique lui fait honneur, il augmenta sensiblement la vitesse de la marche. En créant le système de la double coque, en accouplant la Génisse au Taureau, il donna au navire une stabilité suffisante, en même temps qu'il en doublait la capacité. Il créa ainsi le prototype de l'appareil nautique que les navigateurs modernes trouvèrent encore en usage dans la Polynésie orientale et auquel ils donnèrent le nom de *pirogue double*. Grâce à cette invention, les explorations éthiopiennes, parties du groupe des Nouvelles-Hébrides et orientées au soleil levant, purent franchir l'espace de 200 lieues qui séparait ce groupe des terres situées au delà.

XII. — *Découverte des îles Viti et des îles Tonga.*

Les premières applications de l'engin nouveau durent avoir lieu sous le règne et sous les auspices d'Amen-Hotep III. Elles conduisirent le mouvement d'exploration et de peuplement aux îles de l'archipel Viti et de l'archipel Tonga et à la plus méridionale de ce dernier groupe, *Eoa*. Dès lors, de nombreux convois de colons noirs, hommes et femmes, furent dirigés vers ces terres de l'Aurore. Le mouvement de transportations accompli ainsi dans des conditions nouvelles fit donner à l'Aurore un nom qui devait passer dans la langue grecque sous la forme Ἠώς et au site extrême de cette nouvelle traite vers la grande terre le nom d'*Eoa*.

Ἠώς, en effet, ramené à sa teneur primitive E-E-O-O-S, caractérise le point de direction d'une émigration de femmes nombreuses (E-E) et d'hommes nombreux (O-O) à son terme ou à son début (S). Le point de direction, c'était l'Aurore (Ἠώς). Le nom d'Eoa, donné à la plus méridionale des îles du groupe Tonga et perpétué jusqu'à nos jours par la tradition, est l'accusatif de Eôs, et caractérise, lui aussi, l'idée d'une émigration d'hommes et de femmes (E-O-A).

XIII. — *Mythe de Memnon.*

La découverte et le peuplement d'Eoa, cette île de l'Aurore, accomplis sous les auspices politiques d'Amen-Hotep III et sous les auspices religieux d'Ammon ou AMEN, qui, sous Amen-Hotep IV, allait être détrôné par Aten, firent décerner au premier de ces deux dynastes,

le nom légendaire de Memnon et le titre de fils de l'Aurore, deux notions mythiques qu'Hésiode a enregistrées dans ces termes :

« Eôs (l'Aurore) et Tithon engendrèrent Memnon au casque d'airain, roi des Ethiopiens, et un autre souverain, Hémathion (1) ». Comment cette tradition était-elle parvenue à la connaissance d'Hésiode ? Par les Pélasges de la Grèce, qui la tenaient des Pélasges de l'Egypte, qui la tenaient eux-mêmes des Pélasges de l'Asyr, province d'Arabie, contiguë à l'Iémen et voisine de l'Oman, point de départ des expansions nautiques et foyer de rayonnement des traditions de la domination éthiopienne (2). C'est par là que le monde pélasge se trouvait initié aux découvertes lointaines provoquées par le mouvement d'expansion.

Des quatre entités mythiques que cette tradition met en scène, deux, Eôs et Memnon nous sont connues. Eôs, dans sa réalité géographique, c'est l'île d'Eoa ; Memnon, dans sa réalité humaine, c'est le huitième roi de la XVIIIe dynastie égyptienne, Amen-Hotep III. Que peuvent être les deux autres, Tithon et Hémathion ? On va voir que Tithon désigne Taïti, cette autre île de l'Aurore, placée sur le chemin de Viti et d'Eoa, à la grande terre de Tangaloa, et que Hémathion désigne Amen-Hotep IV, l'auteur du coup d'Etat religieux qui substitua violemment au culte national d'Ammon ou AMEN le culte d'une divinité nouvelle ATEN.

(1) Théogonie, vers 984.

(2) J'ai examiné ailleurs la question du peuplement de l'Asyr qui devint le siège d'internement des captifs pélasges dans la guerre des Pélasges contre les Sabéens. L'Asyr fut une colonie pélasge.

XIV. — *Tithon et Taïti. — Valeur de la caractéristique* T-I-T.

Il est à remarquer que les deux noms de Tithon et de Taïti portent en initiale la même articulation T-I-T qui, soit sous cette forme, soit sous la forme D-I-T, tient une grande place dans les traditions mythiques. Car elle figure aussi et au même rang dans les noms de Titanes, les Titans qui, en leur réalité humaine, furent les souverains de la XVIIIe dynastie ; de Titaïa, la Terre, la terre des Titans ; de Ditis, génitif de Dis, personnification des Enfers dans la mythologie des Latins, d'Adité, personnification de la Nature ou seulement de la Terre, comme le Titaïa des Pélasges, dans la mythologie des Hindous.

T-I-T ou D-I-T est un des signes caractéristiques de la seconde domination sabéenne. Par sa dentale initiale T ou D, il caractérise la race adite, l'élément autoritaire du couple T-B ou D-B qui avait donné aux Ethiopiens leur nom et aux Tobba leur titre. Par l'articulation finale I-T, il caractérise quelques femmes ou l'élite des femmes de cette race, le cénacle féminin qui, depuis la création de l'empire éthiopien, n'avait cessé de présider à ses destinées.

C'est le cénacle féminin, inspirateur des maîtres du monde antique, qui avait fondé la *maison de* T-I-T (T-I-T-A-N) et créé les Titans. C'est lui qui gouvernait la terre des Titans (Titaïa) ; c'est lui qui, suivant la notion mythique des Latins, avait organisé le gouvernement des Enfers (Ditis), qui, suivant la notion mythique des Hindous, avait réglé l'ordre naturel des choses (Adité). C'est le cénacle féminin qui, envoyant vers la grande terre *un*

le nom légendaire de Memnon ... donnai
rore, deux notions mythiqu ... que d
dans ces termes : ... é d

« Eôs (l'Aurore) et ...
casque d'airain, roi ...
rain, Hémathion (...
parvenue à la ... téri
de la Grèce, ... ation de
la tenaient ... mordial, c'est-à-
d'Arabie ... chrétienne, s'est perpétuée
de dép ... esienne.
ment ... ci-dessus comment la découverte des îles Viti
C ... à travers les solitudes de l'Océan, ouvrait la *voie* vers la grande terre, avait laissé à la langue latine le terme *Via* (V-I-A ou V-I-T) expressif de l'idée de *voie*. La découverte des îles Taïti, qui, situées droit à l'est des premières, livraient aux flottes éthiopiennes un nouveau *passage* vers le même but, devait laisser à la même langue le terme *aditus*, expressif de l'idée de *passage*. *Aditus*, en effet, dans sa forme primitive ADIT-US, caractérise par son premier terme A-D-I-T, le cénacle omnipotent qui, sous le monogramme D-I-T ou T-I-T, présidait au gouvernement des Enfers (Ditis), à la domination des Titans (Titanes), à l'ensemble de la nature (Adité) et au baptême de Taïti, cette île lointaine, appelée à devenir une nouvelle station d'accès (aditus) vers la grande terre de Tangaloa. Par son second terme U-S ou B-S, le mot *aditus* caractérise l'idée de *navire*, et enfin par le rang des deux termes l'action de *conduire*, de *diriger*, d'*envoyer*. *Aditus* désignait donc, dans sa signification primitive et concrète, un passage ouvert au navire éthiopien (U-S) par le génie féminin (AD-I-T) de l'empire des Titans.

Diodore de Sicile, et l'autre par le
— ·gin, celui-ci d'après un fragment
·ète Hésiode (1).
·æ sept entités mythiques mas-
·des sept autres entités my-
·t fils et filles du soleil
à autres sont enregistrés
personn
duquel les deu· ·e des navigateurs
·ti (Tithon) furent découv ·mée. Il en fait
·on, le frère puîné de Memnon et, · des perfec-
l'Aurore, suivant Hésiode, ne peut désigne· ·on. Il y en
cesseur Amen-Hotep IV. ·e ingé-

Les deux noms en effet caractérisent ces deux princ· ·n de
par leur trait distinctif le plus saillant. Amen-Hotep III ·ril,
était resté attaché au culte orthodoxe d'Ammon (AM-EN); ·
c'est ce qu'exprime son nom de Memnon par ses deux
articulations M et M-N. Amen-Hotep IV institua un culte
nouveau, le culte d'Aten ; c'est ce qu'exprime le nom de
Hemathion (HEM-AT-I-ON) par l'articulation initiale °HEM,
par l'articulation finale A-T-N et par l'articulation médiale I
qui caractérise l'acheminement vers *Aten* et marque le
début de la révolution religieuse qui fut l'œuvre d'Amen-
Hotep IV. Il en faut conclure que la colonisation des
archipels Tonga, Taïti et sans doute aussi celle de l'ar-
chipel Pomotou qui forme la continuation du système
géographique de Taïti, que ce mouvement de colonisation
commencé par Amen-Hotep III, sous les auspices d'Am-
mon, fut continué sous les auspices d'Aten, par Amen-
Hotep IV. Pendant ce dernier règne, l'île Tonga reçut son
nom et l'instrument nautique des transportations reçut
celui de *Taïnoui*. On le reconnaît à l'articulation T-N de

nombre considérable (o-o) *de nautoniers* (N), donnait à la tradition pélasge le personnificatif mythique de Tithon (T-I-T-O-O-N). C'est lui encore qui, informé de la découverte faite par ses flottilles exploratrices, d'une île de l'Aurore séparée d'Eoa par une étendue de mer de 600 lieues, donnait à cette terre lointaine son propre nom T-I-T, suivi de l'articulation I caractéristique de l'isolement, d'où devait résulter l'appellation de *Taïti* qui, depuis l'époque de ce baptême primordial, c'est-à-dire depuis le XVIe siècle avant l'ère chrétienne, s'est perpétuée dans la notoriété polynésienne.

On a vu ci-dessus comment la découverte des îles Viti qui, à travers les solitudes de l'Océan, ouvrait la *voie* vers la grande terre, avait laissé à la langue latine le terme *Via* (V-I-A ou V-I-T) expressif de l'idée de *voie*. La découverte des îles Taïti, qui, situées droit à l'est des premières, livraient aux flottes éthiopiennes un nouveau *passage* vers le même but, devait laisser à la même langue le terme *aditus*, expressif de l'idée de *passage*. *Aditus*, en effet, dans sa forme primitive ADIT-US, caractérise par son premier terme A-D-I-T, le cénacle omnipotent qui, sous le monogramme D-I-T ou T-I-T, présidait au gouvernement des Enfers (Ditis), à la domination des Titans (Titanes), à l'ensemble de la nature (Adité) et au baptême de Taïti, cette île lointaine, appelée à devenir une nouvelle station d'accès (aditus) vers la grande terre de Tangaloa. Par son second terme U-S ou B-S, le mot *aditus* caractérise l'idée de *navire*, et enfin par le rang des deux termes l'action de *conduire*, de *diriger*, d'*envoyer*. *Aditus* désignait donc, dans sa signification primitive et concrète, un passage ouvert au navire éthiopien (U-S) par le génie féminin (AD-I-T) de l'empire des Titans.

XV. — *Hémathion dans sa réalité humaine.*

Si, comme on vient de le voir, les deux noms d'Eôs et de Tithon désignent deux points de relâche de la longue traversée qui devait conduire les flottes éthiopiennes des terres de la Mélanésie à la grande terre de Tangaloa, si Memnon désigne la personnalité royale d'Amen-Hotep III, sous le règne duquel les deux archipels de Tonga (Eôs) et de Taïti (Tithon) furent découverts et peuplés, Hemathion, le frère puîné de Memnon et, comme lui, fils de l'Aurore, suivant Hésiode, ne peut désigner que son successeur Amen-Hotep IV.

Les deux noms en effet caractérisent ces deux princes par leur trait distinctif le plus saillant. Amen-Hotep III était resté attaché au culte orthodoxe d'Ammon (AM-EN) ; c'est ce qu'exprime son nom de Memnon par ses deux articulations M et M-N. Amen-Hotep IV institua un culte nouveau, le culte d'Aten ; c'est ce qu'exprime le nom de Hemathion (HEM-AT-I-ON) par l'articulation initiale 'HEM, par l'articulation finale A-T-N et par l'articulation médiale I qui caractérise l'acheminement vers *Aten* et marque le début de la révolution religieuse qui fut l'œuvre d'Amen-Hotep IV. Il en faut conclure que la colonisation des archipels Tonga, Taïti et sans doute aussi celle de l'archipel Pomotou qui forme la continuation du système géographique de Taïti, que ce mouvement de colonisation commencé par Amen-Hotep III, sous les auspices d'Ammon, fut continué sous les auspices d'Aten, par Amen-Hotep IV. Pendant ce dernier règne, l'île Tonga reçut son nom et l'instrument nautique des transportations reçut celui de *Taïnoui*. On le reconnaît à l'articulation T-N de

Aten commune aux deux noms, dans lesquels elle figure en initiale.

Ces longues et audacieuses navigations, orientées au soleil levant avec l'assistance éventuelle du contre-courant de l'alizé et poursuivies avec persistance à travers les solitudes de l'ocean Pacifique, furent donc entreprises par le souverain éthiopien que les fastes de l'Egypte appellent Amen-Hotep III. Elles expliquent et justifient dans une large mesure l'emphase des protocoles retrouvés sur les monuments du Nil, où le prince prend les titres pompeux de *Maître des deux Mondes* (orient et occident) et de *fils du Soleil* (1).

Ce n'était pas seulement le maître de l'empire ethiopien qui s'intitulait *fils du Soleil*. Toutes les corporations de nautoniers et de nautonières, instruments de la grande entreprise, prenaient le même titre. Toutes revendiquaient le soleil pour père, parce qu'il était le phare et le guide de leurs explorations aventureuses.

XVI. — *Formation de corporations nautiques. — Les Heliadæ et les Heliades.*

Il existe dans les traditions mythiques de l'antiquité deux témoignages de cette prétention à la filiation solaire, et il n'est pas douteux qu'ils se rapportent à la période des expéditions maritimes dirigées vers le continent américain par les deux derniers Amen-Hotep et par Horus qui, après avoir été leur serviteur, devint leur successeur et fut le précurseur des Rhamsès.

Ce sont deux légendes dont l'une nous a été conservée

(1) F. Lenormant, *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient*, tome Ier, p. 251.

par l'historien grec Diodore de Sicile, et l'autre par le mythographe latin Hygin, celui-ci d'après un fragment aujourd'hui perdu du poète Hésiode (1).

Diodore appelle *Heliadæ* sept entités mythiques masculines ; Hygin appelle *Heliades* sept autres entités mythiques féminines. Tous étaient fils et filles du soleil (Ἥλιος). Les noms des uns et des autres sont enregistrés par les deux écrivains.

Diodore présente ses *Heliadæ* comme des navigateurs et des astronomes d'une habileté consommée. Il en fait même des inventeurs qui avaient apporté des perfectionnements considérables à l'art de la navigation. Il y en avait un qui s'était surtout signalé par le caractère ingénieux de ses conceptions. Celui-là porte le nom de *Tenagès* (Τεναγης). Lorsqu'ils eurent atteint l'âge viril, Hèlios présenta à leurs hommages une divinité appelée Athêna (Αθηνα) et il leur assura que les premiers qui lui sacrifieraient la verraient se fixer auprès d'eux.

Les *Heliades* d'Hygin sont des femmes adonnées aussi à la navigation. Elles ont un autre nom encore, celui de *Phaetontiades*, parce qu'elles étaient sœurs de Phaéton et devaient livrer à cet autre fils de l'Aurore le char du soleil qu'il ne sut pas diriger. Leur degré de parenté avec Phaéton prouve qu'elles appartiennent à l'époque où, l'articulation labiale recevant sa nuance aspirée Φ, créa le nom et la personnalité mythique de Pasiphaé. Car l'articulation PHAE OU PHAET qui figure en finale dans Pasiphaé, figure en initiale dans Phaéton. C'est l'époque où le titre de Pharaon faisait son apparition dans l'histoire, où la nautonière arabe inaugurait la fortune maritime de

(1) Diodore de Sicile, V, 56. — *Hygin. fab.* 154.

l'Arawa. Il convient de noter que, parmi les sept Héliades, celle que la tradition mythique place au premier rang qu'elle investit d'un rôle magistral, que quelques écrivains même donnent pour mère aux autres, porte le nom de *Méropé*.

Dans ce nom de Méropé nous trouvons la forme unilitère M-R-P-E, laquelle caractérise un groupe (M) de nautonières arabes R-P-E, qui, au temps d'Horus, composaient l'équipage de l'Arawa.

Dans le nom de Ténagès, ce fils du Soleil doué à un plus haut degré que ses frères du génie de l'invention, nous trouvons la forme T-N-G-A du nom de Tonga, suivie de l'articulation s qui caractérise l'idée d'invention ou de découverte.

Dans le nom d'Athêna, dont Hêlios prétend introduire le culte parmi ses fils, nous trouvons celui d'Aten, cette divinité issue de l'Athênaï des Pélasges et de l'Adonaï des Sémites, ce symbole religieux du soleil, dont le culte fut substitué par Amen-Hotep IV à celui d'Ammon, symbole religieux de l'Oman, et imposé par lui à tous les peuples de l'empire éthiopien.

Ces rapprochements nous amènent à voir, dans les *Heliadæ* de l'historien grec, la personnification des corporations nautiques qui prirent part au mouvement de navigation accompli vers le soleil levant sous les deux derniers Amen-Hotep, et dans Ténagès l'inventeur de l'appareil nautique qui devait les porter aux îles Tonga.

Dans les Héliades du mythographe latin, ces rapprochements nous montrent la continuation par Horus de ce mouvement d'expansion, avec l'assistance de la marine arabe personnifiée dans la tradition pélasge par Méropé, et dans la tradition polynésienne par l'Arawa.

D'ailleurs, si le nom de Ténagès désigne la route suivie par les flottes des deux derniers Amen-Hotep, celui de Méropé désigne, comme on va le voir, la route suivie par les explorations d'Horus.

XVII. — *Découverte de l'île Rapa et de l'île de Pâques* (Vaïhou).

Dans l'est-sud-est de l'archipel Tonga, il existe une île que la notoriété locale, héritière, par transmission traditionnelle, de la notoriété antique, désigne par le nom de *Rapa*. Vancouver la découvrit en 1791 et la trouva pourvue d'une population qui présentait de grands rapports de conformité avec celle de Tonga ; c'était l'indice certain d'une origine commune.

La distance qui les sépare est de 750 lieues ; elle est partagée en deux traites à peu près égales par un autre groupe d'îles qui avait été découvert en 1777 par le capitaine Cook. Rarotonga fait partie de ce groupe ; mais l'île la plus considérable est désignée par les naturels sous un nom que l'illustre navigateur anglais avait entendu prononcer Manghaïa, que des missionnaires venus ultérieurement, en 1825, ont reconnu être en réalité Manaïa, et qu'ils étendirent à tout l'archipel (1). La nomenclature géographique de l'Océanie lui en donne encore un autre, Harwey, emprunté aussi à la notoriété indigène ; car rien n'autorise à considérer ce nom comme étant d'origine moderne.

Dans ce nom d'Harwey, comme dans ceux de Rarotonga et de Manaïa, nous ne pouvons voir qu'un legs de

(1) Rienzi, III, 17-*b*.

l'époque où le mouvement de navigation, inauguré sous le haut patronage d'Horus, avec l'Arawa pour instrument nautique, allait remplir la double mission qui caractérise son règne : donner aux terres nouvelles une population de race aryenne et proclamer le rétablissement du culte d'Ammon.

Parti de Tonga-Tabou, limite des navigations antérieures, et orientant, comme toujours, sa route au soleil levant, l'Arawa découvrait, sous le même parallèle, une île que ses patrons appelèrent Rarotonga, en commémoration des éléments de race aryenne qu'ils y transportaient (Raro) et du point de départ de l'exploration (Tonga). Un peu au delà l'Arawa trouvait une autre terre, l'île maîtresse de l'archipel Harwey, et la baptisait du nom de Manaïa, en l'honneur du culte d'Ammon (Man) restauré. Enfin l'intervention de l'Arawa allait elle-même perpétuer son souvenir dans le nom identique d'Harwey, que les navigateurs modernes ont retrouvé implanté dans les îles, au milieu d'une population dont le type actuel trahit l'origine aryenne accusée d'ailleurs par les articulations initiales du nom de Rarotonga.

De l'île Manaïa une nouvelle traite d'explorations conduisit les nautonières de l'Arawa à l'île Rapa, dont le nom, dans sa forme primitive R-P-A, désignait, comme Arawa, la femme ou la nautonière arabe. Ce sont sans doute ces expéditions lointaines que les historiens arabes attribuent, sans toutefois en désigner clairement le but, à Harit-el-Rich, le régénérateur de la puissance arabe.

Rapa allait devenir le point de départ d'une nouvelle série d'explorations, personnifiée par les sept Héliades d'Hygin et inaugurée par Mérope, c'est-à-dire par un groupe ou une corporation (M) de nautonières arabes

(R-P-E). Ces explorations furent orientées, comme les précédentes, au soleil levant, et prolongées sous le même parallèle avec une persévérance invincible et une indomptable audace. Elles devaient conduire les navigatrices de l'Arawa à l'île de Pâques, dont le nom indigène, héritage, comme tous les autres, de la notoriété antique, est *Vaïhou.* Elles devaient les y conduire, car la relation géographique qui existe entre Tonga-Tabou et Rarotonga, existe aussi entre Rapa et Vaïhou ; elles sont placées sur le même parallèle (1).

La distance qui les sépare est de huit cents lieues, et Vaïhou rapprochait d'autant les nautonières du terme de leurs explorations. Mais, pour atteindre la grande terre, il restait à parcourir huit cents autres lieues, sans relâche connue ; car telle est la distance de l'île de Pâques au continent américain. Quelque énormes que ces étendues de mer paraissent, elles n'en furent pas moins franchies par les intrépides Héliades, et l'on est fondé à penser que cette station lointaine de Vaïhou, perdue dans l'immensité des mers, acquit, en raison même de son isolement absolu et de sa proximité relative du continent, une sorte de prestige religieux parmi les filles du Soleil ; car elle est du petit nombre des terres océaniennes, où les découvreurs européens aient trouvé des idoles colossales, témoignages d'une antique consécration.

Il est même à remarquer que le nom de Vaïhou confirme l'indication fournie par celui de Rapa, et paraît, comme lui, rattacher le peuplement de l'île de Pâques à la tradition mythique des Héliades. Vaïhou, en effet, a pour forme primitive V-A-I-B-E, laquelle est identique avec

(1) Rapa, 27°,36'. — Vaïhou, 27°,9' de latitude Nord.

celle de Phoïbé. Or Phoïbé ou Phœbé est le nom d'une des Héliades placées par Hygin à la suite de Méropé.

XVIII. — *Phaeton frère des Héliades.*

C'est de Vaïhou que le mouvement d'exploration personnifié par le groupe féminin issu de Méropé et parti de Rapa dut s'élancer pour parcourir la dernière étape de huit cents lieues qui le séparait encore de la côte américaine. C'est là que les Héliades Méropé et Phœbé durent, suivant la donnée mythologique, atteler, pour leur frère Phaéton, le char du Soleil qu'il ne conduisit pas avec assez de prudence, et avec lequel il alla, emporté par une course effrénée, se briser contre les roches du continent.

Dans la tradition mythique, Phaéton personnifie le dernier effort de la seconde domination sabéenne, pour atteindre, par une traversée directe, avec la marine arabe comme instrument, avec Horus comme ministre, avec le contre-courant éventuel de l'alizé comme propulseur, la grande terre de Tangaloa, révélée depuis longtemps par le mouvement de navigations côtières parti du détroit de Behring, mais cachée encore pour la navigation traversière, dans les profondeurs de l'Orient. Phaéton personnifie cette phase suprême des expansions sabéennes, pendant laquelle la race abite ou jaune, qui régnait à Bêtna sous la caractéristique B-E-T et la nuance douce (B) de la labiale, allait, sous la nuance aspirée Φ, accomplir dans l'extrême Orient sa destinée cosmopolite, et inscrire l'accomplissement de sa glorieuse mission dans les deux mythes de Phanès et de Phaéton.

Cette articulation aspirée Φ ou F substituée alors à l'articulation douce (B) et à l'articulation forte (P) pour carac-

tériser la race jaune arrivée à l'apogée de sa fortune, devait donner à la langue latine, sous la forme *Fatum*, le nom même du *Destin*. Phaéton et Fatum sont en effet deux termes presque identiques. Car l'un a pour forme primitive F-A-E-T-O-O-N et l'autre F-A-A-T-M, expressions dans lesquelles l'articulation initiale F-A-E-T ou F-A-A-T caractérise l'élément féminin de la race jaune, l'articulation finale O-O-N de Phaéton un grand mouvement de navigation accompli sous les auspices de cette race et l'articulation finale M de Fatum, un grand groupement congénère, la race elle-même. Ainsi, dans l'ordre des réalités humaines, Phaéton, fils de l'Aurore, représente, parvenu à sa dernière étape, le mouvement de la race jaune vers les terres les plus lointaines de l'Aurore; Fatum, fils de l'Erèbe et de la Nuit, représente la race jaune elle-même devenue, dans la dernière phase de ses grandeurs, la personnification du Destin.

XIX. — *Phaeton et Icare. — Conformité de leurs destinées mythiques.*

Phaéton est pour la race abite ou jaune ce qu'est Icare pour la race akite ou noire et sa variété akérienne ou métisse, le symbole des grandes témérités qui devaient couronner le mouvement d'expansion nautique de la XVIIIe dynastie.

On a vu ci-dessus comment toute l'existence de cette dynastie, qui fut la deuxième domination sabéenne, se résume dans celle des deux personnalités ethniques caractérisées, l'une par les articulations labiales B et B-T, c'est la race jaune, l'autre par K et K-R, c'est la race noire (K) dans la descendance des rois Xoïtes (K-S) et la formation

akérienne (K-R), produit de ses croisements avec l'élément aryen ou hémiarite vaincu.

La première a pour siège d'autorité et pour foyer d'expansion l'Oman, et dans l'Oman Bêtna ; elle est représentée dans le gouvernement du monde par les Thoutmès et les Amen-Hotep.

La seconde a pour siège d'autorité : dans l'Occident la Crète et la mer des Cyclades ; dans l'Orient Nagarote et la mer des Antilles ; elle réunit sous sa domination vassale les deux lobes des Enfers, constituant le Ἅιδης des Grecs, le *Dis* des Latins, le Tartare des deux mythologies, les *Inferi* ou régions inférieures des temps pharaoniques. Elle est représentée par des noms personnificatifs tels que Cécrops, Kronos, Akran, Charon, Achéron, Cerbère, et par des entités ethniques telles que les Cranoï et les Crétois en Europe, les Cariens dans l'Asie Mineure, et au plus profond des Enfers, dans la partie du globe qui est devenue pour nous l'Amérique du Sud, par les Garani, les Garayo et les Caribes ou Caraïbes.

XX. — *Efforts concurrents qu'elles personnifient.*

On a vu comment ces dernières tribus, sujettes du grand vassal akérien, aussi bien que leurs congénères d'Europe et d'Asie, avaient été conduites dans leur résidence lointaine par un mouvement de navigations côtières parti du détroit de Behring et accompli le long des rivages de l'Amérique boréale ; comment aussi, s'étant épanchées dans la région orientale du continent, elles avaient, sous le nom de Caribes ou Caraïbes, pénétré dans la mer des Antilles, remonté la rivière appelée au-

jourd'hui San-Juan, atteint les lacs Nicaraga et Managa, et implanté leur articulation caractéristique G-R-T qui était aussi celle de la Crète, sur l'isthme de Nagarote.

On a vu enfin les efforts qu'elles faisaient pour franchir cet isthme et atteindre l'océan Pacifique dans sa région intertropicale, afin d'éviter, dans leur retour vers l'Asie, les parages glacés de l'océan Arctique.

A la même époque, une préoccupation semblable présidait aux navigations éthiopiennes dans les mers de la Polynésie. Elle poussait les explorateurs abites, fils et filles du Soleil, vers l'Aurore, pour atteindre directement et sans sortir de la zone intertropicale les rivages de la grande terre.

L'instrument nautique qui devait livrer aux congénères d'Icare le passage de la mer des Antilles dans l'océan Pacifique, devait aussi faire accomplir aux congénères ou consorts de Phaéton la traversée de l'océan Pacifique et leur livrer passage dans la mer des Antilles. Cet instrument, ainsi que divers rapprochements nous l'ont fait entrevoir, était le prototype de la pirogue double actuelle. C'était le navire double allégé par un revêtissement en cuir de bœuf qui en fit pour l'Europe le Minotaure, muni de la voile haute pour la traversée des grandes étendues de mer, et monté sur des roues pour la traversée des isthmes. Tout semble indiquer, en effet, que ce fut à l'aide de cet appareil rendu applicable aux grandes traversées maritimes par l'invention de la voile haute et de la double coque, rendu applicable aux petites traversées continentales par l'invention de la roue, de la cognée, de la scie et du niveau, que, dans des temps encore antérieurs à l'histoire, mais voisins de l'âge historique, l'industrie navale parvint à fournir les longues traites maritimes de

la Polynésie, et à franchir l'isthme de Nagarote, qui devait la conduire d'un Océan dans l'autre.

XXI. — *L'Arawa de la Nouvelle-Zélande; le Koro-Koro de la Polynésie.*

Le navire double, que les traditions mythiques de l'Europe appellent Minotaure, figure dans les chants populaires des Maori de la Nouvelle-Zélande, sous le nom d'Arawa, qui témoigne de son intervention dans les origines de la marine arabe. La Polynésie orientale lui donne le nom de *Koro-Koro*, qui témoigne par sa forme redoublée de la consistance double du navire et par son articulation K-R de son origine akérienne ou icarienne.

Au reste, le nom d'Arawa, lui-même, implique le témoignage de son apparition dans le double rôle de navire et de chariot. Car si l'Arawa légendaire de la Nouvelle-Zélande désigne un attelage de deux navires surmontés d'un pont transversal qui les réunit et sert d'observatoire au capitaine, un terme originairement identique, exprime, dans la langue arabe, l'idée de chariot. Ce terme est *Araba*.

Qui en effet pouvait avoir qualité pour conserver et consacrer le souvenir du double emploi de l'appareil nautique, comme navire (arawa) et comme chariot (araba), mieux que les navigateurs arabes, qui, sous les Hémiarites de la deuxième domination, allaient sillonner de leurs flottilles les eaux de l'Océanie et qui, aujourd'hui encore, avec Maskat pour port d'attache et pour foyer d'expansion, parcourent, bien que dans un rayon beaucoup plus restreint, l'antique théâtre des navigations de l'Arawa.

Ainsi fut ouverte, avec le secours des brises éventuelles

de l'ouest, la voie directe de l'Asie vers la grande terre de l'Aurore et avec le secours des brises normales de l'alizé, la voie de retour de la grande terre de l'Aurore vers l'Asie. Ainsi fut établie, dans la région intertropicale, qui était celle des foyers de l'expansion nautique, la communication entre les deux Océans.

Si les premiers essais furent marqués par deux désastres, si, comme la tradition mythique le donne clairement à entendre, Phaéton, emporté par la tempête, allait se perdre, avec le char du Soleil, sur des rochers, si le fils de Dédale, l'audacieux Icare, ayant donné trop de hauteur à ses voiles, chavira et fut englouti dans les flots, la solution n'en resta pas moins acquise. Au XVIe siècle avant l'ère chrétienne, l'industrie navale avait trouvé, dans ses perfectionnements successifs, le moyen de franchir, avec des traites sans point de relâche, dont quelques-unes mesuraient près de 900 lieues, la distance d'environ 4,000 lieues qui, dans la zone où règne l'alizé, sépare le continent asiatique du continent américain. Elle avait inauguré ainsi le règne des Rhamsès et l'hégémonie définitive de la race aryenne.

Sous les Rhamsès, de longues guerres contre les Khéta et les peuples de l'Euphrate et du Tigre concentrèrent sur l'Asie occidentale l'attention des maîtres du monde. Cependant la marine arabe entretint, quoiqu'avec une activité déjà décroissante, le courant des relations de l'Oman avec l'Asie orientale, les îles de l'Océanie et le continent américain. C'est à cette période que paraît appartenir la descente mythique d'Orphée aux Enfers, c'est-à-dire le voyage d'un chef arabe, navigateur et poète, dans la région *inférieure* ou *infernale* qui comprenait l'Océanie et l'Amérique.

XXII. — *Abandon progressif des grandes navigations.*

Mais après le démembrement de l'empire éthiopien, qui eut lieu dans les dernières années du XIIe siècle avant l'ère chrétienne, il se forma en Europe et en Asie des nationalités puissantes qui, créant des intérêts et des idiomes nouveaux, détournèrent l'attention du monde occidental de l'antique théâtre des expansions sabéennes et hémiarites et ne lui en laissèrent le souvenir que sous la forme de mythes obscurs, transportés de l'idiome primitif dans les idiomes de nouvelle formation. Dès lors, les îles de l'Océanie et la grande terre de Tangaloa se virent abandonnées à elles-mêmes avec le fond d'éléments humains, de nomenclatures et de traditions que les découvreurs d'un autre âge y avaient porté.

Cette destinée des terres de l'Aurore est résumée par la tradition pélasge dans une allégorie parfaitement transparente. Quoique susceptible d'une interprétation générale, elle s'applique particulièrement à Tithon, personnification de Taïti qui avait été la terre de prédilection d'Horus et qui est restée la terre sainte d'Oro. Suivant la donnée mythologique dont il s'agit, Ἠώς, l'Aurore, mère de Tithon, aima son fils tant qu'il fut jeune, le soigna encore dans un âge avancé et le délaissa complètement dans sa vieillesse.

XXIII. — *Tradition mythique de cet abandon.*

C'est l'histoire des îles océaniennes et du continent américain qui, déshérités par degrés des sollicitudes

humaines, échappèrent enfin à la connaissance et au souvenir de la civilisation occidentale. Parmi les secrets nombreux dont cette civilisation classique devait nous conserver le dépôt, celui-là ne fut pas compris, ou il n'y fut compris que sous la notion vague recueillie par Diodore de Sicile, de l'existence d'*Iles inconnues* perdues dans les profondeurs de l'Océan. A part cette mention sommaire et obscure, les îles de l'Océanie et la terre de Tangaloa tombèrent, non seulement dans l'abandon, mais dans l'oubli le plus complet.

C'est seulement trois mille ans après l'implantation du peuplement primitif sur ces terres lointaines que le secret de leur existence mystérieuse fut révélé au monde occidental. Sous le souffle de l'alizé dont il recevait inconsciemment l'assistance, Colomb franchissait alors les 1,600 lieues de mer qui séparent l'Europe de l'Amérique et la circumnavigation du globe terrestre, laissée inachevée par les navigateurs antiques, recevait enfin son complément.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉTUDE.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME ÉTUDE

Pages.

INTRODUCTION. 3

LIVRE PREMIER

Peuplement de l'Asie orientale comprenant l'Inde, l'Indochine, la Chine et la Mongolie.

CHAPITRE Ier. — LES BARBARES ET LES TARTARES.

Phases de suprématie de la race aryenne. — Dernière phase, l'Empire romain. 29
Consistance géographique de l'Empire romain. 34
Origine des Barbares et des Tartares. 36
Premier abordage du continent américain par la marine éthiopienne. 47
Le Styx et ses neuf replis dans leurs réalités géographiques. . 51
Le Tartare mythique et la Tartarie historique. 66

CHAPITRE II. — LA CHINE.

Origines de la nationalité chinoise. 68
Migrations de la race jaune en Chine. 73
Relations anciennes de l'Ethiopie avec la Chine. 87
Chronologie des temps antérieurs au déluge. 95
Démembrement de l'Empire éthiopien. — Origine du mythe de Pluton. 99
La Chine et le mythe de Pluton. 102
Mythe de Typhon. — Typhon dynaste et Typhon ouragan. . 106
Etat civil des trois copartageants. — Kronos et Ouranos. — Intérêts rivaux qu'ils personnifient. 108

Pages.
Les deux Enfers de la tradition mythique. — Enfers d'Europe. — Enfers d'Asie. 112
Marine de Pluton. — Le pays de Maskat. — Le nombre Ekaton. — Le pays de Katay. — La déesse Hékatè. 118
Infusion de sang aryen en Chine. — Mythe de Proserpine. . . 122

LIVRE DEUXIÈME.

Peuplement de l'Océanie occidentale comprenant la Malaisie, la Micronésie et la Mélanésie.

Abordage de l'Océanie. 126
Consistance géographique. 128
Premiers auteurs du peuplement : les Tobba ou dynastes éthiopiens. 131
Institution du *Tabou*. 133
Eléments humains employés au peuplement des îles océaniennes. 137
MALAISIE. — Peuplement des archipels de la Sonde et de Timor par la première domination sabéenne. 140
Peuplement de l'île Bornéo par la première domination hémiarite. 143
Changement du nom de Bornéo en celui de Kalémantan par la deuxième domination sabéenne (XVIIIe dynastie d'Egypte). . 144
L'archipel Holo et l'île Basilan peuplés par la deuxième domination sabéenne. 150
MICRONÉSIE. — Peuplement de la Micronésie par la deuxième domination sabéenne. 153
Archipel des Carolines. — Groupe d'Hogoleu. — Trait dominant des Carolines. 155
Archipel des Mariannes. 158
Légende mariannaise de Pountan. 162
Légende de Fauna. — Régime des castes aux Mariannes. . . . 163
MÉLANÉSIE. — Peuplement de la Mélanésie par la deuxième domination sabéenne et la deuxième domination hémiarite. 165
La Papouasie ou Nouvelle-Guinée. 166
Double provenance de la population mélanésienne (le Kong et le Kous). 168
Eléments de la population actuelle : l'Andamène et le Papou. 171
Origine des appellations. — Mythe d'Orphée. 172
La grande terre ou Australie. — Naturels de l'Australie. . . . 177
Gouvernement de la colonie australienne sous la deuxième domination sabéenne. — Le détroit de Torrès. 179
L'île Méra. — Nature de sa population. 181
Les îles Arrou. 189

LIVRE TROISIÈME

Peuplement de l'Océanie orientale ou Polynésie.

Pages.

Prédominance de l'élément de race aryenne. 190
Consistance géographique de la Polynésie. 192
Objectif des navigateurs antiques. — Difficultés et facilités de l'entreprise. — Rôle de l'alizé. 193
Première exploration accomplie par la deuxième domination sabéenne. — Découverte de l'île Viti-Levou et de l'archipel Viti. 194
Découverte des îles Samoa et des îles Tonga. 195
Traditions légendaires des îles Tonga. — Première tradition. — Bolotou, principale résidence des dieux. 198
Tangaloa, dieu des découvertes. 199
Deuxième tradition. 201
Troisième tradition. — Préoccupation d'atteindre la grande terre. — Intervention de Tangaloa. 201
Rapport de la légende de Tangaloa avec les traditions mythiques de Typhon, d'Hercule et de Bacchus. 204
Création des grandes pirogues doubles. — Navigation directe vers la grande terre. — Les Pharaons et la Californie. . . . 206
Découverte et peuplement des archipels orientaux de la Polynésie. — L'archipel Tonga, limite des navigations sabéennes. — Découverte des îles Manaïa ou Harwey. 209
Peuplement des îles Taïti. 210
Oro, divinité principale de Taïti. 212
Identité de l'Egyptien Horos et du Taïtien Oro. 212
Légende taïtienne d'Oro. 214
Découverte et peuplement des îles Nouka-Hiva, Pomotou, Gambier et Vaïhou (île de Pâques). 218
Mythes polynésiens de Mawi et d'Oro. 219
Théogonie polynésienne. — Les Atoua. 219
Hawaï et la Nouvelle-Zélande. — Deux sources de peuplement. — Deux classes de la population. 222

CORPORATIONS NAUTIQUES EMPLOYÉES AUX EXPLORATIONS ET AUX TRANSPORTATIONS :

1° La marine phénicienne. 224
2° La marine jektanide. 225
3° La marine de l'île de Kis. 226
Découverte d'Ikan-a-Mawi. 226
4° La marine arabe. 226
Le magicien Ruaéo. 228

Pages.
Circonstances de la découverte et du peuplement des îles. . . 229
Double mouvement d'expansion personnifié par Mawi et Oro. 229
L'existence de ce double mouvement affirmée dans les chants populaires. — Noms des navires : *L'Aotéa, le Taïnoui et l'Arawa*. 231
Les navires doubles. — Leur construction. 233
Nature des provisions destinées aux colons. 233
Révélations fournies par les noms des armateurs divinisés, des capitaines et des navires. 235
Espèces animales implantées dans la Polynésie avec les premiers émigrants. 238
Le chien. 239
Le cochon. 240
La grande poule d'eau. 241
Le rat. 244
Les Charmeuses des traversées : Μουσαι, Musæ, les Muses, Mythe des Muses. — Ses origines et ses développements. . 246
Leur lutte contre les Sirènes. — Elle personnifie dans un de ses aspects la rivalité des Sabéens ou Ethiopiens et des Hémiarites. 247
Leur nombre limité d'abord à trois — porté à neuf par Pierus. — Ce qu'était Pierus. 248
Relation du mythe des Muses avec la navigation du Styx. . . 249
Caractère général du mythe des Muses dans ses rapports avec les destinées de l'Egypte et de l'Ethiopie. 251
La muse Mélétè. — La muse Mnémè. 254
La muse Aoïdè. 256
Rôle des Muses dans les migrations polynésiennes de l'Aotéa, du Taïnoui et de l'Arawa. 258

LIVRE QUATRIÈME

Prise de possession et peuplement du continent américain.

Chapitre 1er. — Navigations éthiopiennes le long des côtes de l'Amérique.

Notions des tribus américaines sur les migrations de leurs ancêtres. — Mélange à doses variables des quatre races. . . 260
Témoignages fournis par les noms des groupes humains et des contrées qu'ils habitent. 261
Rôle des quatre suprématies antéhistoriques dans le mouvement progressif des navigations et des transportations. . . 262
Mouvement concurrent le long des côtes de l'Asie. — Les îles Aléoutes. — Le détroit de Behring. 264

Pages.
Prise de possession des côtes de l'Amérique du Nord par la deuxième domination éthiopienne. — Destination qu'elle leur donna. 265
Le Chaman. 266
Navigations éthiopiennes sur les cotes nord et nord-est de l'Amérique. 269
Organisation politique de l'Amérique du Nord par les Éthiopiens de la deuxième domination. 270
Ils arrivent dans le golfe du Mexique. — Tabasco, siège d'autorité régionale. 272
Ils atteignent l'isthme de Panama. — Les deux lacs Nicaraga et Managa. 273
Tabago siège d'autorité régionale. 274
Navigations éthiopiennes sur la côte occidentale des deux Amériques. 275
Navigations éthiopiennes sur les cotes orientales de l'Amérique du Sud. — Les Garani, les Caraïbes, les Garayo, les Galibi. 277
Rôle de la formation akérienne dans l'organisation éthiopienne de l'Amérique du Sud. 280
Origine des deux noms Nicaraga et Managa. — L'île Omatep. . 284
Traversée de l'isthme de Panama par le site de Nagarote sous les Ethiopiens de la deuxième domination ou Egyptiens de la xviiie dynastie. 286
Indication des procédés imaginés pour passer de l'Atlantique au Pacifique. 288

Chapitre II. — Ouverture d'un passage direct entre l'Atlantique et le Pacifique.

Traditions mythiques relatives à l'ouverture de ce passage.

I. Le labyrinthe. — L'étage supérieur représente le labyrinthe européen; l'étage inférieur le labyrinthe américain. . . . 291
II. Le Taureau et le Minotaure. 297
III. Dédale et Talus. 301
IV. Minos et Pasiphaé. — Coup d'Etat religieux d'Amen-Hotep IV. 303
Apparition dans le langage de la nuance aspirée φ ou f de la labiale. 305
Signification des noms de Minos et de Pasiphaé. 306
Origine du nom de l'Asie Mineure (*Asia Minor*). 307
Origine du mythe latin de Minerva. 308
Traversée directe de la Polynésie en Amérique. — L'Arawa et le Koro-Koro. 309